University of California
At Los Angeles
The Library
Form L 1
DC
201
D89
v.1

This book is DUE on the last date stamped below

MAY 21 [illegible]

Form L-9–15m-8,'26

UNIVERSITY of CALIFORNIA
LOS ANGELES
LIBRARY

PRÉCIS

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES,
OU
ESSAIS HISTORIQUES
SUR LES CAMPAGNES DE 1799 à 1814,

Avec Cartes et Plans ;

PAR M. LE COMTE MATHIEU DUMAS,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

CAMPAGNE DE 1799.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;
A *Strasbourg* et à *Londres*, même Maison de Commerce.

A HAMBOURG,
Chez PERTHÈS et BESSER, Libraires.

1817.

88444

DC
201
D89
v.1

Chuquet 1928.

Encouragé par des suffrages que je dois uniquement à l'intérêt général qu'inspire le sujet de ces Essais historiques, j'ose présenter avec confiance à mes lecteurs cette nouvelle édition des deux premiers volumes du *Précis des Événemens militaires*. J'en avais senti la nécessité avant de publier les troisième et quatrième volumes qui ont paru dernièrement; et cependant ce n'est qu'à regret que j'ai suspendu le travail des cinquième et sixième, actuellement sous presse, pour m'occuper de cette recomposition. Plus je désire de remplir ma tâche, et plus il m'a été pénible de m'arrêter pour quelques instans, de détourner mon attention des nouveaux matériaux que j'ai préparés, et de rétrograder vers des époques antérieures. J'espère que ce retard, que je m'efforcerai de compenser, sera suffisamment justifié par

le soin que j'ai pris de rectifier, dans cette édition, les erreurs que j'ai pu reconnaître, d'étendre les relations trop resserrées, de refaire en entier les parties sur lesquelles j'ai pu obtenir de nouveaux renseignemens; et de m'éclairer, soit par la lecture des ouvrages publiés en France ou dans l'étranger, soit par les communications de quelques-uns de mes plus illustres compagnons d'armes.

Je prie mes bénévoles Lecteurs (car je me plais à faire revivre cette expression trop inusitée), de considérer que je ne leur offre que des essais; et je dois répéter ici que ce Précis des événemens n'est qu'une esquisse à grands traits, et que j'aurai atteint mon but, si l'on juge que cet ouvrage puisse un jour servir de canevas aux historiens de notre âge, et de texte à d'habiles commentateurs : *Undè su-*

merent qui vellent scribere historiam.

C'est dans cette vue qu'en exposant les faits avec impartialité, et tels que j'ai pu les conclure, des rapports conformes ou contradictoires des deux partis, je me suis souvent abstenu de critiquer les plans des divers cabinets, les combinaisons des généraux en chef et les détails d'exécution. J'ai pensé qu'un écrivain militaire contemporain des événemens, en eût-il été le témoin oculaire, ne devait hasarder un jugement d'improbation que sur des faits d'une évidence généralement reconnue. Sans doute qu'en établissant des règles générales de stratégie et de tactique, et cherchant ensuite leur juste application, ou les déviations, dans les grands mouvemens des armées et dans les manœuvres pour l'action, il est facile de découvrir beaucoup de fautes que les succès

même ne sauraient justifier. Mais il faut se défier de cette rigueur de principes : on a dit souvent que rien n'est invariable dans l'art des combats : les circonstances, les différens aspects du même terrain, les diverses saisons changent les données du problème. La critique austère et tranchante n'est pas toujours la plus instructive.

Sans négliger de faire remarquer l'imprévoyance, la témérité, les faux calculs punis par des revers mérités, je me suis, je l'avoue, attaché davantage à faire ressortir les exemples contraires, ceux où le général n'a pas dû seulement la victoire aux fautes de son adversaire, mais bien plutôt à ses bonnes dispositions, à l'intelligence et à l'énergie de ses officiers et de ses soldats, ne laissant à la fortune que les chances qu'on ne peut garantir contre ses caprices.

Ces exemples ont été moins rares de part et d'autre, dans le cours de cette guerre, que dans aucune des précédentes, à cause de son étendue, de sa durée, et de l'immense expérience qu'ont acquise les chefs et les subordonnés par la continuité des opérations de tout genre.

Ayant à retracer tant de grandes opérations, tant de hauts faits d'armes, tant de traits de courage et de constance, j'aurais voulu pouvoir soutenir mon style à la hauteur du sujet. Mais je n'ai pu trouver des expressions nouvelles pour des efforts toujours nouveaux : je réclame donc l'indulgence de mes lecteurs. Qu'ils me pardonnent de fréquens éloges de tant d'actions glorieuses. On sait assez que la devise du vieillard d'Horace, *laudator temporis acti*, convient surtout au vieux soldat.

Quoique les nombreuses augmentations que j'ai dû faire aient grossi ces deux premiers volumes au-delà de la proportion ordinaire, je n'ai pas cru devoir en faire trois parties, afin de n'avoir pas à changer l'ordre des tomes. Les volumes étant maintenant divisés par chapitres, dont les sommaires sont subdivisés dans les tables de matière que chacun renferme, ils forment un seul corps d'ouvrage. Je conserverai le même arrangement; je continuerai de séparer les notes du texte, lors même que, par l'intérêt et l'abondance du sujet, je pourrais être induit à les y mêler; tant je désire de m'approcher des grands modèles, et me fais une loi de sacrifier à la brièvé clarté de la narration, non-seulement de vains ornemens, mais encore une foule de détails accessoires, qui, réveillant jusqu'aux

moindres souvenirs, piqueraient peut-être davantage la curiosité de mes contemporains.

Je ne serai pas moins rigoureux dans le choix des pièces justificatives et des nombreux documens, la plupart inédits, dont j'espère pouvoir de plus en plus enrichir ces Essais. Je saisis avec empressement l'occasion de témoigner ici ma reconnaissance à ceux de mes lecteurs qui ont bien voulu me communiquer des matériaux précieux, et de remercier aussi d'avance ceux qui me feraient la même faveur, en me permettant d'en faire connaître les sources et l'authenticité.

J'ai renoncé pour la suite à publier avec chaque volume les petites Cartes générales des divers théâtres de guerre, destinées à compléter, en se raccordant, une Carte d'Europe appropriée à la lecture de l'ouvrage. Ces Cartes,

peu nécessaires au plus grand nombre de lecteurs, jusqu'à ce que les livraisons étant achevées, elles puissent être rassemblées, seront remplacées par une seule Carte spéciale, dressée d'après un nouveau système, et dont les détails et les légendes formeront un tableau synoptique et chronologique des événemens. Cette Carte paraîtra avec les derniers volumes qui renfermeront le Précis des Campagnes de 1813 et 1814 : elle sera le complément de l'Atlas qui se formera successivement de Cartes particulières et de Plans topographiques plus multipliés, à l'exécution desquels on portera le plus grand soin.

M. D.

AVERTISSEMENT.

Quoique la première édition des deux premiers volumes qui comprennent les Événemens militaires de la campagne de 1799 fût presque épuisée depuis long-temps, l'auteur s'était constamment refusé à en publier une seconde : il était retenu par les mêmes motifs qui l'avaient éloigné jusqu'ici de continuer ces Essais historiques : aujourd'hui qu'il a repris son travail, et qu'il cherche à donner à ces Essais plus de régularité, plus d'ensemble que ne le lui permit autrefois la forme périodique qu'il avait choisie, il croit devoir publier une seconde édition des deux premiers volumes. Cette édition est disposée dans le même ordre que les volumes suivans, c'est-à-dire

par chapitres, et non par numéros périodiques : les chapitres seront divisés par principales époques comme dans les troisième et quatrième volumes. Cette coupe différente, et qui était nécessaire pour former un même corps d'ouvrage, a exigé de grands changemens : on a supprimé tout ce qui tenait à la forme périodique ; on a seulement conservé le Prospectus qui précéda la publication du premier numéro. Les erreurs que l'auteur d'un journal militaire n'avait pu éviter ont été redressées ; quelques parties ont été plus étendues. Tout l'ouvrage a été refondu et corrigé avec la plus scrupuleuse attention. Enfin les notes recueillies à la fin de chaque volume, au lieu d'être dispersées à la fin de chaque numéro, ont été considérablement augmentées.

PROSPECTUS

QUI PRÉCÉDA LA PREMIÈRE ÉDITION

DU

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES,

SOUS LA FORME D'OUVRAGE PÉRIODIQUE.

In nova fert animus.

La guerre est rallumée ; elle menace d'embraser les plus belles contrées de l'Europe : tant d'événemens, tant de combats semblaient avoir épuisé les forces, lassé le courage des plus intrépides soldats, et jusqu'à l'attention des plus impassibles spectateurs ; cependant des scènes nouvelles s'ouvrent de toutes parts, et ne laisseront bientôt à celles qui les ont précédées que l'intérêt de l'histoire.

L'instabilité des choses est devenue une habitude et presque un besoin ; les

divers partis attachent leurs craintes et leurs espérances aux nouvelles chances de la guerre, et par l'importance qu'on met au moindre succès, au moindre revers, on dirait qu'il va seul décider irrévocablement du sort des nations. Il n'y eut jamais autant de papiers publics; plusieurs d'entre eux sont bien servis par leurs correspondans, et cependant leur empressement à annoncer les premiers les faits les plus récens, la confusion et la contradiction inévitable de tant d'avis journaliers, les exposent à des erreurs dont les impressions ne peuvent être détruites dans l'esprit des lecteurs que par des rectifications toujours tardives.

C'est pour éviter ces inconvéniens, et pour se donner le temps de dégager la vérité de l'erreur, de présenter les conséquences des événemens passés, et des conjectures circonspectes, qu'on a préféré

de ne résumer les faits qu'à des époques plus éloignées, et de réserver à la maturité de la réflexion ce qu'on refuse à l'avide curiosité.

On se propose de publier chaque mois un *Précis des Événemens militaires.*

Cet ouvrage comprendra une relation parfaitement exacte de toutes les opérations de la guerre, rédigée d'après les rapports officiels et les avis particuliers les plus sûrs qu'on aura pu se procurer. La collection de ces Précis historiques aura quelque prix aux yeux des militaires éclairés, et peut-être à ceux de la postérité, si les opérations militaires y sont présentées d'une manière simple; et dépouillées de toute réflexion qui leur serait étrangère; on s'attachera principalement à discuter et à faire ressortir ce qui tient au plan général de campagne des différentes armées, à mesure que les mou-

vemens et les faits de guerre auront, de part et d'autre, dévoilé les projets des généraux en chef : on rapportera à ces plans principaux les opérations particulières.

On fera connaître l'importance des positions, en les comparant avec celles qui, dans les anciennes guerres, furent occupées sur le même théâtre. On décrira la nature du pays; on fera observer les avantages qui en dérivent, et leur influence sur le système de guerre : on ne négligera aucun des détails géographiques et topographiques qui peuvent aider à suivre la marche des opérations.

Toutes les fois que l'ensemble de ces opérations, présenté au lecteur, présupposera la connaissance, ou du moins une idée générale d'une partie du théâtre de la guerre, on en reproduira le souvenir

géographique par une petite Carte; elle sera uniquement relative à l'objet dont il sera question ; elle ne sera chargée d'aucun détail accessoire, mais elle sera pure et dressée fidèlement sur les travaux géographiques les plus récens.

On aura soin que ce Précis soit écrit avec correction , exactitude et impartialité : en lui conservant ce caractère , il pourra devenir utile aux progrès des connaissances militaires, et d'une science dont toutes les autres sont devenues tributaires.

Nous présentons ces Essais historiques aux observateurs éclairés, aux hommes de guerre qui veulent juger par eux-mêmes, aux hommes d'état qui souffrent impatiemment qu'on ne leur présente les résultats pour lesquels seulement ils peuvent réserver leur attention , qu'en les mêlant à des conjectures politiques sou-

vent hasardées, toujours importunes. Ceux qui se préparent à écrire sur la guerre pendant les loisirs de la paix, et qui ne trouvent presque jamais dans les matériaux qu'ils rassemblent une comparaison alternative des desseins, des marches, des manœuvres et des actions des armées opposées, encourageront notre zèle.

Si nous remplissons cette tâche, et si nous méritons la confiance des amis de la vérité, nous n'aurons pas travaillé vainement.

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

CAMPAGNE DE 1799.

CHAPITRE PREMIER.

Des diverses causes de guerre. — Combinaisons des effets simultanés de la première coalition contre la France, et de la tyrannie démocratique. — Résultats pour le système et les événemens de la guerre. — Congrès de Rastadt. — Rupture. — Situation des armées autrichiennes et françaises sur le Haut-Rhin et le Haut-Danube. — Le général Masséna dans les Grisons. — Prise de Luciensteig. — Mouvemens de l'archiduc Charles. — Bataille de Stockach. — Retraite du général Jourdan.

Comme le monde physique, l'ordre social subit des révolutions nécessairement ame-

nées par la nature même des élémens dont il se compose; et ces révolutions ne peuvent pas plus être soumises aux calculs qu'à la puissance des hommes.

On peut observer les effets du mouvement sur la matière, et sur les passions : on peut analyser les procédés de la nature jusques au point où ses mystères arrêtent les esprits les plus présomptueux; mais les époques des subversions du globe ne sauraient être prévues, leurs principaux effets ne peuvent être démontrés ; et l'on n'explique pas d'une manière plus satisfaisante les grandes commotions politiques ; on sait seulement qu'elles mettent toutes les passions en action, que de cette fermentation et du choc des intérêts naissent les divisions, et des divisions la *guerre*.

Si la révolution qu'éprouve un état n'est pas, par son importance et par les principes qui la dirigent, de nature à inquiéter les gouvernemens voisins, il n'en résultera que des troubles intérieurs; et si les partis se balancent, la *guerre civile*. Dans ce dernier

cas, les puissances rivales attiseront vraisemblablement le feu de la discorde, comme il arriva en France dans les temps de la Ligue et de la Fronde : leur politique sera de soutenir le parti le plus faible, et il est presque inévitable que la guerre n'éclate ouvertement entre ces puissances auxiliaires et le parti qu'elles ont voulu renverser, et qui dispose de tous les moyens du gouvernement. La longue *querelle* entre la France et l'Angleterre, les guerres contre l'Espagne, soit pendant les troubles religieux, soit à l'époque de l'insurrection des Pays-Bas contre Philippe II, n'eurent pas une autre origine; et nous en avons un exemple plus frappant et plus récent dans l'appui donné par la France aux colonies anglaises de l'Amérique septentrionale, après leur insurrection, et la déclaration de leur indépendance.

Lorsque la révolution tient à des principes généraux qui doivent influer sur toute la société civile, il est naturel que la *guerre* devienne *générale;* celle qui embrasa l'Europe pendant les seizième et dix-septième

siècles fut la suite de la révolution religieuse que fit éclater Luther. On ne doit pas s'étonner que la révolution de 1788 et 1789 en France, qui attaquait toutes les choses consacrées, et qui menaçait l'autorité des princes, ait été la cause d'une guerre générale. Il était facile de prévoir que les rois chercheraient à arrêter les progrès d'une doctrine qui tendait à limiter leur pouvoir; mais il était moins probable, et pourtant il était aussi dans la nature des choses, qu'à l'époque où la révolution toucherait à la démocratie, les chefs populaires seraient les premiers à désirer la guerre, parce que les peuples sont plus faciles à diriger dans l'état d'agitation que dans l'état de repos.

Cette cause de guerre générale, bien loin de s'affaiblir par l'épuisement des ressources, devait au contraire acquérir plus de force et d'activité. Presque toujours les guerres de fanatisme religieux, ou politique, embrassent une longue période : les passions qu'elles ont réveillées, les nouveaux intérêts qu'elles ont fait naître, ne peuvent

ni s'user, ni se calmer en peu de temps ; il faut qu'ils se consument comme la vie humaine : c'est un âge de l'Histoire ; et jusque dans leur décrépitude, tour à tour vainqueurs et vaincus, les partis opposés conservent une énergie, une inflexibilité qu'ils s'efforcent même de transmettre à la génération suivante ; dangereux héritage trop souvent recueilli ! Vainqueurs, ils ne peuvent prendre de véritable confiance que dans les moyens qui les ont fait triompher ; vaincus, ils ne trouvent de consolation et ne placent leurs espérances que dans le sort des armes.

Si cette vérité, consignée dans les annales de toutes les sociétés humaines, eût pu jamais être démentie, c'eût été par l'issue de la première coalition des puissances contre la France.

Qui n'aurait cru qu'au nord les armées prussiennes et autrichiennes, grossies de tous les contingens de l'empire, et de la meilleure partie des forces de terre de l'Angleterre et de la Hollande ; qu'au midi, les diversions

opérées par les armées sardes, napolitaines, portugaises; enfin que sur mer, les forces navales de presque toute l'Europe, allaient écraser la France, qui, dans ses premiers troubles, venait de perdre, par l'émigration, la plus grande partie des chefs de ses armées de terre et de mer? — On connaît assez le résultat aussi imprévu que peu probable de cette première lutte, la plus forte et la plus inégale qui ait jamais été engagée.

Ce n'est pas seulement dans la division qui s'établit dès la première campagne entre les puissances coalisées, dans la divergence de leurs efforts, dans leur défection successive, qu'il faut chercher la solution de ce problème, mais aussi dans la position géographique de la France, dans son immense population, et l'esprit belliqueux de ses habitans, porté, à cette période, jusqu'à l'enthousiasme.

La pression de toutes les forces de l'Europe, et la tyrannie sanguinaire du comité de Robespierre, produisirent de nouveaux phénomènes politiques, et ramenèrent un sys-

tème de guerre déjà considéré comme fabuleux, et que l'organisation des armées modernes avait fait oublier. Au lieu de ces forces balancées, comme par une convention tacite entre les différens États, suivant leur étendue, et les ressources de leur gouvernement, seule garantie possible de leur sécurité et de leurs dispositions mutuelles à maintenir cet équilibre, la nation française fut toute entière précipitée dans le feu de la guerre; toutes les familles furent contraintes d'y contribuer de toute leur existence, de tous les bras valides, de tous les métaux, de toutes les denrées, de toutes les propriétés.

Des armées si nombreuses et pourvues cependant, au-delà même de la proportion ordinaire, de l'artillerie, dont la supériorité supplée au nombre des combattans sur des positions étendues, forcèrent bientôt ceux qui dirigeaient les opérations à agrandir le théâtre de la guerre : les plans des alliés furent déconcertés par des combinaisons plus vastes, les barrières naturelles furent renversées;

les plus fortes places, qui avaient autrefois arrêté et consumé de grandes armées, restèrent isolées entre les masses des armées françaises; la prodigieuse mobilité de celles-ci multipliait encore leurs forces, et le développement des attaques simultanées prévenait le désordre et la confusion parmi les troupes nouvellement levées : les soldats apprenaient la guerre à l'école des généraux.

Mais il est vrai de dire que si, pour l'offensive, la conception et la direction des plans de guerre, les bornes de l'art avaient été reculées, les progrès dans la défensive n'étaient pas moins remarquables. Aucune armée, chez les anciens, ni chez les modernes, ne supporta plus glorieusement de si constans revers que l'armée autrichienne pendant les quatre dernières campagnes. Souvent accablée par le nombre, jamais elle ne fut mise en pleine déroute : les batailles, où la victoire disputée à forces égales fut emportée par les Français, sont aussi mémorables par les belles retraites des Impériaux, et par cette défensive active si difficile, et

qui est la dernière épreuve de la solidité d'une armée. Six doubles campagnes (car celles d'hiver ne furent ni moins sanglantes, ni moins importantes) offrirent plus de faits de guerre que n'en avait produit un siècle entier.

Enfin la conquête de la moitié de l'Europe par les armées françaises, un nouvel état de choses né des caprices de la fortune, des avantages balancés, firent éclore des intérêts entièrement étrangers au premier objet de la guerre. L'archiduc Charles avait sauvé l'empire d'une redoutable invasion; Bonaparte avait achevé la conquête de l'Italie. Il ne restait plus depuis le *Texel* jusqu'au *Golfe adriatique* une seule position, un seul champ de bataille, où le sort des armes n'eût été tenté, quand les préliminaires de *Léoben* furent arrêtés. Les bases en furent tellement posées d'une et d'autre part, que, dans des circonstances moins subitement, moins violemment amenées, elles auraient été le fondement d'une pacification générale, et d'un nouveau système d'équi-

libre entre les grands États du continent.

Mais cette guerre, si cruelle et si longue pour l'humanité, n'avait encore consumé que des hommes ; les passions contenues n'en étaient que plus irritées ; les ressentimens plus profonds. Les deux gouvernemens qui traitaient à *Campo-Formio*, malgré leurs intentions et les efforts de leurs négociateurs, semaient dans les articles mêmes, par lesquels ils prétendaient s'assurer d'une fidélité mutuelle, les germes d'une prochaine rupture.

La paix n'était pas mûre : le temps qui s'écoula entre la signature des préliminaires et la conclusion du traité fut précisément celui de la plus vive agitation des partis que la paix devait éteindre ou calmer. Ce traité de *Campo-Formio* ne fut, à proprement parler, qu'une trève forcée, dont les conditions ne s'accordaient déjà plus avec les préliminaires de *Léoben*.

A mesure que les deux gouvernemens s'éloignaient de l'époque et des circonstances qui avaient produit cet accord momentané,

la loi de la nécessité perdait sa force, et les passions reprenaient leur empire : on avait cessé de s'entendre avant d'essayer de s'expliquer aux conférences de *Seltz*.

Le congrès de Rastadt n'eût pu servir qu'à revêtir de formes, et rendre plus solennelle une pacification générale, dont le plan avait été déjà arrêté entre les grandes puissances, *l'Autriche, la Prusse* et *l'Angleterre*, auxquelles il importait de conserver les ruines de la constitution germanique : mais cet intérêt général ne touchait plus immédiatement aux nouveaux intérêts des trois puissances continentales qui comprimaient la fédération de l'empire; et l'Angleterre, dont l'accession est et sera toujours indispensable pour l'établissement des bases d'une paix générale, se trouvait exclue des négociations. L'apparat de ce congrès n'a fait que marquer davantage le vide et la faiblesse de ses transactions. Ces dialogues diplomatiques couvraient et servaient les vues du Directoire de la République, qui, pour continuer à gouverner les Français par la terreur, en graduant la force

du ressort selon ses besoins et ses dangers, ne pouvait se passer du prétexte de l'état de guerre. La cour de Vienne ne cherchait qu'à gagner du temps pour rétablir son armée, système dilatoire dont ce sage gouvernement ne s'est jamais départi; et la Prusse se prêtait à tout ce qui pouvait prolonger l'état de neutralité et d'observation qu'elle voulait maintenir.

Ainsi de tous côtés on se préparait à la guerre, mais on y était plutôt entraîné que déterminé. L'Angleterre seule poursuivait son plan hostile avec obstination, avec la confiance que lui inspiraient la supériorité des forces navales, la sécurité de sa position, et ses immenses ressources; elle avait réussi à jeter sur le continent un nouvel aliment de guerre, en engageant l'empereur de Russie à y prendre une part active.

Cependant la prolongation indéfinie de la trève convenait aux deux partis; et l'on pouvait juger de la politique des deux gouvernemens par le style des notes officielles échangées à Rastadt. Bien loin de diminuer

un état militaire prodigieux, le gouvernement français tenait sans cesse en mouvement la masse de ses armées, et soutenait leur enthousiasme par les apprêts d'une descente en Angleterre, par l'audacieuse expédition de Bonaparte, et la conquête de l'Égypte. L'Autriche organisait et augmentait ses armées.

C'était déjà presque un état d'hostilités que cette défiance réciproque, qui éclatait surtout dans les moyens que prenait chacun des deux gouvernemens pour s'affermir dans ses nouvelles acquisitions en Italie. La cour de Vienne croyait ne pouvoir garantir l'ancien État de Venise de la fermentation révolutionnaire, ni en arrêter les progrès chez ses alliés, que par la présence d'une armée. Le Directoire croyait qu'il ne pouvait consolider les nouvelles républiques reconnues à *Campo-Formio* qu'en les portant à faire la guerre; car le soin de leur conservation, les idées de simple défense, paraissaient être inconciliables avec leur situation orageuse; et l'on ne doutait pas que l'esprit de conquête

ne leur donnât assez de ressort pour se soutenir contre un ancien maître, contre un voisin puissant, intéressé à les détruire.

Ces germes se développèrent au midi de l'Italie par l'établissement d'une nouvelle République romaine, et au nord, par la destruction de celle des Treize Cantons. Cet accroissement, et les avantages offensifs que donnait à la République française l'occupation des États de l'Église et de la Suisse, dûrent décider la maison d'Autriche à recommencer la guerre, parce que la base de son existence était ébranlée par ces derniers événemens, ses rapports politiques altérés, peut-être ses projets ultérieurs évanouis. Le cœur de l'Empire restait ouvert et sans défense; et les États héréditaires perdaient tout l'avantage de leur position géographique.

Il semble pourtant qu'au moment de recourir aux armes, les deux gouvernemens aient voulu éviter la guerre, qu'ils en aient redouté les conséquences, et qu'après avoir fait les frais des préparatifs, ils eussent préféré de demeurer dans cet état de défian-

ce, respectivement armés et redoutables l'un à l'autre. On doit croire que l'opposition de principes a, plus que celle des intérêts, empêché de faire les seules demandes ou les seules concessions qui pouvaient maintenir la paix; et l'on s'efforçait encore de résoudre ces difficultés, quand une étincelle sortie du *Vésuve* renouvela l'incendie.

A peine les regards de toute l'Europe étaient-ils dirigés sur ce nouveau théâtre de guerre, que la capitale et le royaume de *Naples* étaient déjà tombés au pouvoir des armes françaises. Un général célèbre, et sans doute le plus malheureux, le général Mack, avait ouvert cette campagne, et fait prendre l'offensive à l'armée napolitaine; ses premières marches furent si bien combinées, que les différens corps de troupes françaises qui bordaient la frontière des États de *l'Église*, de *l'Ombrie* et de *la Marche d'Ancône*, se trouvaient séparés dès les premières attaques. Tournées de toute part en-deçà et au-delà des montagnes, par la direction et le déploiement des colonnes, débordées par des forces

très-supérieures, les troupes françaises, aux ordres du général Championet, ne devaient pas pouvoir se rallier en avant de leurs positions, et n'y devaient vraisemblablement tenir que le temps nécessaire pour couvrir leur retraite par la *Romagne*.

Mais autant les Français mirent de vigueur dans la défense des positions qu'ils occupaient, et de célérité dans leur ralliement, autant les Napolitains mirent de mollesse et de négligence dans leurs attaques combinées, de précipitation dans leur retraite, de désordre dans leur fuite; un seul des généraux commandant leurs colonnes, un Français (M. le comte Roger de Damas, au courage et aux talens duquel ses compatriotes n'ont pas manqué de rendre justice), exécuta fidèlement les ordres du général Mack, et surpassa ses espérances par sa glorieuse retraite. Après cette déroute, et les défections qui la suivirent, la rigueur de la saison, le temps nécessaire pour rétablir les communications par l'*Abbruzze*, enfin les désordres d'une armée et d'un peuple livré à la plus

affreuse anarchie, furent les derniers obstacles que le général Championet eût à vaincre.

Quoique l'histoire de cette courte campagne se lie naturellement, et comme une cause immédiate, à l'histoire de la guerre présente, nous n'en retracerons cependant pas les détails, qui nous éloigneraient trop du but que nous nous empressons d'atteindre. Cet épisode est un de ceux dont les scènes sanglantes fixeront le plus les regards de la postérité, comme les nôtres s'arrêtaient autrefois avec un vif intérêt sur les expéditions des Français en Italie, dans le seizième siècle, et surtout dans le royaume de Naples; expéditions presque toujours aussi malheureuses qu'elles étaient rapides.

Depuis la conquête du reste de l'Italie, le gouvernement français feignait encore de vouloir rester en paix avec l'Autriche, et s'occupait d'affermir les Républiques *helvétique* et *romaine*. Le Directoire croyait ne pouvoir pas exiger de moindres gages de sécurité au-dehors. Peut-être aussi la cour de Vienne espérait-elle que la seule menace de remettre

au sort des armes celui de tant d'avantages acquis à la République française, et que l'immensité de ses apprêts de guerre, et la marche des *armées russes*, donneraient assez de poids à ses dernières propositions pour que la Suisse et les États de Naples et de l'Église fussent évacués.

On parlait donc encore de paix. Le recrutement des armées françaises par la voie de la conscription militaire, la difficulté de l'organisation des trois principales armées, après tant de mouvemens et de mélanges de troupes, la rigueur de l'hiver qui s'opposait, malgré l'avantage des communications par la Suisse, au mouvement de l'une et de l'autre armée, furent les seuls motifs qui engagèrent le Directoire à prolonger la trève jusqu'à la belle saison, toujours plus favorable au développement d'un grand plan de guerre offensive dans les pays de montagnes.

Nous avons dit que les Impériaux avaient les mêmes desseins et les mêmes motifs de temporiser; le recrutement des corps, leurs

remontes, leurs réparations les avaient forcés à disperser l'armée, soit en Bohême, soit dans d'autres provinces éloignées de la frontière de Bavière, à l'exception du corps d'armée cantonné dans l'ancien État de *Venise*, et dans le *Frioul*. La marche de l'armée russe ne pouvait être précipitée. Enfin le projet de lier un plan d'opération entre l'armée impériale d'Allemagne et celle d'Italie exigeait que les communications par le Tyrol fussent praticables.

Cependant, dès la fin du mois de février, l'arsenal diplomatique était épuisé par les deux partis, et les notes communiquées ne servaient plus qu'à s'épier réciproquement, et à s'assurer auquel des deux les délais prolongés étaient le plus profitables.

Ce problème fut résolu pour le Directoire, quand il fut assuré de la destination de l'armée russe à opérer en Italie, et qu'il vit la grande armée autrichienne se former sous les ordres de l'archiduc Charles, entre le *Lech* et le *Danube*.

Les mouvemens des quatre armées fran-

çaises, celle d'*Italie*, celle de *Suisse*, celle du *Danube*, et celle d'*observation*, la menace du passage du Rhin, la demande de la retraite de l'armée russe, levèrent à Vienne les derniers doutes.

Ainsi finit cette trève dans laquelle les amis de la paix et de l'humanité ne dûrent jamais placer leurs espérances.

La guerre étant décidée, les forces qui allaient être opposées à celles des Français en Allemagne et en Italie, et l'avantage de position que donnait l'occupation de la Suisse, ne pouvaient manquer de déterminer le Directoire à prendre l'offensive; il n'avait point d'autre moyen de prévenir la jonction de l'armée russe à l'armée autrichienne sur l'*Adige*, que de déposter celle-ci de la forte position qu'elle occupait sur cette rivière.

Mais ce succès dépendait de celui des attaques contre la frontière du Tyrol; et pour les exécuter, il fallait s'emparer des passages par les montagnes, et distraire l'attention des Impériaux en attirant sur le *Danube* leurs principales forces.

La Suisse, couvrant cette attaque centrale, devait soutenir aussi la droite de l'armée du général Jourdan, dont la dénomination d'*armée du Danube* indiquait assez la destination.

Ce plan très-vaste, mais très-bien lié, se développa avec une précision et une rapidité dont l'histoire militaire offre peu d'exemples.

Le point important était de s'emparer du pays des *Grisons* et de la vallée du *Rhin*, pour pouvoir pénétrer dans celle de l'*Inn*; et comme le principal effort des armées françaises devait être par leur centre, qui se trouvait en mesure, leurs mouvemens sur le cours du *Rhin* commencèrent par la gauche, plus éloignée du théâtre sur lequel le gouvernement français avait intérêt de porter la guerre.

Une armée d'observation commandée par le général Bernadotte s'avança dans le Palatinat au moment même ou celle du général Jourdan passait aussi le *Rhin*. *Manheim* fut occupé par les Français; *Philipsbourg* sommé

ne fut point rendu par le commandant de la garnison impériale, qui mit sa place hors d'insulte à la faveur des inondations.

Dès le 4 mars, le général Bernadotte avait pris poste à *Heidelberg*, et avait pénétré dans la vallée du *Necker* jusqu'à *Heilbronn*.

Le général Jourdan avait fait défiler son armée forte d'environ 40,000 hommes, sur les ponts de *Kehl* et de *Bâle*, du 1er au 3 mars.

Le 4, l'avant-garde française, commandée par le général Vandamme, suivie par la colonne du centre, avait déjà passé le *Hornberg*, et se trouvait à *Villingen*; la colonne de gauche, conduite par le général Saint-Cyr, était à *Freudenstadt*; et la droite, sous les ordres du général Férino, marchait par les villes forestières de *Rheinfeld* et *Waldshut*.

Tous les défilés étaient franchis, et les colonnes de l'armée de Jourdan se dirigeaient vers le *Danube*, quand S. A. l'archiduc Charles, qui avait rassemblé la plus grande partie de ses forces sur la rive droite du *Lech*, et pris son quartier-général à *Friedberg*, passa cette rivière les 4 et 5 mars. Son

premier soin fut de jeter un corps de troupes et des approvisionnemens dans *Ulm*, qui paraissait menacé, et qui devait être l'appui de sa droite; il fit défiler par *Donauwert* et *Güntzbourg* la partie de son armée cantonnée sur la rive gauche du *Danube*, et marcha par *Mindelheim* sur *Memmingen*, où le général Schmidt, chef de son état-major, établit le quartier-général le 9.

Nous avons fait observer que les Français avaient profité de leur position avancée en Suisse pour franchir les montagnes noires, et dépasser la hauteur du lac de *Constance*, afin de pouvoir lier et soutenir leurs attaques.

Les Impériaux n'avaient pas un moindre intérêt à rendre leur ligne contiguë. M. l'archiduc prit une position parallèle à la ligne générale des opérations des Français; il avait sa gauche à *Kempten*, son centre à *Memmingen*, et sa droite s'étendait jusqu'à *Ulm*. Cette position avait l'avantage d'être à la fois défensive et offensive : elle le mettait à portée de soutenir le pivot de la gauche

dans le *Voralberg;* et à mesure qu'il se portait en avant, le lac, principal obstacle à l'ensemble des opérations des Français, couvrait les marches et les contre-marches qu'il était obligé de faire, et doublait ainsi la force de cette aile.

Telle fut, après leur rassemblement, la distribution des différens corps de l'armée autrichienne dans le cercle de *Souabe*, et dans le *Tyrol.*

Le général Sztarrai commandait un corps détaché sur la rive gauche du *Danube;* il couvrait la droite de l'armée, et observait les mouvemens de celle du général Bernadotte.

Le général Kerpen commandait à *Ulm.*

Le général Hotze à *Feldkirch.*

Les généraux Bellegarde et Laudon rassemblaient un corps d'armée dans le *Tyrol.*

Le général Auffenberg commandait le corps détaché dans les *Grisons.*

Le général de Nauendorf commandait le corps d'avant-garde de la grande armée.

Nous acheverons de faire connaître la ré-

partition des forces du côté des Français, à mesure que nous développerons leurs attaques.

Rarement on parvient à connaître, même quand le secret cesse d'être important, la force *effective* des armées, surtout à l'ouverture de la campagne : les rapports contradictoires ne peuvent à cet égard présenter un résultat satisfaisant; il faut renouveler ses conjectures suivant les lumières qui naissent des mouvemens et des actions. Voici l'approximation la plus vraisemblable pour cette première époque :

ARMÉES FRANÇAISES.		ARMÉES IMPÉRIALES.	
Hommes sous les armes.		Hommes sous les armes.	
Armée d'observation et garnisons depuis Dusseldorff jusqu'à Manheim.....	25,000.	Armée d'observation et garnison de Würtzbourg.	24,000.
Armée du Danube.....	42,000.	Grande armée en Souabe.....	66,000.
Armée de Suisse.	45,000.	Dans le Voralberg.	18,000.
Armée principale d'Italie...	50,000.	Dans les Grisons..	7,000.
		Dans le Tyrol....	18,000.
		Armée d'Italie sur l'Adige.....	36,000.
	162,000.		169,000.

Nota. On n'a compris dans cet aperçu ni les

troupes auxiliaires levées par les Français dans les pays conquis, ni les milices du Tyrol, ni le grand nombre de postes détachés sur les flancs et sur les derrières des armées opposées.

Le général Jourdan s'aperçut bientôt que l'armée autrichienne, au lieu de se porter sur la rive droite du *Danube*, tenait une ligne moyenne entre le fleuve et la rive orientale du lac; il se pressa d'occuper lui-même l'intervalle le plus resserré, qui lui offrait des positions avantageuses, et assurait sa communication par *Schaffouse* avec l'armée de Suisse; il rapprocha son aile gauche; le général Saint-Cyr, qui la commandait, après avoir fait retrancher le défilé de *Freudenstadt*, marcha par *Rothweil*, *Dutlingen*, et s'avança jusqu'à *Möskirch*.

Ainsi, peu de jours après la sortie des troupes de leurs quartiers d'hiver, des armées formidables se trouvaient en présence dans des positions parallèles, et pour ainsi dire en ordre de bataille, sur une ligne contiguë depuis les bords du *Danube* jusqu'au golfe Adriatique.

On pourrait présenter comme objet d'étude cette application des principes et des moyens de l'art, à des parties de pays si étendues, que les limites naturelles entre lesquelles les plus vastes combinaisons militaires se trouvaient autrefois circonscrites ne sont plus que des accidens, et n'ont qu'une importance secondaire et relative sur l'immense théâtre de la guerre.

On craint d'établir un paradoxe, en affirmant que les grandes positions d'armée, les camps fameux, toujours recherchés, toujours occupés; les places, les postes même réputés les meilleurs, ont dans ce système de guerre d'invasion, d'autres rapports à l'ensemble des opérations et au but général.

Nous rendrons ces observations plus sensibles par l'exemple de la bataille générale, car il faut appeler ainsi le choc simultané de toutes les forces des deux grandes puissances militaires du continent dès l'ouverture de la campagne. Les premières hostilités commencèrent à la droite des deux armées françaises opposées à la grande armée, et aux

corps détachés qui étaient sous les ordres de M. l'Archiduc.

Le général Masséna, qui avait établi son quartier à *Alstetten*, dans le *Rheinthal*, s'approcha de l'entrée du pays des Grisons.

Dans la nuit du 5 au 6 mars, pendant que Jourdan se rapprochait du lac de *Constance*, et s'avançait jusqu'à *Stockach*, le général Masséna marcha sur *Sargantz*, et fit sommer le général Auffenberg d'évacuer le pays des Grisons. Ses attaques pour l'y contraindre par la force furent ainsi dirigées.

Il fit faire, par son aile gauche, une fausse attaque sur *Feldkirch*, afin de retenir le général Hotze, et de l'empêcher de porter des secours à *Coire*. Cette attaque fut poussée avec la plus grande vigueur par le général Oudinot, l'un des plus entreprenans de l'armée française.

Une colonne de droite, sous les ordres du général Demont, tourna par les sommités la position de *Coire*, et attaqua les postes et les ponts supérieurs, du côté de *Reichenau*.

Enfin le général Masséna, conduisant lui-même la colonne du centre, passa le *Rhin* vers deux heures; et se portant sur le poste de *Baltzers*, à la rive droite, il intercepta toute communication avec *Feldkirch*.

Les postes de *Mayenfeld* et *Zollbruck*, à l'entrée de la vallée, s'étant maintenus, le général Masséna s'obstina à forcer le défilé, et attaqua l'épée à la main le fort de *Saint-Lucias-Steig:* ce ne fut que vers huit heures du soir, après une action très-sanglante, qu'il emporta ce retranchement revêtu, fermé par un pont-levis, et qui boucle cette partie élevée de la vallée entre deux escarpemens. Les Français parvinrent à gravir, par un long circuit, un pic en apparence inaccessible; ils s'établirent dans les anfractuosités, et leur feu de mousqueterie plongeant à revers sur la droite du retranchement, ils en délogèrent les Autrichiens et s'ouvrirent ainsi l'entrée du pays des *Grisons*.

Pendant cette action très-remarquable, les Français avaient passé le *Rhin* presqu'à la

88444

nage à *Ragatz*, et enlevé le poste de *Haldenstein*.

Le général Auffenberg, tourné par la division qui avait pris poste sur le *Rhin*, au-dessus de *Coire*, n'ayant plus aucune espérance d'être secouru, ni par les siens, ni par les Grisons, qui ne prirent pas les armes, dut renoncer à tous les moyens de faire sa retraite; il se défendit encore honorablement devant *Coire*, où il fut enveloppé et forcé de se rendre prisonnier avec le reste de ses troupes.

Le même jour 7 mars, le général Hotze, qui pendant l'attaque de Masséna sur *Saint-Lucias-Steig*, avait été retenu dans sa position à *Feldkirch*, par celle du général Oudinot, tenta d'aller au secours du général Auffenberg; il fut de nouveau attaqué par les Français, les repoussa vivement, mais ne put sortir du *Voralberg*.

Maître du pays des Grisons, le général Masséna profita de ses avantages; il fit attaquer encore *Feldkirch*, quoique sans succès, et porta par sa droite une division entière

vers les sources de l'*Inn*. Le général Casa-Bianca entra, le 13 mars, avec des forces supérieures, dans le *Haut-Engadin*, et força le général Laudon à se replier.

Tels furent les premiers mouvemens et les succès de l'armée française en Suisse. Pour que le général Jourdan eût pu en profiter, il eût fallu que les retranchemens de *Feldkirch* eussent été forcés, et que le général Masséna eût pu communiquer avec lui par *Brégentz*, *Lindau*, et la rive orientale du lac de *Constance*. Jusque-là, il n'eût osé se compromettre, et devait se borner à épier le moment d'écarter la gauche de l'armée de l'Archiduc, pour tourner lui-même le lac, et faciliter une attaque décisive sur *Feldkirch*.

Dans cette vue, sans doute, le général Jourdan manœuvra par son aile gauche, qu'il porta en avant jusqu'à *Sigmaringen* sur le *Danube*; son centre était le 10 à *Moskirch*, et sa droite s'étendait jusqu'à *Ueberlingen*, sur le bord du lac.

En opposition à ce mouvement, l'Archi-

duc porta son corps d'avant-garde, commandé par le général de Nauendorf, en avant de sa gauche ; il passa l'*Iller* à *Aidrach*, et marcha par *Leutkirch*.

Le 11, il porta son quartier-général à *Wurzach* ; la ligne de ses postes avancés s'étendait de *Lindau* jusqu'à *Ulm*, en passant par *Ravensbourg* et *Biberach*.

Dans ces positions entre le lac de *Constance* et le *Federsee*, les deux armées n'étaient plus qu'à une marche l'une de l'autre : elles se gardaient avec beaucoup de précaution. Les patrouilles des petits corps détachés de l'une et l'autre armée, au-delà du *Danube*, dans le pays de *Würtemberg*, pour veiller sur leurs flancs, s'étaient rencontrées sans s'attaquer.

Cet état d'observation était d'une et d'autre part relatif au poste important de *Feldkirch*, que l'Archiduc voulait achever de renforcer et de mettre tout-à-fait hors d'insulte, et que Jourdan désirait de voir tomber avant de rien entreprendre. Il avait d'ailleurs reconnu la supériorité des forces

de l'Archiduc. Il envoyait de fréquens courriers au général Bernadotte, pour lui demander des troupes de son armée d'observation, et lui proposer de se rapprocher lui-même de sa gauche.

Du 11 au 12, les retranchemens de *Feldkirch* furent de nouveau assaillis par les Français avec la plus grande vivacité; ils jetèrent un pont sous le feu des Autrichiens, emportèrent deux retranchemens, renouvelèrent l'attaque jusqu'à six fois, et se retirèrent avec une perte considérable. Le 14, ils attaquèrent encore et n'eurent pas plus de succès.

Après ces épreuves, M. l'Archiduc, connaissant bien la force de sa ligne défensive, qui de *Feldkirch* à *Lindau* couvrait obliquement sa gauche, poussa plus avant dans la direction de *Stockach* les avant-postes du général Nauendorf. Le 16, il porta son quartier-général un peu plus vers sa droite à *Ochsenhausen*, et rassembla son corps-d'armée.

Jourdan, qui attendait des renforts et ne

désespérait point du succès des attaques de Masséna sur *Feldkirch*, se replia sur *Engen*, concentra ses forces, rappela tout ce qu'il avait laissé en arrière de sa gauche, et feignit d'attendre dans une position plus resserrée, entre *Hohentwiel* et *Dutlingen*, l'attaque de l'armée autrichienne.

L'armée d'observation commandée par Bernadotte, sur le *Bas-Rhin*, était trop faible. Ce général, sollicité avec raison par le général Jourdan de le soutenir, n'avait pas lui-même encore les moyens sur lesquels il avait compté pour suivre son plan d'opérations, et faire une diversion plus efficace.

Quoi qu'il en soit, une action générale entre les deux armées devenait inévitable : elles s'observaient et se mesuraient de si près, qu'il restait à peine entre elles assez de terrain pour les mouvemens de leurs avant-gardes.

Jourdan ne voulut pas perdre les avantages de l'attaque, et dut en effet soutenir le système général d'offensive auquel ses opé-

rations étaient liées. Il avança donc encore son avant-garde jusqu'à *Pfullendorf*, où il porta son quartier-général le 18. Les divisions de Saint-Cyr et de Vandamme réunies formaient sa gauche, qui était encore au-delà du *Danube*. Son centre occupait le terrain compris entre la rive droite de ce fleuve et *Möskirch*. Sa droite, sous les ordres du général Férino, s'étendait vers le lac de *Constance*, et avait poussé ses avant-postes jusqu'à *Mersbourg* et *Buchorn*.

Le 20 mars, M. l'Archiduc prit poste sur les hauteurs de *Salgau* et d'*Altschhausen*. Il fit marquer un camp derrière son avant-garde, et établit son quartier-général près de *Schussenried*. Le gros de l'armée autrichienne était encore à une petite marche en arrière. Cette position était à la vue de celle des Français. Le vallon et la petite rivière d'*Ostrach* se trouvaient entre les deux armées.

Un adjudant du général Jourdan se présenta au camp de l'avant-garde autrichienne où commandait le prince de Schwartzem-

berg. Il demanda si la dépêche de la cour de Vienne, attendue par le Directoire, était arrivée, et sur la réponse négative du prince, il déclara la rupture de l'armistice.

Cette formalité fut suivie d'une attaque très-vive. L'avant-garde autrichienne fut repoussée jusqu'à *Holzkirchen* et *Klostersüssen*, et se replia jusqu'à ce que les détachemens du gros de l'armée fussent en mesure de la soutenir.

Après ce premier engagement, les Français prirent une position avantageuse sur les hauteurs d'*Ostrach* et de *Mengen*.

Le 21, M. l'Archiduc attaqua à son tour, et pour parvenir à déposter le général Jourdan de sa position en avant de *Pfullendorf*, il forma trois colonnes d'attaque : celle de droite, aux ordres du prince de Furstemberg, passa tout près de *Mengen*, le long du *Danube*; la colonne de gauche suivit le chemin d'*Altschhausen* à *Pfullendorf*; il conduisit lui-même celle du centre à travers le vallon marécageux de l'*Ostrach*, par la chaussée de *Salgau*.

Jourdan, après une vive résistance sur tout le front de la ligne, n'ayant pu maintenir sa gauche déjà tournée, abandonna sa position sur l'*Ostrach* et se retira en bon ordre dans la nuit du 20 au 21, sur les hauteurs de *Pfullendorf*. Mais les progrès qu'avait faits la colonne de droite de l'armée autrichienne dans la direction de *Möskirch* ne lui permirent pas de rester dans cette position; et les dispositions que fit M. l'Archiduc dans la journée du 22, pour envelopper totalement l'aile gauche avec des forces supérieures, le décidèrent à se retirer, dans la nuit du 22 au 23, à *Stockach* et *Engen*. La tête de la colonne française, qui s'était avancée jusqu'à *Buchorn*, fut coupée et ne put faire de retraite.

Ces deux premiers combats furent très-sanglans; les deux armées déployèrent une artillerie formidable et plus nombreuse, en raison du nombre des combattans, que tout ce qu'on avait vu dans les guerres précédentes. Les Impériaux avaient surtout une artillerie légère beaucoup plus forte et mieux exercée

que dans les dernières campagnes, où les Français avaient les premiers perfectionné cette arme, et l'avaient employée avec le plus grand succès.

Le premier effort du général Jourdan contre la droite de l'Archiduc avait évidemment pour objet de l'éloigner de la rive du lac de *Constance*, afin de faciliter le mouvement qu'il avait combiné avec le général Masséna, pour prendre à revers et attaquer de front les retranchemens de *Feldkirch*. Ce fut pour prévenir l'exécution de ce dessein que le général Hotze, dès le 21, au moment même de la première attaque de Jourdan, laissa le soin de la défense de *Feldkirch* aux généraux Laudon, Bellegarde et Jellachich, qui s'y étaient réunis, et marcha par *Bregentz* sur *Lindau*, avec un corps d'environ 10,000 hommes, pour s'opposer aux mouvemens de la droite de l'armée française.

A peine le général Hotze eut-il quitté *Feldkirch*, que le général Masséna, voulant profiter de la diversion opérée par les

attaques de Jourdan sur les bords du *Danube*, renouvela les siennes contre *Feldkirch*.

Le général Oudinot parvint le 22 à établir des batteries sur des hauteurs qui dominaient le flanc gauche de cette position; mais il en fut délogé par le général Jellachich, qui emporta ces batteries l'épée à la main.

Cependant le mouvement rétrograde du général Jourdan devant l'Archiduc ne laissant plus au général Masséna qu'un instant favorable, il voulut le rendre décisif avant le retour du général Hotze. Il attaqua donc de nouveau, le 23, la position de *Feldkirch* sur divers points, avec un corps considérable de grenadiers réunis à la division du général Oudinot.

Cette dernière attaque, conduite avec la plus grande vigueur par le général Masséna en personne, fut repoussée par les Impériaux. Elle coûta beaucoup de sang; Masséna ne renonça à l'emporter qu'après avoir vu détruire au pied des retranchemens

une grande partie de l'élite de son armée. Forcé de repasser le *Rhin*, il se retira dans les Grisons, et porta le corps du général Oudinot à *Rheineck*, poste important, à l'embouchure du *Rhin* dans le lac de *Constance*.

Le général Hotze rentra avec son corps dans la position de *Feldkirch* si difficilement conservée.

L'Archiduc, profitant de son avantage, resserrait de plus en plus les postes de Jourdan. Celui-ci, ayant repris sa forte position en arrière de *Stockach*, et sûr de sa retraite par *Schaffouse*, et par les défilés des montagnes, fit un dernier effort pour écarter l'armée de l'Archiduc du lac de *Constance*. La réussite de l'ensemble du plan de campagne dépendait de cette entreprise. Il résolut de tenter le sort des armes dans une bataille, pour obtenir un succès que ni la rapidité de ses marches, ni l'avantage remporté par Masséna, dans les Grisons et dans l'*Engadin*, ni les attaques réitérées de ce général contre *Feldkirch* n'avaient pu lui procurer.

Le 24 mars, il y eut quelques affaires de poste entre les deux armées. Les Autrichiens poussèrent leurs escarmouches jusqu'à *Engen :* les Français se maintinrent sur les hauteurs de *Tutlingen.*

Le même jour, l'Archiduc partit de *Pfullendorf*, et prit une position devant *Stockach,* sa droite sur les hauteurs de *Malsbirn* vis-à-vis *Nellenburg*, la gauche s'étendant de *Zollbrück* à *Walhwies.*

Le 25, à la pointe du jour, le général Jourdan fit attaquer les avant-postes de l'armée autrichienne, et forma la sienne en trois colonnes; la première à sa droite, sur le chemin de *Singen,* commandée par le général Férino, se dirigeant sur *Steisslingen,* devait tourner l'aile gauche des Autrichiens; la seconde, au centre, prit le chemin d'*Engen* à *Aach;* la troisième à sa gauche, commandée par le général Saint-Cyr, marchait sur l'avant-garde du général de Meerfeld, par le chemin de *Tutlingen* à *Lipptingen.*

Ce fut par cette aile gauche que la bataille fut engagée. Ses attaques impétueuses dépos-

tèrent le général de Meerfeld, de sa position à *Tutlingen*. Le général Saint-Cyr battit cette avant-garde, et la pressa si vivement, qu'elle fut forcée de se retirer en désordre jusqu'au bois situé entre *Lipptingen* et *Stockach*; une partie même fut poussée jusqu'à *Schwandorf*, sur le chemin de *Tutlingen* à *Möskirch*. Le général Saint-Cyr poussa le corps du général de Meerfeld jusqu'à l'extrémité de ce bois.

La position de l'armée autrichienne allait être tournée, quand l'Archiduc tira des forces de sa gauche. Depuis cinq heures du matin l'avantage était du côté des Français. Il paraît que le général Jourdan tarda trop à profiter des succès de la belle manœuvre du général Saint-Cyr, ou qu'il n'en connut pas bien tout l'avantage; mais il est vrai de dire qu'une charge de cavalerie qu'il avait ordonnée ne s'exécuta point, et que ce fut à ce retard que le général français attribua la perte de la bataille.

M. l'Archiduc jugea très-bien le moment et le point décisif; il fit attaquer par des

troupes fraîches le bois occupé par les troupes du général Saint-Cyr, et engagea avec lui l'un des plus furieux combats d'infanterie qui aient été livrés pendant cette guerre; le prince mit pied à terre, et chargea à la tête des grenadiers hongrois. Le prince d'Anhalt et le général prince de Fürstemberg, qui y fut tué, conduisirent de même leurs colonnes. Le général Saint-Cyr, qui, ayant gagné la pointe de l'aile droite de l'armée autrichienne, avait attiré sur lui son principal effort, dut croire que le centre serait enfoncé, et s'obstina à maintenir sa position; ses troupes ne furent repoussées hors du bois qu'après une résistance désespérée. Il fit sa retraite en bon ordre; son arrière-garde, où se trouvaient les carabiniers, fut chargée et presque entourée par les grenadiers et par les cuirassiers impériaux; le général Saint-Cyr ne céda sa position qu'à ce dernier effort, et se replia sur *Lipptingen*.

La nuit seule mit un terme au carnage; 10,000 hommes tués ou blessés restèrent sur le champ de bataille.

Les Français rentrèrent dans leur position d'*Engen* et *Tutlingen*, et la conservèrent pendant la nuit.

Le 26, le général Jourdan fit sa retraite par sa droite sur *Schaffhouse*, par *Singen*, *Engen* et *Hilzingen*, et par la gauche, en défilant sur le pont de *Tutlingen*.

Le 27, il posta son quartier-général à *Villingen*. Le général Saint-Cyr continua, avec la colonne de gauche, à se retirer par *Rothweil*. L'artillerie et les équipages repassèrent les défilés; une partie du centre se retira sur *Fribourg*, et de là sur *Bâle* et *Huningue*. Le général Vandamme couvrit le flanc gauche de l'armée, et se retira avec son arrière-garde par *Balingen* sur *Oberndorf*.

L'Archiduc établit son quartier-général à *Lipptingen*, et fit suivre par de fortes avant-gardes la retraite du gros de l'armée de Jourdan, qui prit position au *Hornberg*.

Il est temps de rappeler ici ce qui se passait au centre et sur la ligne générale dans la partie du *Tyrol* qui confine aux *Grisons*

et à la *Valteline*, et dont l'occupation et les communications importaient si fort au succès des premières opérations de l'armée française d'Italie.

Nous n'avons pas voulu distraire le lecteur des mouvemens respectifs des armées sur le *Danube* et de leur rapide développement. Retournons maintenant aux sources de l'*Inn* et de l'*Adige*, à cette clef de l'Allemagne et de l'Italie, si importante et si vivement disputée.

Le général Casa-Bianca, qui était entré le 13 mars dans le *Haut-Engadin*, voulant sans doute assurer son flanc droit avant de percer plus avant, se porta avec une partie de sa division sur *Bormio*. Il attaqua du 16 au 17 le corps du général Laudon qui s'y était posté, et le força de se retirer dans le *Wintschgau*, où le général Bellegarde porta, pour l'appuyer, une partie de son corps de réserve.

En même temps la division du général Lecourbe étant aussi entrée dans l'*Engadin*, les Français attaquèrent, mais sans succès,

les postes de *Martinsbrück*, de *Finstermünz* et de *Nauders*.

La frontière du *Tyrol* était encore intacte; le général Laudon occupait le *Münsterthal* avec un corps d'environ 5,000 hommes. Il avait pris poste à *Tauffers*, gardant les défilés vers l'*Engadin* et vers la *Valteline*, et couvrant l'entrée de la vallée de l'*Adige* appelée *Venosta*; il communiquait aussi avec les postes de *Nauders* et de *Martinsbrück*, par le vallon appelé *Malsheide*, où se trouve la principale source de l'*Adige*.

Le général français Lecourbe ayant reçu des renforts, combina une attaque générale contre tous les postes. Il marcha avec sa division sur *Martinsbrück* et *Nauders*, et dirigea les colonnes commandées par les généraux Dessolles et Loison, sur le *Münsterthal*.

Pour y parvenir, les Français, sous les ordres du général Dessolles, surmontèrent des difficultés et des dangers qui eussent arrêté les guides les plus intrépides des glaciers. Ils gravirent, malgré les neiges et les

glaces, l'une des plus hautes montagnes des *Alpes Juliennes*, le *Wormser Joch*, qui sépare les sources de l'*Adda* de l'une de celles de l'*Adige*. Après avoir ainsi tourné les défilés retranchés que les Autrichiens gardaient avec la plus entière sécurité, les Français, parvenus aux plus hautes sommités, se laissèrent glisser, ou plutôt se précipitèrent avec leurs armes d'une élévation prodigieuse. Dessolles, ralliant tout ce qui avait pu franchir ces abîmes, surprit, attaqua à revers *Glurentz*, et surtout le poste de *Tauffers* que le général Laudon avait fait retrancher. Les Autrichiens se défendirent avec obstination, mais dûrent enfin se rendre. Il ne restait plus de retraite au corps du général Laudon, parce que, pendant cette attaque si téméraire, le général Loison avait aussi pénétré d'un autre côté et entouré *Nauders*, en même temps que le général Lecourbe avait forcé le poste et le passage de *Martinsbrück*; troupes, canons, bagages, tout fut pris. Le général Laudon, avec un petit nombre de fantassins et quelque

cavalerie, perça la chaîne des Français au-dessus de *Glurentz*, et se retira dans la vallée de *Venosta*, où il trouva le général Bellegarde qui marchait pour le dégager, et qui, de concert avec lui, s'occupa de couvrir *Botzen* et de presser la levée des milices du Tyrol.

Les Français s'avancèrent jusqu'au poste de *Schluderns*, se trouvèrent maîtres de la tête des deux grandes vallées du *Tyrol*, et purent croire qu'ils avaient obtenu le succès le plus difficile, comme aussi le plus essentiel, pour les opérations ultérieures de leurs armées en-deçà et au-delà des *Alpes*.

CHAPITRE II.

Ouverture de la campagne en Italie. — Premières attaques des Français sous le général Scherer. — Mouvemens de l'armée autrichienne sous le général Kray. — Bataille de Magnano ou de Vérone. — Ses conséquences en Italie et en Suisse. — Prise de Schaffhouse. — Investissement de Mantoue. — Arrivée de l'armée russe sous le général Souwarow. — Retraite du général Moreau. — Siége de Peschiera. — Etat d'observation respective des armées en Suisse.

PENDANT que les armées françaises de Jourdan et de Masséna, contraintes d'abandonner l'offensive, prenaient position sur la rive gauche du *Rhin*, l'armée française d'Italie cherchait à déposter les Impériaux de leur forte position sur le bas *Adige* pour les rejeter sur la *Brenta*. Elle redoublait d'efforts pour emporter cet avantage avant

l'arrivée des troupes russes, dont les premières colonnes n'étaient attendues que vers le 12 avril.

Le général Scherer, ayant rassemblé son armée sur la frontière de la République cisalpine, derrière les places de *Peschiera* et de *Mantoue*, pendant que l'armée autrichienne se formait sous les ordres du général Kray, à la rive gauche de l'*Adige*, derrière les places de *Vérone* et de *Porto-Legnago*, attaqua le 26 mars, avec six divisions, toute la ligne entre le lac de *Garda* et l'*Adige*. Il destina une de ces divisions à masquer et insulter *Porto-Legnago*, qui appuyait la gauche de l'armée autrichienne; deux autres divisions se portèrent sur *Vérone*, et trois divisions entières furent destinées à forcer ou à tourner les positions de sa droite. La chaîne des postes autrichiens s'étendait jusqu'à *Bardolino* sur le lac de *Garda*, et couvrait l'entrée de la vallée, entre *Rivoli* et la *Chiusa*. L'objet du mouvement du général Scherer était de prendre à revers, par la rive gauche de l'*Adige*,

la position de *Vérone* qu'il attaquait de front par la rive droite : il espérait ainsi forcer les Impériaux à abandonner cette place. Les trois divisions conduites par les généraux Delmas, Grenier et Serrurier, sous les ordres du général en chef Moreau, eurent d'abord un plein succès, emportèrent les redoutes et les retranchemens, s'emparèrent de *Rivoli*, passèrent l'*Adige* et s'avançant jusqu'à la *Chiusa*, coupèrent la ligne des troupes autrichiennes, dont une partie fort maltraitée se retira dans la vallée jusqu'à *Peri*.

Les deux divisions du centre de l'armée française, conduites par le commandant en chef en personne, attaquèrent à la pointe du jour les dehors de *Vérone*, où commandait le général de Rheitzen. Les postes de *Sainte-Lucie* et de *Saint-Maximin* furent assaillis à la fois : celui de *Sainte-Lucie*, défendu par les généraux Minckwitz et Liptay qui y furent blessés, fut enlevé par les Français; le poste de *Saint-Maximin*, aussi vaillamment disputé, pris et repris jusqu'à sept fois, resta

aux Autrichiens. Le général Kaim, qui y commandait, fut blessé; mais la chaîne des avant-postes fut conservée par les Autrichiens, à l'exception de celui de *Sainte-Lucie*, où les Français se maintinrent.

Il paraît que pendant ce combat opiniâtre, qui dura depuis le point du jour jusqu'à la nuit, le corps qui défendait *Vérone* reçut des renforts, et que le général Scherer en tira aussi de sa gauche.

L'attaque de *Porto-Legnago*, où se trouvait le général Servan, qui y fut blessé, et le général Devin tué, échoua; et après un combat aussi vif que celui de *Vérone*, cette division fut obligée de se retirer sur *Mantoue* par *Cérera*.

Le lendemain de cette sanglante affaire, 27 mars, le général Scherer ne quitta le champ de bataille qu'après avoir encore tenté inutilement plusieurs attaques.

Les divisions de gauche de l'armée française dûrent aussi, pour ne pas s'exposer à être coupées, repasser l'*Adige* et se retirer sous *Peschiera*. Ce ne fut qu'avec peine que

le général Moreau se décida à ce mouvement rétrograde ; il proposa au général Scherer de conserver sa position devant *Vérone*, pendant qu'il aurait attaqué à revers par la rive gauche.

Le général Kray, qui s'était porté en forces sur sa gauche, et de sa personne à *Porto-Legnago*, s'aperçut que la plus grande masse des Français et le principal effort du général Scherer étaient dirigés contre le centre et la droite de sa ligne. Il marcha donc sur *Vérone* avec toutes les troupes dont il put disposer, présumant bien que les Français ne manqueraient pas de renouveler leurs attaques.

Les troupes étaient restées en présence et presque sur le champ de bataille : les morts n'avaient pu être enterrés depuis le 26, et le général Scherer convint, le 29 au soir, d'une suspension d'armes de quelques heures pour remplir ce devoir.

Le lendemain, 30 mars, il fit attaquer de nouveau par sa gauche toute la chaîne des postes de l'armée autrichienne, et après avoir

déposté le général Kaim de sa position devant *Vérone*, il fit jeter des ponts sur l'*Adige*, et ordonna à la division du général Serrurier de passer sur la rive gauche : ce mouvement réussit d'abord ; les postes autrichiens furent repoussés jusqu'à une demi-lieue de *Vérone* ; une des colonnes du général Serrurier atteignait déjà les hauteurs qui couvraient leur flanc droit, la route de *Vicence* et le camp de l'armée.

Pour repousser cette attaque, dont le succès pouvait isoler les places de *Vérone* et de *Legnago*, le général Kray fit défiler à travers la ville la division du feld-maréchal-lieutenant Frolich, qui, avec les généraux Lattermann et Châteller, avait repoussé l'attaque contre *Legnago*. Cette division attaqua les Français sur trois colonnes avec un égal succès, les obligea après une forte résistance à se retirer vers les ponts : cette retraite fut si précipitée et la poursuite si vive, qu'une partie seulement des colonnes françaises put repasser l'*Adige*, les ponts ayant été rompus par les Français eux-mêmes, ou

détruits par des pontonniers que le général Kray, dès le commencement de l'action, sut faire passer sur les derrières, et qu'il fit soutenir par un détachement. La retraite fut ainsi coupée à une colonne française, dont une partie se rendit prisonnière, et dont le reste chercha vainement son salut dans les montagnes. On a fait monter jusqu'à sept mille hommes la perte des Français dans cette affaire.

Le 1er avril, le général Scherer, repliant toute sa gauche en-deçà du lac de *Garda* après avoir jeté une forte garnison dans la petite place de *Peschiera*, concentra ses forces au-dessous de *Villafranca*, entre l'*Adige* et le *Tararo*.

Cette position, qui couvre *Mantoue*, n'était pas seulement défensive. Le général Scherer menaçait de passer l'*Adige* entre *Vérone* et *Porto-Legnago*. Sa division de droite était campée devant cette dernière place; le reste de son armée occupait le camp de *Magnan*; son quartier-général était à *Isola della Scala*, sur, le *Tartaro*.

La droite de l'armée autrichienne acheva de passer l'*Adige*, occupa *Castelnuovo*, masqua la place de *Peschiera*, et resserra la gauche de l'armée française.

Le général Scherer, voulant empêcher les Autrichiens de tourner son flanc gauche, se décida à les attaquer le 5 avril sur tous les points et par trois fortes colonnes. Celle de droite, composée de deux divisions sous les ordres des généraux Victor et Grenier, fut dirigée sur *San-Giacomo*, au-dessous de *Vérone*. La division d'avant-garde de Delmas marchait sur *Dossobono*, couvrant l'attaque principale des colonnes du centre, formées des divisions de Hatry et Montrichard, et commandées par le général Moreau. La division du général Serrurier formait la colonne de gauche et attaquait *Villa-Franca*.

Pendant ces dispositions, le général Kray, qui avait reçu la veille quelques renforts, soupçonnant, d'après un ordre parti de *Peschiera* et tombé entre ses mains, que le général Scherer allait encore tenter le pas-

sage de l'*Adige*, résolut de le prévenir. Il marcha donc au-devant des Français, avec le même projet d'attaque, dans le même ordre, ayant formé trois fortes colonnes, sous les ordres des généraux Mercandin, Kaim et Zoph.

Les deux armées reçurent à la fois et présentèrent la bataille : elle fut générale et sanglante. Le général Moreau perça dans le centre et combattit sous les murs de *Vérone*. Tous les points de la ligne sur laquelle les colonnes se rencontrèrent furent disputés avec acharnement. *Villa-Franca* attaqué par Serrurier, pris et repris, restait au pouvoir des Français vers la fin de la journée. Enfin la colonne de gauche de l'armée impériale, commandée par le général Zoph, et dont la tête était conduite par le colonel Zach, ayant réussi à tourner les deux divisions de droite de l'armée française, et les ayant forcées à la retraite, fixa la victoire jusqu'alors incertaine.

Les deux armées passèrent la nuit sur le champ de bataille jonché de morts. Le len-

demain, 6 avril, le général Scherer ayant évacué à la fois *Isola della Scala* et *Villa-Franca*, fit sa retraite par *Roverbello*, où son arrière-garde prit poste le 7. Pendant que l'armée française passait le *Mincio* à *Goito*, le général Kray, faisant aussi passer cette rivière à *Vallegio*, par une avant-garde bientôt suivie des deux divisions des généraux Zoph et Kaim, achevait l'investissement de *Peschiera*. Celui de *Mantoue* du côté de l'est, la prise du poste important de *Governolo* par le général Klénau, et l'interruption des communications avec *Ferrare*, furent, du côté du *Pô*, les suites immédiates de la bataille de *Magnan*. Les Autrichiens s'empressèrent aussi d'en tirer avantage sur l'extrême frontière, entre le *Tyrol*, le *Bergamasque* et le *Brescian*.

Le général Scherer, en jetant au-delà de l'*Adige* toute son aile gauche, séparait ses attaques de telle manière, qu'il ne pouvait ni les soutenir, ni en retirer les renforts qui pouvaient lui devenir nécessaires. Il est rare qu'une manœuvre aussi hasardée,

et qui rompt tout accord dans la ligne générale de bataille, ait le succès décisif qu'on s'en était promis. On pourrait citer au contraire plusieurs exemples du mauvais succès de ces entreprises, inspirées par le désir présomptueux de frapper un coup décisif, en se portant sur les derrières et sur le point de retraite de l'ennemi. La réussite de ces grands coups de maître a été due souvent au hasard, plus souvent à la négligence de l'ennemi; et l'on peut établir que l'on commet une faute très-grave, toutes les fois que, dans un engagement général, on met entre l'une des ailes et le centre un trop grand obstacle.

Depuis que les Français avaient dû renoncer à la jonction des armées de Suisse et d'Italie par le comté de *Bormio*, les Impériaux cherchaient à pénétrer dans la vallée de l'*Oglio*. Ces mouvemens tendaient à tourner entièrement la position générale de l'armée française, et à la forcer à prendre la ligne défensive entre le bas *Oglio* et l'*Adda*, pour couvrir le *Milanais*; mais ils étaient

inutiles et prématurés, tant que le général Scherer conserverait l'offensive sur l'*Adige*.

Le 8 avril, toute la chaîne des postes français ou cisalpins, depuis *Bormio* jusqu'aux lacs d'*Idro* et de *Garda*, furent attaqués, et se retirèrent sur *Brescia*, après avoir évacué les retranchemens de *Saint-Antoine* et la petite forteresse de *Rocca d'Anfo*, située sur la rive occidentale du lac d'*Idro*.

Telle était, dans l'Italie supérieure, la position respective des armées française et autrichienne au moment de l'arrivée des premières colonnes de l'armée russe.

Les généraux français Lecourbe et Dessolles avaient à cette époque abandonné les positions qu'ils occupaient dans le *Tyrol*, à la tête des vallées en-deçà et au-delà de la chaîne de montagnes qui sépare les sources de l'*Inn* de celles de l'*Adige*. On se rappelle au prix de quels efforts ils avaient pénétré jusque-là, et avec quel succès ils s'y étaient maintenus. La réunion des généraux Laudon et Bellegarde, après la défaite du corps que commandait le premier à *Glurentz*,

leur activité à rassembler des forces dans le *Wintschgau*, l'alarme répandue dans tout le *Tyrol*, montraient assez l'importance des positions occupées par les Français. Ils tenaient en effet la clef du *Tyrol*, la sommité du pays, le partage des eaux; ils couvraient toutes les communications entre la Suisse et l'Italie, et pouvaient, en suivant le cours des rivières par la vallée de l'*Inn* et par celle de l'*Adige*, faciliter les opérations de de l'un et de l'autre côté, et pénétrer plus ou moins dans le *Tyrol*, selon les progrès plus ou moins rapides de leurs armées du *Danube* et d'*Italie*.

Mais ces avantages n'étaient relatifs qu'au plan de guerre offensive; et depuis que le général Masséna avait dû renoncer à forcer le général Hotze dans sa position de *Feldkirch*, et à tourner le lac de *Constance*; depuis que la retraite de Jourdan avait même laissé ces efforts du général Masséna sans objet, les postes de *Nauders* et de *Tauffers*, celui de *Glurentz* sur l'*Adige*, celui de *Finstermünz* à l'entrée de la vallée de l'*Inn*,

n'étaient plus que des postes avancés qui pouvaient être tournés, qui ne se liaient point à la défensive de la Suisse, et que bientôt on ne pourrait plus soutenir.

Dès le 29 mars, le général Lecourbe se retira dans l'*Engadin*, après avoir brûlé le pont de *Finstermünz*.

Le 31 mars, la division du général Dessolles se retira sur *Münster*, et se retrancha dans les défilés. Elle y fut attaquée par le général Bellegarde, et après une résistance opiniâtre dans ses retranchemens de *Tauffers* et de *Münster*, après un combat très-vif, dans lequel son arrière-garde fut maltraitée, le général Dessolles se retira à *Zernez*.

Le 4 avril, le général Bellegarde attaqua encore ses postes d'arrière-garde, et le repoussa dans le *Haut-Engadin*.

Il ne s'était rien passé de remarquable sur le *Rhin*, depuis la retraite de l'armée française. Quoique son aile gauche fût déjà débordée, elle occupait encore la tête des défilés de la *Kintzig*. Le général Jourdan tomba

malade, et rentra à *Strasbourg*. Il fut informé que l'Archiduc le ferait attaquer le 3 avril, dans sa position de *Hornberg;* il en prévint ses généraux de division ; il laissa le commandement de l'armée à son chef d'état-major-général Ernouf, qui, voyant en effet le 3 avril au matin ses avant-postes se replier, ordonna la retraite de l'armée par le pont de *Kehl*. Jourdan quitta définitivement le commandement de l'armée du *Danube*.

Le général Masséna réunit le commandement de cette armée à celui de l'armée de Suisse, et s'occupa uniquement de la défense du cours du *Rhin;* il prit son quartier-général à *Bâle*. Il occupa le *Rheinthal*, et plus particulièrement la forte position de *Rheineck*, à l'extrémité supérieure du lac; il fit retrancher les accès de la ville de *Constance*, et conserva *Schaffhouse*. Tous les postes avantageux sur la rive gauche furent occupés, et *Bâle*, mis en état de défense, reçut une forte garnison.

Soit que le manque absolu d'approvision-

nemens de bouche, en Souabe et en Suisse, et la difficulté de la formation des magasins eussent retenu l'armée autrichienne, soit plutôt que M. l'Archiduc voulût attendre que la saison et les opérations du côté de l'Italie fussent plus avancées, il ne fit que des mouvemens peu importans aux environs du lac de *Constance* et dans le *Brisgau*. Il attira à la fois l'attention des Français sur *Huningue*, en occupant les hauteurs opposées à cette place, et du côté de *Lindau*, par l'armement de la flottille aux ordres du colonel *Williams*, et par les fréquentes alertes données à la rive opposée.

Le 13 avril, *Schaffhouse* fut investi par l'avant-garde de M. de Nauendorf : il somma le commandant français, et sur son refus de lui livrer ses postes et l'entrée de la ville, il les fit canonner, et bientôt après attaqua l'épée à la main. Les portes furent forcées, les Français se retirèrent en combattant à travers la ville, passèrent le *Rhin*, et brûlèrent le pont.

L'occupation de la Suisse, ainsi que nous

l'avons déjà fait apercevoir, était pour les Français un grand avantage, mais uniquement relatif à leur système de guerre offensive; car il est évident que, dans le cas où ils n'auraient pas assez de forces pour établir à la fois le théâtre de la guerre en Bavière et en Italie, la neutralité de la Suisse leur serait plus profitable que l'occupation de son territoire : cette grande masse des Alpes, tant qu'une neutralité respectée et religieusement observée la rend impénétrable, rompt inévitablement, du côté des Impériaux, toute espèce de combinaison entre leurs armées du Rhin et de l'Italie; tandis que, du côté de la France, elle couvre les communications sans les prolonger, et met hors d'atteinte le centre et la plus importante partie de ses frontières. D'une et d'autre part, ces effets éprouvés pendant le cours des anciennes guerres, se sont répétés de nos jours; cependant cet avantage de la neutralité de la Suisse, et de l'inviolabilité de son territoire, n'est incontestable pour la France que dans le cas d'une défensive absolue, passive, et

circonscrite à ses anciennes limites; mais si les armées françaises occupent encore le Milanais, ou seulement le Piémont, leur ligne ne sera serrée, leur position générale ne sera assurée qu'autant qu'ils tiendront les sommités des grandes Alpes, et disposeront des principales communications entre la Suisse et l'Italie.

Cette défensive combinée du nord au sud, en-deçà et au-delà des Alpes, après la retraite des deux armées de Jourdan et de Scherer, et la nouvelle formation de celles commandées par les généraux Moreau et Masséna, forma tout à coup un autre système de guerre, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

Les Français ne pouvaient plus se maintenir dans le Mantouan; le général Scherer n'ayant plus à sa gauche aucun appui, continua sa retraite, et passa la *Chiusa* avec le gros de son armée à *Asola*.

A mesure qu'il s'éloignait de *Mantoue*, les Autrichiens resserraient cette place, et en formaient peu à peu l'investissement. Le

général Klénau, remontant le *Pó* avec sa flottille, attaqua, fit tomber successivement les postes les plus nécessaires à l'avitaillement de *Mantoue*, et coupa les communications avec *Ferrare* et *Modène*. Le 7 avril, *Ponte-Molino*, *Governolo*, et plusieurs autres postes furent enlevés, presque surpris à cause de la retraite précipitée de l'armée française. Le général Klénau prit à *Lago-Scuro* trente-deux barques chargées de deux cents pièces de canon de fer, destinées à armer des batteries sur les rives du *Pó*. Quelques jours après il s'empara à *Borgo-Forte* d'un équipage des pontons.

La droite de l'armée autrichienne s'avançait aussi au-delà du lac de *Garda*, la flottille impériale armée à *Riva*, avait fait replier celle des Français sous le canon de *Peschiera*, et l'y tenait bloquée : cette place restait ainsi entièrement abandonnée à ses propres ressources. Elle était bombardée et soutenait un siége en forme, conduit par le général Saint-Julien.

Le général Wukassowitch, détaché du

corps d'armée du Tyrol par le général Bellegarde, cherchait à se réunir à la droite de l'armée du général Kray. Il avait déjà pénétré dans le Brescian ; mais comme le général Lecourbe avait aussi fait passer par la *Valteline* quelques renforts sur *Brescia*, le général Wukassowitch fut obligé de se retirer, et de différer l'attaque de cette place.

Le 14 avril, l'armée française continua sa retraite par sa droite au-delà de l'*Oglio*, et par sa gauche au-delà de *la Chiesa*.

Le 15, le général Kray, qui avait déjà porté son avant-garde en avant de *Goïto*, passa le *Mincio* avec le gros de l'armée, et campa à *Campagnola* et *Monte Olivetano*, poussant ses postes jusqu'à *Marcaria* sur l'*Oglio*, et *Monte-Chiari* sur la *Chiesa ;* il était réuni au général Mélas, qui devait prendre le commandement de l'armée, mais qui en fit hommage au général Kray jusqu'à l'arrivée du général Souwarow. Celui-ci s'était rendu à *Vérone* le 13 avril, avec la première avant-garde de l'armée russe ; il pressa la

marche de ses colonnes et joignit l'armée impériale, dont le général Kray lui remit le commandement.

L'armée française se replia derrière l'*Adda ; Crémone* fut évacué le 16 avril ; un corps d'arrière-garde resta sur la rive gauche de l'*Adda* entre *Crémone* et *Pizzighitone*.

Le 17, le quartier-général du général Scherer était à *Lodi*. Ce général quitta bientôt après le commandement, qui fut conféré au général Moreau, désigné par la confiance, appelé par les vœux de l'armée française.

Déjà les corps d'avant-garde, et les têtes des colonnes de l'armée russe joignaient l'armée autrichienne, et partageaient ses avant-postes.

Le 18, le général Souwarow fit camper son armée entre *Capriano* et *Cassello*.

Toutes les places frontières de la République cisalpine se trouvaient abandonnées à leurs propres forces, et quelques-unes tombèrent peu de jours après. La seconde paral-

lèle était ouverte devant *Peschiera*, et la garnison demanda vainement à se retirer à *Milan* avec les honneurs de la guerre. L'investissement de *Mantoue* fut achevé, et les premières sorties que fit la garnison furent vivement repoussées. Le château de *Ferrare*, défendu par un détachement mêlé de troupes françaises et cisalpines, tenait encore. *Brescia*, occupé par une garnison d'environ 1,200 hommes, sous les ordres du chef de brigade Bourret, fut investi et attaqué le 20 par le général Ott, commandant un corps composé de troupes russes et autrichiennes : après une vive canonnade, la ville fut attaquée l'épée à la main, la porte de *Peschiera* fut forcée, et la garnison, qui s'était retirée dans la citadelle, étant menacée d'être emportée d'assaut, se rendit prisonnière.

Il y eut le même jour, 20 avril, une affaire très-chaude sous *Crémone* entre l'arrière-garde française qui couvrait *Pizzighitone*, et la division du général Kaim ; celui-ci força le reste de la droite de l'armée française à passer l'*Adda* : pendant que la gauche de

l'armée combinée marchait sur *Pizzighitone*, l'avant-garde du centre s'avança jusques à la vue de *Lodi*, et les troupes légères, qui couvraient la droite, se portèrent sur *Iseo* et sur *Bergame*.

Le 20 avril, le quartier-général des alliés se trouvait à *Monte-Chiaro* sur la rive gauche de l'*Oglio*, à 3 lieues en avant de *Brescia*, position occupée par les Impériaux en 1707 dans des circonstances à-peu-près semblables.

Le quartier-général des Français fut porté à *Milan;* ils se retranchèrent sur la rive droite de l'*Adda* et rompirent tous les ponts. Pressés par des forces supérieures, ils hâtaient l'arrivée des secours qu'ils attendaient de différens points. La division du général Dessolles, qui avait occupé et ensuite évacué le *Münsterthal*, venait d'être détachée de l'armée du général Masséna, et venait à marches forcées pour se rallier à la gauche de celle de Moreau; d'un autre côté, la division qui avait occupé la *Toscane* était rappelée pour soutenir la droite; enfin ce général attendait par le Piémont les renforts que

pouvait fournir le sud de la France, et qui tous étaient dirigés vers l'armée d'Italie.

On voit assez quels étaient les motifs du général Moreau pour recueillir et concentrer ses forces, et ceux du général Souwarow pour précipiter ses mouvemens; celui-ci porta son quartier-général le 25 avril à *Triviglio* sur la rive gauche de l'*Adda*. Après avoir fait attaquer *Bergame*, que les Français ne rendirent qu'après une défense opiniâtre, il fit passer au-delà de l'*Adda* de fortes avant-gardes : ces corps ne purent s'approcher de *Milan* qu'après avoir livré, particulièrement à *Cassano*, de sanglans combats au corps d'arrière-garde de l'armée française. Cette vive résistance était nécessaire à la sûreté de ses marches; elle retarda celles de l'armée combinée, et l'occupation de *Milan* fut aussi retardée de quelques jours par la construction des ponts sur l'*Adda*.

En terminant cette première partie de l'histoire de cette campagne, laissant à regret en suspens l'intérêt qui s'attache aux mouvemens rapides des armées en Italie, nous

devons dire en peu de mots quel fut, dans le même temps, l'état d'observation respective des armées en Suisse et sur le cours du Rhin.

L'Archiduc, malade depuis près d'un mois, était resté dans son quartier-général de *Stockach;* il n'avait rien entrepris au-delà du fleuve, et s'était borné à occuper les têtes de ponts que Masséna avait détruites, et les meilleurs postes sur la rive droite, tels que ceux de *Stein* et d'*Eglisau.* La ville de *Constance,* vivement canonnée, était défendue avec obstination par les Français : le colonel Williams augmentait sa flottille, renouvelait ses alertes : les deux rives du fleuve dans le *Rheinthal* se hérissaient de plus en plus de retranchemens, et depuis l'*Engadin,* où le général français Lecourbe s'était maintenu, jusques à *Feldkirch,* les postes du cordon semblaient être devenus inattaquables.

Le général Bellegarde, au poste de *Nauders*, qu'il avait si difficilement reconquis, tenait la tête de la frontière du Tyrol, et ne

cessa d'agir avec activité des deux côtés de cette barrière. Il fit former un nouveau corps de chasseurs tyroliens sous le commandement du général Soreau; il fit divers détachemens pour faciliter les mouvemens de la droite du général Kray en Italie : ce fut par ses ordres que le colonel Strauch pénétra dans la vallée de l'*Oglio*, força les retranchemens des Français à *Amenzeno*, et s'empara du défilé entre *Edolo* et *Ponte di Legno*.

Mais à la même époque, du côté de l'*Engadin*, le général Bellegarde n'était point encore parvenu à déposter le général Lecourbe : un manque d'accord fit échouer ses dispositions pour une attaque générale du 21 au 22 avril. La colonne conduite par le major Schmidt sur les postes de *Manosse* et *Remus* dans le *Bas-Engadin*, fut repoussée; les postes de *Remus*, *Schellims* et *Martinsbrück* furent repris, le major Schmidt lui-même fut enveloppé, et pris avec la plus grande partie de son bataillon; le reste se retira par *Ysgal* vers le *Montafunerthal*.

Le général Masséna, après avoir déter-

miné, pendant son séjour à *Bâle*, la direction et l'emploi de tous ses moyens de défense, arrêté le remplacement successif des troupes qu'il faisait passer en Italie, et concentré ses forces sur la partie de la Suisse la plus prochainement menacée par l'Archiduc, porta son quartier-général à *Zurich* : il occupa tant qu'il put et retint les Autrichiens dans l'angle rentrant du Brisgaw, par une petite guerre très-vive sur la rive droite du Rhin, du côté d'*Huningue* et de *Brisach*, et en avant de *Kehl*.

L'archiduc, de son côté, pour ne pas donner aux Français l'avantage de concentrer sans inquiétude toutes leurs forces dans la Suisse, menaçait le *Bas-Rhin* et les empêchait de dégarnir entièrement *Manheim*, *Mayence*, *Ehrenbreitstein*, et même *Dusseldorf*. Il faisait soutenir les paysans armés de la *Berg-Strasse*, et pousser jusqu'aux environs de *Francfort* les postes avancés du corps du général Stzarray.

Tels furent, depuis le premier mars jusques aux derniers jours d'avril, les princi-

paux événemens de la guerre. Cette courte période fut marquée par un changement de système dans les opérations, par des changemens de commandemens ; enfin, par des dispositions qui forment comme l'ouverture d'une nouvelle campagne.

CHAPITRE III.

Brillante situation de l'Angleterre. — Développement de ses forces navales. — Derniers efforts de la marine française dans la Méditerranée *et sur l'*Océan. — *Situation des armées en Italie. — Passage de l'*Adda. — *Prise de* Milan *par le général Souwarow. — Retraite du général Moreau. — Continuation de la campagne en Suisse. — Dispositions défensives du général Masséna. — Évacuation de l'*Engadin *et* des Grisons. — *Progrès de l'Archiduc.*

Tout avait concouru à seconder les vues du cabinet de Saint-James pour renouveler la guerre : les changemens de partis et de système, les changemens de règne l'avaient partout également bien servi; la politique de l'Angleterre était devenue prépondérante; son influence s'était accrue en raison de l'immensité de ses ressources, et de l'épuisement de celles de presque toutes les autres

puissances; mais l'avantage que ce gouvernement prisait le plus dans la nouvelle coalition, était l'accroissement des forces navales, qui devaient en peu de temps achever de ruiner la marine et le commerce de la France, de l'Espagne et de la Hollande.

Pour satisfaire l'intérêt que doit naturellement exciter la situation où se trouvaient à cette époque les puissances maritimes belligérantes, nous allons, avant de reprendre le récit des opérations des armées de terre, jeter un coup-d'œil sur ce développement des forces de l'Angleterre, observer l'étendue de ses plans de guerre dans toutes les mers, et la liaison ou les rapports de ces plans avec ceux des armées combinées sur le continent.

Déjà, depuis plusieurs années, les revers qu'avait successivement essuyés la marine française, la destruction et l'incendie de l'arsenal et de la flotte de Toulon, le désordre que le comité de salut public porta dans les ports et dans les chantiers des côtes de l'Océan, enfin le mauvais emploi de ce qu'il restait à

la France de forces navales disponibles, avaient assuré à la marine anglaise une supériorité presque surabondante : ces temps étaient passés où l'Angleterre ne maintenait cette supériorité qu'au prix des plus pénibles efforts, et ne la dut pas moins aux faveurs de la fortune qu'aux talens de ses amiraux.

Les alliés de la République, les Espagnols et les Hollandais avaient séparément éprouvé, sur le cap Saint-Vincent et au Texel, des échecs qui avaient affaibli leurs moyens, et déconcerté les projets de réunion avec les Français. L'équilibre était rompu ; l'Angleterre exerçait, presque sans obstacle, la domination maritime, qu'elle considère comme la condition nécessaire de son existence politique.

Pour consolider ces avantages, pour n'être plus traversé dans l'exécution d'aucun dessein, le gouvernement anglais entreprit de paralyser à la fois toutes les forces des trois puissances maritimes qui lui étaient opposées, d'arrêter leurs moindres mouvemens, de bloquer tous les ports, et de tarir les

sources de la régénération de leur marine militaire par la destruction de leur commerce.

Cette vaste entreprise, qui se présente à l'esprit comme une conséquence de la supériorité de forces, rencontrait cependant de grandes difficultés : la marine anglaise suffisait à peine pour maintenir les flottes stationnées au *Texel*, devant *Brest* et devant *Cadix*. L'ardeur des Français à porter des secours de tout genre à l'Irlande soulevée ne permettait pas aux Anglais de se relâcher un seul instant de ce côté. Jamais leurs armemens ne furent si considérables, le mouvement si vif dans les ports, les changemens et les remplacemens de vaisseaux si fréquens dans les flottes. Il parut même qu'à la longue il leur devint impossible de soutenir toutes les stations au degré de force nécessaire ; celles qui se trouvaient trop éloignées des relâches tombèrent peu à peu, et ce fut par cette raison que la principale croisière dans la Méditerranée fut abandonnée peu de temps après la défaite de la flotte espagnole.

Les Français, qui autrefois, pendant la

guerre de 1756, dans une position toute semblable, avaient renoncé à lutter contre un ennemi trop supérieur, cette fois, au lieu d'abandonner la mer, redoublèrent d'efforts, multiplièrent leurs armemens en course, tentèrent tous les hasards pour pénétrer en Irlande, construisirent avec activité, firent sortir des cendres de l'arsenal de Toulon et des ports de la côte d'Italie une escadre de 15 vaisseaux, et une flotte de transports de près de 400 voiles. Cette expédition de Bonaparte était la plus considérable qui eût jamais été tentée dans la Méditerranée : on ne peut la comparer, pour la force de l'armée embarquée et pour l'importance de l'entreprise, qu'à *l'invincible armada ;* mais elle n'eut pas le même sort. Toute la vigilance et l'activité des amiraux Jervis et Nelson ne purent empêcher le général Bonaparte, après s'être emparé de l'île de *Malte,* de débarquer son armée en Egypte et d'y accomplir son dessein.

Cependant le gouvernement français paya chèrement l'éclat avec lequel sa marine

reparut dans la Méditerranée; c'est à cette dispendieuse entreprise, c'est à l'emploi excentrique de l'élite de ses armées que sont dus les revers éprouvés par celles qui combattirent depuis en Allemagne, en Suisse et en Italie. 35,000 hommes de troupes les plus expérimentées, accoutumées à des victoires, qui souvent n'avaient été obtenues qu'au prix d'un courage et d'une patience à toute épreuve, des généraux déjà célèbres par leurs talens, tels que Berthier, Kleber, Desaix, Bonaparte; l'ensemble qu'une telle réunion donnait à l'armée, et la confiance, qui vaut mieux qu'un grand nombre de bataillons, tous ces avantages furent sacrifiés au succès d'une expédition brillante. Le duc de Choiseul avait autrefois accueilli un semblable projet; il fut aussi séduit par l'espérance de fonder la plus belle colonie, et celle que la marine française pouvait le mieux soutenir: on lui disait aussi qu'il aurait la gloire d'avoir chassé des barbares du berceau des connoissances humaines, d'y reporter les arts, les sciences et la civilisation que les peuples

modernes en avaient reçu, et de rouvrir une communication à l'abri des orages, avec cette partie du monde qui, pour prix de sa patience et de son industrie, a toujours gémi sous la domination des étrangers.

On s'étonnerait sans doute que le Directoire, qui ne pouvait se reposer sur la trêve précaire de *Campo-Formio*, eût énervé ainsi ses forces militaires au moment où ses projets, et ceux qu'avait fait naître l'occupation de la Suisse, de Rome et du Piémont, annonçaient la reprise prochaine des hostilités ; si ce n'était une vérité démontrée dans tous les temps, que la prospérité corrompt le jugement, que l'habitude des succès conduit ordinairement à la présomption, et qu'on finit par croire à son étoile, quand on ne devrait espérer qu'en la sagesse des calculs pour conserver les avantages les plus précaires, ceux qu'on a acquis par la violence et par la fortune des armes.

Le blocus maritime de la Hollande, de la France et de l'Espagne sur les côtes de l'Océan, avait forcé la Grande-Bretagne à disséminer

ses forces ; et la France, à la faveur de ces diversions, semblait devoir du moins dans la Méditerranée reprendre les avantages de sa position ; mais une funeste sécurité retint l'amiral Bruix à la rade d'*Aboukir* aux bouches du *Nil ;* il s'embossa dans une mauvaise position, où les hasards et les dangers d'un engagement n'étaient pas balancés par les avantages d'un plus long séjour dans ces parages, par rapport au succès de l'expédition.

Cette faute livra à l'habile et audacieux Nelson le reste de la marine française de la Méditerranée, dans la seule position où, malgré la résistance la plus opiniâtre, son entière destruction fut possible. Il douta lui-même qu'il eût osé, qu'il eût dû hasarder de l'attaquer en pleine mer.

La victoire navale d'*Aboukir* entraîna la Porte ottomane dans la coalition, et rompit les fils que, malgré les hostilités déjà commises contre les beys d'Égypte, le gouvernement français se flattait d'avoir conservé. On a dit que les succès de Bonaparte, sa conduite

politique, les nouveaux intérêts qu'il agitait, mais surtout la présence d'une flotte française dans l'Archipel, auraient pu donner un autre cours à la politique, un autre but aux résolutions du Divan. Quoi qu'il en soit, il ne fallut pas moins que la confiance et les gages du succès pour subvertir toutes les anciennes bases de la politique ottomane, et pour ouvrir aux escadres russes de *Cherson* ou de *Sébastopolis* le canal de la mer Noire et les Dardanelles.

Enfin la rupture du traité de paix déjà signé entre la France et le Portugal, ayant aussi rendu à l'Angleterre le secours et la disposition de la marine portugaise, le trident de la Méditerranée ne dut plus être disputé, et depuis cette réunion des forces navales des quatre puissances les plus séparées par la nature, et placées aux extrémités, aux quatre angles de l'Europe, l'on dut croire que la bataille navale d'*Aboukir* serait, dans le cours de cette guerre, la dernière où l'on eût vu flotter le pavillon français.

Une partie de l'escadre de l'amiral Nelson se trouva, après ce terrible combat, hors d'état de tenir la mer; le reste se combinant avec les Russes et les Turcs, suffit aux expéditions, aux croisières, aux stations de la Méditerranée. Pendant que ceux-ci assiégeaient *Corfou*, les Français pénétraient dans le royaume de Naples, et le Directoire se vengeait du ravitaillement de la flotte anglaise, auquel il attribuait les malheurs d'*Aboukir*. L'amiral Nelson protégea la fuite de la famille royale, conserva la Sicile, recueillit les débris de l'armée napolitaine, prépara et accéléra le ralliement et la descente des troupes alliées.

Une division peu considérable avait été envoyée à Constantinople sous les ordres du commodore Sidney Smith; il fut chargé de veiller sur les côtes d'Égypte et de Syrie, de détruire tout ce qu'il pourrait atteindre de la flotte de transport retirée dans le port d'*Alexandrie*, d'inquiéter tous les postes occupés par les Français, d'intercepter leurs communications du côté de la mer, et de

prévenir leurs mouvemens du côté de la Palestine.

Les Anglais n'avaient pas au commencement du printemps plus de 12 à 15 vaisseaux dans la Méditerranée ; tout le reste de leurs forces, en n'y comprenant point les stations dans les Deux-Indes, était employé ou destiné pour les côtes de l'Océan ; quelques expéditions très-hardies, mais insuffisantes, même en cas de succès, pour secourir les insurgés irlandais, avaient coûté à la France ses meilleures frégates. Il n'y avait pas un port qui ne fût étroitement bloqué, pas une rade sur les côtes de la Manche qui ne fût observée, gardée par les Anglais, et leurs flottes marchandes naviguaient avec presque autant de sécurité que si l'on eût été en pleine paix.

Dans l'état de supériorité incontestable, c'est avec raison qu'on compte comme une force réelle et effective celle de l'opinion ; car elle grossit toujours les moyens du parti le plus fort, et déprime les ressources du parti le plus foible. On ne songeait presque

plus aux débris de la marine hollandaise échappés à l'amiral Duncan. La flotte de Brest, affaiblie par des pertes partielles, paraissait devoir être si dépourvue, qu'elle ne pouvait hasarder de sortir. Elle était observée par l'amiral Bridport avec une flotte, dont la force variait selon les circonstances. Enfin toute l'Europe était convaincue que les Espagnols devaient voir sans peine un état de choses qui les réduisait à une espèce de neutralité, ou plutôt d'armistice, et qui leur laissait l'espoir de conserver leur marine militaire, au prix même de l'anéantissement de leur commerce, et de l'interruption des communications avec leurs vastes colonies. Les manœuvres du lord Saint-Vincent, ses relâches à Lisbonne, la diminution et le complètement alternatifs du nombre de vaisseaux de sa flotte pouvaient encore accréditer cette opinion.

Cependant cette obstination à maintenir, pendant un hiver très-rigoureux, une chaîne de croiseurs autour des écueils et des bancs des côtes de Hollande, de France et d'Es-

pagne, fatigua beaucoup la marine anglaise. On sait que ces longues croisières en escadre consomment plus rapidement le matériel, affaiblissent les équipages plus que les combats et les expéditions lointaines. Il y avait, à la vérité, dans les chantiers une activité, une ardeur égales à ces causes de destruction; et déjà, avant l'ouverture tardive de la navigation, de nouvelles escadres étaient prêtes à renforcer et renouveler successivement celles qui tenaient la mer.

Les Français, de leur côté, redoublaient d'efforts pour mettre en action ce qu'il leur restait de forces navales. Ils voulaient reparaître à la mer, essayer de dégager leurs alliés, tenter encore une fois la fortune, soit dans un combat, soit dans une expédition inattendue. On armait à *Brest* tous les vaisseaux qui pouvaient aller à la mer; les difficultés d'un tel armement, le dénûment dans lequel devait être ce grand arsenal, privé depuis si long-temps des convois du nord, induisirent en erreur le ministère anglais sur cet armement; on publiait qu'il

ne pourrait être prêt avant le mois de juin. Le ministre Bruix, ancien officier de la marine française, se rendit à *Brest* pour hâter les apprêts de la flotte; plus il y mit d'empressement et d'éclat, et moins on crut que l'expédition fût prochaine. Tout à coup le ministre inspecteur arbore le pavillon d'amiral à bord du vaisseau l'*Océan* de 120 canons, trois autres vaisseaux à trois ponts et de 110 canons, et 21 vaisseaux de 74, fortement armés, ayant leurs garnisons et des troupes de débarquement, 8 frégates et 2 corvettes se trouvent en état de partir. Un vent d'est, qui obligea les Anglais à s'éloigner de la côte, favorisa Bruix; son appareillage eut autant de succès que ses apprêts; il sortit avec toute la flotte française les 25 et 26 avril, passa entre les écueils du raz et fit route à l'ouest.

Le lendemain, 27 avril, l'amiral Bridport reparut devant *Brest;* il s'assura que la flotte française venait d'échapper à sa vigilance : il n'avait que 16 vaisseaux; il chassa vainement pour reconnaître les Français;

la brume, qui lui avait dérobé leurs mouvemens et leur appareillage, ne lui permit pas de chercher plus long-temps à couper leur route ; il fit voile pour l'Irlande.

Le 30 avril, la première nouvelle de la sortie de la flotte de *Brest* fut apportée à *Plymouth ;* on sut que lord Bridport s'était empressé de couvrir le point le plus menacé, de parer le coup le plus sensible qui pût, à cette époque, être porté à l'Angleterre, et qu'il avait porté sa croisière sur le cap *Cléar*, au sud de l'Irlande.

Il n'y eut jamais, dans aucune des guerres précédentes, une telle occasion d'éprouver les ressources de la marine anglaise, et la perfection des ressorts de cette vaste machine : peu de jours suffirent pour renforcer, pour doubler presque les flottes stationnées dont nous avons parlé. La surprise causée par la manœuvre hardie des Français n'apporta aucun changement dans le plan général.

Quatorze vaisseaux mirent sur-le-champ à la voile de *Plymouth* et de *Spithead ;* la

plupart étaient destinés à renforcer l'amiral Bridport, qui, du 8 au 10 mai, eut déjà 24 vaisseaux et 6 frégates, et fut joint peu de jours après par l'amiral Collingwood.

Une escadre de 5 vaisseaux, dont un à trois ponts, et 3 frégates, sous les ordres du contre-amiral Withshed, fut destinée à renforcer la flotte de l'amiral Saint-Vincent devant *Cadix :* dès le 6 mai, cette escadre était en mer.

Le vice-amiral Dickson partit d'*Yarmouth* avec 5 vaisseaux pour aller renforcer l'escadre qui croisait à l'entrée du *Texel*, et l'amiral Duncan reprit le commandement de cette flotte, à laquelle 5 vaisseaux russes, commandés par l'amiral Tate, se réunirent.

L'amiral russe Mackaroff partit de *Sherness* avec 4 vaisseaux de ligne, et fit voile pour la Méditerranée.

Ainsi, du 10 au 15 mai,

L'amiral Bridport pouvait rallier sur le cap *Clear* 30 vaisseaux de ligne, dont 9 à trois ponts.

L'amiral Duncan, à l'entrée du *Texel*,

bloquait avec 22 vaisseaux la flotte hollandaise, qui s'était accrue jusqu'au nombre de 15 voiles de guerre, et paraissait se préparer à sortir.

L'amiral Saint-Vincent, après avoir reçu l'escadre du contre-amiral Whitshed, avait 26 vaisseaux, et 30, s'il était joint par l'amiral russe Mackaroff.

On n'avait encore reçu en Angleterre aucune nouvelle certaine de la route et de la destination de la flotte française, que toutes les mesures étaient prises pour qu'elle ne pût rencontrer dans aucun parage (en Europe) que des forces au moins égales, et sur les côtes d'Irlande, des forces supérieures.

Il paraît que le gouvernement français avait pressenti ces dispositions, et que la flotte de *Brest*, après sa réunion avec l'escadre espagnole sortie du *Ferrol*, devait se trouver forte de 30 vaisseaux, dont 6 à trois ponts : mais cette réunion, toujours si difficile dans le golfe de *Biscaye*, ne put s'effectuer, et l'escadre espagnole de 5 vaisseaux,

dont un de 120 canons, un de 80 et 3 de 74, une frégate et 3000 hommes de troupes de débarquement, mouilla à la rade de l'île d'*Aix* le 7 mai.

Quelque imparfait que soit cet aperçu de la position respective, et de l'emploi de toutes les forces navales de l'Europe (si l'on en excepte la Suède et le Danemarck), il nous suffira cependant, pour y rattacher plus tard les divers événemens de la guerre de mer; il nous rendra plus facile la narration succincte de ces mêmes événemens.

Il ne fallait pas moins que ce motif pour nous distraire de la principale scène, et du spectacle de l'attaque et de la défense de la masse entière des Alpes; nous nous empressons d'y rappeler les regards et l'attention de nos lecteurs.

La victoire remportée par le général Kray entre l'*Adige* et le *Tartaro*, presque sous les murs de *Vérone*, paraissait avoir décidé du sort de l'Italie. Puisque le général Schérer, couvrant sa droite par une place telle que *Mantoue*, n'avait pas cru pouvoir rétablir

sa gauche, ni maintenir contre des forces à peu près égales la meilleure ligne de défense, ou du moins la plus resserrée, il ne devait plus rien espérer que du sort des combats. Si ce général n'était certain de recevoir de la Suisse et de la France des renforts assez considérables pour tenir la campagne devant les deux armées impériales, il ne pouvait plus trouver qu'au pied des Apennins et des Alpes les avantages de position, par lesquels la nature et l'art permettent de balancer celui du nombre, beaucoup plus certain aujourd'hui, à cause du nouveau système de guerre : de même que sur les bords du Rhin, à la gauche de la ligne générale des opérations, la bataille gagnée par l'Archiduc à *Stockach*, et la retraite du général Jourdan, avaient fait avorter le plan d'offensive : la bataille perdue par le général Schérer à *Magnano*, et l'isolement des places de *Peschiera* et de *Mantoue*, rompirent à la droite le pivot de la défensive combinée de la Suisse et de l'Italie. Chaque marche rétrograde découvrait et affaiblissait la droite de

l'armée de Masséna. D'un autre côté, cette retraite du général Schérer vers le Milanais rendit très-périlleuse et très-difficile celle du corps d'armée du général Macdonald; car les places de *Mantoue* et de *Ferrare* étant investies, et les postes sur le *Pó* abandonnés ou forcés, toutes les routes par le duché de *Parme*, et bientôt après celles de la haute *Toscane*, et la communication avec *Gênes*, ne pouvaient manquer d'être coupées.

Les Français, qui avaient appris ce terrible secret à l'Europe, éprouvèrent à leur tour que la supériorité du nombre, la rapidité des marches, la multiplicité des combinaisons d'attaques et d'affaires de postes, détruisent l'importance des meilleures places fortes. Les forteresses, considérées comme de grandes et immobiles machines de guerre, n'arrêtent l'ennemi supérieur en nombre, ne déconcertent ses plans qu'autant qu'elles s'enchaînent, qu'elles se soutiennent mutuellement, et sont, par rapport à l'ensemble d'une frontière, comme les bastions d'une même enceinte fortifiée.

L'armée française, qui avait beaucoup perdu dans les sanglans combats sur l'*Adige*, fut encore diminuée par les petites garnisons d'un grand nombre de places et de postes, dont aucun ne retarda d'un jour le mouvement et la marche des armées impériales.

Pendant que toutes ces causes et l'excessive fatigue d'une retraite précipitée, et pour laquelle rien n'avait été préparé, affaiblissaient de plus en plus les Français, les Impériaux au contraire, déjà victorieux sans auxiliaires, voyaient chaque jour leurs moyens s'accroître, non-seulement par l'arrivée des Russes, mais encore par l'armement des Italiens et par la disposition du peuple.

Au moment où le général Schérer remettait au général Moreau, derrière l'*Adda*, le commandement d'une armée réduite à 30,000 hommes, n'ayant aucun appui au milieu de l'Italie, le général Souwarow, ainsi que nous l'avons fait observer, embrassait avec des forces plus que doubles,

débordait par ses ailes toute la ligne des Français.

Il n'est pas vraisemblable que le général Moreau espérât se maintenir long-temps dans le *Milanais*, ni d'être lui-même secouru à temps et assez puissamment pour le conserver : mais sa position était à ce point difficile, que, s'il abandonnait trop tôt la haute Italie et les lacs qui couvraient sa gauche, il ne pouvait recevoir les secours qui lui venaient de la Suisse; et s'il tardait trop à se rapprocher des Apennins et de la côte de Gênes, il ne pouvait rallier à sa droite la division qui avait dû évacuer la Toscane, et moins encore l'armée de Naples. Déjà même les troupes impériales avaient passé le *Pô*, *Pizzighitone* était presque investi par la division du général Kaim, et le général Hohenzollern marchait sur Plaisance.

Il paraît donc que le général Moreau ne se retrancha sur le *Haut-Adda*, que pour y attirer l'attention et les principales forces de Souwarow, pour dégager sa droite; et en

refusant ensuite tout à coup son aile gauche, faire sa retraite sur *Alexandrie* plus facilement et plus sûrement.

Cette explication de la situation où se trouvait Moreau, quand il prit à *Cassano* le commandement de l'armée française, fait comprendre les dispositions du général Souwarow pour forcer le passage de l'*Adda*. Nous avons rapporté succinctement le résultat de cette affaire ; mais nous devons en faire connaître les détails. Voici quelle était la position des Français :

Le général Moreau avait achevé sa retraite sur la rive droite de l'*Adda ;* il avait fait fortifier et garnir d'artillerie la tête de pont de *Cassano*, couverte elle-même par un canal garni d'avant-postes ; il avait établi son quartier-général et sa réserve un peu en arrière à *Inzago,* sur le canal appelé *Naviglie Martesana.*

La gauche, composée de deux divisions aux ordres du général Serrurier, étendait ses postes jusques à *Lecco*, sur la rive droite de la branche orientale du lac de *Como* dans

un endroit resserré, avec un pont, dont la tête sur la rive gauche était aussi retranchée; tous les autres ponts entre *Lecco* et *Cassano* furent rompus.

La division du général Serrurier occupait principalement les postes de *Trezzo* et d'*Imberzago*; l'aile droite aux ordres du général Delmas était à *Lodi*, et se trouvait couverte par la forteresse de *Pizzighitone*.

Le général Souwarow avait marché de l'*Oglio* sur l'*Adda*, avec le gros de l'armée alliée, sans y comprendre le corps du général Kray, chargé des siéges de *Peschiera* et de *Mantoue*, ni les corps détachés des généraux Kaim et Hohenzollern, dont nous avons indiqué la direction sur *Pizzighitone* et sur *Plaisance*.

Le 25 avril, en arrivant au bord de l'*Adda*, le général Souwarow disposa son armée en trois colonnes; celle de droite aux ordres du général Rosemberg, et dont le général Vukassowich faisait l'avant-garde avec des troupes russes, se porta vers la pointe du lac de *Como* et sur le poste de

Lecco. La colonne du centre composée des divisions d'Ott et de Zoph, marcha sur *Vaprio*, et campa sur le bord de la rivière en face de ce village. La colonne de gauche, sous les ordres du général Melas, campa à la vue de *Cassano*.

Le général Seckendorf, détaché du camp de *Trevillo*, avait marché sur *Crema* encore occupé par les Français, et avait fait replier leurs postes jusques au pont de *Lodi*.

Le 26, le général Souwarow fit attaquer en-deça du lac le poste de, *Lecco* qui fut emporté par deux bataillons de grenadiers sous les ordres du prince Bagration.

Dans la nuit du 26 au 27, le général Vukassowich marcha sur *Brivio*, rétablit le pont ruiné par les Français, et prit poste sur la rive opposée avec quatre bataillons, deux escadrons et quatre pièces de canon; en même temps et dès 9 heures du soir, les divisions des généraux Ott et Zoph arrivèrent en face de *Trezzo*, et cette colonne resta masquée par le village de *Gervasio*. Le général de Chasteler, quartier-maître-général

de l'armée, parvint à faire établir un pont sous le château de *Trezzo* un peu au-dessus du village, malgré les difficultés qu'offraient dans cet endroit, précisément au détour de l'*Adda*, la violence du courant et l'escarpement du rivage. La hardiesse même de l'entreprise en assura le succès; les premières troupes, transportées au-delà de la rivière pour protéger les travailleurs, se cachèrent sous les rochers au-dessus desquels est bâti le château de *Trezzo*. A 6 heures du matin, le pont étant achevé, quelques bataillons et un régiment de Cosaques passèrent, surprirent les Français, les délogèrent de *Trezzo* et les poursuivirent jusques à *Pozzo*.

Le passage exécuté à *Brivio* par le général Vukassowich, suivi bientôt par la division du général Rosemberg, avait attiré l'attention des Français, et le général Moreau se pressait de renforcer sa gauche. La division du général Grenier marchait sur *Brivio;* elle rencontra cette partie de la division du général Serrurier qui avait été dépostée de *Trezzo*, et la soutint. Ce fut là qu'il s'engagea

un furieux combat entre les troupes françaises ralliées et la division du général Ott, qui avait déjà défilé tout entière par le pont qu'avait jeté le général Chasteler sous le château de *Trezzo*. On combattait chaudement, et l'avantage était incertain; bientôt les Français, soutenus par une partie de la division du général Victor, pressèrent les Impériaux, gagnèrent leur flanc droit du côté de *Brivio*, et les firent plier; ils allaient envelopper leur droite et la culbuter dans l'*Adda*, quand le général Chasteler arriva par le même pont de *Trezzo* avec la division du général Zoph; il chargea à la baïonnette avec les bataillons de grenadiers qui formaient la tête de cette colonne, et reprit l'avantage.

Le village de *Pozzo* fut emporté, les Français se retirèrent sur *Vaprio*, où ils furent forcés de nouveau. Ce dernier mouvement ôta au général Serrurier tout espoir d'être secouru; il se trouva séparé des divisions qui avaient tenté vainement d'arriver jusqu'à lui; les troupes impériales qui

avaient passé à *Lecco*, celles du général Vukassowich et le reste de la division du général Rosemberg, qui avaient passé l'*Adda* à *Brivio*, l'enveloppèrent entièrement à *Verderio*. Dans cette situation désespérée, Serrurier se défendit avec opiniâtreté, et ne mit bas les armes avec les débris de sa division qu'après avoir obtenu que les officiers auraient la liberté de se retirer en France sur leur parole, et que les soldats prisonniers seraient échangés les premiers contre autant de prisonniers de l'armée alliée, qu'il en aurait été fait dans cette journée.

Le général Melas, qui, comme nous l'avons dit plus haut, commandait la colonne de gauche, marcha sur *Cassano*; il força d'abord les retranchemens du *Ritorto Canale*, qu'il passa sur un pont volant sous le feu des Français; puis il emporta si rapidement la tête du pont sur l'*Adda*, qu'il put le sauver de l'embrasement, et s'en servir pour faire passer toute sa division, qui arriva le soir même du 27 à *Gorgonzelo*.

L'armée française, dont la perte fut très-

considérable, acheva sa retraite pendant la nuit au-delà de *Milan*, où les Alliés entrèrent le 28. Le général Vukassowich porta son avant-garde jusqu'à *Como ;* un corps de troupes russes dépassa *Milan* le même jour.

A mesure que le général Souwarow étendant sa droite, pénétrait dans l'Italie supérieure, et séparait la gauche de l'armée de Moreau des lacs et des vallées qui conduisent aux principales entrées de la *Suisse*, la position de la droite du général Masséna, quelque forte qu'elle fût d'ailleurs par elle-même, devenait très-délicate; la seule interception des communications et des secours des subsistances, gênait de plus en plus la division du général Lecourbe ; celui-ci, pour couvrir son flanc droit et les passages de la *Haute-Valteline* dans l'*Engadin*, fut obligé de détacher le général Loison qui occupait le poste de *Cernetz*, et de le porter à *Tiranno* dans la *Valteline*.

L'armée de l'Archiduc, cantonnée sur la rive gauche du *Rhin*, n'avait encore au 1er mai fait aucun mouvement. Le général

Masséna avait reçu des renforts, et l'armée employée seulement à la défense de la *Suisse* passait pour être forte de plus de 60,000 hommes, sans y comprendre les auxiliaires suisses. Aussi l'Archiduc ne voulait rien entreprendre jusqu'à ce que les progrès de l'armée alliée en *Italie* eussent mûri ses projets d'attaque sur les *Grisons*.

Le corps d'armée du général Hotze à *Feldkirck*, d'environ 20,000 hommes, était destiné à cette importante et difficile expédition. Ce général concertait ses mouvemens avec ceux du général Bellegarde dans le *Bas-Engadin :* celui-ci n'avait cessé de harceler les postes du général Lecourbe. Son principal dessein était d'établir une communication plus rapprochée avec la gauche du général Hotze, de surprendre quelque passage sur les hautes montagnes qui séparent les eaux de l'*Inn* de celles des rivières de *Lanquart* et d'*Albula*. Ces deux rivières entr'ouvrent la chaîne, pendent vers la vallée des *Grisons*, et se jettent dans le *Rhin* au-dessus et au-dessous de *Coire*.

Les difficultés du pays, qu'on ne saurait décrire, l'âpreté de la saison et la défensive active des troupes françaises aux ordres du général Lecourbe, avaient rendu inutiles les attaques partielles du général Bellegarde.

L'attaque combinée avec le général Hotze, et exécutée du 1er au 2 mai sur tous les points de la ligne, n'eut pas un meilleur succès, quant à l'ensemble et au but principal, qui était de pénétrer dans les *Grisons*.

Le 1er mai, le général Bellegarde attaqua avec la plus grande vivacité tous les postes du général Lecourbe dans le *Bas-Engadin*. La principale rencontre fut entre les villages de *Scuols* et *Fettau* ou *Vetten*. Le combat fut très-vif, et les Français furent contraints de se replier sur *Cernetz*; mais le général Lecourbe tint ferme dans ce dernier poste, et ne put y être forcé; cinq bataillons autrichiens, qui renouvelèrent l'attaque, furent repoussés et poursuivis; le prince de Ligne fut fait prisonnier avec une partie de sa troupe; même ardeur, même opiniâtreté dans l'attaque et la défense des retranche-

mens sur la droite de *Cernetz* à *Veranka :* la division de troupes autrichiennes, qui avait en vain assailli ce poste presque quatre fois, se retira par le vallon du *Scharla* sur *Trasp*, ancien château fort à la rive droite de l'*Inn*.

En même temps le général Hotze marchait avec la plus grande partie de ses forces sur *Baltzers*, à l'entrée de la vallée des *Grisons :* décidé à attaquer de vive force le fort de *Luciensteig*, il dirigea une colonne vers le défilé, pendant qu'une autre colonne, à la tête de laquelle se trouvait le régiment du prince d'Orange, tournait le *Ehlberg* par le vallon du *Lanquart*, pour attaquer *Luciensteig* à revers et intercepter les secours.

Le général Ménars, qui commandait les troupes françaises dans les *Grisons*, fut surpris par cette attaque générale ; tous ses postes dans le *Ehlberg* furent obligés de se retirer sur *Malans ;* mais la colonne autrichienne, qui perça dans la vallée et pénétra vers midi jusqu'à *Flasch* et à *Mayenfeld*, arriva trop tard et ne put seconder l'attaque

principale contre *Luciensteig* déjà manquée. Les Français, ralliés à *Malans* et sur les hauteurs de *Mayenfeld*, ayant reçu des renforts de *Coire*, attaquèrent à leur tour vivement les Impériaux dans la vallée. Le général Chabran, à la tête de la 109e demi-brigade, les chargea à la baïonnette et les prit en flanc. Le régiment d'Orange, commandé par le brigadier général Saint-Julien, fut presque en entier détruit ou fait prisonnier; le reste de la colonne se retira avec peine par les défilés; les Français reprirent toutes leurs positions.

Cette première tentative du général Hotze, pour emporter de vive force le poste de *Luciensteig*, était concertée avec les Grisons et les habitans des petits cantons : 10,000 d'entre eux prirent les armes tout à coup, et surprirent à *Dissentis* et à *Ilantz* les postes français avec une telle rapidité, que, si les attaques du jour précédent eussent réussi, qu'il y eût eu plus d'accord entre les mouvemens intérieurs et ceux de l'armée autrichienne, la retraite des Français, la divi-

sion du général Lecourbe qui occupait encore le haut *Engadin*, et les communications par le *Saint-Gothard* eussent infailliblement été coupées.

Dissentis est dans la haute vallée du *Rhin antérieur*, le point de communication des Grisons avec les cantons de *Glaris* et d'*Uri*. Un corps d'environ 6,000 paysans était déjà descendu jusqu'au pont de *Reichenau*, s'en était emparé, et s'y était posté militairement.

Le général Masséna, qui n'avait pu réussir par aucune diversion à diviser les forces de l'Archiduc, se pressa de raffermir sa gauche ébranlée ; il visita et renforça le poste de *Luciensteig*, et détacha le général Ménard contre les paysans suisses armés ; celui-ci les chassa d'abord de *Reichenau* le 3 mai, et les ayant dépostés d'*Ilantz*, il les poursuivit jusqu'à *Dissentis*, où le gros de la troupe fut atteint et dispersé après une attaque, dans laquelle tout ce qui resta, environ 2,000 Suisses ou Grisons, furent tués sur la place.

Le général Masséna fit en même temps

attaquer les Suisses des petits cantons du côté des lacs à *Schwitz*, où ils furent contraints de mettre bas les armes, et à *Altorf*, où quatre mille hommes, ayant soutenu l'attaque avec quelques pièces de canon, furent taillés en pièces et dispersés. Le général Soult, chargé de cette expédition, poursuivit les débris de ce corps jusques à la vallée d'*Urseren* en remontant la *Reuss*, pour empêcher qu'ils ne s'emparassent du passage du *Saint-Gothard*. Il ne suffisait pas, pour la sûreté de la gauche de l'armée française de la Suisse, qu'elle eût rétabli ses communications intérieures ; depuis le passage de l'*Adda*, depuis l'occupation de *Como* et de la rive orientale du lac, la *Valteline* était ouverte. Le corps des troupes françaises aux ordres du général Loison, qui avait pris poste à *Tirano*, eut à peine le temps de se retirer par *Chiavenna*, et le général-major Strauch, après s'être emparé du fort de *Fuentes*, ne tarda pas à poursuivre le général Loison ; celui-ci fut obligé de faire transporter à *Tusis*, au-delà du mont *Splugen*, sur des

traîneaux, et par le sentier périlleux de *Chiavenna*, tout ce qu'il put sauver de son artillerie; une partie tomba entre les mains des Impériaux.

Dès-lors le général Masséna dut replier son aîle droite; il acheva de retirer du *Haut-Engadin* la division du général Lecourbe, et la porta rapidement sur *Bellinzona*; il préparait ainsi un appui pour sa seconde ligne, en couvrant le passage du *Saint-Gothard*, et coupait la communication entre les petits cantons et les bailliages suisses italiens, dont les habitans soulevés avaient déjà appelé les Impériaux.

Ce mouvement s'exécutait le 5 mai, et le même jour Masséna, dont le quartier-général était à *Saint-Gall*, et fut quelques jours après transféré de nouveau à *Zurich*, manœuvrait par sa gauche, envoyait de forts détachemens au-delà du Rhin, faisait marcher vers la *Forêt-Noire* un corps de 4000 hommes, pour attirer l'attention de l'Archiduc sur le *Brisgau*; mais celui-ci ne prit point le change, et rien ne put le distraire du dessein de ren-

trer dans le pays des *Grisons*, avant de rien hasarder sur le *Rhin*.

Du 5 au 10 mai, il fit passer de nouveaux renforts à *Feldkirch*, et particulièrement le régiment de chevau-légers de Kinski. Déjà le général Hotze combinait une nouvelle attaque avec le général Bellegarde, qui, suivant et pressant la retraite des Français du *Haut-Engadin*, s'était avancé jusqu'à *Lenz*, et y avait été joint par une troupe considérable de Grisons armés. Le corps de Suisses, rassemblé par l'avoyer de Berne Steiger, et réuni aux Autrichiens sous les ordres de leur compatriote, le général Hotze, montra beaucoup d'ardeur, et demanda à former l'avant-garde de la colonne qui serait chargée de la nouvelle attaque de *Luciensteig*.

Depuis que ce poste était entre les mains des Français, il était devenu presque inexpugnable, le défilé très-étroit est formé par des rochers coupés à pic, dont les crêtes du côté de l'est se lient aux sommités escarpées qui ceignent et forment la vallée : il a près d'une demi-lieue de longueur, et était de

plus barré par un retranchement revêtu, lié aux rochers escarpés des Alpes de *Mayenfeld*, et au mamelon détaché dont le pied est baigné par le *Rhin* : ce retranchement, fermé par un pont-levis en travers de la route, était garni d'une artillerie avantageusement placée.

Ce point seul arrêtait encore l'Archiduc. Pendant qu'il méditait une seconde attaque générale, il reçut, le 9 mai, à son quartier de *Stockach*, la nouvelle de la marche d'un corps considérable de troupes russes déjà parvenues en Gallicie, et destiné à agir sur le *Rhin*; le général Tolstoi était venu pour prendre ses ordres pour la direction des colonnes : ce corps faisait partie des 40,000 hommes fournis par l'empereur de Russie comme auxiliaires à la solde de l'Angleterre, indépendamment de l'armée d'Italie : on évaluait à une masse de 70,000 hommes la totalité des troupes russes qui se trouvaient alors déjà réunies, ou qui marchaient pour se réunir aux armées autrichiennes.

Le 12 mai, tous les corps avancés de l'Ar-

chiduc se mirent en mouvement : le général de Nauendorf, qui était à *Engen*, porta son avant-garde sur *Schaffhouse* avec l'artillerie de réserve, et fit toutes les démonstrations pour le passage du Rhin.

Le général Masséna, qui continuait à étendre les fortifications et les retranchemens du petit *Bâle*, avait renforcé le corps qui occupait la position entre *Lörrach* et *Rheinfeld*. Cet appui de la gauche de sa ligne était devenu très-respectable.

Ce fut le 14 au matin que le général Hotze attaqua de nouveau, et cette fois enleva la clef de la vallée des *Grisons*, qui depuis deux mois avait coûté tant de sang aux deux partis. Voici quelles furent les dispositions de ce général pour cette périlleuse entreprise :

Il partagea ses forces en quatre colonnes : la première fut destinée à faire d'abord une fausse attaque, à la tête du défilé, et à menacer les flancs des retranchemens ; la seconde devait passer par-dessus les Alpes de *Mayenfeld*, et faciliter par les revers l'attaque sur

le front qui devenait la principale; la troisième colonne devait franchir la montagne appelée *Seeviser Alp ;* enfin la quatrième, avec laquelle marchait la cavalerie et l'artillerie, devait se frayer un chemin par le *Slapiner Joch.*

Le général Hotze dirigeait la marche de la colonne qui se présenta de front, et le général Jellachich celle des trois autres. Les Autrichiens ne parvinrent à plonger sur les revers des retranchemens des Français, et à réunir leurs colonnes sur ce point, le seul où leur rassemblement fût possible, qu'après douze heures de marches et de travaux, dont les habitans, et particulièrement ceux du *Montafunerthal*, partagèrent les dangers et allégèrent les fatigues.

Au moment où le général Jellachich assaillit les retranchemens par les derrières, le général Hotze attaqua vivement par la passe, avec le troisième bataillon des Varasdins, s'avança jusqu'à la porte malgré le feu des Français, la fit sauter, et pénétra dans le fort où commandait le général Humbert. La

14e demi-brigade française fut presque tout entière faite prisonnière.

Après la prise de *Luciensteig*, la retraite des Français au-delà du Rhin, quoique très-précipitée, se fit cependant en bon ordre sur trois colonnes. Celle de droite par *Sargans* se dirigea sur *Wallenstadt*, celle du centre passa par la gorge de *Vettis*, une troisième remontant le *Rhin* passa par *Reichenau*, *Ilantz* et *Dissentis*. Les dernières arrière-gardes françaises furent vivement poursuivies par les troupes légères, qui passèrent à gué et même à la nage la rivière de *Lanquart*, pour empêcher les Français d'achever de détruire les ponts.

Pendant ces attaques, le général Bellegarde, sortant de la vallée de l'*Inn*, se porta sur *Lenz*, après avoir franchi la montagne appelée *Albula-Berg* : il cherchait à couper aux Français leur retraite par la haute vallée du *Rhin*, ce qui lui eût ouvert sans difficulté les passages dans les petits cantons, et les accès du *Saint-Gothard* ; mais il ne parvint à descendre dans la vallée des *Grisons*

que le lendemain de la prise de *Luciensteig*, et au moment où l'arrière-garde de la colonne de gauche des Français évacuait *Coire* et *Reichenau;* le général Bellegarde entra le 16 mai à *Coire*, et prit quatre compagnies à *Reichenau*, dont le beau pont fut brûlé; celui de *Feltzberg* au-dessus de *Coire* fut conservé.

De son côté, le général Hotze passa le *Rhin* avec une forte avant-garde, traversa *Sargans* incendié par les Français, et se porta sur *Wallenstadt;* le général Bellegarde remonta le *Haut-Rhin*, et poursuivit la colonne qui se retirait sur *Dissentis*. Le général Jellachich, qui, pour disposer la marche des troupes autrichiennes par les Alpes de *Mayenfeld*, était resté vingt-quatre heures dans les neiges, tomba malade, et ne put suivre sa division.

Le 17, tout le pays des *Grisons*, excepté les vallées resserrées qui confinent aux petits cantons, se trouva évacué par les Français; les passages de *Sargans*, *Ragatz*, *Vettis* et *Kunkels*, furent occupés par les Impériaux.

Le général Masséna ne pouvait tarder plus long-temps à concentrer ses forces; cette ligne de défense extérieure de la Suisse, que le lac de *Constance* et la chaîne des Alpes rhétiennes réduisent à l'occupation d'un petit nombre de postes essentiels sur un développement de près de soixante lieues, était percée de toutes parts. Le *Rheinthal*, le pays de *Saint-Gall*, l'*Appenzel* et le *Turgau*, la partie de cette ligne la plus couverte et la mieux flanquée, ne tenait plus à la position générale, et ne pouvait être défendue contre des forces supérieures.

On s'étonnera que tant de barrières, qui passaient pour être des obstacles insurmontables à la marche d'une armée, aient été forcées, et que la défense opiniâtre et très-active d'un nombre de troupes, que certainement on eût autrefois jugé surabondant pour fermer tous ces passages, n'aient pas arrêté plus long-temps l'armée attaquante. On demandera s'il y avait plus d'ardeur dans l'attaque, moins de vigueur et de constance

dans la défense ; si l'on employa de nouvelles armes, de nouveaux moyens dans les combats ; si les rapports et les applications des manœuvres des diverses armes aux différentes natures de pays et de terrain furent changés? Non, sans doute, et très-vraisemblablement l'art de la guerre avait déjà atteint, sous tous ces rapports, son plus haut période. Le César de notre âge, Frédéric II, avait laissé peu de découvertes à faire, ou à perfectionner dans la tactique moderne.

Mais à mesure que les combinaisons générales se sont étendues, il en a été des postes les plus forts, et des lieux réputés inexpugnables dans les pays de montagnes, comme des places dans les pays de plaine : si ces postes n'assurent la possession des sommités les plus hautes et les plus escarpées, s'ils ne sont la clef des moindres interstices dans la chaîne, celle des premiers passages ouverts par les eaux, et qui, s'agrandissant peu à peu, et s'aplanissant en suivant leur cours, donnent l'entrée des vallées fertiles et éten-

dues ; ils n'ont qu'une importance relative et momentanée.

Depuis que les voyageurs ont frayé des sentiers à travers les abîmes de glaces, depuis que ces nouvelles régions ont été explorées, l'art de la guerre, qui s'empare de tout, qui s'accroît de tous les progrès de l'esprit humain, a fait tenter de nouveaux hasards, a fait faire de nouvelles expériences ; et le talent et l'audace militaires n'ont pas dû exciter les hommes à des efforts moindres, que ceux qu'inspirait l'amour des sciences ou la simple curiosité des voyageurs.

Dès qu'on a su gravir les cimes glacées des Alpes, et porter des corps de troupes et de l'artillerie par des sentiers, à peine tentés par les plus intrépides chasseurs, on a bientôt formé de grands plans d'attaque et de défense, comme la nature avait elle-même lié les arêtes et les hauteurs moyennes aux chaînes et aux masses principales ; on a surpris ses secrets ; on a reconnu son ordre immuable jusque dans ses caprices les plus bizarres ; le chaos des grandes Alpes a été

débrouillé, les cartes topographiques perfectionnées, les moindres détails recueillis; on a figuré des reliefs avec un art et une précision inconnus jnsqu'à nos jours. Cette connaissance exacte de la grande charpente, de l'*ostéologie* des montagnes (si on veut nous permettre cette expression), a inspiré aux généraux et aux officiers d'état-major des idées plus grandes et plus simples. Les communications plus pratiquées ont été examinées avec plus d'attention; enfin, il s'est établi une nouvelle échelle pour les opérations dans la guerre de montagnes; on a osé détacher des corps à de grandes distances, pour s'assurer du point qui rendait maître des grands intervalles.

Ces avantages furent si bien saisis de part et d'autre dans la guerre de Suisse, que les coups portés sur la frontière du Tyrol et des Grisons à trente et quarante lieues des positions centrales des armées, étaient ressentis à l'instant, obligeaient à faire des mouvemens, faisaient changer les desseins, comme si ces divisions séparées par tant de difficultés, par

tant de retranchemens naturels, avaient été contiguës.

Aucun obstacle ne pouvant arrêter le mouvement général, du moins assez longtemps pour obliger le parti supérieur en force à se départir du plan simple d'opérations, qu'on pourrait appeler le plan naturel, et qui consiste à déborder les ailes de son ennemi, tourner et ruiner leurs appuis, il en est résulté que, dans la guerre de montagnes, la force des postes et des positions ne balance plus autant qu'autrefois la supériorité du nombre.

Nous pensons que le nouveau système de guerre de postes, dans des actions générales entre toutes les parties des armées opposées, a reçu un grand développement dans la guerre de Suisse, et qu'il est aussi utile qu'intéressant d'observer, sous ces rapports, les succès et les revers, les fautes commises et les traits d'habileté. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'appliquer ces observations aux exemples qui les justifient; les plus remarquables se trouvent dans la rapide invasion du pays

des *Grisons*, dans les opérations du général Lecourbe, et dans celles des généraux Laudon et Bellegarde, que nous avons rapportées; enfin, dans la première retraite du général Masséna, forcé de concentrer ses forces sur *Zurich*, de replier sa droite en-deçà du mont *Saint-Gothard* et des petits cantons, et de céder à l'Archiduc en moins de quinze jours, presque tout le cours du *Rhin* et la moitié du territoire de la *Suisse*.

CHAPITRE IV.

Plan de campagne du général Souwarow en Italie. — Seconde retraite du général Moreau sous Alexandrie. — *Manœuvres des Alliés. — Attaques de Souwarow repoussées. — Il s'empare de* Turin. — *Troisième retraite du général Moreau sous* Coni. — *Retraite du général Macdonald du royaume de Naples en Toscane. — Prise d'*Alexandrie, *de* Tortone, *de* Ferrare. — *Siége de* Mantoue *interrompu. — Passage du* Rhin *par l'archiduc Charles. — Ses progrès en Suisse. — Première bataille de* Zurich. — *Le corps d'armée du général Bellegarde passe en Italie.*

Les progrès de M. l'Archiduc en Suisse avaient été préparés par ceux de l'armée alliée en Italie; la supériorité de forces du général Souwarow lui avait permis de détacher des corps qui, occupant successivement

les vallées, contenaient dans les gorges et dans les passages vers la Suisse les troupes françaises, dont les derrières n'étaient plus assurés, à cause des entreprises des habitans des petits cantons : ceux-ci avaient été réprimés par le général Soult, qui avait pénétré jusqu'au *Saint Gothard* pour soutenir le général Lecourbe; mais l'insurrection était mal éteinte, et la situation des Français dans les bailliages italiens devenait tous les jours plus difficile.

Parvenu au centre de la Lombardie, le général Souwarow, après le passage de l'*Adda* et l'occupation de *Milan*, divisa ses forces et poursuivit à la fois quatre objets :

1°. A l'ouest, en avant de lui, poursuivre le général Moreau, précipiter sa retraite, et le forcer à abandonner le Piémont et la côte de Gênes, avant qu'il eût reçu des renforts;

2°. Au nord et sur sa droite, pénétrer dans les vallées au-dessus des lacs pour faciliter les mouvemens de la gauche de l'armée de l'Archiduc au-delà du *Saint-Gothard;*

3°. A l'est et sur ses derrières, faire les siéges de *Mantoue* et de *Ferrare :* le général Kray, avec un corps de 25,000 hommes, fut chargé de cette importante opération ; le général Klenau, sous ses ordres, assiégeait *Ferrare* et bloquait *Bologne :* le succès de la retraite du corps d'armée sous les ordres du général Macdonald, qui évacuait le royaume de Naples et l'État-Romain, dépendait de la résistance de ces places ;

4°. Enfin, vers le sud et par sa gauche, le maréchal Souwarow avait détaché le général Ott avec une forte division, pour soutenir le général Klenau, aller au-devant de l'armée de Macdonald, s'emparer avant lui des passages des Apennins dans la Haute-Toscane, et lui couper sa dernière retraite sur *Génes.*

Ainsi toute l'Italie était occupée par les armées françaises et impériales : il n'y avait pas dans la vaste enceinte des Alpes et des Apennins une place, un poste, un passage qui ne fussent attaqués et défendus avec vigueur, et dont l'occupation n'eût une

importance relative aux opérations présentes. Les deux partis trouvaient de nombreux auxiliaires dans une population tout armée, et l'agitation des esprits avides de changemens, la diversité d'opinions fournissaient de nouveaux alimens de discordes civiles : on se battait partout.

On ne vit jamais de conquête aussi rapide, ni qui dût paraître plus solide que celle de Bonaparte ; s'il est vrai que le changement de la forme du gouvernement, et la disposition de toutes les ressources des états soumis par les armes, affermissent la domination du vainqueur, jamais aussi tant d'avantages ne furent perdus, et tant de moyens de conservation détruits en si peu de temps.

Si l'on ne trouve pas dans les deux grandes guerres d'Italie, qui ont marqué le commencement et la fin de ce siècle, une égale situation, on peut du moins indiquer des rapprochemens de circonstances et de positions. En voici un exemple :

En considérant les suites funestes pour

les Français de la bataille perdue par le général Schérer entre *Vérone* et *Mantoue*, on a pu observer que les avantages qu'il se promettait de la victoire ne balançaient point les désastres qu'entraînaient la nécessité de sortir du Mantouan, la dispersion des garnisons, la réduction de l'armée, l'isolement des places et des postes sur les deux rives du Pô, et l'abandon de l'armée de Macdonald; tandis qu'au contraire le général Kray, quand même il eût été complètement battu, trouvait, en repassant l'*Adige*, les premières colonnes de l'armée auxiliaire russe, et pouvait toujours reprendre l'offensive.

A l'ouverture de la campagne de 1701, le prince Eugène, ayant des forces à peu près égales à celles du maréchal de Catinat, qui avait aussi jeté une garnison française dans *Mantoue*, et défendait la rive droite de l'*Adige*, passa cette rivière après diverses manœuvres, que le général Kray a presque répetées sur les mêmes points. Le fameux combat de *Carpi*, bien moins important que

la bataille de *Magnano*, força pourtant le maréchal de Catinat à se retirer successivement au-delà du *Mincio*, de la *Chiesa* et de l'*Oglio*; mais quand il s'éloigna de *Mantoue* pour couvrir le Milanais, objet principal de la guerre, il n'avait pas un tiers de ses forces dans le royaume de Naples; il n'avait point en sa possession toutes les places au-delà du *Pô*, et nous n'établissons de parallèle qu'entre les causes de la retraite des Français à ces deux époques, et l'impression qu'elles firent sur le gouvernement. « La Cour de France (dit l'historien de la » campagne de 1701), surprise de la rétro- » gradation de ses troupes, et ne sachant à » quoi l'attribuer, s'en prit à celui qui les » commandait, et ôta au maréchal de Cati- » nat le commandement de l'armée ».

Si nous ne nous étions prescrit de resserrer la relation des événemens, nous nous arrêterions ici pour offrir à nos lecteurs, avec plus de détail, un autre rapprochement très-remarquable sur le passage de l'*Adda*, tenté vainement, le 16 août 1705, par les Alliés

sous les ordres du prince Eugène, contre l'armée française commandée par le duc de Vendôme, précisément à *Cassano*, poste à jamais fameux par ces deux sanglantes batailles, dont la comparaison et l'issue différente pourraient donner lieu à l'une des plus intéressantes discussions militaires.

Le général Moreau fit à *Cassano*, pour s'opposer au passage de l'*Adda*, les mêmes dispositions de défense que le duc de Vendôme; le général Souwarow prit à *Treviglio* le même camp qu'avait autrefois occupé le prince Eugène; le général Mélas attaqua les retranchemens du canal *Ritorto* de la même manière que l'avait fait le prince d'Anhalt à la tête des Prussiens, alors auxiliaires des Impériaux, comme les Russes l'ont été depuis.

Le prince Eugène avait aussi tenté de surprendre au duc de Vendôme, comme Souwarow le fit à Moreau, un passage sur le *Haut-Adda*, à la faveur des mêmes escarpemens, au détour rapide du fleuve, à peu près au même endroit où le général Chas-

teler l'exécuta; mais les vues du prince Eugène ne furent pas aussi bien, aussi heureusement remplies que celles du général Souwarow; le dessein du prince Eugène ayant été découvert à cause de la lenteur avec laquelle le pont sur le *Haut-Adda* avait été construit, il fut obligé de le retirer et de renoncer à ce passage; il redescendit vers *Cassano*, et quand il attaqua ce poste et les retranchemens qui couvraient le pont avec toutes ses forces, le duc de Vendôme, dont les soldats ne combattirent pas plus vaillamment que ne le firent ceux de Moreau, ne fut point forcé de diviser les siennes, et de dégarnir le centre de sa ligne; au lieu que le général Moreau, ébranlé par le succès du passage que l'aile droite du général Souwarow avait surpris à *Trezzo*, fut promptement déposté, forcé d'abandonner son aile gauche, et de se retirer sous *Milan*.

Cette retraite se fit en bon ordre sur trois colonnes : celle de droite marcha de *Lodi* à *Plaisance*; celle du centre, par la route de *Milan* à *Génes*, sur *Pavie* et *Voghera*; celle

de gauche par *Vigevano* et *Novare*, où le quartier-général se trouva le 2 mai. Le gros de l'armée se dirigeait ainsi du côté de *Gênes;* le général Moreau se porta de sa personne à *Turin*, arrêta les désordres, prépara l'évacuation de la ville et de l'arsenal, et pourvut à la défense de la citadelle, qu'il confia au général Fiorella; il rétablit ses communications non encore interrompues, mais déjà inquiétées par des partis d'insurgés; communications importantes à cause des secours qu'il attendait de la Suisse par le *Bas-Vallais*, le mont *Saint-Bernard* et la vallée d'*Aoste;* de la *Savoie* et du *Haut-Dauphiné* par le *Mont-Cenis* et la vallée de *Suze;* et de la place de *Briançon* par la vallée d'*Exilles*.

Ne pouvant plus, avec une armée réduite à environ 28,000 hommes, défendre les plaines du *Piémont*, et couvrir le pays de *Gênes* et ses communications les plus importantes, tant pour sa réunion avec l'armée de Naples, que pour l'arrivée des secours par la Provence, le général Moreau quitta *Turin* le 7 mai; il porta son quartier-général à

Alexandrie, et prit d'abord une position sous *Tortone*, étendant les avant-postes de sa droite vers les Apennins, pour resserrer autant que possible cet intervalle, et favoriser la retraite du général Macdonald, en retenant le plus long-temps qu'il se pourrait le général Souwarow sur la rive gauche du *Pó*. Celui-ci avait, dès le 4, porté son quartier-général à *Pavie*; il avait détaché par sa droite une forte avant-garde sous les ordres du général Vukassowich, et fait occuper les petites places de *Novare*, *Ollegio*, *Vercelli*, *Ivrea*, et tous les postes tels que *Crescentino*, *Chiavaso*, *Trino*, évacués par les Français : Vukassowich devait, en suivant la rive gauche du *Pó*, remonter jusque près de *Turin*, afin de rappeler le général Moreau sur ses derrières, en débordant et tournant son aile gauche.

En même temps le général Hohenzollern avait marché sur *Plaisance* avec une partie de la gauche de l'armée alliée, et, remontant la rive droite du *Pó*, il avait fait replier les avant-gardes des Français jusques au-delà

de *Voghera*, tout près de *Tortone* : à l'appui de ce mouvement, et dans la vue de s'emparer plus tard des passages des *Apennins*, le général Souwarow fit occuper *Bobio*, sur la route de *Plaisance* à *Génes*.

Le général Kray, depuis la prise de *Peschiera*, s'était porté à *Borgoforte*, avait rassemblé toutes ses forces, et resserré la place de *Mantoue* ; il avait fait passer par le *Mincio* trente chaloupes canonnières qui se trouvaient à *Peschiera*. La garnison de *Mantoue* faisait de fréquentes sorties ; celles du 5 et du 8 mai furent très-vives.

Le siége du château de *Milan* fut commencé le 5 mai par le général Lattermann, qui fut bientôt soutenu par le général Hohenzollern : dix bataillons y furent employés.

Le même jour, le général Kaim ouvrit la tranchée devant *Pizzighitone*, et pressa si vivement cette place, que cinq jours après, un magasin à poudre ayant sauté, le commandant français capitula : la garnison n'était que de 600 hommes.

Les places de *Ferrare*, *Bologne*, *Ra-*

venne, le fort *Urbain*, *Ancône* tenaient encore.

Le général Souwarow, dont le corps d'armée était fort affaibli par les opérations séparées, et les mouvemens divergens dont nous venons de rendre compte, resserra cependant le général Moreau, et tenta de le déposter de la forte position qu'il avait prise, de l'espèce de camp retranché où il s'était renfermé derrière le *Pô* et le *Tanaro*, entre *Valence* et *Alexandrie*.

Le 9 mai, le général Chasteler attaqua et fit sauter les portes de *Tortone* sous le feu du château, où la garnison française se retira et resta bloquée. Le lendemain, la plus grande partie de l'armée alliée, à laquelle le corps du général Kaim se réunit dans le camp de *Voghera* après la reddition de *Pizzighitone*, passa la *Scrivia*, et campa à *Torre di Garafolo*. Le général Karaczai fut détaché avec un corps, pour s'emparer de *Novi*, de *Serravalle* et de *Gavi*.

Ce mouvement du général Souwarow par son flanc gauche, et les courses de ses troupes

légères dans le pays compris entre le cours du *Tanaro* et les *Apennins*, n'ébranlèrent point le général français. Celui-ci avait appuyé sa droite à *Alexandrie*, sa gauche à *Valence*, et avait jeté de forts détachemens dans *Casale* et dans *Verrua*; il ne prit point le change sur le dessein du maréchal, qui, vraisemblablement ne menaçait la droite de l'armée française et ses communications avec *Génes* que pour surprendre sur sa gauche le passage du *Pô*, l'envelopper et l'engager dans une action générale et décisive.

Ce projet était secondé par les attaques des habitans de *Mondovi*, *Cherasco*, *Ceva*, *Oneille*, qui avaient tout à coup pris les armes; ces insurrections étaient déjà si fortes et si bien organisées, qu'un bataillon, qui allait joindre l'armée française, fut attaqué et dispersé : la position du général Moreau était telle, que, s'il eût reçu et perdu une bataille, sa retraite en-deçà et en-delà des *Apennins* devenait presque également impossible.

Cette attaque méditée contre la gauche

du général Moreau fut d'abord tentée le 11; une avant-garde des troupes impériales ayant passé le *Pô* au-dessus de *Valence*, fut repoussée et fort maltraitée par une division du général Grenier, conduite par l'adjudant-général Garrau.

Le 12 mai, l'attaque fut plus sérieuse : une division russe d'environ 7,000 hommes, sous les ordres du général Schubarf, passa le *Pô* à *Basignano*, au-dessous de *Valence*, et près du confluent du *Pô* et du *Tanaro*; elle marcha vers *Pecetto* entre *Valence* et *Alexandrie*, afin de couper la ligne des Français. La division du général Grenier soutint le premier choc de cette colonne, et fut elle-même soutenue par le corps du chef de brigade Gardanne; alors le général Moreau fit attaquer les Russes en flanc par la division du général Victor : le combat fut très-vif, une maison de campagne fut prise et reprise plusieurs fois; on se battit avec acharnement; le général Schubarf fut tué; les Russes plièrent, perdirent beaucoup de monde, furent poursuivis et culbutés dans le fleuve.

Après cette tentative, le général Souwarow se décida à se porter en force sur la rive gauche du *Pô*, et à marcher sur *Turin*, pour forcer enfin le général Moreau à sortir de son camp, soit pour se replier sur les frontières de France, soit pour entrer dans le pays de *Génes*.

Le 16 mai, le général Vukassowich attaqua les postes français à *Verrua*, à *Ponte Stura*, à *Casale*, et le général Mélas reçut ordre de faire passer, dans la nuit du 16 au 17, une partie de ses troupes à la rive gauche du *Pô*, et de marcher sur *Candia*.

Soit que le général Moreau eût découvert cette marche, soit qu'il s'aperçût de quelques mouvemens dans le camp de *Torre di Garafolo*, où il ne devait rester qu'un corps peu considérable, il avait, dans la nuit du 15 au 16, fait construire un pont sur la *Bormida*, près d'*Alexandrie*; il y passa, le 16 au matin, à la tête d'une colonne de 7,000 hommes, conduisant lui-même sa cavalerie : il attaqua d'abord et rompit la chaîne des postes avancés des Cosaques sur *Marengo*,

et les poursuivit jusques à *San-Giuliano*, il détacha ensuite quelques troupes par sa gauche, pour occuper les premiers postes du général Mélas, et marcher droit au camp de *Torre di Garafolo*, où commandait le général Lusignan ; le força d'abandonner sa position, et le sépara d'un corps de sept bataillons russes, commandés par le prince Bagration : ces deux divisions, d'abord très-maltraitées, se rallièrent et marchèrent contre les Français, qui se retirèrent sur leurs ponts, et rentrèrent dans *Alexandrie*.

Ce fut le dernier effort que put faire le général Moreau pour conserver cette position; le général Souwarow, dont le quartier était à *Lumello*, pressa l'attaque des postes français sur la rive droite du *Pô*, au-dessus de *Valence* : le général Vukassowich, enleva *Casale*. Le camp retranché des Français étant alors menacé d'être ouvert de toute part, Moreau fut obligé d'évacuer *Valence* et *Alexandrie*; il fit sa retraite le 19, après avoir pourvu à la défense de la citadelle d'*Alexandrie* ; il porta son quartier-général

et le gros de son armée par *Asti* et *Chierasco* sur *Coni*, où il arriva le 22 mai. Il détacha un corps pour occuper *Ceva* et *Mondovi*, dont les communications avec *Gênes* et les postes de la côte avaient été, comme nous l'avons dit, interrompues par les insurrections.

Cette position était la dernière où le général Moreau pût recevoir les renforts qu'il attendait, 1°. du *Dauphiné* par la vallée de *Barcelonette* et le *Col de l'Argentière;* 2°. de la *Provence* et du comté de *Nice* par le *Col de Tende;* 3°. enfin du côté de la mer par *Oneille*, *Finale*, et les petits ports de la côte.

Pour suivre maintenant jusqu'aux limites de la France et du Piémont les opérations du général Souwarow, nous devons achever de donner une idée exacte des forces des deux partis en Italie; nous n'entendons parler ici que des masses, et non de leur dénombrement, qui serait sans doute plus satisfaisant, mais que nous n'oserions hasarder de produire d'après des documens impar-

faits et plus incertains, pour cette guerre que pour aucune autre, à cause des mutations continuelles et toujours dérobées à la plus attentive curiosité.

Le général Moreau n'avait pu tenir assez long-temps au confluent du *Pô* et du *Tanaro*, pour que le général Macdonald achevât sa retraite par la Toscane, et qu'il fît sa jonction par le pays de Gênes sans rencontrer d'autre obstacle que les corps détachés à sa rencontre pour retarder sa marche; mais les manœuvres et la défensive active du général Moreau avaient eu cependant un résultat important : elles avaient donné au général français Pérignon, qui, peu de jours avant l'évacuation d'*Alexandrie*, était arrivé au secours de *Gênes*, tout le temps nécessaire pour fermer les accès de cette place du côté des montagnes ; il en perfectionna les défenses, et s'assura des positions les plus avancées, où il pût favoriser la jonction des deux armées françaises.

Le général Souwarow, désavantageusement placé sur les deux rives du *Pô*, au-dessous

du double confluent de la *Bormida* et du *Tanaro*, n'avait pu réussir jusque là à couper la retraite au général Moreau, en l'enveloppant dans son camp d'*Alexandrie*, quoiqu'il eût des forces doubles de celles du général français : il fit occuper la ville d'*Alexandrie*, et bloquer étroitement la citadelle par la division russe du général Schweikosky; celle du général Seckendorf s'avança du côté d'*Acqui* : le centre de l'armée alliée, où se trouvaient les divisions de Kaim et de Frölich, sous les ordres du général Mélas, avait marché à *Candia* : de grandes pluies retardèrent pendant quelques jours ces marches dirigées sur *Turin* par les deux rives du *Pô*; le 26 mai, le général Mélas, ayant passé la *Sésia*, porta ses divisions sur la *Stura*.

La division russe du général Karakfai passa la *Stura* et la *Doire*, et prit une position avantageuse en avant de la *Chartreuse*.

Le corps du général Vukassowich s'avança par la rive gauche du *Pô*, et occupa la hauteur des *Capucins*: la ville de *Turin*, étant ainsi investie, fut canonnée dans la nuit du 26

au 27, et sommée à la pointe du jour par le général Vukassowich : le commandant français Fiorella refusa de se rendre, et répondit au feu des assiégeans ; mais un obus ayant incendié une maison près de la porte du *Pó*, les bourgeois armés profitèrent du désordre pour s'emparer de cette porte, et l'ouvrirent aux Alliés : la garnison, forte d'environ 3,000 hommes, se retira dans la citadelle : la division du général Kaim occupa la ville ; celle du prince Bagration les dehors de la citadelle ; celles des généraux Frölich et Zoph formèrent un camp d'observation sur la route de *Pignerol*.

Il est fort remarquable que les mêmes places, les mêmes postes aient été successivement occupés et conquis par les Alliés sur les Français dans cette campagne, comme ils le furent en 1706 sous le prince Eugène contre l'armée des deux couronnes de France et d'Espagne, qui fut contrainte d'évacuer toute l'Italie. Le prince Eugène était venu secourir Turin assiégé par une armée française de 80,000 hommes, sous les ordres du

maréchal de Marsin et du duc d'Orléans ; il arriva du côté de *Pianezza*, entre la *Stura* et la *Doire*, précisément à la même position que le général Souwarow.

Après la bataille de *Turin*, le Piémont et le Milanais furent reconquis, et l'armée alliée, victorieuse au milieu de l'Italie, n'eut plus devant elle que l'armée du duc d'Orléans qui s'était retirée sur *Pignerol*, et celle du comte de Médavi, dont les troupes occupaient encore *Mantoue*, le château de *Milan*, *Modène*, et quelques autres petites places.

On était fort inquiet à la cour de France du corps d'armée qui était resté dans le Mantouan, et qui n'avait plus aucun moyen de retraite ; le prince Eugène, qui déjà méditait pour la campagne suivante l'expédition de *Toulon*, et à qui Victor Amédée persuada d'entreprendre la conquête des provinces méridionales de la France, pressa l'évacuation de l'Italie, et accorda, par une capitulation générale, retraite et libre passage jusqu'à *Suze*, avec tous les honneurs de la guerre, à toutes les garnisons, corps de troupes, et

individus appartenant aux deux couronnes.

Les leçons de l'histoire ne sont pas toujours perdues ; et comme le général Souwarow en avait profité au passage de l'*Adda*, le général Moreau sut éviter aussi les fautes qu'avaient faites les généraux français devant le prince Eugène ; et l'on peut croire que celui qui, mesurant ses forces, ne balança pas à évacuer *Turin*, et sut prolonger sa défensive en pleine campagne contre des forces supérieures, n'aurait point, comme le maréchal de Marsin, attendu dans des lignes de circonvallation les attaques d'une armée inférieure en nombre.

Ainsi, dans les premiers jours du mois de juin, soixante-dix jours après la reprise des hostilités sur l'*Adige*, le général Souwarow campait à la vue des frontières de France ; disons maintenant en peu de mots ce qui se passait sur les derrières de l'armée alliée dans l'intérieur de l'Italie.

Il importait aux Alliés de pouvoir rassembler bientôt un corps d'armée assez fort pour faire tête au général Macdonald, qui, après

avoir repoussé avec son arrière-garde une entreprise des Napolitains appuyés par les troupes anglaises débarquées à *Salerne*, *Vietry* et *Castel-à-Mare*, après avoir laissé une garnison dans le fort *Saint-Elme*, avait évacué le royaume de Naples, et se retirait par l'État de l'Église. Les généraux Gauthier, Vignolles et Miolis, restés en Toscane, se préparaient à recevoir l'armée de Naples. Le général Gauthier, qui commandait la division, avait formé un camp d'observation entre *Florence* et *Bologne* : il avait détaché d'abord, du côté de *Sienne*, une brigade sous les ordres du général Vignolles, qui, peu de temps après fut chargé, du commandement de la ligne des *Apennins Toscans*. Ce général, officier d'état-major très-exercé, fit de si bonnes dispositions, qu'il parvint à en défendre les divers débouchés par le bon choix des postes, et par l'activité avec laquelle il sut les lier et les soutenir, multipliant ses forces par le mouvement : nous faisons ici remarquer ces dispositions de détail, parce qu'elles contribuèrent à couvrir la marche

de l'armée de Naples, et à faciliter son arrivée en Toscane.

Le général Souwarow n'avait plus un instant à perdre pour prévenir une jonction qui pouvait déconcerter ses desseins et changer la face des affaires : la célérité de la marche de Macdonald avec un corps si considérable, les manœuvres du général Moreau, que nous avons détaillées, et la contenance du corps d'observation dans le Bolonais, sous les ordres du général Montrichard, avaient rendu possible la retraite la plus difficile qui jamais eût été tentée.

Aussi le général Souwarow poussait-il avec ardeur les siéges qui l'empêchaient de disposer de toutes ses forces, et qui avaient retardé ses opérations vers la Toscane, et contre les positions intermédiaires occupées par les Français.

Le siége du château de *Milan*, où il avait envoyé le général Hohenzollern avec un renfort de cinq à six bataillons, fut interrompu par la nécessité de porter du secours au prince de Rohan, pressé par des forces

supérieures entre les lacs de *Como* et de *Lugano*, à l'entrée des bailliages italiens, où, malgré l'insurrection des habitans, il n'avait pu se soutenir contre les troupes du général Lecourbe. Le général Lattermann continua de bloquer le château de *Milan* pendant que le général Hohenzollern porta son corps à l'appui de celui du prince de Rohan. Cette marche est un exemple de célérité et de précision. Il partit de *Milan* le 15 mai, et le 17, après une marche forcée de seize lieues, il joignit le prince, dont les avant-postes étaient à *Ponte-Tresa*, sur la rivière qui joint le lac de *Lugano* au lac *Majeur*. Les postes des Français étaient à *Agno*: c'était une partie de la division du général Lecourbe commandée par le général Loison : les Français furent attaqués sur trois points le 18, et forcés de se retirer sur *Bellinzona*, au-delà du mont *Cenère*. Le général Lecourbe rentra en Suisse par le *Saint-Gothard*, remontant le val de *Leventina*. Le général Hohenzollern, après avoir laissé quelques renforts au prince de Rohan, et l'avoir rétabli à *Lugano*, ramena

sa division à *Milan*, où, dans la nuit du 20 au 21, trois jours après son départ, il ouvrit la tranchée, et, le 23, un feu de soixante pièces fut dirigé contre le château.

Le 24 mai, le commandant du château de *Milan* capitula, et obtint pour sa garnison forte de 2,200 hommes, le libre passage avec les honneurs de la guerre, à condition qu'elle ne servirait pas d'un an contre les armées impériales.

Le même jour la citadelle de *Ferrare*, pentagone régulier, très-fort, et muni d'une belle artillerie, se rendit au général Klénau, après un bombardement qui mit le feu à plusieurs magasins; la garnison, forte de 1,500 hommes, obtint la même capitulation que celle du château de *Milan*, à condition de ne pas servir seulement pendant six mois.

Ravenne fut pris le 26 : les paysans armés secondèrent les attaques du côté de *Porto-Primaro*, et de *Puozzolo*.

Comachio, et quelques autres postes peu importans dans l'État ecclésiastique se rendirent aux Impériaux : une partie de ces

garnisons avait été recrutée d'habitans du pays.

Ancône était bombardée par une escadre russe et turque de sept vaisseaux de ligne et six frégates, sous les ordres du contre-amiral Pastokin.

Le général Kray, comme nous l'avons dit, assiégeait *Mantoue;* la cour de Vienne mettait avec raison la plus grande importance à la prompte reddition de cette place; mais les approches étaient retardées par les vives et fréquentes sorties de la nombreuse garnison que les Français y avaient laissée sous les ordres du général du génie Latour-Foissac. Après avoir rassemblé à *Borgo-Forte* l'armée de siége, le général Kray avait formé l'investissement, et fait passer du lac de *Garda* à l'entrée du lac de *Mantoue*, les chaloupes canonnières qui avaient servi au siége de *Peschiera;* il les faisait disposer pour commencer le bombardement, lorsque, le 19 mai, il reçut du général Souwarow l'ordre de suspendre les travaux, de convertir le siége en blocus, et de former un corps d'ar-

mée avec toutes les troupes qu'il pourrait retirer de devant *Mantoue*, et les divisions des généraux Ott et Hohenzollern. Ces troupes furent relevées au blocus par la division du général Lattermann, après la reddition du château de *Milan*, et par celles que l'on put tirer de *Trieste*, de *Venise* et de *Vérone*.

Le général Kray quitta son quartier-général de *Borgo-Forte* le 22 mai. Son premier objet était de forcer les Français à évacuer *Bologne*, qu'ils défendaient avec obstination, parce que c'était en effet la place qu'il leur importait le plus de conserver au-delà des Appennins, et dont la situation, coupant les routes, et retardant les marches vers la Toscane, favorisait le plus la retraite de Naples. Ce n'était qu'après avoir déposté les Français de ce point intermédiaire que le général Kray pouvait rallier ses forces et marcher à la rencontre du général Macdonald, qui avait déjà atteint le territoire toscan : son avant-garde était arrivée à *Florence*; les villes de *Livourne* et de *Lucques* avaient été mises en état de défense, afin de s'y ménager une dernière

retraite vers la mer, si la jonction des deux armées ne pouvait s'effectuer.

Le poste important de *Pontremoli*, dans les Apennins, sur l'extrême frontière de la Toscane et de l'État de Gènes, était occupé par les Français, ainsi que *Massa* et *Carara*. *Pontremoli* est le point de la chaîne des monts Apennins, qui sépare la vallée du *Taro* de celle de la *Verra*; plus connue sous le nom de *rivière du Levant*. Le golfe de la *Spezia* contribue encore à resserrer cette barrière. Si l'armée du général Macdonald pouvait arriver jusqu'à cette position, quoique cette route ne fût point praticable pour l'artillerie, sa retraite et la réunion de ses troupes avec celles du général Moreau, soit en-deçà soit au-delà des Apennins, étaient assurées : le général Ott, détaché avec sa division pour s'emparer de *Modène* et de *Reggio*, sentit l'importance du poste de *Pontremoli*; il le fit attaquer, et, après s'en être rendu maître, il envoya des détachemens jusques à *Massa* et *Carara*, sur la route de *Pise*. Mais cette communication indispensable pour les Fran-

çais, tant qu'ils étaient en force dans le pays de Gênes, et qu'ils occupaient la Toscane, ne pouvait manquer d'être rétablie, si les Alliés ne s'y fortifiaient, et n'y portaient une force plus considérable. Le général Ott, dont la station principale était à plus de quinze lieues de *Pontremoli*, ne put y soutenir son détachement; le général Macdonald le fit attaquer et reprendre.

Nos lecteurs n'auront pas manqué d'observer que nous nous sommes attachés à suivre alternativement les opérations en Italie et sur le *Rhin*. Pour continuer à faire sentir leur corrélation et l'influence des unes sur les autres, nous allons rendre compte des progrès de l'Archiduc en Suisse: ces progrès, non moins importans, furent, à cause de la nature du pays et de la masse des forces qui lui étaient opposées, plus difficilement obtenus que ceux du maréchal Souwarow en Italie; ils étaient aussi plus décisifs pour l'exécution du plan général, si les projets de ce prince n'eussent point été contrariés.

Nous avons dit que les deux colonnes fran-

çaises qui se retiraient du pays des Grisons furent vivement poursuivies par les généraux Hotze et Bellegarde : celle qui remontait par *Ilanz* la haute vallée du *Rhin*, sous les ordres du général Suchet, arriva le 19 mai à *Urseren*, dans la vallée où coule la *Reuss*, et par laquelle le général Lecourbe, après avoir repassé le *Saint-Gothard*, se rallia à la droite du général Masséna : l'arrière-garde de la colonne, qui se retira par *Sargans* sur *Wallenstadt*, y fut vivement attaquée par le corps des émigrés suisses.

Le 22 mai, au moment où l'avant-garde du général Nauendorf suivie, dès le lendemain, par le gros de l'armée de l'Archiduc, passait le *Rhin* à *Schaffhouse* et à *Stein*, le général Hotze, qui la veille avait fait occuper *Saint-Gall* par ses troupes légères, fit passer le *Rhin* à tout le reste de ses troupes. La division française du général Lorge avait déjà évacué le *Rhinthal*, et le général Hotze, après s'être emparé du poste de *Werdenberg*, pénétra par les sources de la *Thur* dans le *Toggenbourg*,

et poussa ses avant-postes jusques à *Saint-Jean*.

Pendant que les troupes, qui avaient passé à *Rheineck*, marchaient sur *Saint-Gall*, la colonne qui suivait le cours de la *Thur* fit une marche forcée pour descendre dans la *Turgovie* : le but du général Hotze était de se réunir à l'avant-garde du général Nauendorf, qui avait pris poste à *Andelfingen*, afin de couvrir le passage du *Rhin* : l'Archiduc voulait rallier tous les corps de son armée avant d'engager une affaire générale.

Masséna, pour s'opposer à cette réunion, et retarder l'attaque de ses lignes sur la *Limath*, fit attaquer à la fois, du 24 au 25, l'avant-garde de Nauendorf, qui s'étendait déjà au-delà de la rive gauche de la *Thur*, et celle du général Hotze, qui fut surprise en marche entre *Frauenfeld* et *Winterthur*.

Ces deux attaques furent très-vives, les postes de l'avant-garde du général Nauendorf furent enlevés; les hussards de Mezzaros et de Barco, qui les soutenaient sous la conduite des généraux Kienmayer et Piaczeck, qui,

l'un et l'autre y furent blessés, furent repoussés et jetés dans la *Thur ;* les Français reprirent le pont d'*Andelfingen*, mais ils ne purent s'y maintenir sous le feu de la rive opposée.

Du côté de *Frauenfeld*, à la tête de la colonne du général Hotze, le combat fut encore plus meurtrier : les régimens de Kinsky dragons, ceux de Gemmingen et de Kerpen infanterie, furent enveloppés près de *Schwarzenbach* et de la route de *Constance* à *Zurich :* l'infanterie autrichienne souffrit d'autant plus qu'elle était très-fatiguée et avait marché toute la nuit précédente : le régiment de Gemmingen fut presque détruit. Les dragons de Kinsky, conduits par le prince de Rosenberg, firent les plus grands efforts pour soutenir l'infanterie; engagés dans un terrain désavantageux, ils combattirent à pied, et protégèrent la retraite des corps les plus maltraités : le combat dura depuis neuf heures du matin jusques à cinq heures du soir. Un corps de réserve arriva au secours des Impériaux, et contint les troupes du général Mas-

séna, parmi lesquelles se trouvait la légion suisse auxiliaire, dont le commandant Weber fut tué.

Malgré cet échec, l'objet fut rempli; l'Archiduc, qui avait porté son quartier-général à *Paradies*, reprit le lendemain tous ses postes sur la rive gauche de la *Thur;* et pour effectuer la réunion, il marcha, le 27, sur *Winterthur*, pendant que le général Hotze et le prince de Reuss, après avoir repoussé les Français jusques à la montagne appelée *Steigpass*, sur la route de *Zurich*, les attaquaient de front : on se battait depuis la pointe du jour. L'Archiduc arriva l'après-midi, et fit attaquer le *Steigpass*, qui était couvert par le feu plongeant d'une batterie tirant à mitraille du haut de la montagne, et flanqué par des bois remplis de chasseurs français et suisses. Ce poste, que le général Masséna fit payer cher, fut emporté malgré la résistance opiniâtre des Français; ceux-ci se retirèrent à une petite distance sur la rive gauche de la *Töss*.

La réunion du corps du général Hotze à

l'armée de l'Archiduc se fit à *Winterthur* et *Nestenbach :* le quartier-général fut établi à *Andelfingen*, et porté peu de jours après à *Winterthur*.

De son côté, le général Bellegarde avait profité de ses avantages; il s'était assuré du passage du *Saint-Gothard;* ses forces s'étaient accrues par l'ardeur des habitans des petits cantons à reprendre les armes contre les Français : il avait fait occuper *Glaritz* par le corps d'avant-garde du colonel Cavassini, réuni à six compagnies d'émigrés suisses. Il menaçait *Lucerne;* il porta un corps jusques à *Schweitz*, mais il ne put s'y maintenir contre les attaques du général Lecourbe, qui prit une forte position à *Wasen*, dans la vallée d'*Urseren*.

Ainsi tout le cours de la *Limath*, la seconde des trois principales lignes de défense de la Suisse, se trouvait tournée par la droite et par les plus hautes sommités.

Le général Masséna, voyant que l'Archiduc, après sa réunion, débordait ses ailes, prit, le 28, une nouvelle position derrière

la *Glatt;* mais il y fut bientôt inquiété, attaqué par son flanc gauche, et forcé à se renfermer dans son camp retranché en avant de *Zurich.*

Sur ce mouvement, l'Archiduc porta un corps sur la *Glatt* en avant de *Bassersdorf* et de *Klotten,* à une lieue et demie de *Zurich,* et poussa l'avant-garde du général Nauendorf, qui était à *Bulach,* jusque sur les hauteurs de *Regensberg,* à la vue de *Baden.*

Il y eut les jours suivans divers combats d'avant-gardes; l'armée autrichienne atteignait déjà par sa gauche la partie orientale du lac de *Zurich; Staffen* et plusieurs autres villages sur les bords du lac étaient occupés par les Impériaux; le colonel Cavassini, parti de *Glaritz,* s'était porté avec une partie de son corps à *Notre-Dame-des-Hermites.*

Cependant le général Lecourbe repoussa les Autrichiens sur la *Reuss,* leur enleva le 2 juin, après un combat très-vif, un poste important, à l'attaque duquel le général Loison fut blessé, et conserva sa position à

Wasen : il maintenait ainsi l'appui de la droite de la nouvelle ligne de défense, au centre et en avant de laquelle se trouvait le camp de *Zurich*.

Les deux armées étant ainsi placées, l'Archiduc passa la *Glatt* le 4 juin, établit son quartier-général à *Klotten*, et poussa ses avant-postes jusqu'à la portée du fusil des retranchemens : il menaça la droite des postes français en les resserrant, et couronna toutes les hauteurs.

Après avoir reconnu cette position très-forte par elle-même, et hérissée d'artillerie, il fit attaquer, sur les parties les plus saillantes de la ligne, des villages qui furent vaillamment défendus, pris et repris. Le général Chérin, chef de l'état-major de l'armée française, y fut blessé mortellement.

Le 5 juin, à la pointe du jour, l'Archiduc attaqua avec toutes ses forces réunies les retranchemens des Français, qui les défendirent jusqu'à la nuit : on se battit sur toute la ligne à la fois et avec un égal acharne-

ment. Peu d'actions ont coûté autant de sang. Les généraux Hotze, Wallis, Kerpen et Hiller, du côté des Autrichiens, furent blessés, et du côté des Français, les généraux Humbert et Oudinot.

L'Archiduc avait donné l'ordre de recommencer l'attaque le 6 au matin, mais le général Masséna évacua *Zurich* dans la nuit du 5 au 6, et prit une position sur les monts *Albis*, appuyant sa gauche au *Rhin*, et sa droite au lac de *Zug*.

Le quartier-général de l'Archiduc fut établi à *Zurich* le 7 juin.

Si l'on pouvait douter encore des progrès de l'art, ou (pour se servir d'une expression plus exacte, quoique vieillie) du nouveau développement des moyens de *guerroyer*, portés au-delà des bornes dans lesquels ils paraissaient circonscrits, surtout dans la guerre de montagne, on trouverait de quoi s'en convaincre en parcourant cette seconde époque de la campagne de 1799. Ceux de nos lecteurs, que l'histoire de l'art intéresse plus particulièrement, ne se plaindront point de

nous voir reproduire ici cette observation, en l'appuyant de l'exemple des nombreux combats livrés en Suisse entre l'armée de l'Archiduc et celle du général Masséna. L'étude des campagnes des plus célèbres capitaines dans les guerres de ce siècle, antérieures à celles-ci, fournissent des exemples de batailles aussi importantes, de combats aussi sanglans, de manœuvres aussi habiles; mais jamais on n'embrassa tant et de si grands objets à la fois. C'est même parce qu'il n'y a plus de proportion entre l'étendue de la scène et le nombre des combattans et des machines de guerre, que les armées sont forcées de se multiplier, pour ainsi dire, par leurs mouvemens, pour suffire à la remplir. De là vient que les actions sont plus fréquentes. Lorsqu'une armée est en mouvement, soit pour déposter l'armée ennemie d'une position, soit pour en prendre une qui la garantisse d'une attaque générale, à quelque point que l'action commence, elle s'étend rapidement sur tout le théâtre de la guerre. C'est ce qu'on vit en Suisse, où de-

puis le 14 mai, jour de l'attaque de *Luciensteig* dans les *Grisons*, jusqu'au 6 juin, les deux armées furent continuellement engagées, depuis les cimes des glaciers jusques au confluent des rivières qui y prennent leur source, et forment les trois lignes de défense dont nous avons parlé : la *Limath*, la *Reuss* et l'*Aar*, qui les reçoit au-dessous de *Baden*, et porte au *Rhin* ce triple tribut, ne laisse au *Rhône* que les eaux de la double chaîne des montagnes du *Valais*. Dans ce grand espace, la même bataille dura dix-neuf jours. N'est-ce point en effet une seule et grande bataille, que cette suite continue d'actions liées entre elles, de manière que les positions les plus fortes ne sont que des points stratégiques d'une ligne générale, que la pensée seule peut saisir, et qui sont tous à la fois attaqués et défendus? Les marches toujours forcées sont des manœuvres et des combats continuels, et les manœuvres devant l'ennemi des chocs et des charges simultanées. La durée de ces terribles batailles ne se comptait plus par le nombre des heures,

mais par journées entières, et par le nombre des journées.

Qui peut prévoir les conséquences de cette consommation d'hommes et de ressources, de cette destruction rapide des plus fortes armées ? quels changemens subits de fortune et d'existence pour les états n'amènent pas de si vastes, de si hasardeuses entreprises ! On s'est tellement accoutumé à cette suite non interrompue, à ces coups précipités, que quelques jours d'observation respective entre les armées d'Italie, pendant lesquels toutefois, les corps d'avant-gardes et des divisions entières n'avaient cessé de se livrer de sanglans combats, étaient presque considérés comme une cessation de mouvement. Mais bientôt des événemens aussi importans qu'ils étaient inattendus, rappelèrent l'attention vers le théâtre de la guerre d'Italie. Nous terminons ce Chapitre par un aperçu général de la position très-compliquée des divers corps d'armée, afin de rapporter ensuite les actions mémorables qui doivent remplir la troisième période de

cette campagne, et de pouvoir les expliquer d'autant plus clairement que nous en aurons fait sentir les motifs.

Le plan d'abord concerté entre l'Archiduc et le général Souwarow, était de séparer entièrement les deux armées françaises de Suisse et d'Italie, et d'ouvrir, au contraire, le plus promptement possible, les communications entre les deux armées impériales par la conquête de l'Italie supérieure, du Milanais et du Piémont, afin de pénétrer jusques au cœur de la France par les gorges des *Vosges* et du *Jura*.

On a vu avec quelle ardeur les deux généralissimes employaient alternativement, du côté de l'Italie, l'aile droite, et du côté de la Suisse, l'aile gauche de leur armée à soutenir les attaques du corps du général Bellegarde ; sa tâche fut de déloger de front les troupes françaises de toute la chaîne des *Alpes rhétiennes* jusqu'au mont *Saint-Gothard ;* et la défensive savante du général Lecourbe, et la résistance opiniâtre des généraux Desolles et Loison, employés sous

ses ordres, rendirent cette tâche difficile et glorieuse.

Le général Moreau ayant trop peu de forces pour pouvoir soutenir, depuis le mont *Saint-Gothard* jusqu'à la mer, une ligne de défense parallèle au front des attaques des Alliés, avait été contraint d'abandonner ce grand appui de sa gauche et ses communications avec la Suisse. Comme il n'avait plus de secours à espérer du général Masséna, pressé lui-même par des forces supérieures, il préféra de se jeter sur sa droite pour couvrir le pays de *Gênes*, et conserver intacte la barrière des *Apennins*, à la faveur de laquelle Macdonald devait achever sa retraite.

Le général Souwarow, en se jetant avec le gros de son armée dans l'intervalle que son adversaire lui abandonnait, soutenant toujours la guerre de poste aux débouchés de la Suisse, et se décidant enfin à achever la conquête du Piémont par la prise de *Turin*, servit les vues du général français, et ne pénétra pas ses desseins. Il n'avait pu ni envelopper le général Moreau et l'arracher des

Apennins, ni rassembler un corps d'armée dans la haute Toscane, et prendre l'offensive sur les divisions françaises que les avant-gardes du général Macdonald commençaient à soutenir, et dont il allait bientôt grossir son armée. Le maréchal Souwarow pouvait croire qu'en poussant devant lui l'armée de Moreau, il faisait plus pour empêcher la réunion, que si, en se bornant à l'observer à la hauteur de *Gênes*, il eût marché au-devant de Macdonald; car en effet chaque marche rétrograde du général Moreau doublait l'espace que Macdonald avait à parcourir pour le joindre. Arrivé à la position sous *Coni*, le général Moreau se trouvait à la vérité à huit fortes marches de *Pontremoli*, poste le plus avancé sur les frontières de la Toscane et du pays de Gênes que le général Macdonald pût avoir atteint à cette époque; mais il s'était rapproché des renforts qui lui arrivaient par le *Col de Tende*, et il avait attiré sur lui la grande masse de l'armée alliée.

Le général Victor, détaché par le général

Moreau avec une division, traversa tout le territoire Gênois pour tenter de se réunir à l'armée de *Naples*, et mettre le général Macdonald en état d'agir offensivement, et de s'ouvrir les derniers passages. Ce mouvement commença le 31 mai ; les Français avaient repris *Mondovi* et bloqué *Ceva ;* mais le général Vukassowich, qui avait occupé *Carmagnole*, *Alba* et *Cherasco*, dégagea ces deux places.

Le général Souwarow, après la prise de *Turin*, avait fait entrer ses divisions dans les vallées de *Lucerne*, de *Suze*, de *Maurienne* et d'*Aoste ;* il avait porté l'alarme sur l'ancienne frontière de France ; il menaçait de passer les Alpes, et de tourner par la Savoie la dernière ligne de défense de la Suisse.

Le général Frölich se porta sur *Savigliano* et *Fossano*, et poussa ses avant-postes jusque devant *Coni*.

Le général Lusignan marcha sur *Fenestrelles*.

Le général prince Bagration occupa, avec

son avant-garde, *Suze*, la *Brunette*, le *Col de l'Assiette* et *Sézane*. Les seuls Vaudois des vallées de *Lucerne* et de *Saint-Martin*, prirent les armes pour les Français.

Le maréchal Souwarow marcha lui-même contre Moreau, qui, resserré dans sa position de *Coni*, après y avoir laissé une forte garnison, se retira vers le *Col de Tende*, communiquant avec *Coni*, où il se trouva encore de sa personne le 7 juin. Les autres principaux passages des Alpes, le *Mont-Cénis*, le *Pas-de-Suze*, le petit *Saint-Bernard*, étaient fermés et bien défendus, mais il ne se trouvait ni à *Briançon*, ni sur aucune autre partie de la frontière des corps de troupes françaises assez considérables pour opérer des diversions utiles. Le général Xaintrailles, dont la division avait d'abord été destinée par Masséna à renforcer la gauche du général Moreau, après avoir réduit les Valaisans insurgés, s'était borné à prendre une position dans le *Haut-Valais*, et n'avait pas hasardé de déboucher vers l'Italie.

Les siéges des citadelles de *Tortone*,

d'*Alexandrie* et de *Turin*, étaient poussés avec ardeur.

Nous avons déjà fait observer, que les forces des Alliés en Italie étaient trop disséminées ; quoique supérieures à celles des Français d'environ deux cinquièmes, elles n'étaient point assez considérables pour achever à la fois tant d'entreprises. L'espoir d'achever promptement la conquête de l'Italie, et de s'y affermir, entraînait la cour de Vienne loin du but de la coalition : l'Archiduc y touchait, et s'il eût pu poursuivre ses succès et agir par son aile gauche avec les renforts qui lui avaient été promis, Masséna n'aurait pu se maintenir sur la *Limath* ni sur l'*Aar*, et le principal théâtre de la guerre se trouvait porté sur la partie la plus faible des frontières de France.

Au contraire, toute cette aile gauche de l'armée de l'Archiduc fut jetée en Italie; le général Bellegarde, maître du *Saint-Gothard*, reçut ordre de descendre avec la plus grande partie de son corps pour renforcer l'armée de Souwarow ; il y conduisit dix-huit ba-

taillons et quatre mille chevaux; il traversa *Milan* le 6 juin, et marcha sur *Pavie*, pour se rendre devant *Tortone* : le général Haddick, avec une division, resta en communication à *Domo d'Ossola*, prêt à rejoindre aussi l'armée d'Italie, ou à remonter en Suisse selon les circonstances.

CHAPITRE V.

Le général Macdonald achève sa retraite; — sa situation en Toscane; — celle des armées alliées et de l'armée de Moreau. — Plan d'opérations proposé par Macdonald; — concerté avec Moreau; — leurs mouvemens. — Affaire de Modène. *— Marche de Souwarow. — Bataille de la* Trebia; *— ses suites. — Réunion et retraite des Français dans l'état de* Gênes. *— Siége et prise de* Mantoue.

Le général Macdonald arriva à *Florence* le 24 mai, et effectua sa jonction avec la division du général Montrichard qui occupait la Toscane; malgré les garnisons qu'il avait dû laisser au fort *Saint-Elme*, pour contenir la population de *Naples*, à *Capoue*, à *Gaëta*, à *Rome*, à *Civita-Vecchia*, à *Ancône*, et dans d'autres postes pour assurer la retraite de ses arrière-gardes, il lui restait encore

environ 18,000 hommes et trente bouches à feu; ainsi, après avoir rallié la division Montrichard, et celle du général Victor qui, comme on l'a vu, marchait sur *Pontremoli*, le général Macdonald pouvait tenir la campagne, et mettre en ligne 28,000 combattans.

Cette retraite fut justement admirée, parce que la position des forces supérieures des Alliés semblait la rendre impossible; tout l'honneur en est demeuré au général en chef, qui, par la juste combinaison et la célérité des marches, l'ordre et la discipline si nécessaires dans de telles extrémités, la fermeté avec laquelle il s'allégea de la plus forte partie de ses équipages à *Rome*, à *Viterbe* et à *Ronciglione*, sauva son armée, conserva son artillerie, ses munitions, et, ce qui était plus difficile, soutint le courage et la constance de ses soldats.

Le premier soin de Macdonald, quand il eut atteint la Toscane, fut d'en dégager les accès en-deçà et au-delà des Apennins, et d'ouvrir, comme nous l'avons dit, sa com-

munication avec *Gênes*, pour avoir des nouvelles de l'armée d'Italie.

Le général Kray avait porté son quartier général et sa réserve à *Castellucio*, d'où il veillait sur le blocus de *Mantoue*, où il n'avait laissé que vingt bataillons et quelques escadrons, et pressait les Français restés dans le Bolonais : la résistance de ceux-ci avait couvert le flanc des colonnes de l'armée de Macdonald ; les Impériaux s'étaient rendus maîtres des postes de *Forli* et de *Cervia* : ils avaient surpris le fort *Lago* entre *Ravenne* et *Bologne*, et ils occupaient *Cesena* et *Rimini*.

Le corps du général Ott, campé à *Fornovo*, entre *Parme* et *Pontremoli*, et ceux des généraux Hohenzollern et Klénau, répandus dans les duchés, étaient trop faibles pour entrer en Toscane et agir offensivement.

Le général Macdonald renforça d'abord son aile droite, commandée par le général Montrichard, qui après avoir fait occuper *Bologne* par la brigade du général Clauzel, re-

poussa le corps du général Klénau et dégagea le fort *Urbin;* l'aile gauche était commandée par le général Dombrowsky; ce fut la légion polonaise qui marcha sur *Sarzana* et *Pontremoli*, et chassa de ce dernier poste les Impériaux. Macdonald laissa d'abord à *Florence* la division du général Rusca, et porta son quartier-général à *Lucques*, dans les premiers jours du mois de juin : dès ce moment il put communiquer librement avec *Gênes*, connaître la véritable position des forces des Alliés, et combiner un plan d'opération avec le général Moreau. Il lui proposa (et ce premier projet fut d'abord accepté par Moreau), de marcher à lui pour le dégager et faciliter sa sortie du pays de Gênes, en franchissant les plus hautes sommités entre *Pontremoli* et *Borgo di val di Toro*, et se précipiter de l'*Apennin* pour faire la jonction des deux armées au débouché de *Bobbio*. Macdonald, maître de *Pontremoli*, aurait pu, sans craindre d'être inquiété sur son flanc, poursuivre sa marche le long de la mer, et défiler par *Sarzana* et

Spezia, pour entrer avec toute son armée dans l'État de Gênes par la rivière du *Levant;* mais il conçut l'espoir d'agir offensivement sur la rive droite du *Pô;* il entreprit d'ouvrir une scène toute nouvelle, et si la fortune souriait à son audace, de changer le sort de l'Italie en débloquant *Mantoue* et coupant la ligne d'opérations de l'armée de Souwarow.

L'exécution de ce plan exigeait un parfait accord, une prompte détermination, et la plus grande célérité; il fallait se jeter rapidement dans ce grand intervalle que Souwarow avait si imprudemment laissé entre ses deux fortes masses, celle de son armée devant *Turin*, et celle du général Kray devant *Mantoue* et *Bologne;* chaque jour de retard donnait aux corps autrichiens, du côté de l'est, le temps de se rallier et de resserrer le cercle et l'espace où les deux armées françaises devaient agir, et à Souwarow, celui de rétrograder et de fermer les débouchés sur le revers des *Apennins.*

Macdonald, voyant à regret s'échapper le

seul instant favorable pour cette manœuvre très-hardie, mais dont le succès paraissait certain, proposa un second plan d'opération combinée; l'armée du général Moreau devait cette fois marcher par la rivière du *Levant* sur *Pontremoli*, comme avait fait la division du général Victor, et descendre ensuite par la vallée du *Taro*, pendant que le général Macdonald, après avoir passé les *Apennins* à la hauteur de *Modène*, et repoussé les corps autrichiens, marcherait par *Reggio* et *Parme* pour opérer la réunion entre *Parme* et *Plaisance*.

Si nous n'avions, pour ainsi dire, fait faire à nos lecteurs une reconnaissance détaillée des positions et des postes occupés par les deux armées, si nous n'avions successivement expliqué cet entrelacement des armées et des corps détachés des Alliés et des Français entre la rive droite du *Pô* et la mer, depuis la source de ce fleuve jusqu'à son embouchure, les marches singulières et précipitées, les manœuvres hardies, les actions décisives dont nous allons rendre

compte, seraient presque inintelligibles. Reprenons d'un peu plus haut : le général Moreau avait pris position au *Col de Tende ;* son armée, réduite à environ 18,000 hommes, après qu'il en eut détaché la divison du général Victor, se grossit de quelques bataillons qui lui arrivèrent par *Nice*, et auxquels il fit continuer leur route par *Oneille* sur *Gênes ;* il défila lui-même par sa droite, entra dans le pays de Gênes, couvrant son flanc gauche des monts *Apennins*, dont il tenait tous les passages, et s'avança jusqu'à une position avantageuse à quelques lieues de *Savone*, vers les sources et à la tête de la vallée du *Tanaro ;* il affecta de n'avoir d'autre dessein que de recevoir par mer des renforts et des secours, et d'attendre, sans sortir de sa position, l'arrivée de l'armée de Naples sur le territoire génois. Un rapport du général Mélas, chargé de l'observer, prouve que les Alliés ne lui supposèrent point d'autres desseins ; loin de dérober sa marche, il s'efforça d'attirer sur lui toute l'attention du général Souwarow ; et comme

il se trouvait à portée de rentrer dans le *Montferrat*, et de marcher sur *Alexandrie*, s'il eût reçu des renforts suffisans, il ne manqua pas d'en faire exagérer l'importance: sans doute le grand mouvement de ses troupes dans des positions très-resserrées, et sur une seule communication, l'aida à accréditer le faux bruit qu'il fit répandre d'un débarquement de 15,000 hommes transportés par la flotte de *Toulon* au port de *Vado;* tous les papiers publics en retentirent : on détailla les mouvemens, les apparitions successives des escadres françaises et anglaises, les conférences du général avec l'amiral.

Avant qu'on eût démêlé cette fable, Moreau arriva à *Gênes* avec un corps d'environ 20,000 hommes, et s'y renforça des troupes françaises et génoises, aux ordres du général Pérignon; releva le courage et la confiance par une proclamation; et se disposa à seconder, par une diversion sur la *Scrivia*, les mouvemens de Macdonald. On a regardé comme chimérique le projet de forcer le

général Kray à lever le blocus de *Mantoue* et à repasser l'*Adige*, tandis qu'après avoir dégagé les garnisons des citadelles d'*Alexandrie* et de *Tortone*, les deux armées réunies marcheraient contre le général Souwarow; et cependant c'était une forte et très-habile combinaison; elle était conforme aux plus solides principes de la stratégie; elle pouvait réparer les revers des Français et changer le sort de l'Italie. Nous allons voir que, dans l'exécution, le succès n'a failli que par un manque d'accord, et des retards qui ne pouvaient être prévus; enfin, par la fortune des armes, et les chances que le génie ne peut ôter au hasard dans le terrible jeu des batailles.

Le général Macdonald partit du camp de *San-Pellegrino*, près de *Pistoia*, du 7 au 8 juin, avec le centre de son armée, et marcha sur *Modène*. La division du général Victor, formant l'aile gauche, se dirigea de *Pontremoli* sur *Fornovo*; et celle de Dombrowski, qui la flanquait, partit de *Fivizano*, et marcha sur *Reggio*. Les divisions

de Montrichard et de Rusca, qui formaient la droite, partirent de *Bologne* et de *Castel-Franco;* le général Montrichard avait déjà forcé le général Klénau à lever le blocus du fort *Urbin*, après lui avoir livré deux combats très-vifs : ces deux divisions eurent ordre de tourner *Modène*, et de passer le *Panaro* entre cette ville et le *Pô*.

L'avant-garde du centre, commandée par le général Olivier, rencontra, le 10, les premiers postes du général Hohenzollern, et les poussa jusqu'à une petite lieue de *Modène*. Le lendemain, les colonnes françaises s'étant rapprochées, il y eut un choc très-vif entre les corps de cavalerie que les deux généraux firent avancer pour couvrir leurs reconnaissances; la cavalerie autrichienne fut d'abord enfoncée, et puis soutenue par le régiment de Preiss, commandé par le colonel Wedenfels, qui chargea la cavalerie française à la baïonnette. Le général Hohenzollern repoussa cette première attaque, se maintint à *Sarciolo*, et assura, par divers postes, sa communication avec *Reggio*.

Le 12, Macdonald attaqua le corps du général Hohenzollern; le combat fut sanglant; les troupes de cavalerie se chargèrent simultanément. Macdonald fut blessé dans cette mêlée, le général de brigade Forest tué; le général Hohenzollern fut forcé d'abandonner *Modène*, qui fut pris et pillé pendant le combat; les postes de *Rubiera* et *Caugiano*, sur la rive gauche de la *Secchia*, étant occupés par une division française, il se trouvait séparé de *Reggio*; la fermeté avec laquelle les passages et postes sur le *Panaro* furent défendus contre les deux divisions françaises qui venaient du côté de *Bologne*, favorisa sa retraite sur la *Mirandole*: le régiment de Preiss, qui fit l'arrière-garde, et qui, enveloppé plusieurs fois, se fit jour, fut presque entièrement détruit.

Le général Klénau acheva de se replier sur *Ferrare*.

Le général Kray, qui avait fait retirer l'artillerie de siége des attaques de *Mantoue*, fit enlever le pont de *Casal-Maggiore* et tous les autres sur le *Pó*, et prit position sur la

rive gauche avec un corps de 10,000 hommes et quelques milliers de paysans armés, pour empêcher le passage du fleuve, et couvrir le blocus de *Mantoue*.

Le général Macdonald avait rempli son but en repoussant les corps autrichiens, et s'ouvrant un libre passage par la grande route, pour aller au-devant de Moreau, et dégager le débouché convenu entre *Parme* et *Plaisance* : pour mieux s'assurer que sa marche ne serait pas retardée, il détacha le général Olivier, et fit poursuivre les Autrichiens en répandant le bruit que les Français devaient passer le *Po* à *San-Benedetto*, et débloquer *Mantoue*; il rassembla son armée sur *Reggio*; entra le 14 dans *Parme*, et le 15 à *Plaisance*, où il fit dès le lendemain commencer les attaques contre la citadelle.

Le général Ott, qui n'avait sous ses ordres qu'une division de 7 à 8,000 hommes, s'était retiré devant l'avant-garde du général Macdonald, pour se rapprocher des renforts que lui amenait le général Mélas. Celui-ci, pénétrant enfin le dessein du général Moreau,

s'était mis en marche le 10, en se dirigeant sur *Alexandrie;* le général Bellegarde y arrivait aussi presqu'en même temps avec son corps; enfin, le général Souwarow, qui pressait vivement et par sa présence le siége de la citadelle de *Turin*, et menaçait de la faire escalader, averti par le général Kray des succès et de la marche de Macdonald, laissa au général Kaim le soin de continuer le siége, et se dirigea aussi sur *Alexandrie* avec tout ce qu'il avait de troupes disponibles.

Le général Vucassowich, qui était avec son avant-garde entre *Ceva* et *Mondovi*, eut ordre d'inquiéter le général Moreau sur ses derrières, et porta un corps sur *Ormea*.

Presque toute l'armée des Alliés, à l'exception du corps du général Kray, qui était remplacé par celui du général Bellegarde, allait se trouver rassemblée entre *Tortone* et *Plaisance*, dans la position où elle était six semaines auparavant, et pour le même objet, c'est-à-dire pour empêcher la jonction des deux armées françaises : Souwarow ne pouvait perdre une journée, une heure seu-

lement de marche forcée, sans assurer aux deux généraux français le succès le plus complet.

Cependant le général Macdonald ne recevait aucune nouvelle du général Moreau, quoiqu'il eût déjà dépassé le point où ils devaient se réunir, et que jusqu'à la hauteur de *Plaisance* et de la communication la plus courte et la plus directe avec *Gênes* par *Bobbio* et la vallée de la *Trebia*, il n'eût laissé entre le *Pô* et la côte, aucun obstacle qui dût l'arrêter. Mais, comme nous le dirons plus bas, le général Moreau avait jugé différemment et de sa propre position, et des desseins de l'ennemi ; il croyait ne pouvoir sortir du pays de *Gênes* du côté de la rivière du *Levant*, sans compromettre le sort de la place et sa communication déjà trop prolongée avec la frontière de France : il fallait être audacieux jusques à la témérité, et prendre sur soi la responsabilité d'un mouvement duquel dépendait le sort de deux armées, celui de l'Italie et peut-être de la France. C'est dans de telles circonstances que

la différence de caractère entre deux habiles capitaines, influe sur leurs résolutions, et sur l'issue de la plus juste combinaison. Macdonald, qui, sans compromettre son armée, pouvait achever sa retraite, n'avait pas hésité d'entreprendre cette opération décisive, et à se jeter au-delà des Apennins entre les deux armées des Alliés; il s'y trouvait déjà engagé. Moreau, trop longtemps indécis, crut devoir être plus prudent, et prit un parti moyen et insuffisant.

Le 17 juin, le général Macdonald, qui avait rallié son aile gauche sous les ordres du général Victor, prit position avec toute son armée sur la rive droite de la *Trebia*, en avant de *Plaisance*. Le corps autrichien du général Ott, qu'il avait poussé devant lui, s'était retiré derrière la petite rivière de *Tidone*, coupant la grande route de *Pavie*, et ayant placé ses avant-postes sur la rive gauche de la *Trebia*. Le général Macdonald, après les avoir fait replier, donna l'ordre au général Salm, qui commandait son avant-garde (environ 5,000 hommes), de passer cette rivière,

de reconnaître l'ennemi, et d'observer ses mouvemens sans s'engager. Ce général, s'abandonnant avec trop d'ardeur à la poursuite des premières troupes du général Ott, les poussa jusques à *Castel-San-Giovanni*, où, se trouvant soutenues par le corps du général Mélas, qui arrivait successivement, et formait l'avait-garde du général Souwarow, le combat s'engagea : bientôt après le général Salm, accablé par le nombre, fut ramené vivement. Les Russes parurent, et le général Souwarow, voulant profiter de ce premier avantage, tenta de forcer le passage du torrent de la *Trebia*, presque partout guéable. Le général Macdonald resta ferme dans sa position, et après avoir placé son artillerie sur le front de sa ligne de bataille, il ne fit d'autres mouvemens que ceux nécessaires pour soutenir et recueillir les troupes de son avant-garde, qui repassèrent la rivière en désordre, et s'écoulèrent par les intervalles pour se rallier en seconde ligne. Les Alliés, qui les suivaient au pas de course, se précipitèrent de toute part dans le torrent :

il y furent atteints, arrêtés, et très-maltraités par un feu de mitraille et de mousqueterie, qui leur causa une perte au moins égale à celle qu'avait éprouvée la division française du général Salm; celui-ci fut griévement blessé. L'action dura jusqu'à la nuit; les Alliés se retirèrent entre la *Trebia* et la *Tidone*.

Le lendemain 18 juin, le général Souwarow, ayant rassemblé toutes ses troupes, fit des dispositions pour livrer bataille au général Macdonald, qui s'était préparé à la recevoir, et avait rangé son armée sur la rive gauche de la *Trebia*. Les Alliés formèrent quatre colonnes : la première, celle de gauche du côté du *Pô*, devait marcher par *Calendasco* sur *Ponte di Nera;* la seconde, en suivant la chaussée à droite de *Plaisance*, était aussi dirigée sur *Ponte di Nera;* la troisième, sur *Vaccari;* ces trois colonnes étaient composées de troupes russes : la quatrième, sur *Rivalta* et *San-Georgio*, devait envelopper la gauche des Français; elle était formée des divisions de Ott et de Frölich.

Ces dispositions, et la nécessité de laisser respirer les troupes, firent différer l'attaque jusqu'à cinq heures du soir. Les tirailleurs, détachés en grand nombre, et fort en avant de la ligne de bataille de l'armée française (genre de combat dans lequel les Français, lorsqu'ils sont soutenus, ou seulement lorsqu'ils croient l'être, ont par leur agilité et leur intelligence, un grand avantage sur l'infanterie la mieux exercée des autres nations), profitant des moindres accidens, d'un terrain presque partout difficile et très-couvert, arrêtèrent long-temps les colonnes ennemies : celles-ci perdirent beaucoup d'hommes avant de pouvoir se déployer. La colonne de droite, conduite par le général Ott, parvint à envelopper la gauche des Français, qui fut forcée de repasser la *Trebia*. Il n'y eut plus alors d'autres manœuvres qu'un choc furieux sur tout le front de la ligne. La nuit survint, et les deux armées restèrent en présence sur les deux rives de la *Trebia ;* cette seconde bataille fut encore indécise.

Le lendemain 19 juin, le général Macdo-

nald, malgré les pertes qu'il avait faites les deux jours précédens contre une supériorité évidente, et que de nouveaux renforts avaient accrue, prit la belle résolution d'attaquer à son tour le général Souwarow. Les motifs qui le décidèrent à livrer cette troisième bataille sur le même terrain, en s'obstinant à forcer l'obstacle, méritent la plus studieuse attention des hommes de l'art, qui savent que c'est dans de telles résolutions qu'on reconnaît le génie et la fermeté d'âme d'un général en chef.

Si le général Moreau débouchait par *Pontremoli*, ainsi qu'il en était d'abord convenu, pour faire sa réunion entre *Parme* et *Plaisance*, il fallait combattre pour maintenir la position, couvrir la marche de Moreau, et fatiguer l'ennemi, qui eût été ensuite facilement culbuté et mis en déroute par un corps de 25,000 hommes de troupes fraîches : si, n'ayant pas osé se porter si loin dans la direction de l'est, Moreau passait l'*Apennin* par le chemin le plus court, de *Génes* à *Plaisance*, au *Col de Scaffera*, et débouchait sur *Bobbio*

par la haute vallée de la *Trebia*, il fallait combattre et conserver le champ de bataille sur lequel il pouvait arriver à chaque instant, et par la seule apparition de son avant-garde décider la victoire. Enfin, si des retards et des obstacles imprévus l'avaient décidé à préférer le débouché plus facile, mais trop divergent de la *Bocchetta*, pour marcher sur *Voghera*, il devait se trouver entre le corps de Bellegarde et l'armée de Souwarow; il fallait donc encore combattre pour le dégager, et attaquer de front pendant qu'il attaquerait en queue le gros de l'armée.

Le général Macdonald ayant d'abord repoussé au-delà de la *Trebia* les avant-postes des Alliés, à midi, au signal convenu, les divisions françaises formées en colonnes, et en bon ordre, passèrent la rivière sous le feu de l'artillerie ennemie, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture : elles se déployèrent à demi-portée du fusil; attaquèrent avec impétuosité, enlevèrent les batteries, et mirent en désordre l'infanterie russe. Le général Mélas soutint ces premières charges avec la cava-

lerie autrichienne. Le brave prince de Lichtenstein, qui eut plusieurs chevaux tués sous lui, chargea à son tour la cavalerie française qui flanquait la gauche de la division du général Montrichard, et la culbuta. Une demi-brigade d'infanterie légère, que cette cavalerie laissa à découvert, au lieu de tenir ferme et de croiser la baïonnette, prit l'épouvante, plia, et entraîna le reste de cette division. Le général Souwarow saisit cette circonstance favorable, et se jeta dans cette trouée avec sa réserve d'infanterie : il sépara le centre des Français de leur aile gauche, où le général Victor combattait avec succès, et gagnait du terrain sur l'ennemi, pendant que Watrin qui commandait l'aile droite avait tourné la gauche des Alliés, et s'était avancé jusque sur la *Tidone*. La légion de Dombrowski, enveloppée, forma le carré, se défendit avec la fureur du désespoir, et se fit jour. Toutes les troupes étaient engagées, le carnage fut horrible ; la plaine et le lit de la *Trebia* furent jonchés de morts et de blessés. Les Français,

forcés de repasser la rivière, reprirent et conservèrent sur la rive droite la position sur laquelle ils avaient combattu la veille. L'action s'y prolongea jusqu'à la nuit.

Macdonald se flattait encore de recueillir le prix de tant d'efforts par sa réunion avec Moreau. Il se proposait d'attaquer et de livrer le lendemain une quatrième bataille ; ses divisions étaient ralliées à onze heures du soir : mais tant de braves avaient péri ! Le général Cambrai avait été tué ; plus de 3,000 blessés, parmi lesquels se trouvaient les généraux Rusca, Salm et Olivier, encombraient la ville de *Plaisance*. Le général Victor était aussi blessé, et le général en chef lui-même, souffrant beaucoup de la blessure qu'il avait reçue à *Modène*, obligé de se faire transporter, et accablé de fatigue, donnait un rare exemple de constance. Enfin, ayant perdu 8 à 9,000 hommes et le plus grand nombre de ses généraux et des officiers supérieurs des corps ; ses munitions étant presque entièrement consommées, il se détermina à faire sa retraite, après avoir masqué sa ligne par un rideau

de postes. L'armée française se mit en marche vers minuit en très-bon ordre et sur deux colonnes, dont l'une suivait la grande route de *Parme*, et l'autre devait, en rangeant le pied des montagnes, rentrer dans les *Apennins* par la haute vallée du *Taro* : celle-ci, sous les ordres du général Victor, formait la principale arrière-garde, et couvrait la marche du gros de l'armée ; mais elle ne put exécuter son mouvement assez promptement, elle fut atteinte au passage de la *Nera*, à deux lieues de *Plaisance*, et dut y soutenir un rude combat.

Le général Souwarow avait réparé, par la célérité de sa marche et par le gain de la bataille de *San-Giuliano* ou de la *Trebia*, la faute d'avoir divisé ses forces et d'avoir laissé au général Macdonald le temps d'atteindre les places, les positions et les renforts, qui avaient accru ses moyens. La fortune justifia Souwarow. On a vu qu'avec moins d'activité, et sans cette marche extraordinaire, la combinaison du général Macdonald ne lui laissait pas la chance de la victoire ; il eût trouvé les deux armées françaises réunies, et n'aurait pu

les attaquer avec ses troupes fatiguées, et, dans ce cas, bien inférieures en nombre, qu'avec un désavantage évident.

Pendant les trois jours qu'il employa avec toutes ses forces à repousser l'armée de Macdonald sur la *Trebia*, le général Moreau, après avoir seulement porté sur *Bobbio* un fort détachement, commandé par le général Lapoype, au lieu d'y marcher lui-même, sortait de l'état de *Gênes*, comme d'un camp retranché, avec une armée fraîche, et forte d'environ 25,000 hommes; il déboucha par la *Bocchetta*, *Gavi* et *Novi*, sur *Tortone*. Il attaqua le général Bellegarde, le déposta de la position de *San-Giuliano*, le poursuivit vivement dans la plaine de *Marengo*, et le força à repasser la *Bormida*. Le blocus de la citadelle de *Tortone* fut levé; et le général Souwarow, s'il eût été moins heureux sur la *Trebia*, s'il eût été battu, ou seulement contenu dans sa position devant *Plaisance*, se fût trouvé resserré entre les deux armées françaises, obligé de combattre en tête et en queue sans aucun point de retraite, et sans pouvoir faire aucun mou-

vement de flanc, soit au-delà du *Pô*, soit vers les montagnes en présence de ses deux redoutables adversaires. La victoire couvre les plus grandes erreurs. Souwarow se hâta de profiter de son avantage : il poursuivit le général Macdonald au-delà de *Plaisance :* il espérait l'atteindre sur le *Taro*, et en ralliant à lui les corps de Hohenzollern et de Klénau, il se flattait encore de l'envelopper en-deçà des montagnes. Il était le 22 juin à *Fiorenzola*, entre *Plaisance* et *Parme*, quand il reçut la nouvelle du succès du général Moreau contre le corps du général Bellegarde; il abandonna sur-le-champ la poursuite de l'armée de Macdonald, laissa au général Ott le soin de harceler son arrière-garde, et partit le 23 avec la plus forte partie de son armée pour aller à la rencontre du général Moreau, et arrêter ses progrès. Cette contre-marche ne fut pas moins rapide que la précédente. Le 24 au soir, le général Mélas se trouvait avec une avant-garde à *Stradella*, entre *Plaisance* et *Voghera ;* il y reçut la nouvelle de la prompte reddition de la citadelle de *Turin*. Le feu de plus de 300 pièces avait été ouvert le 18,

et si vivement servi, que dès le 20 celui des assiégés était éteint, un grand nombre d'officiers d'artillerie et de canonniers tués, les magasins détruits. Le commandant Fiorella demanda à capituler, et obtint des conditions semblables à celles qui avaient été accordées à *Milan* et à *Ferrare*. Cet événement inattendu était dans ce moment d'autant plus important pour les Alliés, que le corps du général Kaim, devenu disponible, était déjà en marche pour se réunir à la grande armée, et arriva le 23 à *CastelNuovo di Scrivia*. Cette activité des généraux français, qui n'avaient point encore reçu tous les renforts qu'ils attendaient, engagea le général Souwarow à presser de toute part le ralliement des siens. Le général Vukassowich eut ordre de se rapprocher : la colonne des troupes auxiliaires russes nouvellement arrivées sur l'*Adige*, hâta sa marche : enfin le corps qui se formait très-lentement dans le royaume de Naples, et n'avait devant lui que quelques postes isolés, occupés par les dernières arrière-gardes de l'armée de Macdonald, fut sommé de marcher en toute diligence vers l'Italie

supérieure. L'armée du maréchal Souwarow, renforcée par la division du général Haddick, se trouva forte d'environ 60,000 hommes.

Le général Moreau, en attaquant de nouveau le corps du général Bellegarde, réuni à la division du général Kaim, attira sur lui cette masse, et le général en chef lui-même. S'il manqua par une trop longue hésitation sa réunion avec Macdonald, il contribua du moins à le dégager, et repassa ensuite l'*Apennin* pour rentrer dans le pays de *Génes*.

Tous ces efforts pour défendre leurs anciennes conquêtes en Italie, et pour se maintenir en Suisse, pouvaient retarder la retraite des armées françaises sur les frontières, et donner au Directoire de la république le temps d'y porter des renforts nécessaires, pour soutenir des bataillons et des escadrons affaiblis par tant de combats; mais les Français ne pouvaient reprendre l'offensive; ils disputaient le terrain pied à pied, en Suisse et en Italie, contre des forces supérieures, et contre des troupes mieux pourvues de moyens de toute espèce. Peut-être auraient-ils tenté de nou-

velles attaques, si les recrutemens et les remontes, qui devenaient de jour en jour plus difficiles, eussent pu balancer la force numérique des Alliés; mais des succès partiels n'auraient pu compenser le désavantage du manque d'ensemble et de communications extérieures entre les armées de la République, répandues sur les frontières orientales de la France.

Tels furent les premiers effets, mais examinons les causes d'une agression hasardée avec des moyens insuffisans, qui exposa le Directoire à des revers plus grands et plus décisifs que ne pouvaient l'être les succès qu'il s'était promis. L'expérience a fait voir que les suites de son imprévoyance ne pouvaient être réparées ni par l'audace et l'habileté des généraux français, ni par la bravoure des troupes.

Nous prions le lecteur de ne point apercevoir ici un égal et fastidieux éloge des vainqueurs et des vaincus, et bien moins encore cet esprit de prévention dont il semble impossible de se défendre, et qui veut tout donner aux hommes, ou tout à la fortune.

Si nous paraissons avoir attribué à la force des choses, c'est-à-dire à la situation respective des armées françaises et alliées, et à leur rapport numérique, une trop grande part ; et si l'on nous accusait d'avoir amoindri celle du génie, nous répondrions que notre conviction des progrès et du perfectionnement de l'art de la guerre nous porte à croire que, si dans cet art difficile on commet autant de fautes qu'autrefois, jamais du moins on ne sut si bien et si promptement les réparer, jamais on ne tira un si grand parti des forces physiques et morales du soldat.

Nous avons démontré qu'à l'instant où des forces égales à celles des Français sur l'*Adige*, et supérieures sur le *Danube*, eurent fait fléchir leurs ailes, et contenu à l'entrée du *Tyrol* l'effort du centre, tous les avantages furent du côté des Impériaux. Souwarow les saisit en Italie avec une ardeur téméraire ; l'Archiduc, en Suisse, avec plus de prudence et de difficultés.

On a de la peine à se convaincre que la Suisse, hérissée de montagnes, coupée pa-

rallèlement à la frontière de France comme par trois retranchemens, où l'art perfectionne si aisément les défenses naturelles, ne puisse être pour la France d'aucun avantage dans une guerre défensive; et cependant rien n'est plus vrai : le paradoxe disparaît, si on s'attache au résultat général des opérations.

Comme il est indispensable de couvrir le midi, surtout lorsqu'il est menacé d'une invasion, qui peut être soutenue par de grandes forces navales, l'armée qui défend le Piémont, ou plutôt la frontière extérieure de la France, ne peut abandonner son point de retraite par le *Col de Tende* sur le *Var*. Si cette armée est battue, forcée de quitter la plaine et de se retrancher dans des positions avantageuses, il faut qu'elle cesse de s'appuyer aux revers des montagnes du Valais.

C'est là qu'est le danger; c'est alors que les avantages de l'inviolabilité du territoire des cantons Suisses dont nous avons parlé se manifestent et doivent exciter les regrets,

comme ils multiplient les embarras du gouvernement qui n'en a pas connu le prix. La défensive du Dauphiné, lorsque par l'occupation de la Savoie la barrière est portée au-delà du cours de l'*Isère*, et resserrée entre le petit *Saint-Bernard* et le mont *Cénis*, devient très-difficile; elle ne se lie plus aussi intimement à celle de la Provence, cet objet étant moins important que la nécessité de tenir la plus grande masse de forces à portée du centre de la ligne des frontières, et de soutenir l'armée qui défend la Suisse; celle-ci, par les mêmes raisons, ne peut avancer et soutenir long-temps son principal appui, celui de son aile droite dans le Haut-Valais, parce que c'est à la gauche, à l'autre extrémité de la Suisse, à *Bâle* et *Huningue*, que la frontière est plus faible, et que les conséquences d'une irruption sont graves.

Ainsi, quelque forte que puisse être la défense de la Suisse, du moment qu'elle cesse d'être liée à des opérations offensives de la part des Français en Allemagne et en

Italie, elle les oblige à morceler leurs forces; elle nécessite une connexité, et des mouvemens par les flancs des armées, depuis le *Rhin* jusqu'à la *Méditerranée;* elle force à l'emplacement des troupes le plus défavorable et le plus cher pour la formation des magasins, et pour les transports de toute espèce de munitions de guerre et de bouche.

Le rapide changement de fortune des armées françaises en 1799 n'eût point d'autre cause, et l'on cessera de s'en étonner, si l'on compare les frontières du nord de la France avec celles de l'est.

Cette frontière du nord, que les Anglais appellent *the iron frontier*, la frontière de fer, entre le *Rhin* et la *Manche*, a un développement deux fois moindre que celui des frontières de l'est. Cette ligne de forteresses, de première importance, liées entre elles et soutenues par des places du second ordre, formant dans les intervalles des premières une seconde, et même en beaucoup d'endroits, une troisième ligne, offrait d'inap-

préciables ressources; elle couvrait et facilitait les mouvemens, permettait de dégarnir des fronts entiers de ce vaste retranchement pour renforcer les parties qui étaient plus vivement attaquées. L'opinion augmenta même au-delà de sa réalité la force de cette barrière; les Alliés l'avaient renversée en 1794, et ils s'arrêtèrent devant des places de seconde ligne, dont la défense donna le temps de former une nouvelle armée et de reprendre l'offensive.

On peut avec confiance tenter le hasard des conquêtes, et porter le théâtre et le poids de la guerre chez l'ennemi, quand on part d'une base aussi solide; car on ne court point, en cas de revers, une chance égale à celle qu'on fait courir à l'ennemi, s'il n'agit toutefois avec des forces à peu près doubles de celles qui lui sont opposées.

Mais le plan de campagne de 1799, tel que le Directoire l'avait arrêté, ne réservait aucun avantage pour la défensive; et si la première attaque manquait, les généraux des trois armées françaises n'avaient plus de com-

binaison commune, et tombaient nécessairement et successivement dans celles des Alliés. C'est en ce sens que nous disons que cette grande entreprise de la part du Directoire n'était qu'une grande témérité, puisqu'on n'y pouvait employer que des forces inférieures à celles qu'on prétendait envelopper en les détachant du Tyrol.

La défense des frontières orientales de la France ne peut point être concentrée, puisqu'il faut occuper du nord au sud une ligne d'environ deux cents lieues, presque droite, et dont les différentes parties ne se flanquent point. La chaîne des montagnes du *Jura* et des *Vosges*, qui, dans le seul cas de l'inviolabilité du territoire de la Suisse, ferme la partie la plus importante de cette vaste frontière, exige au contraire, lorsque le théâtre de la guerre a été porté en Suisse, l'entretien d'une armée d'autant plus forte, qu'elle doit se suffire à elle-même, et suppléer au manque de places fortes. On sait qu'il faut, pour pouvoir développer un système de défense, que l'ensemble du pays auquel on l'applique, soit

tel que le parti inférieur en nombre et en moyens puisse rapprocher ses ailes, occuper la corde de l'arc sur lequel il force l'ennemi supérieur à diviser, et par conséquent à affaiblir ses moyens d'attaque. C'est ce qu'il est impossible d'exécuter de *Lyon* à *Huningue*, entre le *Rhône* et le *Rhin*; si l'armée destinée à couvrir cette frontière et la plus riche partie de la France est une fois contrainte d'évacuer la Suisse.

Dans cette défensive des limites entre la France et la Suisse, on n'est pas seulement privé de l'avantage de se multiplier par le mouvement, et d'opposer un corps à plusieurs; mais cet avantage tourne au contraire au profit de l'ennemi.

Faut-il prouver cette assertion? qu'on jette les yeux sur la carte, on verra que la Savoie, quoiqu'elle soit en grande partie enclavée dans la vieille frontière de France, ne se trouve dans le système général de défense qu'aussi long-temps que le Valais et la ligne des lacs sont occupés par les armées françaises : mais dans la supposition que nous

nous sommes attachés à développer, celle de défense absolue et passive des frontières de la France par rapport à la Suisse, toute la Savoie au-delà du cours de l'*Isère*, pénétrée de toute part, après l'entière évacuation du territoire suisse, serait sans doute abandonnée ; on ne manquerait pas de préférer l'ancienne et excellente barrière du Dauphiné, puisque la défense de cette frontière de la Savoie ne pourrait plus être liée à celle du cours du *Rhône*, depuis *Genève* jusqu'à *Lyon*. Dès-lors, toutes leurs communications par le Piémont étant ouvertes et très-rapprochées, les Alliés cacheraient d'autant plus facilement leurs desseins et les attaques combinées entre leurs armées de Suisse et d'Italie, qu'elles seraient pour ainsi dire réunies, qu'elles communiqueraient du moins aussi promptement entre elles que le faisaient les armées françaises avant l'évacuation du Piémont.

Quelque empressés que nous soyons de reprendre la relation que nous avons suspendue, nous avons dû démontrer les con-

séquences de l'imprévoyance du Directoire qui gouvernait la République au commencement de cette campagne. Les derniers événemens dont nous avons rendu compte, la Suisse partagée entre les Français et les Autrichiens depuis les derniers succès de l'Archiduc à *Zurich;* l'évacuation de l'Italie décidée par la victoire de Souwarow sur la *Trebia*, et la diversion tardive opérée par Moreau, coïncidèrent avec les nouveaux changemens qui eurent lieu dans le gouvernement de la République. Les membres des deux conseils législatifs, image imparfaite de deux chambres, tirèrent des revers essuyés par les armées leurs principaux griefs contre l'administration du Directoire. Les conséquences d'un système général de défense, trop faible et insuffisant, furent aperçues trop tard par ceux qui dirigeaient alors en France les affaires de la guerre; et, pour mieux enchaîner les divers fronts des frontières de l'est, on y forma quatre armées, celle du Rhin, celle de Suisse, celle des Alpes, et celle d'Italie.

Il y eut à cette époque, entre les puissances belligérantes, une espèce de suspension d'armes, ou du moins une cessation de mouvement, amenée par la nécessité où se trouvait chacun des deux partis de réparer ses pertes.

D'une part, le cabinet du Luxembourg, les Directeurs qui avaient déclaré la guerre au mois de mars, n'avaient pas cru qu'il fût possible que de premiers revers, causés par une ignorance présomptueuse de la force effective des armées de la République entraîneraient, avant trois mois, la perte de toutes les conquêtes de Bonaparte en Italie; et que la chaîne entière des grandes Alpes, ajoutée nouvellement à la défense naturelle de la frontière de France, ne ferait, ainsi que nous l'avons démontré, qu'affaiblir l'ensemble de cette défense, et attirer les efforts des armées de la coalition sur la partie de cette même frontière où le danger serait plus grand.

Et d'un autre côté, les deux cours impériales n'avaient pas prévu qu'un si vaste

champ leur serait d'abord livré, et que pourtant les généraux et les troupes françaises, ne pouvant plus espérer de s'y maintenir, mettraient tant d'habileté et d'obstination à s'y défendre, à prolonger une lutte inégale, qu'on eût dit qu'il n'y avait plus du côté des Français d'autre cause, d'autre intérêt que l'honneur des armes.

Aucun des deux partis n'avait mesuré ses moyens et ses ressources sur une consommation si considérable d'hommes, de chevaux et de munitions de toute espèce. Les renforts qu'on avait disposés en Hongrie, en Autriche et en Bohême, dirigés successivement vers les deux armées impériales, n'avaient pas suffi pour soutenir les corps. La deuxième division auxiliaire russe de 11,000 hommes, qui marcha en Italie par la nouvelle route de Hongrie, et arriva à *Padoue* le 27 juin, remplit à peine les vides causés par les premiers combats de la campagne. Le gouvernement français avait épuisé tous ses dépôts, et surtout ceux de la cavalerie : il eût fallu des corps entiers et frais pour re-

lever dans les armées ceux qui avaient le plus souffert, et le Directoire n'y pouvait envoyer que des recrues, levées très-difficilement. Comme toute la force armée dans l'intérieur, sous prétexte de maintenir l'ordre et la sûreté, n'était employée qu'à inspirer la terreur pour soutenir le pouvoir discrétionnaire abandonné aux agens corrompus d'une faction, à mesure que les Directeurs étaient obligés de diminuer cette force répressive de l'intérieur pour la porter aux armées, le pouvoir exécutif s'affaiblissait dans leurs mains. En se présentant, dans la question de la paix et de la guerre, comme les seuls arbitres des destins de la République, ils avaient pris sur eux toute la responsabilité des événemens; il est douteux que des succès les eussent soutenus contre la réaction inévitable que provoque la violence; les revers les perdirent; ils éprouvèrent ce *mauvais sort de la guerre*, si bien exprimé par Tacite : « *Hæc est bellorum pessima conditio* »; *Est-on vainqueur, chacun revendique le succès; mais les revers*

sont imputés à un seul. « *Prospera omnes sibi vindicant, adversa uni soli imputantur* ».

Les Alliés auraient pu tirer avantage de cette commotion dans le gouvernement de la République, et prévenir les effets de ces crises intérieures qui, jusqu'alors, leur avaient été funestes; mais il n'y avait point de plan général définitivement arrêté entre les armées coalisées d'Allemagne et d'Italie; l'Archiduc seul l'avait bien conçu, mais deux généralissimes ne pouvaient pas l'exécuter : le temps favorable pour agir fut consumé en observation, en mouvemens, en nouveaux apprêts : le milieu de la campagne, le mois de juillet, pendant lequel les coups décisifs devaient être portés, se passa de part et d'autre comme un intervalle entre deux campagnes.

L'armée de M. l'Archiduc et celle du général Masséna, fortement retranchées sur les deux rives de la *Limath*, s'observaient à portée de canon.

Le principal corps d'armée du général Souwarow, commandé sous ses ordres par le

général Mélas, était d'environ 30,000 hommes, et formé d'un nombre à peu près égal de Russes et d'Autrichiens, lorsque, ayant laissé au général Ott le soin de poursuivre en Toscane les arrière-gardes de l'armée de Macdonald, il marcha sur *Tortone* pour contraindre le général Moreau à rentrer par la *Bocchetta* dans le pays de *Gênes*.

Ce même corps d'armée, réuni entre *Tortone* et *Alexandrie* à celui du général Bellegarde, et renforcé par la division du général Kaim, après la prise de la citadelle de *Turin*, forma un total d'environ 50,000 combattans.

Le corps d'avant-garde du général Vukassowich rapproché du *Montferrat*, ceux laissés aux environs de *Coni* et dans les vallées supérieures, les postes, les communications et les garnisons employaient 18 à 20,000 hommes.

Le corps du général Haddick, qui, à la suite de celui du général Bellegarde, était descendu par le *Saint-Gothard* jusqu'à *Milan*, était de 10,000 hommes.

Les généraux Ott, Klénau et Hohenzollern, après l'évacuation de la Toscane, devaient, avec les secours qu'ils avaient reçus, soit du général Kray, soit directement par Venise, ramener à la grande armée 25,000 hommes.

Le nouveau corps auxiliaire russe pouvait être compté, d'après les réductions présumées, à 8,000 hommes.

Enfin, si pendant ce ralliement la ville de *Mantoue* tombait au pouvoir des Alliés, le général Kray devait rejoindre la grande armée et se porter sur la ligne avec toute l'armée de siége, rafraîchie par les renforts arrivés du Tyrol; ce renfort pouvait être évalué de 20 à 25,000 hommes : et si la force de cette armée de siége paraît inférieure à la proportion ordinaire, et insuffisante en raison de l'étendue de l'investissement de cette place et du développement des attaques, c'est que le général Kray trouva dans l'ardeur des habitans du pays pour garnir ses postes, et pour pousser ses travaux, des ressources telles, qu'il fit, avec 25,000

hommes effectifs, un siége qui en exigeait plus de 40,000.

On voit que le général Souwarow se préparait à rouvrir la campagne sur les frontières entre la France et le Piémont, vers le 15 du mois d'août, avec une armée d'environ 130,000 combattans; si l'on y ajoute les troupes sardes rétablies et réorganisées avec beaucoup d'activité, les Cisalpins, qui avaient imité la défection de leur général Lahotze, et l'avaient suivi au siége d'*Ancône*, les insurgens organisés à *Arezzo* en Toscane, et ceux des fiefs impériaux et du Piémont, on verra que cette masse pouvait fournir encore des ressources assez considérables, dans lesquelles on n'a même pas compris les secours des Anglais et des Napolitains.

Une partie de cette grande armée d'Italie, que nous supposons ici entièrement disponible, était destinée à agir sur les frontières de la Savoie et de la Suisse pour tourner la droite de l'armée de Masséna, et faire jour à la gauche de l'Archiduc, qui, depuis qu'il avait été forcé d'envoyer un tiers de ses forces en

Italie, était arrêté sur le cours de la *Reuss*, et devant les montagnes de l'*Unterwald*, comme il l'avait été dans les Grisons, vers les sources du *Rhin*. Privé de toute son aile gauche, il dut la former avec le centre, et tenir en échec le gros de l'armée de Masséna.

A cette époque, vers la fin de juillet, M. l'Archiduc n'avait sous ses ordres en Suisse, avant l'arrivée des 26,000 Russes qu'amenait le général Korsakow, que 55 à 60,000 hommes, en y comprenant même ses détachemens et ses postes sur la rive droite du *Rhin;* il devait recevoir par sa gauche quelques renforts du Tyrol; il en était arrivé de l'intérieur de l'Allemagne pendant le repos du camp de *Zurich;* enfin l'on s'efforçait de grossir les corps de Suisses, et l'Angleterre y prodiguait l'or. Mais toutes les espérances qu'en avaient fait concevoir aux Autrichiens l'ardeur et le courage du corps rassemblé par le brave et respectable vieillard l'avoyer Steiger, et l'insurrection des petits cantons, n'avaient point été remplies. Tant de sang avait été versé depuis l'invasion de la Suisse, tant

de misère avait dévoré la population de ce malheureux pays, que ce qui survivait à sa ruine, accablé sous le poids des calamités de la guerre, ne retrouvait plus son ancienne énergie, ne reconnaissait plus la cause de l'antique liberté, et n'espérait pas de la voir triompher dans ces combats gigantesques, livrés entre des armées plus nombreuses que la masse des habitans de plusieurs cantons, et au déploiement desquelles ne pouvait suffire la vaste enceinte de leurs barrières violées.

Vers le 15 août, M. l'Archiduc devait disposer d'une armée de 100,000 hommes.

Le reste de l'armée auxiliaire russe formait une réserve en Bohême ; on pressait à Ratisbonne la levée des contingens, et l'on pouvait déjà prévoir que ces forces réunies au corps d'observation du général Sztarray pouvaient se rassembler sur le *Bas-Rhin*, et former une armée d'environ 50,000 hommes.

Ainsi la totalité des forces de la coalition, qui avant le mois de septembre devaient

agir sur les frontières orientales de la France, s'élevait à près de 300,000 hommes, et une nouvelle armée russe était destinée à fournir alternativement des renforts à l'armée auxiliaire d'Italie et à celle d'Allemagne. Enfin, le prétendu plan général des Alliés devait recevoir son complément par l'exécution d'une puissante diversion vers le nord de la France : les apprêts de cette expédition étaient concertés entre l'Angleterre et la Russie : le cabinet anglais, dont les projets avaient été suspendus par la sortie inattendue de la flotte de Brest, après l'avoir bientôt fait suivre et observer dans la Méditerranée par des forces au moins égales aux flottes françaises et espagnoles, disposait de la navigation de l'Océan, et préparait ses attaques, non plus seulement avec la confiance de la supériorité, mais avec la plus entière sécurité.

L'armée de terre, combinée pour l'expédition qui menaçait la Hollande et toutes les côtes de la Manche, était de 40,000 hommes.

Au milieu des dangers qui menaçaient la

république, le parti qui venait de reconquérir l'autorité reprochait au Directoire détrôné de n'avoir pas su conjurer l'orage ; loin de pallier la situation périlleuse des affaires, il en triomphait, il l'exagérait même, et puisait dans l'excès du mal les motifs de la violence des remèdes. La perte de l'Italie, et l'écroulement des républiques nouvellement fondées ; la diminution des armées, la pénurie des armes et des munitions de tout genre ; toutes les souffrances de ces intrépides soldats français ; tous les désastres qui suivent les retraites précipitées, les désordres d'administration ; toutes les horreurs qu'avaient fait excuser les victoires, furent dévoilés, et ne furent pas les seuls chefs d'accusation portés contre l'ancien gouvernement. On lui imputa encore les malheurs de l'expédition d'Égypte, l'abandon de Bonaparte, la perte du plus ancien et du plus utile allié de la France ouvrant le Bosphore et les portes de l'Asie à ses rivaux, et servant en Syrie les vengeances des Anglais. Enfin, pour porter à leur comble l'indignation et les craintes,

on jeta des doutes sur la sincérité de l'Espagne et sur la neutralité du roi de Prusse.

Comme il arrive dans toute espèce de démocratie, cet état de crise servit de prétexte au parti dominant pour exiger de la nation française de nouveaux sacrifices ; et comme après la campagne de 1793, après avoir déversé le blâme sur ceux qui précédemment avaient manié les affaires, on trouva dans l'impulsion que donne toujours aux esprits un changement de personnes, mais non de principes, les moyens de faire de nouveaux efforts. Un nouveau ministre de la guerre, une nouvelle organisation des armées, une mutation des généraux en chef, signalèrent ce changement.

C'est la politique ordinaire des divers partis qui, dans le cours d'une grande révolution, parviennent à s'emparer du pouvoir ou à le ressaisir, d'user sans délai de toute la force du gouvernement, et de tendre tous les ressorts ; affranchis des soins du passé, éblouis de leur triomphe, mais incertains de sa durée, passionnés, inquiets, impré-

voyans, ils sacrifient tout ce qui est présent pour s'assurer de l'avenir.

Nous allons évaluer à peu près la force effective des armées françaises à l'époque que nous venons de faire remarquer à nos lecteurs. Nous disons *à peu près*, et ce serait ici le lieu de répondre à la critique judicieuse de quelques-uns de nos lecteurs qui nous ont reproché, en nous honorant d'ailleurs des témoignages de leur estime, de n'avoir pas précisé la force des divers corps d'armée, et même des divisions dont ils étaient composés; de n'avoir donné sur ce point essentiel que de simples aperçus, et presque toujours en nombres ronds. Nous regrettons sans doute de n'avoir pas mieux rempli leur attente; mais nous croyons pouvoir affirmer que les élémens des calculs rigoureux qu'ils auraient désirés, ou n'existent point, ou ne pourraient être obtenus de manière à mériter la confiance de l'écrivain consciencieux. Quand même il serait possible de rassembler pour les différentes époques où ces dénombremens nous ont

paru nécessaires, les états de situation officiellement transmis aux divers gouvernemens, on y trouverait des contradictions manifestes, parce que les mouvemens de troupes furent si rapides, les actions si fréquentes, que les pertes en hommes ne purent jamais être bien connues que lorsque la campagne était terminée; et presque toujours on passait d'une campagne à l'autre sans interruption, sans donner aux troupes aucun repos, ni aux administrateurs militaires et aux chefs de corps le temps de régulariser leurs opérations. Ce désordre inévitable avait lieu dans toutes les armées; il fut plus grand dans les armées de la République. Réduits à n'établir la quotité de forces respectives que sur la comparaison des rapports, et sur des renseignemens particuliers, nous n'avons rien négligé pour en vérifier l'exactitude, si l'on peut appliquer cette expression au résultat d'un calcul conjectural.

L'armée de Moreau, réunie à celle de Macdonald dans le pays de *Génes*, était forte d'environ 45,000 hommes; c'était le reste

d'un fonds d'à peu près 120,000 hommes.

Les corps de troupes qui occupaient les places, retranchemens et passages du Dauphiné et de la Savoie, ne s'élevaient pas ensemble au-dessus de 25,000 hommes.

Les divisions retirées du *Bas-Rhin*, quelque cavalerie fraîche, et le plus grand nombre de conscrits, ayant été dirigés de préférence vers l'armée de Suisse, il paraît qu'à cette époque le général Masséna avait 60,000 hommes sous ses ordres.

On estimait à 30,000 les garnisons de *Strasbourg*, de *Mayence*, d'*Ehrenbreistein*, et les différens corps qui bordaient le *Rhin* jusqu'à *Dusseldorf*.

Le général Brune commandait en Hollande, indépendamment des troupes hollandaises nouvellement organisées, un corps de 10,000 Français.

Enfin, les troupes à portée des côtes de la *Manche*, depuis l'embouchure de l'*Escaut* jusques à *Brest*, sous le nom d'*armée d'Angleterre*, ne formaient pas en tout 25,000 hommes.

Le total des forces de la République effectivement en action à la fin du mois de juillet n'était donc, selon ce calcul approximatif, que de 195,000 hommes.

Il y faut ajouter 20,000 hommes de troupes bataves et 3,000 Espagnols employés sur les côtes, ce qui fait en tout 218,000 hommes; si l'on considère ce que ces troupes avaient souffert en Allemagne et en Italie, on conclura que la République n'avait guère plus de 150,000 combattans. L'insuffisance de ces forces, même pour une défensive absolue, détermina la prompte levée de toutes les classes de la conscription, et la résolution de porter l'armée de la République à 500,000 hommes. Ce terrible moyen de recrutement avait réussi dans une situation aussi extrême; il ne pouvait être tenté que par des moyens semblables, et dans l'agitation d'une grande crise; mais c'était une épreuve hardie que de faire sortir tout à coup du territoire de la France, après huit campagnes, après une consommation de près d'un million d'hommes, dans la force de l'âge, une nouvelle armée de

300,000 hommes. Les 450,000 hommes de la réquisition, en 1794, avaient été organisés, formés en bataillons, équipés, armés, instruits, dès la fin de 1793.

Les phases de la révolution française ont présenté des phénomènes qui n'avaient jamais été observés sur des masses aussi considérables, et dont les effets ont démenti tous les calculs politiques, et souvent aussi les témoignages de l'histoire.

Les premiers législateurs français considérèrent la formation des gardes nationales comme la sauve-garde de la liberté de la nation, et comme la garantie la plus efficace de la forme du gouvernement représentatif. Elles ne furent instituées que dans des vues de conservation et de propre défense : c'était pour le dehors un supplément, et pour l'intérieur un contre-poids aux forces régulières. Le Corps-législatif pouvait seul, dans des cas déterminés, augmenter ou interposer cette force, dont l'action devait être celle de toute force publique dirigée par le pouvoir exécutif.

En 1791, la possibilité d'une guerre prochaine occasionna une levée de bataillons de volontaires nationaux, par contingent de départemens.

Mais en 1793, quand le gouvernement monarchique fut entièrement détruit, le parti qui, sans l'assentiment et contre le vœu de la nation, proclama la République, ne conserva de l'institution des gardes nationales que le moyen de faire des levées extraordinaires : il augmenta le nombre des bataillons, et ce mode de levées successives produisit cette formidable armée qui étonna l'Europe.

En 1795, quand la scission du parti démocratique donna lieu à l'établissement d'une nouvelle constitution, le Directoire, qui succéda au Comité de salut public dans l'exercice du pouvoir, ne montra pas moins de ferveur à le concentrer dans ses mains. Tout tendait alors au repos : la nation voulait la paix ; l'armée, qui en avait conquis des gages surabondans, la désirait, la demandait ; mais le gouvernement voulut aussi s'affermir, se rendre indépendant par la

guerre, et la poussa avec ardeur malgré l'épuisement des ressources. Il précipita lui-même la chute du papier-monnaie déjà discrédité, et exigea les contributions en argent; il fit des réquisitions d'hommes par des voies de rigueur, soutenues de lois pénales. La valeur des troupes, le talent des généraux, les succès, justifièrent le Directoire, et accrurent son pouvoir au-delà de ses espérances. Il en fut enivré, il en oublia la source, les limites et les dangers; et pour retenir l'autorité arbitraire, il compromit les fruits des derniers triomphes des armées.

En 1799, le parti qui s'empara du pouvoir et forma un nouveau Directoire, ne mesura ses efforts qu'à son double danger. Ce parti, qui cherchait à se concilier la faveur publique, aurait voulu se trouver, comme le premier Directoire, en position d'offrir et de conclure la paix; mais pour y parvenir, il fallait réparer les désastres qu'avaient causés l'imprudence et l'insolence de ceux qui l'avaient dédaignée : il fallait, pour imposer aux Alliés partout victo-

rieux, reprendre sur eux l'offensive : le recouvrement des contributions devenu très-difficile, et le recrutement trop lent par les réquisitions individuelles ne suffisant plus, il fallut recourir aux taxes progressives et à la conscription.

On eut recours à la formation des bataillons dans les départemens, où, le grand nombre d'hommes déjà aguerris que la conscription devait atteindre, et les officiers réformés, présentaient des facilités pour rassembler et organiser promptement cette seconde armée. Les tableaux spécieux qui furent présentés officiellement portaient la totalité des forces que la République aurait à sa solde, au mois d'octobre, à 565,000 hommes.

Enfin, pour rendre ces forces supposées disponibles au-dehors, on forma de nouveau la garde nationale, dont les colonnes mobiles furent employées au service intérieur, et à renforcer les garnisons des places frontières. Ce fut par de tels efforts que la République balança les forces toujours croissantes de la

coalition. Pour achever d'en donner une idée exacte, nous ajouterons ici quelques observations sur la répartition des armées françaises, et sur la nouvelle destination des généraux.

L'armée d'Italie se trouvait dans les environs de Gênes, à peu près dans les mêmes positions que Bonaparte avait occupées avant de franchir les Apennins pour pénétrer dans les vallées du *Tanaro* et de la *Bormida*. L'armée, dont il prit alors le commandement, n'était guère plus forte que celle de Moreau après la réunion du corps de Macdonald; elle n'était pas mieux pourvue, et souffrait extrêmement par la difficulté des communications. Il recevait des renforts par le comté de Nice, et n'avait encore ni la place de *Gênes*, ni celle de *Coni* au débouché du *Col de Tende*, ni les postes sur les hauteurs qu'il n'obtint que par les combats de *Montenotte* et de *Millesimo*. En établissant cette comparaison, nous n'avons pas besoin de dire combien plus redoutables sous tous les rapports étaient, en 1799, les forces des Al-

liés qui se trouvaient aussi entre les Alpes et les Apennins, sur la frontière de France, et sur les confins de l'État de Gênes, dans les mêmes postes qu'ils avaient occupés devant Bonaparte, pour l'empêcher de pénétrer en Italie : nous voulons seulement faire apercevoir que les Français, dans cette situation, pouvaient encore, s'ils recevaient des renforts considérables, rentrer dans le Piémont. Cette tâche difficile fut dévolue au général Joubert, qui avait été écarté par l'ancien Directoire, et venait d'être rappelé au commandement de l'armée d'Italie.

Le général Moreau qui, dans sa défensive vis-à-vis du général Souwarow, avait si bien soutenu sa réputation, fut destiné au commandement de l'armée du Bas-Rhin.

Le général Macdonald, après avoir achevé sa retraite, comme nous l'expliquerons plus bas, quitta l'armée et rentra en France pour achever de se guérir de ses blessures. Les nouveaux Directeurs crurent que ces changemens faciliteraient l'organisation de leur nouvelle armée d'Italie : ils donnèrent le com-

mandement de celle des Alpes au général Championnet, qui, pour avoir voulu mettre un frein aux désordres des agens de la République en Italie, avait été traduit à Grenoble devant un conseil de guerre par l'ancien Directoire; il reçut l'ordre d'aller former à Grenoble cette armée qui, chargée de la défense du Dauphiné et de la Savoie, devait renforcer, selon les circonstances, les ailes des armées de Joubert et de Masséna, et pour cela être portée à 50,000 hommes.

Nous avons déjà dit que l'armée de Suisse, qui fixait principalement l'attention du gouvernement, devait être augmentée jusqu'à 80 ou 90,000 hommes.

L'armée du Rhin, dont le quartier-général fut établi à Mayence, devait être de 60,000 hommes entre Huningue et Dusseldorf. On supposait enfin, que 40,000 hommes de troupes françaises et 20,000 Hollandais seraient répandus en Hollande, dans la Belgique, et sur les côtes de la Manche menacées par les Anglais. Si ces diverses augmentations s'étaient effectuées, elles auraient

formé un total de 320,000 hommes ; mais, pour que les armées françaises atteignissent à ce complètement, il fallait qu'elles reçussent au moins 100,000 conscrits, au-delà des renforts qu'elles avaient déjà reçus à l'époque du 1er août.

En terminant cet aperçu, dont nous ne doutons point que nos lecteurs ne reconnaissent l'utilité pour la parfaite intelligence des opérations ultérieures, nous offrons à leur méditation cet affligeant résultat : savoir; que si l'on ajoute au dénombrement ci-dessus des armées françaises et alliées, l'armée de Bonaparte en Égypte et en Syrie, et celle des Turcs, qui lui était opposée; si l'on compte les troupes embarquées, les équipages de plus de 400 vaisseaux de ligne ou frégates sur l'Océan, sur la Méditerranée et sur la Baltique, on trouvera qu'à la fin du siècle appelé celui des lumières, à la fin du siècle d'or qu'on nous avait tant promis, plus de douze cent mille combattans étaient aux mains, et que cette guerre affreuse (pour la définir par l'expression dont se ser-

vait M. Pitt), est la guerre des *opinions armées;* l'étude de l'histoire, les recherches les plus profondes sur la nature de l'homme et de la société, les principes de gouvernement fixés et enseignés en corps de doctrine, la culture et les progrès des arts, toutes les inventions du génie, toutes les découvertes des sciences, tous les instrumens perfectionnés de la civilisation, furent entre les mains des hommes du 19e siècle, des machines de guerre, des instrumens de mort et de barbarie : on dirait que ces hommes n'avaient travaillé si long-temps à multiplier leurs communications que pour qu'il n'y eût plus d'obstacle aux fureurs de la guerre. Il n'y avait déjà plus en Europe une seule nation qui ne pût dire ce qu'Horace disait pour les Romains :

> Qui gurges aut quæ flumina lugubris
> Ignara belli? quod mare Dauniæ
> Non decoloravêre cædes?
> Quæ caret ora cruore nostro?

La description de ces préparatifs et de l'emplacement des armées, le premier déve-

loppement du plan des Alliés, éclairés sans doute autant qu'irrités par le souvenir de la défaite et de la dissolution de la coalition de 1792, fixent la pensée sur des considérations générales d'une haute importance; et c'est à regret, qu'entraînés vers l'avenir, nos lecteurs reviendront avec nous sur les détails des événemens qui ont rempli cet intervalle; nous désirons leur avoir épargné des recherches et des explications qui, sans doute plus tard, seraient devenues nécessaires.

La rapidité presque incroyable des marches du général Souwarow, la précision des mouvemens des différens corps sous ses ordres, les prompts secours que lui porta l'Archiduc, mais surtout le retard du général Moreau à sortir du pays de Gênes, avaient déconcerté le projet de réunion des deux armées françaises entre le cours du Pô et les Apennins.

Nous avons fait remarquer la faute qu'avait faite le général Souwarow, de commettre à un si grand hasard, par la dispersion de ses forces, le fruit des avantages remportés par

les Alliés depuis le commencement de la campagne; nous dirons aussi, qu'il paraît que, du côté des Français, le défaut d'harmonie fit manquer cette réunion si audacieusement conçue et entreprise par le général Macdonald : on reprocha à ce dernier tout à la fois, et de n'avoir pas assez pressé son mouvement, et de s'être hâté de combattre pour n'avoir pas à partager la gloire d'avoir surpris et battu les Alliés au milieu de leurs triomphes : mais si le général Moreau n'avait pas cru pouvoir quitter plus tôt Gênes, ni s'en éloigner davantage pour effectuer la réunion; que pouvait faire de plus le général Macdonald, que de venir intact du fond de l'Italie, de passer les Apennins, et combattant contre 20,000 Autrichiens, sans perdre une marche, arriver avec toute son artillerie sous *Plaisance*, au point où non-seulement sa réunion, qui déjà aurait pu s'opérer avec la plus grande partie de l'armée de Moreau, mais encore un changement de fortune, et peut-être une seconde conquête de l'Italie eussent été le prix de la victoire, que

le général Souwarow ne lui arracha qu'après trois sanglantes batailles?

Si, après avoir passé l'*Adda*, et séparé entièrement le gros de l'armée de Moreau des places de *Mantoue*, *Ferrare* et *Bologne*, le général Souwarow eût employé toutes ses forces à le poursuivre en débordant ses ailes, il est certain que celui-ci n'aurait pu ni conserver si long-temps sa position entre *Alexandrie* et *Valence*, ni peut-être même se maintenir dans l'État de Gênes. Soit qu'il eût perdu une bataille, soit qu'il eût été forcé de passer les défilés des Alpes, le général Souwarow pouvait embarrasser sa marche par l'armement des Piémontais insurgés qu'on avait trop tôt engagés à prendre les armes, et qu'on avait soutenus trop tard : il aurait eu le temps d'aller au-devant du général Macdonald, et de lui ôter toute espérance de communiquer avec le général Moreau, et d'en recevoir des renforts.

Les siéges de *Peschiera*, de *Mantoue*, de *Ferrare*, de *Pizzighitone*, des châteaux de *Milan* et de *Tortone*, de la citadelle de *Turin*

et de celle d'*Alexandrie*, employaient à la vérité plus de la moitié de l'armée alliée; mais ces places, qui seraient tombées plus tard et toutes à la fois au pouvoir des Alliés, n'avaient pas, par rapport au plan général, l'importance qu'y mettait le conseil aulique; il eût suffi de couper leurs communications, de faire une sorte de blocus combiné, en occupant à de grandes distances les postes qui pouvaient empêcher les garnisons de se réunir; le sort de ces places eût été plus promptement décidé par les succès qu'une si grande supériorité de forces assurait aux Alliés. C'est ainsi qu'après la bataille de *Turin*, le prince Eugène obtint tout à la fois, et par une seule capitulation, l'évacuation de toutes les places que les Français tenaient encore en Italie; et qu'il ne resta point d'autre ressource au maréchal de Medavi, séparé de la frontière de France par une armée victorieuse, que d'accepter cette grande capitulation. Le général Souwarow voulut, par des capitulations particulières à peu près semblables à celles accordées par le prince Eu-

gène, tenter les commandans, et presser l'évacuation des places : mais la position était différente ; ce qui fut bon et honorable en 1706, lorsque l'inutile défense de ces places n'eût fait que consumer des forces précieuses à la France après de grands revers, eût été justement taxé de faiblesse en 1799, quand deux armées aussi fortes et aussi actives que celles de Moreau et de Macdonald, étaient encore en pleine campagne, consumaient le temps, et osaient reprendre l'offensive. On vit le général Kray, dont les talens eussent été plus utilement employés en Toscane, forcé à des tâtonnemens que n'admettait point le système de guerre offensive, changer deux fois en blocus le siége de *Mantoue*, et y ramener deux fois sa grosse artillerie. La garnison de cette forteresse, dont on avait espéré la reddition après le passage brillant de l'*Adda*, fut au moment d'être débloquée et secourue, et il ne fallut pas moins que la victoire de Souwarow sur la *Trebia*, pour que les Alliés reprissent avec sécurité les opérations du siége.

Pour la seconde fois dans le dix-huitième siècle, le sort de l'Italie se décida sous les murs de *Plaisance*, le 16 juin 1746. Le jeune prince de Lichtenstein, l'un des plus habiles généraux de Marie-Thérèse, alla au-devant de l'armée commandée par le maréchal de Maillebois. Elle était composée de Français, d'Espagnols, et de quelques régimens napolitains; cette bataille fut la plus longue et la plus sanglante de toute cette guerre. Le maréchal de Maillebois attaqua dès la pointe du jour, et battit d'abord l'aile gauche des Impériaux; mais son aile gauche fut enveloppée, et après neuf heures d'un combat acharné, pendant lequel les bataillons se chargèrent à la baïonnette, après avoir laissé plus de 8,000 hommes tués ou blessés sur le champ de bataille, les Français furent obligés de se retirer sous les murs de *Plaisance*. La victoire du prince de Lichtenstein fit rentrer le Milanais sous l'obéissance de Marie-Thérèse: celle du maréchal Souwarow décida l'évacuation de la *Toscane*.

Après cette sanglante bataille, où près de

20,000 hommes furent tués ou blessés, c'est-à-dire, au moins le quart de la totalité des forces engagées, le général Macdonald ne songea plus qu'à assurer sa retraite. Elle eût été très-difficile, si le général Souwarow eût continué de presser son arrière-garde avec toutes ses forces, et qu'il l'eût tournée du côté des montagnes pendant que les généraux Klénau et Hohenzollern, ralliés entre *Modène* et *Reggio*, attaquaient par le flanc et retardaient la marche des Français. Mais dès que la diversion, quoique tardivement opérée par Moreau, eût rappelé le général Souwarow et le gros de son armée du côté d'*Alexandrie*, Macdonald s'empara de *Modène*, et s'y ravitailla. Il enleva les détachemens que le prince de Hohenzollern avait jetés sur sa route, et qu'il fit attaquer par l'adjudant-général Lacroix, qui se distingua dans cette expédition. Pour assurer sa marche, en se hâtant de rentrer en Toscane, il jeta quelques renforts dans *Bologne*, et jusque dans le fort *Urbain*; et pendant que Moreau faisait soutenir à *Bob-*

bio, le 27 juin, la division du général Lapoype, Macdonald reprit ses anciennes positions à *Lucques* et à *Pistoia*, où il arriva le 28 juin.

La division du général Victor, qui faisait l'arrière-garde, remonta la vallée du *Taro*, et occupa avec celle du général Lapoype les défilés des *Apennins*. Dès ce moment la communication par la route de *Sarzana*, *la Spezia*, *Sestri di Levante* et *Gênes*, fut assurée.

Les généraux autrichiens, Ott, Klénau et Hohenzollern, s'aperçurent bientôt que Macdonald n'avait laissé devant eux que de faibles arrière-gardes, qui furent vivement pressées et forcées d'évacuer *Modène* et *Bologne*. Le fort *Urbin* tint encore, et ne fut rendu au général Ott que le 9 juillet.

Le général Macdonald n'aurait pu retenir plus long-temps au-delà des *Apennins* les divisions impériales. Les insurgés d'*Arezzo*, excités par les Anglais, faisaient des progrès et s'approchaient de *Florence*; le général Moreau était rentré à *Gênes*; il n'y avait plus de motif pour rester en Toscane; il se

décida à l'évacuer entièrement. Malgré la vigilance de l'escadre anglaise qui croisait devant *Livourne*, l'artillerie et les bagages furent embarqués dans ce port, et transportés à *Gênes*.

Les Français abandonnèrent *Florence* le 8 juillet; le camp de *Pistoia* fut levé, et l'armée commença à défiler par *Lucques* sur *Sarzana*. Cette marche fut très-lente et très-difficile, et ce ne fut que vers la fin du mois de juillet que la tête de la colonne put arriver aux environs de *Gênes*.

La Toscane fut occupée presque tout à la fois par les Alliés réunis aux insurgés d'*Arezzo*, dont la masse s'était grossie jusqu'à former un corps de 30,000 hommes, sous les ordres du général Ingherami. Les troupes du général Klénau entrèrent à *Florence*, où le peuple soulevé détruisit tous les signes de la domination de la république, et rétablit ceux de l'ancien gouvernement.

La garnison de *Livourne*, et celle de *Porto-Ferrajo*, formèrent la dernière arrière-garde, et se retirèrent aussi par *Sarzana*.

Livourne fut évacué le 17 juillet, conformément à la convention arrêtée avec l'ancien gouvernenr ; la rentrée de la garnison de *Porto-Ferrajo*, le soin et le libre retour des malades furent garantis. Les dernières troupes françaises sortirent de *Pise* et de *Lucques*, et le général Macdonald acheva sa retraite. Son armée, qui, après sa réunion aux troupes qui occupaient la *Toscane*, était un mois auparavant forte d'environ 28,000 hommes, se trouvait réduite à peu près à 17,000 ; mais aucun corps de cette armée entourée de forces supérieures, et dont la perte entière avait dû paraître infaillible, n'avait été enveloppé ni forcé de mettre bas les armes en rase campagne, ni dans aucun poste, si ce n'est dans quelques forts tels que ceux d'*Urbin*, de *Siena* et de *Saint-Léon*, qui ne se rendirent que lorsque leur défense ne pouvait plus être d'aucune utilité. Cette retraite de l'armée de Naples, l'un des plus intéressans épisodes dans l'histoire de cette grande guerre, et de ceux où l'habileté et la résolution du général se firent le plus

remarquer, devrait être écrite particulièrement. C'est une opération complète qui mérite d'être étudiée, parce que rien n'est plus rare que de tels exemples : nous n'avons pu faire entrer dans la contexture de cet ouvrage qu'une analyse du plan et des faits, mais nos lecteurs trouveront dans la note 8e, à la fin de ce volume, les détails que nous avons pu recueillir, et dont l'exactitude est garantie par des pièces originales.

Le général Souwarow, réuni au général Bellegarde entre *Tortone* et *Alexandrie*, le 26 juin, rallia à lui les corps des généraux Kaim et Vukassowich, et marcha sur le général Moreau qui, s'étant replié sur *Novi*, évacua bientôt ce poste, et rentra, par la *Bocchetta*, dans le pays de Gênes.

Là, se termina cette suite de marches, de manœuvres et de combats, qui depuis cinq semaines n'avaient pas permis de donner aux troupes le moindre repos. Moreau s'occupa de renforcer ses postes aux débouchés des vallées; porta un corps dans la position au-dessus de *Savone*, pour assurer ses der-

rières et ses communications avec le comté de Nice; et attendit l'arrivée de l'armée de Macdonald dans ce vaste champ retranché, beaucoup trop étendu pour une armée de 40,000 hommes, qui devait en occuper les extrémités opposées du côté de la Toscane et du côté de la France, mais toujours trop resserré à cause du manque de ressources et de la difficulté des communications.

Le gros de l'armée des Alliés prit un camp de rafraîchissement sur la rivière d'*Orba*, à l'entrée de la vallée de ce nom : cette position couvrait les attaques de *Tortone* et d'*Alexandrie*; le général Bellegarde, qui, après l'irruption du général Moreau, n'avait pu maintenir le blocus de ces deux forteresses, et s'était borné à couvrir celui d'*Alexandrie*, fut chargé du siége de cette dernière place, que le général Souwarow pressa en raison de son importance.

Le 14 juillet, la première parallèle étant achevée, et vingt-une batteries prêtes à ouvrir leur feu, le général Bellegarde fit som-

mer le commandant français Gardanne, qui refusa de se rendre. Les travaux furent continués avec ardeur, la forteresse chauffée par 210 bouches à feu; et six jours après, non-seulement la seconde parallèle fut perfectionnée, mais le chemin couvert emporté, les logemens faits, les sapes conduites au pied des remparts, les batteries dressées pour ouvrir les brèches.

Le 21, le général Gardanne, ne croyant pas pouvoir soutenir un assaut, proposa une capitulation qui fut conclue le 22; la garnison forte de 1,600 hommes, après en avoir perdu 600, resta prisonnière. Le général Souwarow, qui avait établi son quartier-général dans la ville d'*Alexandrie*, paya chèrement la conquête de cette citadelle, en perdant le général de Chasteler, le chef de son état-major, dont l'activité et les talens lui avaient été si utiles, et qui fut blessé très-grièvement dans la première parallèle. Il fut remplacé dans le poste important de chef de l'état-major par le général de Zach, qui servait alors au siége de Mantoue, et

que le général Souwarow appela sur-le-champ auprès de lui.

Pendant le siége d'*Alexandrie*, le général Moreau, qui n'avait pas assez de forces pour aller au secours de la place, acheva sa réunion; il se rapprocha des frontières de France, sans cependant abandonner ni la place de *Gênes*, ni la *Bocchetta*, dont il augmenta les défenses, ni les autres défilés des Apennins; il fixa son quartier-général à *Cornegliano*, et prit à *Voltri*, à *Savone*, à *Vado* et *Loano*, les positions qu'avait occupées l'armée française en 1796. Le général piémontais Colli, au service de la République, était détaché avec un petit corps, et occupait une position retranchée entre la *Bocchetta* et *Serravalle*. Après avoir fait ces dispositions, les seules qui pussent conserver la possession du pays de Gênes, et assurer l'arrivée des renforts dont nous avons parlé, le général Moreau remit le commandement au général Joubert.

Cependant le général Souwarow faisait défiler de nouveau dans le Piémont une grande

partie de son armée; il faisait investir *Coni* et attaquer *Fenestrelles*, pendant que la division du général Haddick remontait le *Val d'Aoste* pour pénétrer dans le Valais.

La colonne détachée sous les ordres du prince de Rohan n'avait pas cessé de faire la petite guerre dans les vallées supérieures, et d'inquiéter les postes français; soutenu par le général Haddick, il entreprit d'attaquer le petit *Saint-Bernard*, jeta l'alarme sur la frontière, et força les Français à retenir des forces dans cette partie; le général Hatry, qui y commandait, se plaignit du dénûment dans lequel on avait laissé le Dauphiné; tout annonçait que le principal effort serait dirigé vers cette partie, si l'on pouvait contraindre l'armée française à repasser le *Var*.

Mais le principal avantage que les Alliés retirèrent de la bataille de *San-Giuliano*, fut de n'avoir plus à distraire l'armée du général Kray du siége de *Mantoue*. La prise de cette place pouvait seule donner au général Souwarow, avec la disposition de toutes

ses forces, les moyens de reprendre l'exécution du plan concerté précédemment avec l'Archiduc, et de lui rendre la masse de troupes qui avait été retirée de son armée, et dont le passage en Italie avait suspendu ses opérations.

Rien ne fut épargné pour presser le siége et la reddition de *Mantoue :* le général Kray reçut, peu de jours après la dernière bataille de la *Trebia*, l'ordre de commencer cette grande opération, et l'avis des renforts qui lui étaient destinés. Le corps du général Ott y fut envoyé, ainsi que neuf bataillons des régimens de Reisky, Mitrowski et Nadasty; un fort détachement russe du corps du général Rehbinder; les bataillons de dépôt qui se trouvaient dans la Basse-Autriche et dans la Styrie; enfin les garnisons des places telles que *Ferrare*, *Parme*, *Peschiera*, *Legnago*, dégagées par la retraite des armées françaises au-delà des Apennins, joignirent l'armée du siége dont le général Kray fixa l'ouverture au 10 juillet.

Cette armée se trouva alors composée de

trente-neuf bataillons, quatre compagnies de grenadiers, neuf compagnies de troupes légères, six escadrons de cavalerie; indépendamment des troupes du génie, mineurs, corps de pionniers, et les troupes d'artillerie, parmi lesquelles se trouvaient trois cents canonniers russes.

Le parc de siége et le dépôt de toutes les matières et munitions nécessaires à son service furent mis en mouvement dès le 4 juillet, et augmentés de seize pièces de 24, que le général Souwarow y envoya de l'arsenal de *Turin*.

Le général Kray assiégea *Mantoue* avec 40,000 hommes, et environ 200 bouches à feu. Cette place était défendue par le général de division Foissac-Latour, ancien ingénieur de la bonne école, que Schœrer, après sa défaite, y avait laissé avec une garnison de 10,700 hommes, dont 600 de troupes à cheval. Cette garnison, dont la force effective eût encore été insuffisante à cause de l'immense développement des ouvrages extérieurs (la seule véritable défense de *Man-*

toue), était, à l'exception de quelques corps, composée de troupes auxiliaires, italiennes, suisses, hollandaises; il y avait un grand nombre de soldats estropiés ou fatigués. La garnison était approvisionnée pour un an; mais les habitans, trois fois dépouillés par d'énormes réquisitions, manquèrent de vivres. La famine dont ils étaient menacés, portait jusqu'à l'exaspération leurs mauvaises dispositions pour les Français, contre lesquels les prêtres et les nobles attachés au gouvernement impérial ne cessaient de les exciter.

Le commandant de *Mantoue* s'était fort bien soutenu pendant le blocus: il avait entretenu une petite guerre très-active, et conservé ainsi ses dehors sur un rayon aussi étendu que le permettait l'appui des forts et ouvrages détachés du corps de la place, et au-delà des lacs et des eaux qui l'environnent. Une flottille bien armée secondait ces mouvemens, prévenait les surprises et favorisait les sorties. Les digues étaient armées d'artillerie; les ouvrages du fort *Saint-*

Georges, la citadelle, les retranchemens de l'*Ile du Thé* et de *Migliaretto*, avait été relevés et mis en très-bon état. Plusieurs attaques infructueuses, telles que celles sur la tour de *Cérèse*, avaient rendu les Autrichiens très-circonspects; et le général Foissac, à l'époque de l'avantage remporté à *Modène* par le général Macdonald, avait une telle confiance, que, dans la supposition très-vraisemblable de la réunion des deux armées françaises, et de leur marche sur *Mantoue*, il offrit au général Macdonald d'aller à sa rencontre avec un corps de cinq à six mille hommes, et un nombreux parc d'artillerie. Il avait déjà communiqué avec lui : il lui demandait des signaux certains, une marche convenue, pour ne pas tomber, à son approche, dans les piéges de l'ennemi. Vaine espérance ! Le commandant de *Mantoue* apprit par les feux de réjouissance des camps autrichiens la victoire de Souwarow, et vit en même temps le blocus se resserrer, l'armée de siége asseoir son camp à l'ouest de la ville entre la *Certosa* et *Capilupo*, et de

nombreuses corvées de paysans rassemblés à quinze lieues à la ronde, et soutenus par une chaîne de troupes légères, travailler à la ligne de contrevallation qui embrassait tout le terrain du front d'attaque de *Pradella*, entre la rive droite du lac supérieur jusqu'à *Casa-Rossa*, sur celle du *Pajolo*.

La situation de *Mantoue*, ce fameux boulevard de l'Italie occidentale, élevé sur les bords marécageux des lacs formés par le *Mincio*, est une de celles qu'on ne peut bien décrire, ni faire saisir par la pensée. Il faut parler aux yeux. Nos lecteurs trouveront dans l'Atlas joint à ces Essais un plan très-exact de cette forteresse; il a été réduit et gravé d'après celui que le général Foissac-Latour joignit à son Mémoire justificatif, publié en 1800, sous le titre de *Journal historique et raisonné des opérations militaires et administratives qui ont eu lieu dans la place de Mantoue*. On y a conservé le tracé des attaques, et les diverses légendes : celles-ci serviront à l'intelligence de quelques détails que nous avons puisés dans cet ouvrage,

et que nous avons ajoutés à la note 7e, à la fin de ce volume, évitant de nous appesantir ici sur ces mêmes détails, quoi qu'ils soient très-intéressans pour l'histoire de l'art défensif.

Le général Kray, pour profiter de tous ses avantages, avait fait descendre par *Peschiera* et *Goïto*, sa flottille du lac de *Garda*, dans le lac supérieur. Il avait fait aussi remonter des canonnières par le bas *Mincio* dans le lac inférieur. Ces chaloupes portaient des pièces du calibre de 17 et de 27. Il fit aussi construire des radeaux bastingués et armés de canons, pour inquiéter les assiégés sur tout le pourtour de l'enceinte; il rapprocha les postes et établit des batteries sur le rideau entre la citadelle et le fort *Saint-Georges*; fit harceler tous les avant-postes sur le *Pajolo*, et canonner vivement les digues pendant qu'on faisait les derniers apprêts du côté de *Pradella*. La première parallèle y fut ouverte dans la nuit du 14 au 15 juillet, sous la protection des batteries qui avaient fait taire celles des digues, et auxquelles les bat-

teries du corps de la place, et principalement du ravelin de *Pradella*, et du bastion *Saint-Alexis*, répondaient par un feu soutenu.

Ce fut d'après l'avis unanime des officiers du génie et de l'artillerie que le général Kray choisit pour front d'attaque celui de *Pradella*, le plus faible, parce qu'on pouvait plus promptement se rapprocher de la partie de l'enceinte la moins flanquée, et qu'on n'avait devant soi que le seul ouvrage à corne qui pouvait être plongé et vu de toute part de la hauteur de *Belfiore*. Le corps de la place, de ce côté, ne consistait que dans le bastion *Saint-Alexis*, et la demi-lune de *Pradella*, laquelle devait être plutôt considérée comme un bastion détaché. Ces deux bastions étaient liés entre eux par une courtine de 350 toises, qui n'était point terrassée. Les deux bastions, *Saint-Alexis* et *Pradella*, n'étaient point couverts, leurs escarpes s'élevaient tout entières au-dessus de l'horizon. Ces deux bastions étaient d'ailleurs très-petits, et tout le front d'attaque était si rétréci, qu'il était impossible aux Français

d'y placer un grand nombre de pièces d'artillerie. Enfin, la porte du corps de place étant à ciel-ouvert, et seulement couverte d'un appentis d'une charpente frêle, et n'ayant qu'un pont-levis sans autre fermeture, il était facile d'y former une brèche très-difficile à défendre.

L'ouverture de la première parallèle qui fut perfectionnée, et dont les batteries furent armées le 18, avait été précédée de diverses attaques pour distraire l'attention de l'ennemi. La tour de *Cérèse* fut emportée de vive force; quatre batteries masquées ouvrirent leur feu à 300 toises des ouvrages de la citadelle, et plusieurs autres sur la rive droite du *Pajolo*, croisant leur tir avec celui des canonnières, battaient de front et de revers les retranchemens de *Migliaretto* et de l'*Ile du Thé*.

Les assiégés ne mettaient pas moins d'activité dans leurs travaux; toutes les batteries de la place étaient en jeu, et agissaient avec succès; le canon des deux bastions enfilait un des boyaux de la gauche de la tranchée

poussée avec ardeur pour l'établissement de la seconde parallèle. Le général Kray n'y employait pas moins de cinq mille travailleurs militaires où paysans, réservant ceux-ci pour les travaux de nuit. Mais la garnison était déjà très-affaiblie par les maladies, et par la fatigue du service sur un si grand développement. Plus de deux mille hommes étaient aux hôpitaux. Les murmures des habitans, les désertions, les intelligences secrètes, obligeaient le général Foissac à prendre les plus sévères précautions. Son conseil de défense jugea qu'on ne pouvait hasarder de grande sortie sur le front d'attaque, et que le fort *Saint-Georges*, qui exigeait une garnison de deux mille hommes, entièrement isolée, devrait incessamment être abandonné.

Le 24 juillet, toutes les batteries construites sur les points avantageux en arrière de la seconde parallèle, à 150 toises des saillans de l'ouvrage à corne, et à 260 de ceux des bastions de *Pradella* et de *Saint-Alexis*, furent percées d'embrasures; et dès la pointe

du jour, elles ouvrirent leur feu toutes ensemble, avec une telle violence et un tel succès, qu'en moins de deux heures toutes les batteries françaises furent réduites au silence. Le demi-bastion de l'*Ile du Thé*, le bastion *Saint-Alexis*, et l'ouvrage à corne de *Pradella*, battus sans interruption, furent bouleversés. En même temps les batteries de la fausse attaque de la citadelle, qui étaient servies par l'artillerie russe, agirent avec une égale efficacité; du côté de *Cérèse*, les batteries françaises de la digue furent aussi très-maltraitées. L'artillerie autrichienne tira dans cette seule journée, de cinq à six mille boulets, et lança huit cent vingt-quatre bombes ou obus contre ces faibles points de défense.

Pour mieux concentrer l'attaque, et fatiguer de plus en plus la faible garnison de *Mantoue*, en la forçant de se diviser, le général Kray fit donner l'assaut, la nuit suivante, aux deux côtés de la digue qui traverse le canal du *Pajolo*. Une batterie de cinq pièces, du côté de *Cérèse*, fut enlevée à la

baïonnette ; le capitaine d'artillerie russe franchit le premier, à la charge, le canal. La défense fut opiniâtre, le combat sanglant. La batterie fut reprise par le chef de brigade Eugène, à la tête d'un bataillon italien ; il ramena cent dix prisonniers autrichiens. Pendant ces attaques de vive force, les Autrichiens poussaient deux boyaux de tranchée, et se logeaient au pied du glacis de *Pradella*. Leurs batteries avaient écrasé le bastion *Saint-Alexis*, et n'étaient plus contre-battues ; les coupures faites du côté de *Cérèse* faisaient écouler les eaux du *Pajolo*, et les écluses trop étroites ne pouvaient suffire pour les élever.

Dans cette position critique, le général Foissac-Latour, d'après l'avis du conseil de guerre, fit évacuer le fort *Saint-Georges*, que le général Elsnitz menaçait d'enlever d'assaut, et qui employait, pour la seule défense d'un ouvrage extérieur, près de deux mille hommes, le tiers de ce qu'il restait de combattans. Huit cents hommes étaient employés à la citadelle, sous les ordres du gé-

néral Monnet. La garnison de *Saint-Georges*, sous les ordres du général Meyer, occupa *Migliaretto* et l'*Ile du Thé;* le reste était employé au front de *Pradella*, et sur les divers points de l'enceinte du côté de l'est : la réserve ne pouvait être de plus de 900 hommes.

Le péril était pressant; l'ouvrage à corne, presque entièrement détruit, fut abandonné par les Français dans la nuit du 26 au 27. Leurs mines produisirent peu d'effet; celles préparées pour faire sauter la digue qui servait de communication avec la place, devaient ouvrir un large passage aux eaux du lac supérieur; et cette inondation, le dernier moyen de prolonger la défense, était même redoutée, à cause de la submersion que pouvaient produire ces eaux soutenues à douze pieds au-dessus du niveau de celles du lac inférieur; mais les mines de la digue soufflèrent, et la principale coupure, loin de former un nouvel obstacle, ne reçut pas six pouces d'eau, et servit de tranchée contre le saillant de la demi-lune de *Pradella*.

Cependant le feu des batteries autrichiennes fut doublé : elles tirèrent jusqu'à douze mille coups dans les vingt-quatre heures. La porte de *Pradella* fut détruite, et tout ce quartier réduit en cendres. Toutes les défenses étaient ruinées, les revêtemens écroulés, la ville presque ouverte. Les travailleurs, découragés, ne pouvaient, sous cette pluie de fer, relever deux pieds de terre, ni mettre une pièce en batterie. La garnison, qui perdait par le feu ou par les maladies 400 hommes par jour, se trouvant réduite à 3,500 combattans, et ne suffisant plus au service et à la police intérieure, était hors d'état de soutenir l'assaut dont elle était menacée.

Le général Kray envoya le lieutenant-colonel Orlandini, officier du génie autrichien, porter au commandant de *Mantoue* une dernière sommation, et les preuves officielles que la retraite des deux armées françaises au-delà des *Apennins* ne lui laissait aucun espoir d'être secouru.

Le général Foissac-Latour mit en délibération, dans un conseil de guerre formé de

quarante cinq-officiers supérieurs de toutes armes, la question de savoir si la place, ne pouvant être plus long-temps défendue par aucun effort de l'art, il était possible de soutenir l'assaut avec si peu de forces, s'il était utile d'y compromettre les débris de la garnison, ou si l'on devait se résoudre à capituler. Six de ces chefs déclarèrent que la place pourrait tenir encore deux ou trois jours, et deux seulement se refusèrent à reconnaître la nécessité de capituler. Le général Foissac-Latour s'y décida sur l'avis de la majorité du conseil. Il fit proposer au général Kray de prendre pour bases de la capitulation les conditions qui avaient été accordées en 1797 au général Wurmser, dans une position semblable. Il demandait que la garnison « fût renvoyée par le chemin le plus » court, et par marches militaires à l'armée » française qui occupait la rivière de *Gênes* ». Le général Kray exigea qu'elle se rendît prisonnière de guerre. Après une réplique très-ferme du général français, on convint, comme terme moyen, que la garnison, considérée

comme prisonnière, serait renvoyée en France; mais que les officiers ne s'y rendraient, sur leur parole de ne pas porter les armes contre les Alliés, qu'après avoir séjourné trois mois dans les États héréditaires, comme otages. La capitulation fut conclue à *Castelluccio*, le 28 juillet; et le 30, la garnison de *Mantoue* sortit par la citadelle avec les honneurs de la guerre, et déposa les armes sur le glacis.

Si l'on rapproche l'époque et les circonstances de la prise de *Mantoue*, du tableau que nous avons présenté de la distribution des forces respectives des Alliés et des Français, on jugera de son importance pour les opérations ultérieures : l'Italie entièrement reconquise, toutes les forces des Alliés, tous leurs moyens, tous leurs approvisionnemens rassemblés au moment de l'arrivée des renforts mettaient un si grand poids dans la balance, que rien ne pouvait compenser pour la République l'avantage de la diversion causée par la défense de *Mantoue*. Cette place avait pris, dans cette circonstance et dans l'en-

semble des affaires, une importance d'autant plus grande qu'elle avait perdu celle de sa position comme appui, comme objet des opérations des armées. Tant qu'elle occupait le général Kray et son armée, le général Souwarow ne pouvait agir à la fois avec vigueur du côté de la Suisse, et sur le comté de Nice; le nouveau plan de défense des frontières de France s'établissait, pendant cet état d'attente et d'observation, tout à l'avantage du parti inférieur en nombre; et chaque jour qu'il était prolongé était activement employé à réparer des pertes et à préparer de nouveaux obstacles au grand effort, à l'attaque générale méditée par les Alliés : le général Souwarow reprit par la chute de *Mantoue* toute la liberté de ses mouvemens, il rentra dans la combinaison des secours mutuels et alternatifs entre l'armée de l'Archiduc et la sienne. *Mantoue* fut pour le général Kray un beau trophée de sa victoire de *Magnano*.

CHAPITRE VI.

Positions et mouvemens des armées en Suisse et sur le Rhin. — *Le général Masséna reprend l'offensive.* — *Belles manœuvres du général Lecourbe.* — *Opérations maritimes; réunion des escadres française et espagnole.* — *Arrivée de l'armée russe sous les ordres du général Korsakow en Suisse.* — *Mouvemens de M. l'Archiduc sur le* Haut-Rhin. — *Suite de la campagne en Italie.* — *Bataille de* Novi. — *Débarquement des Anglais en Hollande sous les ordres du duc d'Yorck et du général Abercrombie.* — *Défense de la Hollande par le général Brune.*

PENDANT que de si grands coups se portaient en Italie, aucun événement important n'avait changé en Suisse la situation respective des armées de l'Archiduc et du général Masséna. L'équilibre des forces ayant été rétabli entre ces armées par les secours que M. l'Archiduc avait envoyés en Italie, il était

impossible qu'elles entreprissent rien d'important l'une sur l'autre. Cet équilibre ne pouvait être rompu par des combats particuliers, par des affaires de poste, ni même par les attaques impétueuses sur les ailes, par lesquelles les deux partis essayaient de tourner réciproquement leur droite et leur gauche très-étendues entre les lacs de *Zurich* et de *Lucerne* jusques aux sommités des grandes Alpes. Ces attaques, dont nous ne passerons point sous silence les époques et les détails essentiels, ne pouvaient ébranler les centres des deux armées, qui s'affermissaient de plus en plus dans leurs inexpugnables positions sur les deux rives de la *Limath*.

Si l'on se rappelle nos observations sur le nouveau système de guerre appliqué aux opérations offensives et défensives dans les pays de montagnes, on ne s'étonnera point que deux armées d'égale force aient été, pour ainsi dire, paralysées ; et quand même il serait vrai que Masséna eût reçu des renforts qui lui auraient donné une supériorité momentanée, elle ne pouvait être encore assez

considérable pour tenter une grande opération; car si l'on n'a point assez de forces pour exécuter ces grands mouvemens et tourner au loin, en suivant les pendans des eaux, les appuis de l'une des ailes d'une armée, pendant qu'on la tient en échec sur son front, on ne peut se promettre un succès qui doive changer la situation générale. D'ailleurs, Masséna, menacé du côté du Valais, ne pouvait risquer le sort d'une bataille dont la perte eût découvert aux Alliés, la seule partie des frontières de la France que la nature et l'art aient laissée sans défense.

Après les sanglans combats des lignes de *Zurich*, l'Archiduc et le général Masséna, en occupant ces positions opposées, n'en connurent toute la force qu'après avoir vainement cherché à déposter leurs avant-gardes respectives. L'Archiduc avait fait attaquer, le 8 juin, la position du *Mont-Albis* sans aucun succès; peu de jours après, Masséna, ayant attaqué à son tour la partie de l'armée autrichienne qui était en avant de *Zurich*, fut, malgré un premier avantage, forcé de

rentrer dans sa position : l'Archiduc fit raser les anciens retranchemens de Masséna, parce que, dans aucun cas, ils ne pouvaient lui servir, et qu'ils auraient pu lui nuire, s'il eût été contraint d'évacuer *Zurich;* il donna le commandement de sa gauche au-delà du lac, dans le canton de *Schweitz,* au général Jellachich, et plaça son quartier-général à *Klotten.*

Masséna porta le sien à *Lenzbourg*, perfectionna sa ligne, fit reconnaître et marquer un camp au confluent de la *Reuss* et de l'*Aar,* et rapprocha jusques à la rive gauche de la *Sihl* la partie du corps du général Lecourbe, qui couvrait le lac de *Zug* et l'intervalle entre le lac de *Zurich* et celui de *Lucerne :* il cherchait à pénétrer dans les vallées qui entourent le *Saint-Gothard,* et dans lesquelles l'arrière-garde commandée par le général Loison et les corps des généraux Bellegarde et Haddick s'étaient livré de rudes combats; ce n'était plus qu'un affreux désert.

Vers la fin de juin, l'Archiduc, s'apercevant que Masséna recevait des renforts,

donna ordre au général Sztarray, qui commandait le corps d'observation sur la rive droite du Rhin, et avait son quartier-général à *Donaueschingen*, d'inquiéter les postes des Français, et d'attirer leur attention sur l'Alsace : les généraux de Meerfeldt et Görger resserrèrent dans les environs de *Kehl* la division du général Legrand, dont les postes furent attaqués et chassés d'*Offenbourg;* le général Giulay fit replier les postes français en avant du *Vieux-Brisach* et aux environs de *Hochstadt.*

De son côté, le général Masséna renforça sa gauche au-delà du Rhin, dans la position de *Lörrach*, acheva de mettre *Bâle* en état de défense, et donna au général Legrand l'ordre et les moyens d'agir offensivement.

Le 4 juillet, le corps du général Görger, posté à *Renchen* et *Appenweyer*, fut vivement attaqué par les Français : ils s'avancèrent jusques à *Oberkirch;* il y eut un combat très-sanglant entre les hussards de *Blankenstein* et quelques compagnies de grenadiers français.

Le 6 juillet, le général de Meerfeldt fut aussi attaqué par le général Legrand, qui, entourant *Offenbourg* avec plusieurs colonnes, le força d'évacuer ce poste, et le poussa jusqu'à *Ortemberg*, qui fut pris et repris. L'engagement fut vif; le colonel Keglewich des hussards de l'empereur y fut tué.

Le général Sztarray, ayant fait soutenir le corps du général Meerfeldt, celui-ci attaqua les Français entre *Offenbourg* et *Gengenbach*, le 9 juillet, les força d'évacuer de nouveau *Offenbourg*, et reprit ses postes à l'entrée de la vallée de la *Kintzig*.

A peu près dans le même temps, le général Masséna fit un mouvement pour tâter l'aile gauche de l'armée de l'Archiduc, qu'il savait être affaiblie par les détachemens des corps des généraux Bellegarde et Haddick.

Le général Lecourbe se porta en avant de la ligne qu'il occupait entre la *Sihl* et le lac de *Lucerne*, pour enlever une batterie placée à *Brunnen*, parce qu'elle gênait beaucoup la communication par le lac entre ses postes dans l'*Unterwalden* et ceux dans le

canton de *Zug*, qui couvraient le centre de l'armée française et les revers du *Mont-Albis*.

Le 3 juillet, à la pointe du jour, tous les avant-postes du général Jellachich furent attaqués et forcés; la colonne française qui marcha le long du petit lac d'*Égéri*, s'empara du poste de *Jost-Berg*; mais elle ne put s'y maintenir, et fut repoussée au-delà du petit lac jusques à *Unter-Égéri*.

Une autre colonne, conduite par le général Lecourbe lui-même, marcha entre le lac de *Lowertz* et le lac de *Lucerne*, soutenue par des bateaux armés; et, après plusieurs attaques de postes, parvint jusques à *Brunnen*, où le major Porson enleva la batterie de six pièces, mais fut vivement poursuivi par le major Etwoes, qui rétablit les postes autrichiens sur toute la ligne.

Masséna fit aussi, le 11 juillet, un mouvement sur la rive droite du Rhin en avant de Bâle, et porta une avant-garde jusques à *Wehr* du côté de *Seckingen*.

Le général Hotze avait repris, dès le 14 juillet, le commandement de la gauche de

l'armée de l'Archiduc : soit qu'on eût exagéré les renforts qu'avait reçus Masséna, soit que, retenu par les motifs que nous avons exposés, il n'eût pas osé se compromettre, il avait laissé échapper le moment favorable. Les secours arrivés successivement d'Allemagne et du Tyrol avaient mis l'Archiduc en état de renforcer sa gauche avant l'arrivée des Russes; et dès le 1er août, le général Hotze fit attaquer les postes avancés du général Lecourbe dans la petite vallée appelée *Issthal*, à la rive gauche du lac de *Lucerne* au-delà de l'entrée de la *Reuss*. Les troupes françaises, poussées jusques à *Bauen*, furent soutenues par la 109e demi-brigade, qui rentra dans l'*Issthal*, reprit ses postes, et força les Autrichiens à se retirer.

Ce premier mouvement offensif de la gauche de l'Archiduc était combiné avec ceux qui se préparaient dans le haut Valais, où un grand nombre d'habitans armés et formés en compagnies s'étaient réunis aux Alliés, et inquiétaient sans cesse les postes du général Thureau.

Avant de reporter l'attention de nos lecteurs en Italie, où le général Souwarow, par ses mouvemens vers la frontière du Piémont, et ses attaques sur *Fenestrelles* et *Coni*, n'avait pas mieux réussi à faire évacuer le pays de Gênes, nous rattacherons ici en peu de mots le fil des événemens de la guerre maritime, qui acquirent tout à coup une plus grande importance.

Sur le continent, les armées françaises essuyaient des revers aussi constans que l'avaient été leurs succès; la République, perdant la supériorité du nombre, ne reproduisait qu'avec les plus pénibles efforts des armées tout au plus égales à celles des Alliés.

Et sur l'Océan, où l'on doutait avec raison que ni la France ni l'Espagne pussent hasarder une escadre, où toutes les opérations de guerre semblaient réduites de la part de l'Angleterre à une facile observation des débris des trois marines bloquées dans les ports les plus séparés par la nature et par la seule situation de l'Angleterre, nous voyons tout

à coup paraître, d'une manière offensive, une flotte combinée française et espagnole, la plus forte par le nombre et par le rang des vaisseaux, qui ait tenu la mer depuis la réunion de 1779 pour la descente en Angleterre.

On trouva d'autant plus extraordinaire le succès des manœuvres audacieuses, mais aussi très-habiles des amiraux Bruix et Mazaredo, que les avantages que donnaient aux amiraux anglais le temps nécessaire pour la préparer les parages où elle devait s'effectuer, et les vents qui pouvaient la favoriser, rendaient cette réunion très-difficile.

Le gouvernement anglais répara le manque de vigilance et la surprise de la sortie de la flotte de Brest, en portant dans la Méditerranée des forces bien supérieures à chacune des deux escadres françaises et espagnoles, si elles restaient séparées, et plus qu'égales, si elles parvenaient à se réunir.

Les côtes de l'Océan, depuis le *Texel* jusques à *Cadix*, et même après la sortie de la flotte espagnole jusqu'au détroit de *Gibraltar*,

se trouvèrent alors entièrement dégarnies de forces navales : on se félicita à Londres de ce que les rebelles d'Irlande n'avaient plus de secours à espérer de la France ; et voyant le théâtre de la guerre transporté, concentré dans la Méditerranée, le Gouvernement chercha à tirer avantage de cette circonstance. Il combina avec la cour de Pétersbourg une expédition contre la Hollande, dont les apprêts furent si considérables et si activement pressés dans les ports de la Baltique et dans ceux de la Manche, que les côtes de la Belgique et de la France en furent également menacées ; ce n'était pas une vaine menace de la part de deux puissances qui y destinaient plus de 40,000 hommes de troupes fraîches, une immense artillerie, des moyens de marine surabondans, et qui n'avaient aucun obstacle à vaincre à la mer, pas un combat à livrer, à peine une croisière à établir ; puisque la seule présence d'une escadre anglaise dans la Manche suffisait pour ôter à l'escadre hollandaise du Texel toute espérance d'être dégagée.

Au milieu de ce prodigieux développement de toutes les forces navales, et l'on peut dire presque de tous les moyens de navigation, de toutes les armes des dominateurs des mers, la flotte française, que les vents avaient si bien servie pour entrer dans la Méditerranée, et qu'on y considérait comme réfugiée, et sinon aussi éloignée, du moins plus séparée des Espagnols qu'elle ne l'était à Brest, se hasarda à la mer, parut sur les côtes d'Italie; et trompant encore une fois la vigilance, déjouant les combinaisons des amiraux anglais, alla joindre à Carthagène la flotte espagnole que l'amiral Mazaredo y avait conduite à la faveur du mouvement de celle de Brest.

Les deux flottes firent voile de Carthagène, passèrent le détroit, mouillèrent et se ravitaillèrent à la rade de *Cadix*. Avant que l'amiral anglais eût pu s'assurer des mouvemens de la flotte française et de sa réunion avec les Espagnols, lever ses croisières, rallier toutes ses forces et profiter des mêmes vents, pour passer aussi le détroit et se mettre

dans les eaux de la flotte combinée, celle-ci ayant rallié le vaisseau français *le Censeur* et quelques vaisseaux espagnols, partit de Cadix, le 21 juillet, forte de 47 vaisseaux de ligne, et fit voile au nord-ouest.

On a vu les principaux efforts de la coalition dirigés d'abord vers le midi, et la plus grande partie des forces des deux cours impériales employées à reconquérir l'Italie, tant que les armées de l'Archiduc et de Souwarow furent assez rapprochées pour appuyer réciproquement leurs flancs sans être forcées de les dégarnir; ce concert facile, ces secours mutuels assurèrent les succès communs et les rendirent très-rapides. Mais bientôt les opérations de l'Archiduc, qui cependant étaient les plus importantes, furent suspendues et subordonnées aux événemens de la guerre d'Italie, où de plus grands hasards, des fautes graves, une résistance plus opiniâtre qu'on ne l'avait supposée, forcèrent les Alliés, malgré leur grande supériorité, à retirer de leur armée de Suisse des corps si considérables, qu'elle fut réduite à l'inaction

dans la saison et dans les circonstances les plus favorables pour agir.

La cour de Vienne, pressée de recouvrer *Mantoue* et la Lombardie, voulut profiter de ses premiers avantages en Italie, et les consolider par l'entière évacuation des Français. Peut-être que, si l'on eût donné ou conservé à l'Archiduc des moyens suffisans pour achever de délivrer la Suisse et de rétablir son indépendance, si l'on n'était entré dans le Piémont qu'après avoir occupé avec des forces suffisantes les sommités des grandes Alpes, et fermé les plus dangereuses issues vers le cœur de l'Italie, on aurait atteint le but; on aurait mieux couvert les frontières du Tyrol et de l'ancien État de Venise; et les victoires du général Souwarow eussent avancé davantage l'exécution du plan général des Alliés.

Nos lecteurs auront remarqué, dans l'exposé que nous avons fait de la distribution des forces respectives, que le gouvernement français ne s'était point mépris sur la véritable destination de l'armée auxiliaire russe;

que, pendant qu'il ordonnait à ses généraux des armées d'Italie de faire les derniers efforts pour se maintenir le plus long-temps possible dans l'État de Gênes, il avait porté en Suisse, au centre de la ligne de défense, la meilleure partie de la réserve de l'intérieur et des nouvelles levées, et formait une armée sur le *Rhin* pour l'opposer à celle que l'Archiduc allait y rassembler.

De nouvelles scènes, un nouveau théâtre de guerre, allaient s'ouvrir aux frontières septentrionales de la République. Dans le même temps, les Alliés menaçaient de pénétrer dans les départemens formés des provinces de Provence et de Dauphiné; et, méditant du côté de la ci-devant Franche-Comté une invasion plus décisive, ils divisaient l'attention et les forces des Républicains.

Le plan de la coalition était entièrement développé; mais toutes les forces qui devaient concourir à son exécution ne pouvant, ainsi que nous l'avons démontré, être arrivées ou débarquées sur les points où elles devaient agir, avant la fin du mois d'août, il

restait encore quelques instans aux armées françaises pour profiter de l'équilibre de force momentanément rétabli par le dernier appel des conscrits.

Comme, à la reprise des hostilités, le Directoire fit attaquer simultanément sur toute la ligne avant que l'armée du général Souvarow eût joint celle du général Kray, et que l'Archiduc eût achevé de rassembler l'armée autrichienne; de même cette fois, le gouvernement français, en faisant un grand effort pour reprendre l'offensive partout à la fois, essaya de prévenir les réunions des renforts attendus par les Alliés sur le Rhin et en Italie. C'était une combinaison très-juste, puisque, d'une part, la lenteur des marches de la seconde armée auxiliaire russe, à laquelle se joignait le corps du prince de Condé, et d'un autre côté le siége de *Mantoue*, occasionnaient pour le moment, dans les armées impériales, une différence d'environ 70,000 hommes à l'avantage des Français, et que le ralliement des réserves de l'intérieur et des nouveaux bataillons de conscrits avait produit un re-

crutement à peu près de la même force dans les armées de la République. Ainsi, pendant quelques jours, en supposant que l'armée du général Kray fût retenue devant *Mantoue*, et que le mouvement offensif s'exécutât avant que la seconde armée russe fût à portée d'entrer en action, les Français avaient sur le *Haut-Rhin* l'avantage du nombre, et pouvaient en Italie balancer à 10,000 hommes près, sinon toutes les forces du général Souwarow, du moins celles qu'il avait sous la main, et avec lesquelles il couvrait les siéges de *Tortone* et de *Coni*.

Pour faire connaître les faits importans qui ont marqué le début de cette reprise des opérations, nous ne saurions choisir un ordre plus clair et plus satisfaisant pour nos lecteurs que celui des mouvemens exécutés à peu près à la même époque par les quatre armées françaises ; car, pour bien démêler le fil des événemens, il faut d'abord se placer du côté des attaquans, et prendre dans leurs desseins, dans le tissu de leurs plans, rem-

plis ou échoués, la substance d'une impartiale narration.

Quatre points principaux fixaient l'attention du gouvernement français. 1°. L'état de *Génes*, dont l'occupation prolongée jusques à l'arrière-saison pouvait seule garantir les frontières méridionales de la France de l'invasion méditée par le général Souwarow. Là les armées étaient en présence, et chacun des deux partis avait recueilli tous ses moyens.

2°. La frontière du *Mont-Blanc*, de l'*Isère* et des *Basses Alpes*, vis-à-vis de laquelle les Alliés n'avaient que des corps d'observation qui occupaient les postes à l'entrée des vallées, et n'étaient pas assez forts pour enlever les sommités, ou pour s'y maintenir.

3°. La *Suisse*, dont l'entière évacuation aurait découvert le cœur de la France, et dont cependant la défense ne pouvait être assurée pour le reste de la campagne, si l'on ne dépostait les Impériaux des cimes les plus élevées des grandes *Alpes*, et si on n'occupait de nouveau les communications avec

l'Italie, jusqu'à ce que les neiges vinssent fermer ces abîmes déjà couverts de sang, et dans lesquels devaient se précipiter encore une fois tant de braves, pour s'y disputer l'avantage de la position générale, et peut-être décider avec le sort de la Suisse celui de la France.

4°. Le *Bas-Rhin*, où les Impériaux renforçaient peu à peu l'armée d'observation, à laquelle allaient se joindre un corps russe, et plus tard les contingens de l'Empire.

Ordonner au général Joubert de descendre les *Apennins* pour livrer bataille à l'armée du général Souwarow, et favoriser ce mouvement par celui des différens corps de l'armée des Alpes sous le général Championnet : savoir, par sa droite, vers *Coni*, afin d'y retenir un plus grand nombre de troupes ; et par sa gauche, dans les vallées qui servent d'issue aux passages du *Mont-Cénis* et du *Saint-Bernard*, afin de soutenir les attaques dans le *Haut-Valais* ;

Faire engager par Masséna une action générale pour chasser des petits cantons et du

Saint-Gothard la gauche de l'armée de l'Archiduc, forcément étendue, et trop affaiblie depuis le passage des corps de Bellegarde, de Laudon et de Haddick à l'armée de Souwarow;

Opérer sur le *Bas-Rhin*, sur la rive droite encore dégarnie de troupes, et couverte d'une riche moisson réservée aux armées alliées, une diversion puissante qui forçât l'Archiduc, sinon à venir au secours du général Sztarray, du moins à n'attendre de la Souabe menacée aucun renfort, au moment où lui-même serait vivement attaqué.

Tel fut, depuis *Mayence* jusqu'à *Génes*, le nouveau plan d'offensive résolu par le gouvernement français.

Du côté du nord, il n'y avait lieu qu'à des opérations défensives; mais comme elles ne pouvaient se lier aux opérations du côté de l'est, nous n'anticiperons point, et nous allons d'abord fixer celles-ci à leurs places, à leur ordre de date, sans parler encore de l'expédition combinée par les Anglais et les Russes contre la Hollande.

Nous avons fait observer que c'était sur la frontière de Suisse que le danger était le plus pressant pour le Directoire, et qu'il lui avait été le plus facile de porter des renforts, qui, arrivant successivement par différentes routes, étaient dirigés en même temps sur le centre et sur les ailes de l'armée de Masséna, tandis que l'Archiduc ne pouvait recevoir les divisions russes que par *Schaffhouse*, en arrière de sa droite, et toutes à la fois, à une époque fixe et connue. Cette augmentation de forces devait être sans doute considérable et composée de très-bonnes troupes, surtout d'une excellente infanterie; mais c'était leur premier essai dans la guerre de montagnes, à laquelle il fallait sur-le-champ les employer; elles ne pouvaient valoir ces corps de troupes autrichiennes, mêlées de montagnards, Tyroliens et Suisses, qui avaient défendu le *Vorarlberg*, reconquis les *Grisons* et le *Saint-Gothard*, et la plus grande partie des petits cantons. Le général Souwarow ayant entrepris et couvrant à la fois les siéges de *Coni* et de *Tortone*, qui de-

vaient entraîner la prise de *Gênes*, et achever le cours de ses conquêtes en Italie, ne pouvait, jusqu'à ce que l'armée du général Kray fût réunie à la sienne, rendre à l'Archiduc le corps du général Bellegarde, qui avait d'ailleurs beaucoup souffert; et ce n'était pas assez de la faible diversion dont il avait chargé le général Haddick du côté du Valais pour que l'Archiduc pût se flatter de rétablir la balance entre ses forces et celles de Masséna, si celui-ci pouvait agir avant l'arrivée des Russes. Masséna l'attaqua en effet et remporta un grand avantage; il remplit sa tâche dans l'ensemble des opérations convenues, et déposta entièrement l'aile gauche de l'armée autrichienne. Joubert et Moreau trouvèrent au contraire, en Italie, le général Souwarow, déjà supérieur en nombre, renforcé encore par le corps d'armée du général Kray, à qui la reddition de *Mantoue* avait permis de rejoindre la grande armée.

Recueillons maintenant les détails de ces deux actions mémorables. Quoique le général Masséna eût depuis quelque temps reçu

des nouveaux Directeurs l'ordre de reprendre immédiatement l'offensive, il avait résisté à cet empressement indiscret de son gouvernement, jusqu'à encourir sa disgrâce et l'ordre de quitter le commandement de l'armée. Sans doute qu'ayant calculé la plus grande diligence que pourraient faire les troupes russes, il préférait de mûrir son projet et de porter un coup d'autant plus sûr, en le différant, que chaque jour augmentait sa force numérique, sans que l'Archiduc pût ni l'empêcher, ni se procurer le même avantage. Il paraît aussi que le manque de ressources et la difficulté des subsistances dans un pays usé par un si long séjour de deux grandes armées, et d'ailleurs si peu productif, avaient retardé ses apprêts, et même inspiré du dégoût à une partie de l'armée.

Les premières colonnes du corps d'armée russe de 26,000 hommes, aux ordres du général Korsakow, devaient arriver à *Schaffhouse* du 18 au 19 août; le général Masséna commença son mouvement le 12 août; il avait renforcé son aile droite com-

mandée par le général Lecourbe, autant qu'il l'avait pu, sans trop dégarnir son centre vis-à-vis de *Zurich*, et sa gauche appuyée au *Rhin*. Comme il se proposait de détacher entièrement cette aile droite, dont les marches, les manœuvres et les attaques dans toute la masse des grandes Alpes depuis le Valais jusqu'au lac de *Zurich*, devaient être entièrement indépendantes de celles de son centre et de sa droite, il s'attacha à fixer du côté opposé l'attention de l'Archiduc, parvint à lui dérober, par des attaques très-vives sur le centre de sa position, les renforts qu'il avait donnés au général Lecourbe, et l'empêcha de faire la même manœuvre par sa gauche, et de soutenir les généraux Jellachich et Simpschen. Ceux-ci n'occupaient sur la *Haute-Reuss*, et dans l'intervalle entre le *Saint-Gothard* et le lac de *Zurich*, que les points principaux d'une chaîne de positions trop étendues : ces différens corps, dont l'ensemble n'était pas de plus de 20,000 hommes, ne pouvaient ni former des réserves suffisantes pour

arrêter les colonnes qui tenteraient de couper leurs communications, ni se soutenir par eux-mêmes malgré les avantages du terrain dans des postes isolés, ou dans des camps qui pouvaient être tournés et pris à revers par des forces supérieures.

Les 13 et 14 août, le général Masséna fit engager à sa gauche, dans les environs de Baden, quelques affaires d'avant-poste.

Le 27, à la pointe du jour, et à la faveur d'un épais brouillard, il porta une colonne au-delà de la *Limath*. Elle enleva d'abord une des grand-gardes, pénétra dans le camp de la cavalerie, où un régiment de dragons et quelques escadrons de hussards eurent à soutenir un choc très-vif, et furent maltraités. Cette surprise répandit l'alarme à *Zurich*; les Français avaient poussé jusqu'aux accès de la ville, à travers de laquelle l'Archiduc fit passer des troupes fraîches; ils avaient aussi pénétré jusque sur les derrières de la ligne; attaqués à leur tour par des forces supérieures, et pris en flanc par deux batteries, ils se défendirent avec obstination; il y eut

beaucoup de sang de versé, et malheureusement les Suisses des deux partis se rencontrèrent et se chargèrent avec fureur. Enfin le général Masséna retira ses colonnes sur la rive gauche de la *Limath*, et le 28 le centre de chaque armée se trouva dans son ancienne position.

Pendant cette attaque, toutes les colonnes de la droite, dont la force totale en-deçà et au-delà du lac de *Lucerne* était (y comprenant la division du général Thureau dans le Valais) d'environ 30,000 hommes, s'ébranlèrent toutes à la fois, et se dirigèrent sur les principaux postes occupés par les Impériaux.

La division française commandée par le général Chabran passa la *Sihl*, surprit ou fit replier les postes autrichiens sur la rive occidentale du lac de *Zurich*, gravit les hauteurs de *Richterswyl*, *Etzel* et *Schindelleggi*, tourna et attaqua avec avantage un corps autrichien assez considérable, qui occupait cettte forte position entre *Lachen* et *Einsiedeln* (*Notre-Dame-des-Hermites*). Ce

corps intermédiaire entre le centre de l'armée autrichienne et l'aile gauche, qui, occupant le cours de la *Reuss*, couvrait les cantons de *Schweitz* et d'*Uri*, fut presque en entier détruit, pris ou dispersé. Il était sous les ordres du général Jellachich; celui-ci, obligé d'abandonner ses postes sur le lac de *Zurich*, ne put même pas tenir celui de *Rapperschwyl*; il découvrit le canton de *Glaris*, et se retira sur le centre de l'armée. Les Français poussant leurs éclaireurs jusqu'à la vue de *Pfefficon*, menacèrent de tourner la position de *Zurich*. Ce premier succès interrompit la communication du reste de l'aile gauche de l'Archiduc avec le centre de son armée, et favorisa les mouvemens et les attaques du général Lecourbe sur *Schweitz* et sur tout le cours de la *Reuss*, depuis *Altorf* jusqu'au mont *Saint-Gothard*. Le développement de ce front d'attaque était d'environ dix-huit à vingt lieues communes (onze milles d'Allemagne).

Quand on observe attentivement l'ensemble des *Grandes-Alpes*, on reconnaît

dans la formation de leurs masses la marche constante de la nature; les eaux, délaissant les parties supérieures où de grands réservoirs sont comme suspendus, produisent partout des effets semblables, malgré leur intarissable variété. Elles sillonnent plus ou moins profondément la surface du globe, arrondissent des collines, divisent des coteaux, séparent des montagnes; les torrens qui s'échappent sous les neiges et les glaces tombent, en suivant différentes directions, dans des vallées si resserrées, si profondément excavées par le ravage de leurs eaux, que les escarpemens de ces montagnes enchaînées les rendent inaccessibles dans toute autre direction que celle du lit de ces mêmes torrens qui ont forcé leur passage; il faut donc remonter jusqu'à leur source pour pouvoir pénétrer d'une vallée dans l'autre, pour être libre de choisir entre ces issues en les dominant, pour ouvrir ou fermer à son gré ces barrières que le cours capricieux des eaux a élevées entre ces masses brisées et entassées dans les commotions du globe; il

est vrai de dire que ces torrens ont ouvert aussi, dans ces grands escarpemens, quelques issues latérales par lesquelles on peut communiquer d'une grande vallée à l'autre, en suivant le cours des ruisseaux et saisissant leur point de contact sur les revers opposés ; mais on conçoit que ces communications transversales doivent être rares et hérissées de plus d'obstacles et de difficultés que les passages par les hautes vallées principales.

Le mont *Saint-Gothard*, le mont *Furca* et le *Grimsel* forment, pour ainsi dire, le nœud des quatre principales chaînes des Alpes de la Suisse; on peut s'en former une idée simple et très-exacte, en remarquant que la division des vallées et le partage des eaux sont à peu près dans la direction des quatre principales aires de vent.

Au *nord* et sous la crête du *Saint-Gothard*, la *Reuss* se précipite par la vallée d'*Urseren;* et, après avoir creusé les abîmes du *Pont-du-Diable*, resserrée dans son lit par les deux grandes chaînes parallèles qui séparent le

canton d'*Uri* de ceux de *Glaris* et d'*Unterwald*, elle forme, d'*Altorf* à *Lucerne*, le lac justement appelé des *Quatre-Cantons* : elle reprend ensuite jusqu'à son embouchure, ou plutôt sa réunion avec l'*Aar* et la *Limath*, sa direction vers le nord ; elle partage la Suisse, ouvre la principale et la plus courte communication entre l'Allemagne et l'Italie, et servant, pour ainsi dire, d'échelle entre les différentes latitudes de la Suisse, elle offre de grands avantages à celle de deux armées, à peu près d'égale force, qui peut se rendre maîtresse de tout son cours.

A l'*est* sont les glaciers du *Rhin* et les principales sources de ce fleuve, qui prend d'abord son cours vers l'orient par la vallée de *Dissentis*.

Au *sud*, sous *Airolo*, le *Tésin* s'échappe par la vallée de *Bellinzona*, vers le lac majeur.

A l'*ouest*, sous le *Furca* et le *Grimsel*, sont les glaciers et les sources du *Rhône* et de l'*Aar*, qui tombent dans le *Valais* et dans l'*Oberland*, arrosent toute la partie occiden-

tale de la Suisse, vaste et magnifique bassin formé par les *Alpes* et les monts *Jura*.

Le général Lecourbe, qui fut soldat intrépide et officier très-éclairé, né montagnard, ardent chasseur, avait particulièrement étudié la guerre de montagnes. Il y portait avec une rare sagacité des connaissances locales, une audace peu commune et un tact admirable : il connaissait l'importance de cette grande position de cette clef du labyrinthe des *Alpes*, et se hâta de s'en emparer ; il partagea ses troupes en quatre corps ou colonnes, dont les attaques simultanées et les réunions successives étaient combinées d'après les difcultés que chacune avait à surmonter, et les secours que la nature du pays leur permettait de se prêter mutuellement.

Le 15 août, à la pointe du jour, la position des Impériaux en avant de *Schweitz*, où se trouvaient le régiment de Stein et des corps suisses des petits cantons, fut vivement attaquée de front par le général français Boivin, à la tête de sa brigade, pendant qu'un bataillon de la 84e demi-brigade tournait cette

même position par les hauteurs de *Hacken* et de la *Miten :* les Impériaux furent dépostés, et se retirèrent par la montagne de *Bragel* sur *Glaris*.

Pendant que la colonne du général Boivin, qui avait marché par *Stein* et *Seven*, se réunissait sur *Schweitz* et *Yberg*, le général Lecourbe attaquait lui-même le poste important de *Brunnen*, sur le lac des *Quatre-Cantons*, avec une réserve de grenadiers qu'il avait embarquée sur la flottille. Il se fit soutenir par quelques compagnies qui, parties de *Gersau*, longèrent la rive droite du lac jusques à *Brunnen ;* il y eut une action très-vive au pont de la *Muthen*, qui fut emporté, sous le feu de l'artillerie, par l'aide-de-camp Montfort.

Le général Lecourbe acheva de remonter le lac avec sa flottille, pour seconder l'attaque, centrale et difficile d'*Altorf*, qu'il avait confiée au général Porson, chef de son état-major : une partie des troupes qui y étaient destinées marcha sur *Seedorf*, par les revers du *Rostok*, et l'autre descendit d'*Engelberg*

et fut dirigée sur *Altighausen :* divers combats très-meurtriers s'engagèrent à *Seedorf*, à *Altighausen*, à *Fluëlen*, un peu au-dessus de la chapelle de *Guillaume-Tell*, où Lecourbe débarqua avec ses grenadiers; enfin il attaqua à *Altorf* le corps du général Simpschen, qui fut forcé, sur la fin du jour, de se retirer par la vallée de *Schœckenthal*, après avoir rompu ses ponts sur la *Reuss*.

Pendant que le général Lecourbe s'ouvrait l'entrée de la vallée inférieure de la *Reuss*, en occupant *Altorf*, le général Loison, auquel il avait ordonné de se porter avec la 100e demi-brigade et une réserve de grenadiers sur *Wasen*, dans la vallée d'*Urseren* arrivait après une marche très-pénible, par le *Gadmenthal*, à travers les neiges et les glaces, à l'entrée de la vallée devant le fortin du *Meyenthal*, hexagone revêtu, placé entre les précipices du torrent du *Meyen* et des rochers coupés à pic; un seul sentier, foudroyé par l'artillerie et la mousqueterie, conduisait à ce fortin, défendu par trois

cents hommes : il fut emporté d'assaut.

Le général Lecourbe ayant dispersé et fait poursuivre dans le *Maderanerthal*, sur la rive droite de la *Reuss*, quelques postes autrichiens qui tenaient encore et gênaient la marche, se pressa de remonter la *Reuss*, et d'aller au-devant du général Loison, dont il n'avait reçu aucune nouvelle : il rencontra un bataillon de la 109e demi-brigade, que ce général envoyait pour établir sa communication avec lui.

Alors il réunit ses forces pour s'emparer du *Saint-Gothard*, marchant à la rencontre de sa colonne de droite, que le général Gudin avait dû conduire par les cimes du *Grimsel* et du *Furca*, comme il avait été au-devant du général Loison, qui, la veille, avait coupé et ouvert en avant de lui la vallée d'*Urseren*.

Quoique n'ayant encore aucune nouvelle du général Gudin et du succès des combats qu'il avait dû livrer, avant de parvenir jusques au *Saint-Gothard*, le général Lecourbe ne s'arrêta point; et ne pouvant espérer de

parvenir à tourner le passage de la *Roche-percée*, il entreprit d'attaquer de front et de forcer le fameux *Pont du Diable*.

Il marcha donc, avec le général Loison, le même jour, où celui-ci avait, malgré l'excessive fatigue de ses troupes, emporté le fortin du *Mayenthal:* ils rencontrèrent, à quatre heures du soir, les premiers postes des Impériaux, et les forcèrent de se replier sur leurs retranchemens du *Pont du Diable*, appuyés au torrent de la *Reuss*, et à des rochers inaccessibles; ils se présentèrent à la tête du pont, en colonne et au pas de charge, poursuivant les Autrichiens, et comptant passer pêle-mêle avec eux; mais tout à coup le milieu du pont disparaît entre les parapets, et sépare les combattans par un abîme inattendu : une ouverture de trente pieds de largeur laisse voir le torrent au fond du précipice, et force la tête de la colonne de grenadiers à s'arrêter et à rétrograder sous le feu meurtrier de la rive opposée.

Le *Pont du Diable* fut réparé dans la nuit; et le 16 août au matin, le général Gudin,

descendant le *Saint-Gothard* par *Urseren*, parut à la rive droite.

Il serait difficile de décrire les obstacles que cette colonne du général Gudin avait eu à vaincre en remontant la vallée de l'*Aar*, pour attaquer les Autrichiens sur le *Grimsel*; ce poste, ainsi que ceux des passages du *Valais* et du *Furca*, était occupé par plus de 2,000 hommes qui, dans des positions qui pouvaient paraître inexpugnables, se défendirent avec opiniâtreté; le camp entre *Oberwald* et *Gueschenen* fut attaqué et emporté; après avoir bivouaqué sur ces cimes glacées, le général Gudin poursuivit sa marche par le mont *Furca* sur le *Saint-Gothard* et sur *Urseren*.

Ainsi le même jour 16 août, quarante-huit heures seulement après le commencement du mouvement général, le général Lecourbe, maître du *Saint-Gothard* et de tout le cours de la *Reuss*, avait rétabli ses communications avec le *Haut-Valais*, où la division du général Thureau, qui avait effectué sa jonction avec la colonne de droite, avait battu et rejeté

au-delà du *Simplon*, après une perte considérable, les postes autrichiens : le corps du colonel Strauch, qui occupait les postes du *Haut-Valais*, fut presque entièrement détruit, pris ou dispersé.

Cependant le gros des Autrichiens, en se retirant d'*Urseren* sur *Dissentis*, par les hauteurs d'*Oberalp*, s'était rallié sur les montagnes du *Crispalt*, d'où il pouvait redescendre dans la vallée; il fermait ainsi l'entrée des Grisons par les sources du *Rhin*. Le général Lecourbe, craignant que les Autrichiens ne s'affermissent dans cette position, fit tourner le *Saint-Gothard* par *Airolo;* pendant qu'avec la plus grande partie de ses forces réunies il marcha vers le lac d'*Oberalp*, et força le défilé du chemin de *Dissentis*, gardé par trois bataillons de Kerpen, qui avaient couronné les hauteurs, et couvraient en échelons les débouchés de *Giamut* et de *San-Giacomo*. Ce dernier combat fut très-sanglant : tous les généraux chargèrent à la tête des colonnes; le régiment de Kerpen repoussa plusieurs charges, mais céda enfin au nombre

supérieur de l'ennemi et à la vigueur des attaques : il fut entièrement défait, et ce ne fut que la plus petite partie de ce corps qui, poursuivi jusqu'à *Tavetsch*, parvint à achever sa retraite sur *Dissentis*.

L'Archiduc, qui ne quitta ni sa position centrale, ni son quartier de *Kloten*, recueillit et soutint, sur la ligne de la *Limath* et des lacs de *Zurich* et de *Wallenstadt*, son aile gauche entièrement enfoncée : il força de moyens pour rapprocher de lui les premières colonnes russes qui arrivaient dans ce moment à *Schaffhouse*, et auxquelles il laissa à peine un seul jour de repos ; en même temps, pour rappeler l'attention de Masséna à sa gauche, et l'engager à arrêter le mouvement de conversion du général Lecourbe, il feignit de vouloir forcer le passage de l'*Aar* au-dessous de *Baden*, et fit commencer deux ponts de bateaux, le 17 août de grand matin : le travail fut continué sous le feu des postes français de la rive gauche : huit à dix pontons étaient déjà établis; mais on s'aperçut que l'escarpement des deux rives, et le fond rocail-

leux de l'*Aar* qui ne permettait pas la tenue nécessaire des ancres, rendaient cette tentative impraticable. Le 19 août, la première division russe, conduite par le général Hotze, marcha sur le *Rigiberg* et sur *Raperschweyl*, arrêta les progrès des Français.

Tels furent, en Suisse, les succès par lesquels l'armée de Masséna concourut à l'exécution du nouveau plan d'offensive générale. Nous avons tâché de faire partager à nos lecteurs le vif intérêt de cette suite de marches et de combats, et nous nous sommes livrés à des détails plus circonstanciés que ne le permettent les bornes de cet ouvrage. Lorsque nous choisissons, pour les exposer aux regards de nos lecteurs, parmi ce grand nombre de scènes, celles dont les événemens et les acteurs tiennent de plus près au fond et à l'intérêt principal, nous nous empressons d'atteindre le dénoûment, toujours impatiemment attendu ; mais comment ne pas arrêter ses regards sur cette grande application des *marches-manœuvres* à la partie de l'Europe, au pays, au terrain, qui

offrait le plus d'obstacles à la combinaison de ces mouvemens et de ces attaques concertées? Quand on suit de la gauche à la droite, entre le lac de *Zurich* et l'entrée supérieure du *Valais*, le débouché successif des colonnes françaises sur la ligne de la *Reuss*; quand on voit le général Lecourbe, après les attaques de *Schweitz* et d'*Altorf*, s'engager avec confiance dans la vallée de la *Reuss*, et rencontrer successivement, et à point nommé, les colonnes de droite qui avaient franchi les plus grandes difficultés, et livré des combats très-vifs pour arriver à ces rendez-vous, on trouve presque du merveilleux dans le succès, malgré la supériorité du nombre du côté des Français, et la justice que tout militaire impartial rendra à la conception du plan des généraux Masséna et Lecourbe, ainsi qu'à l'intelligence des officiers et des troupes qui l'exécutèrent.

Ici les réflexions sur ces essais, ces nouveaux efforts dans la guerre de montagnes, se présentent en foule; mais attirés vers les deux autres théâtres sur lesquels se passaient

ou se préparaient à cette époque des événemens non moins importans, nous nous bornons à remarquer que les généraux Lecourbe et Loison, qui eux-mêmes depuis le commencement de la campagne n'avaient cessé de conduire la guerre dans les plus hautes montagnes, et d'y acquérir, par la variété de leurs positions et la multiplicité des actions, une expérience dont il n'y eut peut-être jamais d'exemple, avaient aussi l'avantage de commander les mêmes corps de troupes, d'avoir les mêmes officiers dont le coup-d'œil s'était formé à ce genre de guerre; aussi avons nous fait observer que, forcé de faire passer en Italie toute son aile gauche, les corps des généraux Bellegarde et Haddick, l'Archiduc n'avait pas seulement perdu la supériorité de forces, mais encore le talent et l'expérience des généraux, l'intelligence et l'habitude des soldats, que rien ne peut suppléer.

Il semble que dans les hautes montagnes le coup-d'œil militaire se forme, s'étend, et se proportionne insensiblement à une plus grande échelle d'objets et de distances; les

combinaisons s'agrandissent et se multiplient comme les masses et la variété des accidens. Dans les pays de plaine, les desseins des généraux sont plus subordonnés aux règles de l'art ; les marches se comptent, les manœuvres s'éclairent, les résistances, le temps, les ressources, tout se mesure, et presque toujours les données du problème sont connues, et souvent il est résolu avant que le sort des armes en ait décidé. Mais dans les pays de montagnes le génie du général a moins d'entraves, quoiqu'il rencontre plus d'obstacles ; il peut s'élancer au-delà des règles ordinaires, inventer des artifices, et faire des combinaisons toutes nouvelles.

La guerre de montagnes est (si l'on veut nous passer cette expression) la partie poétique de l'art de la guerre. Les forces physiques y sont continuellement exercées, et les forces morales n'y sont pas moins exaltées. Si l'air qu'on respire dans ces hautes régions raffermit les nerfs, donne au corps plus d'agilité, les idées sont aussi plus nettes, l'esprit est plus fécond en ressources, le cou-

rage est toujours audacieux ; les mouvemens sont prompts, les actions décisives, tout est vif, brillant et rapide ; aussi voit-on d'ordinaire ceux qui ont fait la guerre dans les montagnes fort épris de leur métier, parce qu'ils y ont trouvé, hélas ! comme les chasseurs, avec de grands dangers, des jouissances plus vives ; et peut-être que les parfums de l'Asie, brûlant devant le char de triomphe du vainqueur de Darius lui causèrent moins de joie que n'en dut avoir le général Lecourbe lorsqu'il rencontra, sur les bords des précipices de la *Reuss*, ses colonnes qui avaient franchi les glaces du *Saint-Gothard*.

Mais nous allons voir la fortune, contraire aux Français en Italie, dédommager les Alliés de l'échec qu'ils avaient reçu en Suisse, par une victoire remportée le même jour par l'armée du général Souwarow sur celle du général Joubert.

Depuis la prise d'*Alexandrie* et de *Mantoue*, Souwarow persistant dans sa résolution de ne laisser aucune place en arrière,

et de s'assurer de tout le plat pays, avant de rien entreprendre contre l'état de Gênes ou contre les frontières de France, faisait presser le siége de *Tortone* et resserrer de plus en plus la place de *Coni :* il observait les postes des Français à l'entrée des gorges et des petites vallées des *Apennins*, pendant que le général Klénau, qui avait poursuivi jusques à l'entrée de la rivière du Levant l'arrière-garde de Macdonald, s'emparait de *Sarzana*, du fort *Lerici*, et de toutes les défenses du golfe de *Spezzia*, où les Français n'avaient plus que le fort *Sainte-Marie*. Tous les corps de la grande armée alliée, du dénombrement desquels nous avons donné un aperçu, se rapprochaient et se rassemblaient dans la plaine, entre l'*Orba* et la *Scrivia ;* l'armée, qui avait fait le siége de *Mantoue*, conduite par le général Kray, y était attendue ; la prise prochaine de la citadelle de *Tortone* devait être l'époque et le signal de nouvelles attaques.

Depuis que le général Joubert avait reçu des mains de Moreau le commandement de

l'armée française, il avait réparti les renforts et les secours par lesquels le gouvernement français avait accru ses forces et signalé son arrivée pour relever les espérances; les restes de l'armée de Macdonald, qui formaient la droite, avaient été rapprochés de *Gênes*, et une nouvelle répartition des commandemens des divisions avait été faite relativement aux opérations ultérieures. Le général Macdonald rentra en France pour y guérir ses blessures, et y prendre un repos bien acheté par une des plus pénibles, comme aussi des plus glorieuses retraites, et qu'un succès complet à la dernière marche, ni la victoire qu'il fut si près de remporter, n'eût pu rendre plus mémorable aux yeux de ceux qui savent apprécier le vrai talent du général et sa ténacité dans l'exécution.

Le général Saint-Cyr commandait la droite; le général Pérignon, qui avait pris le commandement de l'aile gauche, reçut ordre de se porter en avant; il occupa la position avantageuse de *Millesimo*, célèbre par l'entrée de Bonaparte en Italie, *Murialto* et

Calissano, près de *Ceva*, d'où il éclairait la vallée du *Tanaro* et celle de la *Bormida*, et donnait à la ligne des avant-postes de l'armée française un appui plus solide, et qui, plus éloigné des bords de la mer, facilitait les mouvemens et ménageait aussi des moyens de retraite. La reddition de *Ceva*, dont le commandant fut jugé et fusillé à *Génes*, avait déjà causé beaucoup de dommage aux Français. Le centre et la droite de l'armée française, passant de *Montenotte* à *Campo Freddo*, poussèrent leurs avant-postes dans la vallée de l'*Erro* et dans celle de l'*Orba*; ils étaient couverts par la *Bocchetta*, et couronnaient en avant de ce défilé les revers sur la vallée de la *Scrivia*. Une avant-garde occupait le poste de *Gavi*; *Serravalle* avait capitulé le 7 août.

Le général Joubert, qui avait établi son quartier-général à *Campo Marone*, entre *Savonne* et *Montenotte*, en arrière de sa gauche, après avoir reconnu, avec le général Moreau, toutes ses positions, se détermina à faire un vigoureux effort; il résolut de livrer

bataille au général Souwarow, pour le forcer à lever le siége de la citadelle de *Tortone ;* il invita le général Moreau à retarder son départ et à l'aider de ses conseils ; celui-ci répondit généreusement à cette invitation, et prit poste sous ses ordres.

Le 15 août, après avoir détaché de sa gauche et du centre de fortes avant-gardes, et s'être emparé de positions avantageuses dans les vallées de l'*Orba* et de la *Bormida*, le général Joubert forma de ce côté trois colonnes d'attaque : la première suivit la vallée de la *Bormida*, et se dirigea sur *Acqui*, par le chemin de *Dego ;* la seconde, descendant par la vallée de l'*Erro*, marcha sur *Castel-Ferro ;* la troisième, partant du côté de *Campo Freddo*, et suivant la petite vallée de *Lemer*, et puis celle de l'*Orba*, devait déboucher par *Ovado*.

Une quatrième colonne, plus forte que les précédentes, et réellement destinée au débloquement de *Tortone*, sortit par les défilés de la *Bocchetta ;* celle-ci était conduite par le général Saint-Cyr, auquel les généraux

Moreau et Desolles s'étaient réunis pour diriger cette opération, toute semblable à celle qu'ils avaient déjà exécutée à l'époque de la bataille de la *Trebia*.

Le corps autrichien du général Bellegarde, qui occupait en avant d'*Acqui* les positions de *Terzo* et de *Bestagno*, fut vivement attaqué : le général Joubert, qui poussa son avant-garde de gauche jusqu'à *Basaluzzo*, au pied des montagnes, à la hauteur de *Novi*, rallia le soir même sa gauche et son centre à *Capriata*, où il prit son quartier; la colonne des généraux Saint-Cyr et Moreau, sortie par la *Bocchetta*, poussa jusqu'à *Novi*, s'en empara, et la ligne de l'armée française se trouva ainsi formée à la vue de l'armée alliée, sur la croupe des dernières montagnes.

Le général Souwarow, qui ce jour-là même achevait sa jonction, ou plutôt ralliait à son armée le corps du général Kray, dont la plus grande partie arriva le 12 août à *Alexandrie*, se trouvant supérieur en force, et surtout en cavalerie, chercha à atti-

rer le général français hors des montagnes, dans la plaine de *Rivalta di Scrivia*, entre *Tortone* et *Alexandrie;* il refusa donc son aile droite aux attaques impétueuses de la gauche des Français, ordonna au général Bellegarde de se replier sur l'*Orba*, et au général Kray de réunir son corps à celui du général Bellegarde, pour former l'aile droite dans l'ordre de bataille; les divisions autrichiennes qui étaient à *Rivalta* formèrent la gauche sous les ordres du général Mélas, et les divisions russes, sous les ordres du général Rosenberg, se trouvèrent au centre.

Le 14 août, les deux armées s'observèrent, et achevèrent leurs dispositions : le général Joubert s'affermit et resta sur les hauteurs dans une position oblique, la droite à la *Scrivia*, le centre à *Novi*, et la gauche à *Basaluzzo;* ce qui lui permettait de couvrir le mouvement d'une colonne qui, détachée de la droite au-delà de la *Scrivia*, devait, par *Cassano di Spinola*, suivre les montagnes qui continuent à la droite de cette rivière, et arriver sur *Tortone*.

Ce mouvement que le général Souwarow ne pouvait plus empêcher qu'en dépostant l'armée française, le décida à attaquer le 15 au matin.

Les attaques commencèrent par la droite des Alliés, commandée par le général Kray, contre la gauche des Français, où le général Joubert commandait en personne. L'affaire s'engageait à peine, lorsque ce général, voulant animer de sa présence une charge d'infanterie, et criant *en avant! en avant!* fut frappé d'une balle dans le cœur, et tomba en répétant *marchez, marchez toujours.*

Pendant que le général Kray cherchait à tourner *Novi*, le général russe Bagration l'attaquait de front; mais l'un et l'autre furent repoussés; la division russe du général Dœrfelden au centre, et l'aile gauche du général Mélas, reçurent l'ordre de soutenir Bagration, le premier par la chaussée de *Novi*, et le général Mélas en remontant la rive gauche de la *Scrivia;* mais cette double attaque n'eut pas plus de succès que celle

des généraux Kray et Bagration; le général Dœrfelden tenta vainement de gagner les hauteurs à la gauche de *Novi*.

Les deux armées étaient engagées sur tout leur front; le carnage était affreux.

A trois heures, le corps du général Kray ayant été repoussé deux fois, et se trouvant extrêmement maltraité, le général Souwarow fit tenter une seconde attaque contre les hauteurs de *Novi* par les trois divisions russes sous les ordres des généraux Dœrfelden, Bagration et Milloradowitsch; mais la résistance des Français fut telle, que, malgré les charges réitérées des Russes, ils conservèrent leur position. Le centre de l'armée alliée fut presque détruit; le général Souwarow fit soutenir et renouveler jusqu'à trois fois cette attaque avec une inébranlable constance, afin d'occuper ou du moins de contenir le centre de l'armée française qu'il ne pouvait enfoncer. Le général Moreau, qui avait repris le commandement après la mort de Joubert, y combattait de sa personne, et faisait, aussi-bien que les

généraux Saint-Cyr et Dessolles, des prodiges de valeur.

Cependant le général Mélas avec huit bataillons de grenadiers et six bataillons d'infanterie autrichienne, qui formaient l'aile gauche de l'armée alliée, ayant atteint les premières hauteurs de *Novi* du côté de *Piétale*, et fait longer la rive gauche de la *Scrivia* par le corps du général Nobili, entreprit de tourner entièrement la droite de l'armée française; il parvint jusqu'à *Serravalle*, qu'il débloqua; il occupa aussi *Arquata*, et marcha par le chemin de *Serravalle* sur *Novi*. Il fit attaquer le flanc droit des Français par la division du général Frôlich; la tête de cette attaque était formée par le premier bataillon de Fürstenberg et par la brigade du général-major de Lusignan, qui, dans la première charge, vivement repoussée, fut grièvement blessé et fait prisonnier. Le général Mélas fit soutenir cette colonne qui formait sa droite par une seconde sous les ordres du général Laudon; une troisième, conduite par le général de Lichten-

stein, eut ordre de dépasser la ligne des Français jusque sur les derrières de leur droite, saisissant en même temps les points avantageux qui se trouvaient dans les intervalles des colonnes ; le général Mélas fit protéger leur mouvement par des batteries correspondantes à leur direction ; cette manœuvre décida de la victoire.

Vers cinq heures du soir, le général Mélas attaqua en flanc avec les grenadiers de Paar ce poste de *Novi*, qui avait coûté tant de sang depuis le commencement de l'action, et que Moreau venait de renforcer dans cette partie, pour couvrir la retraite qu'il avait ordonnée ; les Français furent contraints d'abandonner *Novi*, s'y trouvant presque enveloppés : la colonne du prince de Lichtenstein avait déjà coupé leur communication avec *Gavi;* ils ne purent donc se retirer que par leur flanc gauche sur *Ovada.* Cette retraite s'exécuta d'abord en bon ordre ; mais l'artillerie ne s'étant point écoulée par le village de *Pasturana* aussi promptement qu'elle aurait dû le faire, la division

qui formait l'arrière-garde trouva ce village encombré; elle fut arrêtée, mise en désordre, et bientôt atteinte par le corps du général Karaczay, que le général Souwarow avait chargé de la poursuivre. Les généraux français Pérignon, Grouchy et Partouneaux firent les derniers efforts pour rallier cette arrière-garde, et ne purent y parvenir; tous trois furent blessés et faits prisonniers, ainsi que le général piémontais Colli. Pérignon et Grouchy furent hachés à coups de sabre. Le général Grouchy, qui, après plusieurs charges inutiles, avait rallié un gros de cavalerie, chargea avec un étendard à la main; et comme il lui fut arraché dans la mêlée, il mit son chapeau au bout de son sabre, chargea de nouveau, et cette fois fut blessé et renversé de son cheval. La nuit mit fin au combat.

Les Français avaient défendu, non pas seulement avec obstination, mais avec le courage du désespoir, contre les attaques multipliées de troupes vaillantes et supérieures en nombre, une position très-forte par sa

nature et couverte d'arbres et de buissons, qui en rendaient de toute part les accès très-difficiles; cette position était encore devenue formidable par une artillerie nombreuse, avantageusement placée et très-bien servie. Mais plus la confiance avait été soutenue pendant toute la journée par ces avantages du terrain et par le peu de succès des attaques du corps du général Kray et des divisions russes contre la gauche et le centre, et plus la perte des Français fut grande et leur retraite précipitée, lorsque le général Mélas, par son habile manœuvre, parvint à déposter leur droite.

Si l'on excepte la bataille de *Malplaquet*, gagnée par le prince Eugène commandant l'armée alliée contre le maréchal de Villars en 1709, où plus de 30,000 hommes furent mis hors de combat, et celle de *Francfort* sur l'*Oder*, en 1759, entre les Prussiens et les Russes, où Frédéric II laissa près de 20,000 hommes sur le champ de bataille, et ne l'abandonna qu'après avoir fait un aussi horrible carnage de l'infanterie russe;

aucune autre bataille, dans le dix-huitième siècle, ne fut aussi sanglante que celle de *Novi*. On évalua la perte totale à plus de 25,000 hommes. Comme à *Malplaquet*, les deux armées, engagées sur tous les points de leur ligne, ne cessèrent de se détruire tant que dura le jour; et comme à la bataille de *Francfort*, où la belle manœuvre du général Laudon décida la victoire, l'avantage resta incertain à *Novi*, jusqu'au moment où le général Mélas parvint à tourner l'aile droite des Français.

L'une des principales causes de cet acharnement dans les combats, qui va toujours croissant, est l'héroïque intrépidité avec laquelle les généraux conduisent leurs troupes, se prodiguent dans les dangers, et exaltent jusques à l'enthousiasme (car telle est l'expression que l'on rencontre dans les rapports officiels des deux partis) le courage de leurs soldats. Le général Joubert fut victime de cette ardeur; au lieu de se mettre d'abord à portée de juger par les premiers mouvemens du général Souwarow de son principal des-

sein, et de se réserver pour porter à propos des coups décisifs quand il l'aurait pénétré, se hasarda à conduire lui-même, dès le commencement de l'action, une charge à la baionnette contre le premier corps, qui s'ébranla ; il tomba, et ce stérile honneur priva son armée, dès les premiers pas, de l'âme qui devait animer ses mouvemens. Il fut sans doute bien remplacé par le général Moreau; celui-ci avait le secret de ses dispositions, mais non sa propre pensée, et jamais, pendant l'action, celui qui commande n'est suffisamment suppléé, même par un plus habile que lui. On croit assez généralement que c'est ménager le sang et diminuer les dangers que de brusquer les attaques à la baïonnette. Ce genre de combat n'était pas autrefois aussi usité qu'il l'est aujourd'hui ; on le regardait comme un effort, comme une dernière ressource ; il était réservé aux troupes d'élite, aux grenadiers ; et si des corps entiers chargeaient à la baïonnette, ils étaient illustrés par cela seul, et cités en exemple. Ces charges étaient rares et décisives ; des

officiers expérimentés dans d'autres services ne convenaient pas également de la supériorité de ce genre de combat ; les Français passaient pour y être plus aptes, et ils en tiraient avantage. Les Allemands, au contraire, s'appliquaient à rendre leur feu plus régulier, plus fréquent et plus sûr. La précision des manœuvres, indispensable pour s'assurer tout l'avantage des feux, ne tarda pas à séduire les Français ; les succès des Allemands pendant la guerre de sept ans, et l'esprit d'imitation, firent adopter en France, avec d'excellens principes de tactique qui y manquaient, une exagération nuisible, des perfectionnemens minutieux ; la baïonnette, l'arme française fut négligée. On sait quelles circonstances ont ramené, par la formation de nouvelles armées françaises, et par le nouveau système de guerre, les habitudes, la manière de servir et de combattre qui conviennent le mieux au caractère national des Français ; leurs succès étonnans ont produit dans la tactique des troupes allemandes un effet tout semblable à celui que les Fran-

çais avaient reçu d'elles, et l'on a vu les charges à la baïonnette également familières aux diverses armées, et plus fréquemment employées.

On peut assurer que l'usage des armes modernes a acquis son plus haut période. C'est aujourd'hui seulement que l'on peut juger si celles des anciens étaient plus meurtrières, et s'il faut gémir sur les découvertes dont le résultat le plus sûr est de rendre également facile et rapide, entre les faibles comme entre les forts, la destruction de leurs semblables.

Dans la nuit du 15 au 16 août, le général Moreau fit retirer son armée dans les *Apennins*, et, poursuivi par le général Karaczay, qui s'était emparé à *Pasturana* d'une partie de l'artillerie de bataille, il couvrit sa retraite en occupant la montagne rouge, où le général Saint-Cyr prit poste avec sa division, et se tint à portée de défendre, vers la route de *Gavi*, les accès de la *Bocchetta:* le reste de l'armée française se rallia peu à peu, et rentra dans ses anciennes positions. Le gé-

néral Moreau se rendit à *Gênes*, et pressa le général Championnet de venir prendre le commandement de l'armée d'Italie, réunie à celle des Alpes.

La victoire de *Novi*, dont le général Souwarow rapporta généreusement tout l'honneur au général Mélas, fut si disputée, que les Alliés n'en purent tirer de grands avantages. Ces avantages furent la prise de la citadelle de *Tortone*, dont on pressa plus vivement les attaques, lentement conduites à cause du sol rocailleux; l'affaiblissement de l'armée française, et la sécurité nécessaire pour détacher vers la Suisse un corps de troupes assez considérable pour soutenir la gauche de cette armée, et tâcher de la rétablir dans ses positions.

Le général Kray, avec une partie de son corps, fut chargé de cette opération, et marcha du côté du Valais par *Novarre*, où il arriva le 21 août.

Le général Souwarow, après avoir détaché de son aile droite, et laissé le corps du général Mélas en observation devant l'armée fran-

çaise, qui conservait ses avant-postes sur les revers des *Apennins*, marcha avec le centre de son armée du côté d'*Asti*, pour empêcher la réunion des troupes du général Championnet avec l'armée de Joubert, espérant ainsi décider l'évacuation du pays de Gênes. Ce mouvement vers les Alpes maritimes avait aussi pour objet de retenir dans leurs positions les troupes qui occupaient cette frontière, et de couvrir le siége de *Coni*, pour lequel il fallait profiter du reste de la belle saison.

La citadelle de *Tortone* avait capitulé, sous condition que la place ne serait remise aux Alliés que dix jours après, et dans le cas où, pendant cet espace de temps, elle n'aurait reçu aucun secours.

La situation de *Gênes* devenait chaque jour plus critique; le général Klénau, qui s'était emparé du fort *Sainte-Marie* et de *Sestri di Levante*, s'approchait de ce côté; l'amiral Nelson bloquait le port avec une escadre, sur laquelle se trouvaient quelques troupes de débarquement: les habitans souf-

fraient déjà de la famine ; les Français n'abandonnaient point encore cette ville, toujours si importante, toujours si malheureuse dans les guerres d'Italie, toujours la première proie des vainqueurs et dernière ressource des vaincus.

Cependant la *Bocchetta* n'avait point été attaquée, et, quinze jours après la bataille de *Novi*, la position retranchée de l'armée française dans l'état de Gênes était encore entière. Le général Klénau, ayant poussé ses postes plus avant le long de la côte où les frégates de l'escadre anglaise protégeaient sa marche, voulut attaquer *Recco*, à quatre lieues de *Gênes*. Il fut repoussé par la division du général français Miolis, qui couvrait *Gênes* du côté de l'est, entre la route de *Bobbio* et la mer ; le général Moreau, qui se porta lui-même à cette attaque, fit soutenir la division de Miolis par un corps de 1,500 hommes, aux ordres du général Watrin. Celui-ci, ayant tourné l'aile droite du général Klénau par les hauteurs de *Toriglia* et *Fontana Buona*, l'attaqua en flanc pendant que le général

Miolis l'attaquait de front. Le général Klénau, après une perte assez considérable, fut forcé de se retirer dans la montagne au-delà de *Rappallo*.

Le nouveau général de l'armée française d'Italie, Championnet, portait vers le *Col de Tende*, par la vallée de *Barcelonette*, tout ce qu'il avait de forces disponibles, et qui avaient dû être employées, comme nous l'avons dit, au moment de l'attaque générale en Suisse et en Italie, à opérer des diversions par sa droite sur les places de *Coni* et *Fenestrelles*, bloquées par les Alliés, et par sa gauche sur le *Mont-Cénis* et la *Novallèse*, le *Saint-Bernard* et la vallée d'*Aoste*.

Ces différentes attaques sur toute la frontière des Alpes du Piémont eurent lieu les 13, 14 et 15 août. Aux mêmes jours, aux mêmes heures que furent livrés les combats de *Zurich* et du *Saint-Gothard*, et la sanglante bataille de *Novi*, le poste de la *Tuile* au mont *Saint-Bernard* fut emporté, l'épée à la main, par le général de brigade Compans, les troupes du *Mont-Cénis* s'emparèrent de la *Fer-*

rière et de la *Novallèse ;* celles du mont *Genèvre* marchèrent sur *Oulx* et *Exilles;* l'avant-garde du camp de *Tournoux* sur l'*Ubaye*, conduite par le général Flavigny, s'empara du postes des *Barricades*, déjà fameux dans les anciennes guerres, et où le régiment français, autrefois appelé *Poitou*, forçant de la même manière à la baïonnette ce défilé retranché, s'acquit beaucoup de gloire.

Tels furent les mouvemens et les attaques de l'armée intermédiaire des Alpes à peine formée sous le général Championnet. Les troupes qui devaient, sous les ordres du général Moreau, composer celle du *Rhin*, et qui se trouvaient déjà rendues, sous le commandement provisoire du général Müller, entre *Mayence* et *Manheim*, n'exécutèrent que quinze jours après les batailles livrées en Suisse et en Italie, le mouvement projeté pour diviser l'attention de l'Archiduc. L'objet de cette expédition était d'enlever de la rive droite du *Rhin*, des bords du *Necker* et du *Mein*, les ressources que devait y trouver la nouvelle armée impériale, et de tâcher

de s'assurer des places et des postes qui pouvaient le plus favoriser son ralliement et ses marches vers le bas *Rhin*.

Le 25 août, le général Müller se porta à *Manheim*, dirigea ses avant-gardes vers *Heidelberg* et *Schwetzingen*, et fit passer une colonne de troupes de différentes armes sur la rive droite.

Après avoir fait répandre deux proclamations, l'une à son armée pour lui recommander de respecter les propriétés si souvent violées dans ce malheureux pays, l'autre aux habitans pour les engager à rester dans leurs foyers, et les dissuader de les défendre, le général Müller poussa jusques à *Wisloch*; la ville de *Heidelberg* fut occupée le 26 par les Français, qui en délogèrent les hussards de Szekler.

En même temps, le général Baraguay d'Hilliers, commandant la gauche de l'armée du Rhin, sortit de *Mayence* avec un corps composé d'infanterie, de troupes légères et d'artillerie à cheval, qui avaient été tirées des garnisons d'*Ehrenbreitstein* et de *Mayence*.

Ce corps se partagea en deux divisions : la première se dirigea vers *Francfort*, et la seconde par *Gross-Gérau* sur *Aschaffenbourg:* celle qui parut devant *Francfort* le 29, à la pointe du jour, s'empara des portes et de tous les postes extérieurs. Le général français exigea d'abord qu'on lui livrât des magasins considérables d'habillement, qu'on assurait avoir été faits pour l'armée impériale. Après une négociation qui dura deux jours, la ville de *Francfort* se soumit à payer une contribution de cinq cent vingt-huit mille francs : cette division française passa le *Mein* au pont de *Sachsenhausen*, et se portant par la *Bergstrass* dans le pays de *Darmstadt*, à *Heidelberg*, elle se réunit aux troupes de la colonne du général Müller. Celles-ci avaient poussé leurs avant-gardes jusqu'à *Heilbronn;* mais après y avoir enlevé ou détruit quelques magasins, elles avaient dû se retirer à l'approche des dragons de la Tour qui vinrent soutenir les hussards de Szekler.

Un corps de troupes impériales se rassembla à la hâte entre *Heilbronn* et *Ludwigs-*

bourg; le général Meerfeldt fit marcher aussi une partie du corps du général Sztarray par les deux routes de *Rastadt* et de *Pforzheim*, repoussa et força à la retraite les avant-gardes françaises.

Sur le premier avis des mouvemens des Français, vers la *Souabe* dès le 27 août, l'Archiduc fit partir de *Schaffhouse* huit bataillons d'infanterie autrichienne, dont une partie prit la route de *Villingen*, et l'autre celle du *Brisgau*.

Un secours plus efficace, à cause de la confiance qu'il rétablit parmi les habitans de ces malheureuses contrées et par les conséquences de cette résurrection nationale, fut la levée en masse des paysans ou le *land-sturm*, appelé par les proclamations de l'électeur de *Mayence*, et organisé par le baron d'Albini. Ce ministre, qui avait montré beaucoup de nerf dans le commencement des négociations de *Rastadt*, se mit lui-même à la tête du *land-sturm*, commandé sous sa direction par le général de Faber; les paysans armés se réunirent aux Autrichiens, et repoussèrent

un parti français près de *Séligenstadt*. L'électeur, retiré à *Würzbourg*, fournit à cette garde nationale un traitement de campagne, et s'obligea à le continuer jusqu'à ce que le rassemblement de l'armée impériale et sa position permissent de faire rentrer le *landsturm*. Un tiers seulement des habitans en état de porter les armes fut obligé de se trouver présent dans les rangs, et devait être relevé tous les huit jours par l'un des deux autres tiers qui restaient dans les communes. Des soldats et des cavaliers de troupes de ligne furent mêlés aux paysans dans la proportion d'un homme sur dix, et chargés de les instruire.

Les milices de l'électorat de *Mayence*, réunies à celles de l'*Odenwald*, formèrent tout à coup un corps de 20,000 hommes, bien armés, marchant et servant avec régularité. Cette organisation de gardes nationales a de grands avantages : elle est surtout très-propre aux pays fort peuplés, dont les habitans, accoutumés à cultiver un sol fertile au milieu des désastres de la guerre, ré-

parent les fruits de leur laborieuse industrie si cruellement détruits, avec autant d'activité que la nature elle-même, quand elle efface les injures des saisons.

Cette alarme subite, jetée dans l'électorat de Mayence et dans le cercle de Franconie, donna aux Alliés une force auxiliaire qu'ils avaient jusque-là vainement sollicitée ; et l'ardeur cette fois se répandant aussi rapidement que la terreur pendant les invasions précédentes, plus de 30,000 hommes s'ébranlèrent : on fut obligé d'en renvoyer un grand nombre. Des corps de grenadiers et chasseurs furent formés ; on leur attacha de l'artillerie et quelques escadrons des hussards de Szekler. Le baron d'Albini déclara au commandant de *Mayence* que, s'il se permettait de faire fusiller des *gardes nationaux allemands*, il userait de représailles envers les *gardes nationaux français* que le sort de la guerre ferait tomber entre ses mains. Cette nouvelle armée traversa *Francfort*, occupa les bords du *Mein*, s'avança sur la *Bergstrass*, et donna des inquiétudes à *Mayence*.

La neutralité des terres du Landgrave fut respectée; il s'y montra fidèle, et augmenta, pour la maintenir, la garnison de *Darmstadt*. C'est un exemple remarquable de la politique bizarre des temps modernes, que de voir, au milieu d'un peuple qui court aux armes, une propriété enclavée dont les habitans ne prennent aucune part au mouvement qui entraîne toute la nation, et qui est défendue des feux et des ravages de la guerre qui l'environnent, par des conventions, par une complication d'intérêts qui sembleraient devoir lui être étrangers. Que ces engagemens mutuels qui, du moins pour un temps, défendent les hommes de leurs propres fureurs, que ce respect pour la foi publique soient ou non les effets de la crainte et de l'ambition, il faut souhaiter que ces derniers liens de la société générale ne soient pas rompus, et que cette garantie toute morale du faible contre le fort ne périsse pas dans ce grand naufrage.

Pendant cette incursion, qui fut comme une espèce de grand fourrage, les Français ne se bornèrent point à des menaces envers

les habitans qui avaient pris les armes : plusieurs villages furent très-maltraités.

Le général Müller, après avoir rassemblé ses colonnes à *Schwetzingen*, du 2 au 3 septembre, était fort d'environ 18,000 hommes. Il investit *Philipsbourg*, fit remonter de *Mayence* un pont de bateaux, afin d'assurer ses communications et sa retraite, à la rive gauche; il prit position sur le *Necker* du côté de *Bruchsal*, et commença, dans la nuit du 7 au 8 septembre, à bombarder la ville de *Philipsbourg*. Le Rheingrave de *Salm*, le même qui avait si fermement répondu à la sommation du général Bernadotte au commencement de la campagne, commandait dans cette place; la garnison, composée de troupes des cercles, avait été depuis peu renforcée par un détachement de troupes autrichiennes.

L'Archiduc avait déjà remis au général Hotze le commandement de l'armée alliée en Suisse, et fait relever par les Russes la plus grande partie des divisions autrichiennes dans la position retranchée de *Zurich*. Masséna, profitant de ces contre-marches et des

changemens fréquens sur la ligne des lacs de *Zurich* et de *Wallenstadt*, faisait serrer de plus près la gauche des Alliés ; il avait fait attaquer de nouveau à *Wallishoffen* la légion suisse, commandée par M. de Roverea ; et ce combat d'avant-postes, où les Cosaques combattirent pour la première fois, n'eut aucun résultat important. Les généraux Soult et Molitor attaquèrent plus vivement le 31 juillet les positions d'*Utznach* et de *Glaris*, et parvinrent à s'établir avantageusement.

Malgré ces démonstrations contre les derrières de son armée, l'Archiduc ne changea rien à la position de *Zurich*. Il continua son mouvement par le flanc droit, et repassa le *Rhin* avec un gros corps de troupes autrichiennes, dont une partie marcha du côté du Brisgau ; il établit son quartier à *Donaueschingen*, d'où le général Sztarray était parti pour marcher au secours de *Philipsbourg*.

Le motif de ce mouvement de l'Archiduc, et des nouveaux arrangemens qui s'ensuivirent dans les armées alliées de Suisse et d'Italie, ne fut pas seulement de couvrir la

Souabe menacée et de contenir les Français sur la rive gauche du Rhin : une répartition différente des corps d'armée, la contre-marche du général Kray, qui, déjà parvenu à Milan, reçut ordre de rétrograder avec son corps, la réunion en Suisse de toute l'armée auxiliaire russe à la solde de l'Angleterre, la marche du corps du prince de Condé dirigée sur *Schaffhouse*, la formation de l'armée impériale et de l'Empire sous les ordres de l'Archiduc en Souabe, au nombre de 60,000 hommes; tels furent les premiers indices d'un nouveau plan d'opérations. La défense active et soutenue des Français, malgré les revers constans qu'ils avaient éprouvés et les pertes immenses qu'ils avaient faites en hommes et en munitions de tout genre, semblait avoir fait évanouir des projets que les pertes non moins considérables des armées alliées rendaient inexécutables pour le reste de la campagne.

Nous terminons ici le récit de cette suite d'actions dans lesquelles combattirent à la fois, et avec un égal acharnement, environ

300,000 hommes, depuis le golfe de *Gênes* en suivant toute la chaîne des *Apennins*, et depuis les *Alpes*, jusque sur le *Bas-Rhin*; sans que de ce choc terrible par lequel les forces des deux partis, tous deux vainqueurs, tous deux vaincus, furent presque partout également épuisées, il résultât pour le gouvernement français, ou pour la coalition des puissances, aucun avantage décisif; sans même que leur position respective en fût changée.

Frappé sans doute de cet état de choses, plus favorable à la République qu'on ne devait le présumer, ne pouvant espérer de reprendre avant l'arrière-saison qui s'avançait ses anciennes positions dans les *Hautes-Alpes*, ne pouvant recouvrer les avantages qu'il avait perdus en sacrifiant au salut de l'armée d'Italie, et à la gloire du général Souwarow, la partie de son armée qui était destinée à percer dans la vallée de l'*Aar*, n'ayant plus assez de forces pour rejeter Masséna sur sa gauche, et le forcer à quitter sa position inexpugnable, l'Archiduc

dut changer son plan : il considéra la Suisse entière comme un seul point où le gouvernement français avait porté la plus grande partie de ses forces; il se disposa à agir sur les flancs, et principalement sur le flanc gauche de cette vaste et formidable forteresse; il projeta de faire tourner du côté de l'Italie, et de tourner lui-même du côté de l'Alsace, cette masse de montagnes, ce théâtre de guerre entièrement ruiné, où sa nombreuse cavalerie ne pouvait ni subsister ni agir.

De toutes les entreprises qu'on pouvait combiner contre la république française, aucune ne devait tenter davantage le cabinet de Saint-James que le rétablissement du stathoudérat : c'était priver le gouvernement français des dernières ressources qu'il pouvait encore tirer de la Hollande, ou plutôt arracher à cette mine épuisée, et le forcer à y employer une partie des forces destinées à compléter l'armée du *Rhin*. Le succès de cette grande diversion assurait aux Alliés les moyens de rouvrir la campagne dans les Pays-Bas avec une armée

anglaise, russe et stathoudérienne, et de fomenter le mécontentement des Belges. C'était pour l'Angleterre avoir presque atteint le but de la guerre, que d'avoir relevé le parti de la maison d'Orange : elle espérait, par la possession de la métropole, de toutes les colonies et de la marine hollandaise, devenir maîtresse des conditions de la paix : elle allait fermer l'*Escaut* et reconstruire la digue politique entre la France et la Hollande, seule garantie de la durée de l'influence anglaise sur le continent.

Soit que le ministère n'eût voulu porter ce coup décisif, qu'au moment où il pouvait supposer que de grands revers auraient obligé les Français à retirer le reste de leur armée de la Hollande pour défendre leur propre frontière ; soit que le projet de cette expédition n'eût été conçu qu'au moment où la flotte de Brest passa dans la *Méditerranée*, ce ne fut que vers le milieu du mois de juillet que commencèrent les apprêts de cette expédition, à *Southampton* et à *Yarmouth*. La situation de la malheureuse Ir-

lande, où l'abattement succédait aux plus affreux orages dont elle ait été jamais agitée, permit d'en retirer la plus grande partie des troupes anglaises; il n'était pas vraisemblable que les Français pussent, avant la fin de la campagne, menacer encore l'Irlande, et hasarder le reste de leurs forces navales pour y jeter un corps de troupes assez considérable pour relever le parti des Irlandais unis. Ce fut donc avec une entière sécurité que le Gouvernement combina avec la Russie une grande expédition continentale. On ne parla d'abord que d'une expédition secrète, qui devait être commandée par sir Ralph Abercrombie. Ce général rassembla à *Southampton* un corps de douze bataillons auxquels devaient se joindre quelques troupes de cavalerie. Mais bientôt on augmenta ces apprêts, on les poussa avec la plus grande activité, et le ministère ne craignit point, même avant d'avoir rassemblé tous ses moyens, de dissiper, en publiant que l'expédition secrète était dirigée contre la Hollande, les bruits et les conjec-

tures qui, tenant les Français incertains sur le point menacé, répandaient l'alarme depuis le *Texel* jusqu'à *Brest*. Comme ce n'était pas seulement une opération militaire, et qu'on ne doutait point que la seule présence d'une flotte et d'une armée ne déterminassent les partisans secrets de la maison d'Orange, et n'entraînassent la majorité effrayée à recevoir les Alliés comme des libérateurs, on se persuada facilement que la connaissance certaine du but de l'expédition, l'éclat et l'immensité des apprêts ne manqueraient pas d'accroître la confiance et l'audace du parti anglais, et porteraient au contraire le trouble et le découragement dans les conseils des républicains.

Le rassemblement et les cantonnemens d'une armée de 20 à 25,000 hommes, partagée en deux divisions; le choix des ports et des rades où se préparait l'embarquement principal aux bouches de la *Tamise*; le duc d'York désigné pour général en chef; l'annonce d'un débarquement de 20,000 Russes sur la *Baltique;* les déclarations en faveur

du Stathouder; les démarches et l'arrivée du jeune prince héréditaire à *Lingen*, tels furent les signes certains des intentions du gouvernement anglais.

Mais s'il avait dédaigné le mystère, et tiré avantage de la publicité de l'objet de l'expédition et de la masse des forces qui devaient y être employées, il cacha avec plus de soin le secret de la direction des attaques. La station des bâtimens destinés à transporter les troupes menaçait évidemment la Zélande, les Bouches de la *Meuse* et de l'*Escaut;* et, d'un autre côté, l'éloignement des Russes, leur longue navigation, l'importance d'une diversion sur un point diamétralement opposé, et vers les provinces de l'Est, qui passaient pour être les mieux disposées en faveur du Stathouder, donnaient à croire que les Russes, entrant par le *Weser* et l'*Ems*, attaqueraient l'*Ost-Frise* et la province de *Gröningue*. Les magasins que l'on avait commencé à former à *Bremen*, l'appel à *Lingen* des anciens officiers au service de Hollande, devaient accréditer cette opinion. Ainsi, jus-

qu'au moment du départ, l'attention du gouvernement batave était nécessairement partagée, et distraite du point qu'on voulait d'abord atteindre. Ce point était l'entrée du *Texel*, et surtout le mouillage de la flotte, reste précieux de la marine hollandaise, dont la révolte et la désertion étaient préparées, si l'on parvenait à forcer le passage, à l'isoler des batteries de terre, et à la réduire à ses propres moyens. L'on ne doit pas perdre de vue que la prise ou la destruction de cette flotte était, pour l'Angleterre, un objet important, dont il est facile de sentir les conséquences.

Quoique le moment de l'exécution eût paru trop différé, en réfléchissant à la nature des préparatifs qu'exige une telle entreprise, et au peu de temps employé à les disposer, ceux qui ont exécuté ou suivi les détails d'embarquement d'une armée, de son artillerie, de ses hôpitaux, de ses bagages, de ses munitions de guerre et de bouche, pourront s'étonner de la promptitude de ces préparatifs, dans le pays même où les moyens

maritimes abondent, où nul homme n'est étranger à l'élément dont on brave les fureurs, et sur lequel on jette ainsi aujourd'hui pour des armées entières, et d'un hémisphère à l'autre, un pont plus sûr que celui que *Xerxès* jeta sur l'Hellespont.

Rien de mieux calculé que la distribution que l'on fit, en Angleterre, des divers moyens dont on avait à disposer. Les bâtimens de moindre proportion, ceux que leur construction rendait plus commodes pour la célérité de l'embarquement et du débarquement des troupes de différentes armes, et pour l'arrimage de leur artillerie et de leurs effets, furent destinés à la première division, aux ordres du général Abercrombie; tandis que les plus gros bâtimens, quelques vaisseaux de ligne, ou armés en flûte, des frégates et des vaisseaux de la compagnie des Indes furent envoyés à *Revel*, dans la Baltique, pour y prendre le corps d'armée russe. Nous ne rappellerons ici, ni l'inutile nomenclature de cette escadre, dont la première partie fit voile d'*Yarmouth* pour la Baltique le 14 juil-

let, ni les époques des passages du *Sund* par ces convois, qui, soit en allant chercher les troupes, soit à leur retour, mouillèrent successivement à la rade d'*Helsingor* pour y attendre les vents favorables. L'embarquement des troupes russes fut dirigé par un officier anglais, le colonel *Popham*, et sans doute avec beaucoup d'ordre et de célérité, puisqu'en rapprochant les dates du départ des vaisseaux, de celles de leur mouillage à la rade d'*Helsingor*, on trouve à peine le temps nécessaire pour leur trajet.

Malgré cette activité et cette profusion de moyens, il n'était guère possible, si l'on voulait opérer avant les premiers jours de septembre, que les Russes pussent être rendus à leur destination; et cette combinaison, comme la plupart de celles auxquelles doivent concourir des forces navales qui partent de points différens et presque opposés, avait l'inconvénient d'exiger en même temps des vents contraires aux Anglais, s'ils étaient favorables aux Russes, et réciproquement contraires aux Russes, s'ils se trouvaient fa-

vorables aux Anglais. Quelque peu probable que fût cette faveur alternative des vents, et en dépit de l'expérience de tant d'expéditions maritimes qui ont échoué à cause d'une semblable imprévoyance, les Anglais n'attendirent pas, pour commencer leur opération, que les Russes fussent sortis de la Baltique et se trouvassent à portée de les soutenir.

La première division, aux ordres du général Abercrombie, dans laquelle se trouvait une grande partie des gardes anglaises, et qui formait en tout une avant-garde d'environ 12,000 hommes, était prête à mettre à la voile sous l'escorte de l'escadre de l'amiral Mitchell, lorsqu'on apprit l'arrivée à *Brest* de la flotte combinée française et espagnole, sous les ordres des amiraux Bruix et Massaredo, qui se présenta le 10 août, à l'entrée de la rade, et y mouilla les jours suivans.

Depuis que cette flotte avait passé le détroit de Gibraltar, depuis qu'on savait en Angleterre que le lord Keith, mal informé des mouvemens des Espagnols, et trompé par les faux apprêts d'une expédition contre *Mi-*

norque, se trouvait hors de mesure pour atteindre la flotte combinée dans l'Océan, on avait conçu de nouvelles inquiétudes pour l'Irlande : on n'avait aucun avis certain du nombre de troupes françaises ou espagnoles qui pouvaient se trouver à bord de cette flotte ; et quoiqu'il restât encore, soit en croisière, soit dans les ports d'Angleterre, des forces supérieures à cette masse de 44 vaisseaux, la dispersion de ces forces, le blocus du *Texel*, les escortes destinées à l'expédition contre la Hollande donnaient aux amiraux Bruix et Massaredo le temps nécessaire pour jeter un corps de troupes en Irlande, si tel était leur dessein, et si leurs gouvernemens avaient osé compromettre tout ce qu'il leur restait de forces navales aux hasards d'une telle entreprise et au sort d'une bataille inévitable, soit dans les parages de l'Irlande, soit à leur retour.

Cette incertitude qui, pour la première fois depuis le commencement de la guerre, fit suspendre toutes les opérations, et paralysa la navigation commerciale, ne dura que

peu de jours : l'amiral Keith, qui suivait la flotte combinée, apprit, à la hauteur du cap *Finistère*, qu'elle avait porté au nord-est ; et se mettant dans ses eaux, il la fit chasser par son avant-garde aux ordres de sir Edward Pellew, qui parut devant *Brest* quelques heures après l'entrée de la flotte.

Dès-lors la situation des affaires fut déterminée : rassuré sur le sort de l'Irlande; ayant d'ailleurs, depuis l'arrivée de la flotte de la Méditerranée, des forces navales disponibles plus que suffisantes pour faire observer et suivre tous les mouvemens de la flotte combinée de Brest, le ministère pressa le départ de l'avant-garde du général Abercrombie. L'amiral Mitchell appareilla de la rade des *Dunes*, le 13 août, avec 130 bâtimens de transport, rangea les côtes de France, et se trouva le lendemain à 20 milles de *Nord-Foreland*.

La seconde division, avec laquelle devait partir le duc d'Yorck, qui fut nommé généralissime, se rapprocha de *Margate* et des autres points d'embarquement ; mais elle ne

devait mettre à la voile que lorsqu'on aurait reçu l'avis que celle du général Abercrombie était arrivée à sa destination.

Ces deux divisions de troupes anglaises étaient ensemble composées de 30 bataillons d'infanterie, chacun de 600 hommes, de différens corps de cavalerie qu'on portait à 5,000 hommes, et d'une belle artillerie, servie par environ 4,000 hommes; ce qui faisait en tout 27,000 Anglais; et si le corps d'armée russe était en effet de 19 à 20,000 hommes, on voit que l'armée du duc d'Yorck, une fois rassemblée sur le continent, devait être, ainsi qu'on l'avait annoncé, forte au moins de 45,000 hommes : on s'accordait à dire que les troupes anglaises étaient en fort bon état, et qu'on devait à la vigilance du duc d'Yorck d'avoir, depuis que la direction des forces de terre lui avait été confiée, réformé beaucoup d'abus et établi un meilleur ordre de service.

Nos lecteurs ne manqueront pas d'observer qu'après le départ du général Abercrombie, quel que fût le point des côtes de Hollande

où elle aborderait, les trois corps qui devaient former l'armée du duc d'Yorck se trouvaient séparés ; et qu'il était presque invraisemblable que les vents favorisassent à la fois le débarquement et les communications de la mer, et, comme nous l'avons déjà dit, la navigation des Anglais et des Russes, sur des aires de vents diamétralement opposées.

Quelle était cependant, à cette époque, la situation de la Hollande, si prochainement menacée ? Sa flotte, sous les ordres de l'amiral Story (consistant en 9 vaisseaux de ligne et quelques frégates), était mouillée dans le chenal intérieur du *Texel*, en arrière de l'île de ce nom, et du fort, ou plutôt de la pointe du *Helder*, extrémité nord de la province d'Hollande : quant à ses forces de terre si difficilement rétablies, on les estimait à environ 20,000 hommes. Ce n'était que depuis peu de temps que le gouvernement français avait cru devoir exciter les Bataves à former une armée, et à organiser une garde nationale. Ce premier acte d'indépendance était

devenu nécessaire : le corps de 24,000 hommes de troupes françaises qui, au terme de la capitulation, devait être entretenu par la république batave, occuper ses places, et défendre son territoire, était loin d'être complet : déjà les Hollandais s'étaient plaints de ce qu'après avoir longtemps payé, comme un tribut, soit en argent, soit en nature, l'entretien de cette armée auxiliaire, il n'y avait pas en Hollande la moitié de cette force au moment où elle était menacée d'une invasion. Le gouvernement français, pressé par les attaques des armées alliées, avait été forcé de porter sur le Rhin et en Suisse une grande partie des troupes qui étaient en Hollande, et surtout la cavalerie, qui s'y était rétablie et remontée : il ne restait guère plus de 8 à 10,000 Français sur le territoire hollandais. Le général Brune, qui les commandait, et que le directoire de la république batave chargea, conformément au traité, de commander en chef les troupes des deux nations, et de faire toutes les dispositions de défense, pourvut d'abord à celle de la Zélande, où il laissa une

division de troupes françaises; il chargea les généraux hollandais Daendels et Dumonceau, l'un de la défense des côtes de la province de Hollande, et l'autre de celle des provinces de l'est. Il conserva une réserve prête à se porter sur le point qui paraîtrait le plus menacé.

La situation des esprits à cette époque, les vues et la conduite des trois partis qui divisaient la nation méritent aussi d'être observées. Les anarchistes, qui, depuis un an, s'efforçaient de ressaisir le pouvoir, et de renverser le parti modéré qui les comprimait, cessèrent d'entraver les mesures prises par le Directoire, et servirent l'intérêt commun des partisans de la nouvelle constitution, ou plutôt celui des anti-Stathoudériens. Les amis de la maison d'Orange, qui voyaient leur cause appuyée par des forces étrangères si prépondérantes, attendaient en silence qu'un succès décisif eût détruit la confiance que montrait le gouvernement dans ses moyens de défense, et précipité vers un changement éclatant et décidé, pour le rétablissement du

Stathoudérat, cette masse inerte, cette foule d'hommes qui, dans tous les pays, dans toutes les révolutions, n'ont d'opinion, de règle de conduite, de mesure d'intérêt, que l'instinct de leur propre conservation.

Le gouvernement batave mit dans les apprêts plus de nerf et plus d'ordre qu'on ne l'avait supposé; il pressa les levées, rassembla des munitions de toute espèce, et ne négligea aucun moyen de défense.

La république française n'avait pu trouver de telles dispositions chez les peuples d'Italie, et affermir ses conquêtes par une défense nationale; il n'y eut jamais une plus grande épreuve de la différence des caractères et de l'influence du climat. Les excès les désordres de l'anarchie, qui ne purent jamais se répandre en Hollande, dévorèrent rapidement l'Italie. Entraînés par leurs passions, séduits par l'éclat d'une nouvelle puissance, un grand nombre d'Italiens se livrèrent d'abord à la révolution, et l'abandonnèrent ensuite avec la même légèreté. On fit d'ardens prosélytes, on trouva des orateurs,

on leva des soldats : mais ne pouvant changer le caractère national, on n'était pas parvenu à établir en Italie, même pour quelques instans, un gouvernement capable de procurer des ressources et d'en diriger l'emploi; au contraire, chez les Hollandais, quelle que soit la forme extérieure du gouvernement et la situation des partis, il existe un esprit public, un sentiment commun d'indépendance, qui ne s'altère point au milieu des révolutions.

L'amiral Mitchell fut mal servi par les vents; quelques vaisseaux séparés du convoi par la tempête, ou destinés à jeter la première alarme sur les points les plus éloignés de celui qu'on avait en vue, parurent sur les côtes de *Zélande*, et sur celle *Gröningue* et de l'*Ost-Frise;* mais ce ne fut que le 19 août que la flotte anglaise fut signalée pour la première fois sur les côtes de la *Nord-Hollande*. Le lendemain, l'amiral Duncan, à la flotte duquel s'était jointe l'escadre de l'amiral Mitchell, envoya à l'amiral batave Story une sommation, ou plutôt une invi-

tation de reconnaître le prince Stathouder, et de donner à son escadre, qui ne manquerait pas de le suivre, l'exemple d'arborer le pavillon Orange, et de passer dans la flotte anglaise; il ajoutait que déjà 20,000 Anglais étaient débarqués au *Helder* : l'amiral Story répondit négativement ; le gouvernement profita de cet incident pour soutenir le courage par une proclamation.

Le général Abercrombie somma aussi vainement le colonel Guilquin, commandant au poste du *Helder*.

Les vents furent contraires jusqu'au 23 août, et ce jour même la flotte, qui était restée en vue, vint mouiller le long de la côte, depuis le pas du *Texel* jusques à *Kalantsoog;* elle était composée de 15 vaisseaux de ligne, 45 à 50 frégates, bricks ou cutters, et environ 130 bâtimens de transport.

Le général Abercrombie fit débarquer le 27 à quatre heures du matin, sur des chaloupes amarrées et sous la protection du feu rasant des vaisseaux et des frégates, tous ses bataillons de grenadiers et de chasseurs.

Le général Daendels, qui avait réuni sa division au grand Keeten, marcha vers les *Dunes*, avec quelques bataillons de chasseurs. Le combat s'engagea au moment où l'avant-garde anglaise voulut s'emparer des *Dunes*, et se porter en avant. Le lieutenant-colonel Luck fut tué : le reste des troupes de la division de Daendels, la 5e. demi-brigade, un régiment de cavalerie, et une partie de l'artillerie à cheval, prirent successivement part au combat : l'avant-garde des Anglais, de plus en plus renforcée, gagna du terrain; le bataillon batave de Herbig chargea à la baïonnette, et fut à son tour pris en flanc par les chasseurs anglais. Ce combat très-vif, et qui coûta environ 1,000 hommes aux Anglais, dura jusqu'à quatre heures de l'après-midi; les Hollandais combattaient avec désavantage dans le terrain inégal des *Dunes*, à cause du feu violent des vaisseaux, sous le tir desquels ils ne pouvaient empêcher que le débarquement ne s'achevât; ils furent contraints d'abandonner le rivage aux Anglais, et le général Daendels se retira dans sa pre-

mière position au *Keeten*. Se trouvant alors séparé du *Helder*, il envoya au colonel Guilquin, qui y commandait, l'ordre d'enclouer les pièces des batteries et de se retirer sur le champ par la digue du *Koegras*, pour se rallier à sa droite. Cette manœuvre, en ouvrant la passe du *Texel* à la flotte anglaise, conservait du moins la garnison du *Helder*, très-précieuse pour la défense ultérieure du pays; mais n'aurait-elle pas dû sortir plus tôt du *Helder*, et n'y laissant qu'une arrière-garde, agir sur le flanc gauche des Anglais au moment du débarquement; et, selon l'issue du combat, rentrer à son poste, ou se retirer avec le reste des troupes du général Daendels?

Il est presque impossible d'empêcher un débarquement protégé par une escadre sur une plage découverte. Il n'y a qu'un moment à saisir, celui où les premières troupes s'établissent et cherchent des appuis; il faut savoir attendre ce moment et profiter du premier ébranlement qu'on produit par une attaque vive et générale.

Les 28 et 29 août, le général Daendels conserva sa position, la gauche à *Petten*, le centre *au Zand*, et la droite à *Keeten;* son quartier-général était à *Schagerbroug*. Il n'avait guère que 8,000 hommes, en y comprenant la garnison du *Helder;* sa gauche, au-dessous de laquelle les Anglais, prolongeant la côte, pouvaient effectuer un débarquement, lui parut mal assurée, ce qui le détermina à faire un mouvement rétrogade : il refusa son aile droite, qui se trouva le 30 au matin à *Avenhorn*, son centre et le quartier-général à *Schermerhorn*, la gauche en arrière de *Petten;* il se trouvait ainsi plus à portée de recevoir les renforts de troupes françaises et bataves, qui de tous côtés se portèrent à marches forcées vers la *Nord-Hollande*, dès qu'il n'y eut plus aucune incertitude sur le point d'attaque.

Le général Brune arriva à *Alkmaer*, le 3 septembre ; la division française prit poste à la gauche de la ligne.

Le général Abercrombie, maître de la langue de terre, ou presqu'île du *Helder*,

acheva son débarquement, fit retrancher ses avant-postes vers sa droite, et occupa à sa gauche la pointe du *Helder* et les batteries appelées de l'*Union* et de *la Révolution*, qui avaient été évacuées par le colonel Guilquin.

Dès ce moment la passe du *Texel* fut occupée par les Anglais, et l'amiral Story obligé de quitter son mouillage, et de se retirer plus avant dans le *Vlieter* (le chenal vers le nord), pour s'y mettre hors d'atteinte. Une grande partie du convoi et des frégates anglaises, ayant mouillé dans la rade du *Texel*, et les vents ayant fraîchi du nord, l'amiral Story résolut de profiter de la première marée pour reprendre la rade, et chasser ou détruire le convoi. Ce fut dans ce moment qu'éclata à bord du vaisseau amiral *le Washington* la révolte des équipages, que leur insubordination faisait déjà pressentir, sous prétexte que l'amiral voulait se faire sauter. Dans la nuit, les matelots s'armèrent, s'emparèrent des écoutilles et de la sainte-barbe; les officiers firent de vains efforts pour les contenir, et les ramener à l'obéissance; la

punition de quelques chefs de l'insurrection, les actes de vigueur, les prières, tout fut inutile, et tous les capitaines désespérèrent de pouvoir décider leurs équipages à combattre. Au milieu de ces désordres, le 30 août au matin, la flotte anglaise entra dans la rade du *Texel*, et 11 vaisseaux, 6 frégates et 4 corvettes, sous les ordres de l'amiral Mitchell, pénétrèrent dans le *Vlieter*, avec le vent et la marée favorables : une partie de cette escadre était formée des vaisseaux hollandais pris par l'amiral Duncan le 1er octobre 1797. Dans cette extrémité, l'amiral Story essaya de gagner du temps; il fit proposer par deux officiers une sorte de suspension d'armes, pendant laquelle il aurait le temps de consulter son gouvernement.

L'amiral Mitchell, qui montait la frégate l'*Isis*, et venait d'achever ses dispositions pour l'attaque, répondit à la proposition de l'amiral batave par une sommation catégorique d'arborer sur-le-champ le pavillon *Orange*. L'amiral Story donna le signal de

se préparer au combat, mais ce signal devint celui d'une entière défection : les équipages déchargèrent les pièces, jetèrent à la mer les boulets et les gargousses ; les capitaines assemblés déclarèrent que la révolte de leurs équipages était au point qu'on n'en pouvait espérer aucune obéissance, et qu'ils ne se battraient point contre les Anglais. Le seul capitaine Van Senden, commandant le vaisseau *le Batave*, assura que son équipage était resté dans l'ordre, et qu'il se défendrait, si l'amiral donnait l'exemple. Celui-ci répondit à la sommation de l'amiral Mitchell, en protestant de sa fidélité à la République, et se déclarant prisonnier de guerre ainsi que tous ses officiers. Le même soir, le pavillon *Orange*, qui, depuis deux jours, flottait sur les tours et sur les batteries du *Texel* et du *Helder*, fut arboré sur tous les vaisseaux de la flotte batave. Outre la flotte hollandaise composée de 8 vaisseaux de ligne et 3 frégates, qui se rendit à l'amiral Mitchell, le capitaine Winthrop s'empara, au *Nieuwen-Diep*, de 3 vaisseaux de ligne, 5

frégates, et 5 vaisseaux de la compagnie des Indes, ainsi que de l'artillerie et des approvisionnemens de marine qui s'y trouvèrent.

Il ne resta plus au gouvernement batave que quelques vaisseaux dispersés dans les ports de Zélande, et ce ne fut pas une des moindres bizarreries qui caractérisèrent la fin du dix-huitième siècle, que de voir les Hollandais sans marine former une armée de terre pour défendre les approches d'*Amsterdam* du côté de la mer. Pendant la guerre qui affranchit les sept Provinces, et qui commença dans la Flandre et le Brabant, où le seul port de l'*Écluse* servait de communication avec la mer, le prince d'Orange, vers la fin du règne de Philippe II, ayant reconnu l'importance des provinces de Zélande et de Hollande, y établit le centre des forces et de la résistance de la nouvelle république. Il y fut, surtout, déterminé par la facilité des communications avec la Grande-Bretagne, et par le désir de créer une marine militaire, et d'appliquer les Hol-

landais au genre de guerre auquel ils étaient le plus exercés; et deux siècles après, c'était contre la maison d'Orange et contre les forces de la Grande-Bretagne que les Hollandais défendaient ces *Lagunes*, qui ne furent conquises par tant de travail et de persévérance que pour former des ports, des abris et des communications intérieures pour un peuple tout navigateur; et des armées de terre assez fortes pour tenir respectivement la campagne dans les Pays-Bas, se livraient des batailles sur ces plages, et prenaient des positions entre les canaux. Les Hollandais, ayant perdu leur défense naturelle, n'ayant plus de marine, n'ayant bientôt plus aucune navigation à protéger, trouvèrent sur ce territoire artificiel et presque flottant de nouveaux moyens de défense et de conservation. Ce fut une guerre aussi nouvelle que meurtrière, dans le pays qui se prête le moins aux combinaisons et à l'application des principes de l'art. Partout ailleurs on avait agrandi la scène; ici elle se resserrait entre des terrains bas et coupés, qui, changeant la di-

rection des mouvemens, rompant à chaque pas les manœuvres des troupes de différentes armes, ne présentaient que des obstacles, et n'offraient aucun des avantages qu'on doit rechercher à la guerre. On y voyait combattre la cavalerie et l'artillerie à cheval; 80,000 hommes cherchaient des positions militaires dans un labyrinthe de digues et de canaux.

La défection de la flotte ayant fait présumer au général Abercrombie que le gouvernement batave serait disposé à entrer en négociation avec lui avant l'arrivée des troupes françaises, il fit demander au général Daendels une escorte ou un passe-port pour le général Don, qui devait communiquer, à *la Haye*, des instructions particulières du gouvernement anglais. Ce passe-port fut refusé, et le général Abercrombie invité à faire ses communications par écrit. Le gouvernement chercha à effacer l'impression qu'avait faite cette ouverture sur les esprits; il envoya à *Alkmaer*, auprès du général Brune, une commission composée du directeur Vanhoeft

et de quatre représentans des deux chambres, pour lui témoigner et faire connaître à l'armée la ferme résolution où était le gouvernement batave de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La publication des nouvelles assurances, des promesses de secours prochains faites par le directoire de la république française, vint à l'appui de ces démonstrations de confiance.

Le débarquement de l'armée du général Abercrombie étant achevé, et l'attaque par la Nord-Hollande entièrement déterminée, le général Brune fit diriger par *Harlem* sur *Alkmaer* toutes les forces disponibles. On pourvut aussi à la défense de la ville d'*Amsterdam*, du côté du *Zuyderzée*, et de la langue appelée *Buik-Sloot*, dont la proximité pouvait faire craindre un bombardement : cette partie fut confiée au général Guérike.

La division batave du général Dumonceau, forte de 6,000 hommes, passa, le 3 septembre, à *Amsterdam*; toutes les troupes françaises, qui se trouvaient du côté de *la Haye*, sur les côtes, ou vers l'embouchure

de la *Meuse*, défilèrent par *Egmont* sur *Alkmaer*. On arma dans toutes les villes des compagnies bourgeoises, qui marchèrent sur-le-champ pour rejoindre l'armée dans la Nord-Hollande.

Pendant que ces renforts arrivaient de toutes parts, les Anglais s'avancèrent, prirent poste dans le *Zyp*, terrain bas et entrecoupé, ayant environ trois lieues et demie d'étendue, à l'entrée de la presqu'île, et défendu des eaux supérieures par une digue, derrière laquelle ils se retranchèrent, en la garnissant d'une nombreuse artillerie; les postes avancés de leur droite s'étendaient de *Petten* à *Eenigenbourg*; ceux du centre, un peu en arrière, et parallèlement à la grande digue, étaient à *Saint-Martin Valkoog* et *Schagen*, ceux de leur gauche à *Havinghuyzen* et *Zydewind*.

Le général Brune, pour concentrer ses forces, fit faire aux divisions françaises et bataves un mouvement par leur gauche, et prit une position moins étendue en avant d'*Alkmaer*. Il porta les avant-postes de sa

gauche à *Schoorl* et *Groot*, le plus près possible de la mer, et de l'avant-garde de la droite de l'armée anglaise : il occupa *Saint-Pankras* devant son centre, et refusa un peu son aile droite. Il y eut quelques rencontres d'avant-postes vers le centre des deux armées, du côté de *Onde-Karspel* et de *Dirks-Hoorne*.

Les Anglais n'avaient encore reçu d'autre renfort qu'une partie de la division du duc d'Yorck (4 à 5,000 hommes sous les ordres du général Don); le corps d'armée russe, sous les ordres des généraux Hermann et Essen, n'avait point été rencontré à la mer par les avisos qu'on leur avait dépêchés pour les faire venir directement au *Texel*. Ils étaient arrivés successivement au point de rendez-vous, à *Yarmouth*, et y étaient retenus par des vents contraires, qui ne permettaient pas non plus au reste des troupes anglaises, parmi lesquelles se trouvait la plus grande partie de la cavalerie, et au duc d'Yorck lui-même, embarqué sur la frégate l'*Améthiste*, de faire route pour le *Texel*.

Abercrombie, retranché derrière le *Zyp*,

n'avait que 16 à 17,000 hommes; il devait éviter un engagement sérieux, et attendre la réunion des forces alliées. Brune, au contraire, dès le 9 septembre, avait déjà rassemblé, dans sa position d'*Alkmaer*, de 24 à 25,000 hommes. Le général Vandamme, arrivé de *Bruxelles*, et le général Kellermann lui annonçaient de nouveaux secours, tirés des garnisons de la Belgique. Le moment était favorable; il fit donc attaquer, le 9, à la pointe du jour. Il conduisit lui-même la colonne de gauche, toute composée de troupes françaises; les deux autres, composées de troupes bataves, étaient commandées, celle du centre par le général Dumonceau, celle de la droite par le général Daendels.

La colonne française avança par *Groot* et *Kamp* sur *Petten*, enleva ces postes retranchés, et parvint jusque sur la hauteur de *Houndsbosduynen*. Les Anglais, retirés derrière la tête de la digue du *Zyp*, où ils avaient construit des redoutes, étaient encore protégés par le feu de deux frégates et deux bricks, auxquels le vent avait permis de s'embosser

près du rivage. Les Français, parvenus sur le revers de la digue, se trouvèrent entièrement à découvert, et pris en flanc par ce feu meurtrier. 30 grenadiers ayant tenté de passer le canal à la nage, pour escalader ces retranchemens, se noyèrent; le général David fut mortellement blessé. Forcés de renoncer à pousser plus loin leur attaque, les Français, après une perte considérable, se maintinrent dans le poste de *Petten*, et ne l'évacuèrent que pour reprendre leurs premières positions.

Le centre eut encore moins de succès. Le général Dumonceau marcha d'abord par *Schoorldamm*, attaqua et emporta le poste retranché du pont de *Krabbendamm*; mais il ne put forcer les retranchemens de *Zyp*, hérissés d'artillerie : quelques bataillons plièrent entièrement, et il fut obligé de se retirer.

L'aile droite, qui s'était portée en avant avec beaucoup d'ardeur, fut jetée dans le plus grand désordre par des cris de *sauve qui peut, nous sommes entourés!* partis de la queue de la colonne, et qui firent prendre la

fuite à la plus grande partie de l'infanterie du général Daendels.

Après cette attaque générale infructueuse, qui coûta beaucoup de sang, et dans laquelle un régiment de dragons anglais fut très-maltraité, l'armée française et batave reprit son ancienne position ; la gauche un peu au-dessous de *Petten*, et les avant-postes du centre à *Schoorldamm*.

De nouveaux renforts arrivèrent à l'armée batave. Le général Brune fit juger par un conseil de guerre, à *Alkmaer*, les auteurs de la déroute, et la conduite de quelques officiers fut examinée.

Le jour même où cette action eut lieu, le 10 septembre, le duc d'Yorck fit voile pour le *Texel*, avec 80 bâtimens de transport ; les Russes étaient encore à *Yarmouth*.

Nous n'avons point parlé de la diversion, ou plutôt de la fausse attaque du Prince héréditaire sur deux points de la frontière de l'*Over-Yssel*, très-éloignés l'un de l'autre ; mais également importans, s'il eût pu s'en emparer. Il fit sommer vainement la petite

place de *Coevorden*, qui confine au comté de *Bentheim*, et fit avancer, du côté d'*Arnheim*, au confluent de l'*Yssel* et du *Rhin*, un gros de ses partisans, qui pénétra jusqu'à *Wester-Woort*, sur la rive gauche de l'*Yssel*, à une lieue d'*Arnheim*. Ces tentatives n'eurent aucun succès; les proclamations du prince d'Orange n'excitèrent point dans les campagnes le mouvement qu'il avait espéré. Les gardes nationales d'*Arnheim* et d'*Oldenrad* marchèrent avec du canon, attaquèrent et dispersèrent le rassemblement; et le Prince, ayant reçu la nouvelle de la prise de la flotte hollandaise, s'embarqua à *Emden* avec quelques officiers, pour aller joindre l'armée du duc d'Yorck; il arriva au *Texel* le 8 septembre, et se rendit à bord du *Washington*.

La flotte hollandaise fut peu de jours après conduite en Angleterre. Il est très-remarquable que les matelots des deux nations étaient également mécontens; les Hollandais, parce qu'ils n'avaient pas entendu se rendre aux Anglais, mais seulement au Stathouder, et rester en Hollande sous le pavillon Orange;

les Anglais, parce que la flotte avait été prise sans combat, et qu'elle était à leurs yeux un nouveau trophée dont ils auraient voulu jouir comme de ceux de la victoire du lord Duncan. Leurs princes les voulaient unis; malgré l'union des couleurs, ils restaient ennemis. Il est plus facile de triompher d'une nation que de plier au gré de la politique son caractère, ses vieilles inclinations, et de vaincre ses répugnances.

L'excellente position qu'avait prise le général Abercrombie, et l'heureuse épreuve qu'il avait faite de la force de ses retranchemens derrière les digues du *Zyp*, lui permirent de s'étendre par sa gauche, ou du moins de pousser de forts détachemens pour se procurer les ressources dont il manquait.

La flottille anglaise, qui était entrée dans le *Zuyderzée*, s'empara de *Medemblick*; et cette première attaque maritime ayant donné de l'inquiétude à *Amsterdam*, on pressa les préparatifs de la défense de la rade. On embossa des vaisseaux en avant du chenal appelé *Pampus*; on arma les batteries de *Dim-*

medam et de *Durkerdam*, à l'entrée du port : un officier de la marine française fut chargé des dispositions maritimes, et le général français d'Hinnisdal prit le commandement de la place, et de tout le département de l'Amstel.

Le général Brune, qui attendait de la Belgique un renfort considérable, et qui pressait le gouvernement batave d'augmenter ses levées de gardes nationales, se bornait à contenir le général Abercrombie dans la position resserrée où il ne pouvait l'empêcher d'attendre et de recevoir les Russes et le reste de la seconde division des troupes anglaises. Les postes avancés de l'armée française et batave étaient à portée du fusil des retranchemens, et s'étaient eux-mêmes fortifiés par des coupures; de jour en jour, les deux positions devenaient respectivement plus fortes.

Il y eut, dans la nuit du 14 au 15 septembre, une affaire de poste très-vive vers le centre des deux lignes, à *Warmenhuysen*, dont les Anglais s'étaient emparés, et d'où ils furent dépostés par le général Dumonceau,

à la tête d'un régiment de grenadiers et de chasseurs bataves.

Dans ce moment même le duc d'Yorck arrivait au *Texel*, et faisait débarquer ses troupes, qui, réunies à celles qui occupaient la position du *Zyp*, s'élevaient à environ 22,000 hommes. Deux jours après, la première division des troupes russes, environ 13,000 hommes, aux ordres du général Hermann arriva d'*Yarmouth*. A peine ces troupes furent-elles débarquées, que le duc d'Yorck les porta en avant, et leur fit occuper le poste de *Petten*, à la droite de la ligne.

L'armée alliée se trouva du 17 au 18 septembre entièrement rassemblée, et forte à peu près de 35,000 hommes. Les mêmes motifs qui avaient porté le général Brune à attaquer le général Abercrombie avant l'arrivée des Russes décidèrent sans doute le duc d'Yorck, dès qu'il eut rassemblé ses forces, à ne pas perdre un instant pour attaquer les Français avant qu'ils eussent reçu les renforts qui leur venaient de la Belgique

et du Bas-Rhin. Il fit ses dispositions avec une grande précipitation : les troupes russes furent réparties entre la droite, où elles formèrent la tête de la colonne soutenue par les Anglais, et le centre, où elles furent mêlées avec eux.

La colonne de droite commandée par le général russe Hermann (vieux capitaine, d'une réputation distinguée) se trouvait opposée à la division française, commandée par le général Vandamme; le centre des Bataves était aux ordres du général Dumonceau; leur droite était commandée par le général Daendels. Le duc d'Yorck était avec le jeune prince d'Orange à la tête des troupes, formant le centre et l'aile gauche de son armée; il avait détaché un corps de 6 à 7,000 hommes sous les ordres du général Abercrombie, pour s'emparer de *Hoorn*, et marcher sur les derrières de la droite des Bataves, afin de l'envelopper, au moment où l'attaque des Russes contre la division française aurait achevé de culbuter la gauche du général Brune, et de la couper

du rivage de la mer. Ainsi le projet du duc d'Yorck, dans cette disposition d'attaque, était de déborder les deux ailes du général Brune pour le forcer à quitter sa position en avant d'*Alkmaer*. Le général Abercrombie arriva à *Hoorn*, où il n'éprouva aucune résistance, et prit seulement deux compagnies d'infanterie.

Le 19 septembre, à cinq heures du matin, l'attaque commença vivement sur toute la ligne. Le général Hermann, à la tête d'une division d'environ 9 mille hommes, suivi d'une division de troupes anglaises, fit replier les avant-postes français qui étaient à *Kamp* et à *Groot;* il se porta ensuite en avant pour parvenir à envelopper la division du général Vandamme : celui-ci, n'ayant plus d'appui à sa gauche, fut contraint de plier. Les Russes s'emparèrent de *Schoorl-Damm*, et bientôt après de *Bergen*, terre du prince de Nassau, et village considérable, autour duquel sont de très-beaux bois, où les troupes françaises se retirèrent, ou plutôt se concentrèrent, après avoir cédé à

l'attaque impétueuse du général Hermann, qui n'était plus qu'à une demi-lieue d'*Alkmaer*. Alors les derrières du centre de la ligne de bataille du général Brune se trouvaient déjà dépassés par les Russes, tandis que le duc d'Yorck, avec une forte division de troupes anglaises, mêlées de quelques troupes russes, l'attaquait de front.

Dans cette position, le général Brune fit marcher sur *Bergen* l'arrière-garde de la division de Dumonceau, par un pont de communication qu'il avait fait établir depuis quelques jours sur le canal qui conduit au *Zyp* : il rapprocha en même temps du centre, que ce mouvement affaiblissait, la division de Daendels. Bientôt la colonne russe, trop avancée, se trouva elle-même attaquée sur ses deux flancs par la division de Vandamme et par une partie de celle de Dumonceau, sans pouvoir communiquer avec le centre des Anglais.

Le général Vandamme, ayant fait envelopper le village de *Bergen* par sa gauche, du côté des *Dunes*, et par sa droite, du côté

d'*Alkmaer*, attaqua à la baïonnette ; le village de *Bergen* fut repris après un combat d'autant plus opiniâtre, que les Russes espéraient de pouvoir maintenir leur premier avantage, jusqu'à ce qu'ils fussent secourus par les Anglais : ils se battirent en désespérés, et quand ils furent rompus et dispersés, ils se défendirent encore dans l'église et dans les maisons, où il se fit un grand carnage. Le général français Gouvion se distingua beaucoup dans cette affaire. La retraite fut coupée à la plus forte partie de la colonne du général Hermann, qui fut presque détruite, et perdit son artillerie. Le général Hermann fut lui-même fait prisonnier, et le général Essen, qui commandait sous lui, fut griévement blessé.

Le genéral Dumonceau, qui fut aussi blessé au commencement de l'action, se maintint ou reprit ses postes : mais sa division souffrit beaucoup, parce qu'elle eut à soutenir l'effort du centre de l'armée anglaise pour l'empêcher de se réunir à sa droite.

La division du général Daendels, qui occupait la position d'*Oud-Karspel*, et formait, comme nous l'avons dit, la droite de la ligne de l'armée batave, fut attaquée par les Anglais avec autant de vivacité que la gauche l'avait été par les Russes. Après avoir résisté jusqu'à deux heures, elle fut dépostée avec perte de beaucoup d'hommes et de plusieurs pièces de canon. Cette division, déjà affaiblie pas les secours que le général Daendels avait dû porter à celle du centre, et dans laquelle l'explosion d'un caisson de munitions avait augmenté le désordre, se rallia et rétablit le combat vers la fin de la journée. Le général Daendels reprit le poste de *Broek* et les batteries qui lui avaient été enlevées du côté d'*Oud-Karspel*.

La défaite de son aile droite força le duc d'Yorck à rapprocher sa gauche trop étendue; le général Abercrombie évacua *Hoorn* dans la nuit, et toute l'armée alliée rentra dans ses retranchemens du *Zyp*. Le général Brune reprit aussi la position qu'il occupait avant la bataille.

Ce succès dissipa les inquiétudes que l'arrivée des Russes, l'approche des Anglais du côté de *Hoorn*, et les mouvemens de leur flottille dans le *Zuyderzée* avaient répandues dans *Amsterdam* : on y fut quelques jours après entièrement rassuré sur la défense du *Pampus* par l'arrivée de 60 à 70 chaloupes canonnières françaises avec leurs équipages, qu'on y fit passer de *Dunkerque* par les canaux intérieurs de la Belgique et de la Hollande.

Les deux armées reçurent de nouveaux renforts et continuèrent à se retrancher, en multipliant les obstacles dans toutes les directions. L'arrière-garde des Russes, forte de 2 à 3 mille hommes, débarqua au *Texel*; et de l'autre côté, une demi-brigade française arrivée depuis peu à *Amsterdam*, et qu'on avait destinée, ainsi que quelques nouveaux bataillons bataves, à occuper *Purmerend*, poste important dans la Nord-Hollande, entre *Hoorn* et *Amsterdam*, fut dirigée sur *Alkmaer*. On continua de presser les nouvelles levées, et de former des

bataillons de gardes nationales bataves.

Telle était, vers la fin de septembre, la situation des affaires en Hollande. Nos lecteurs trouveront dans le petit Atlas joint à cet ouvrage une carte particulière de la Nord-Hollande, sur laquelle ils pourront prendre une idée exacte de la position respective des deux armées, et suivre nos observations.

Depuis près d'un mois, l'armée anglaise, qui sans doute avait déjà frappé un grand coup en s'emparant du *Helder*, et en favorisant l'entrée de la flotte anglaise et la défection de la flotte batave, se trouvait pourtant sur la défensive, et dans une position telle, qu'elle ne pouvait opérer de concert avec la flotte par le *Zuyderzée*, sans s'exposer à être séparée des points de débarquement et à compromettre ses auxiliaires. Toutes les raisons militaires, tous les motifs politiques se réunissaient donc pour faire cesser à tout prix un état de choses contraire aux vues dans lesquelles on avait entrepris cette expédition. Mais la précipitation avec laquelle

le duc d'Yorck fit agir les dernières troupes débarquées, et surtout les Russes, était peut-être d'un plus grand danger pour lui, que le retard qui grossissait l'armée du général Brune et l'affermissait dans sa position.

Rarement les hommes qui ne sont point accoutumés à la mer retrouvent, même après la plus courte navigation, au moment où ils touchent la terre, leurs forces, leur agilité, et si l'on ose le dire, toute l'impulsion du courage. Si le succès presque certain des débarquemens exécutés les armes à la main, entre le feu des vaisseaux qui les protégent, et celui des troupes ennemies qui défendent le rivage pied à pied, semble démentir cette observation, on peut répondre que la présence du double danger dans lequel chacun se trouve comme précipité fait faire un effort extraordinaire. On est tout à coup jeté au milieu de l'action, et comme abandonné par un élément qui force à conquérir l'autre. Il est bien différent d'avoir à former, à faire marcher et combattre des troupes après un tran-

quille débarquement, surtout si elles sont déjà fatiguées par une longue ou pénible navigation, et si elles ont été très-serrées à bord des bâtimens de transport, etc. Alors, non-seulement il se trouve un assez grand nombre d'individus tellement affaiblis, qu'ils sont incapables d'aucun service, mais les corps de troupes présentent les mêmes inconvéniens. Ils ne peuvent à l'instant reprendre tous les avantages de leur organisation, leur jeu et leur force d'ensemble.

Les troupes russes destinées à attaquer les Français furent à peine débarquées, que le duc d'Yorck leur fit occuper à *Petten* la droite des lignes du *Zyp* : cette marche fut courte, à la vérité; mais l'attaque que ces troupes durent livrer dès le lendemain était très-pénible par la nature du pays. L'ardeur avec laquelle les Russes poursuivirent les Français, qui se replièrent jusque derrière *Bergen*, les fatigua et les désunit à mesure qu'ils avançaient : les Français avaient aussi l'avantage de la connaissance d'un terrain, dont l'uniformité et les coupures sur le

même niveau sont, pour ainsi dire, une continuité de piéges. Ces difficultés sont peu sensibles au premier coup-d'œil ; il faut avoir parcouru tout le terrain pour bien connaître les communications entre cette multiplicité de polygones irréguliers, et pour en retenir l'image : cette expérience manquait aux officiers russes.

On reprocha aussi au général anglais d'avoir uniquement compté sur le succès de l'attaque par son aile droite, et d'avoir trop affaibli sa gauche en détachant sur *Hoorn* le général Abercrombie : certainement, en cas de succès, on ne pouvait mieux se préparer à en retirer tout le fruit ; et si le centre des Bataves avait été battu et poussé au-delà d'*Alkmaer*, le général Abercrombie, prenant en flanc la division de Daendels, et portant un détachement sur *Purmerend*, paraissait dès le lendemain à la vue d'*Amsterdam*, et prenait à revers les défenses du *Pampus*. Mais c'était trop affaiblir la gauche de l'armée anglaise, et l'espoir de remporter la victoire avec sa réserve

déjà portée en avant de la ligne, priva le duc d'Yorck du secours le plus nécessaire pour l'obtenir.

Cette résistance des Hollandais, qu'on n'avait pas supposée, et que la lenteur de la réunion des trois divisions de l'expédition avait favorisée, donnait au gouvernement français le temps de sentir toute l'importance de la défense de la Hollande. Les secours qu'il y portait étaient réellement employés à garantir les frontières de la Belgique, où les Anglais, après avoir conquis la Hollande, auraient facilement tourné contre la république française les mêmes armes, les mêmes moyens que dans ce moment elle dirigeait contre eux.

Cependant la nouvelle guerre d'Hollande avait fort accru les embarras du gouvernement français, en l'empêchant de former son armée du Rhin, ou du moins de la porter à une telle proportion de forces, qu'elle pût agir offensivement sur la rive droite, et surtout vivre aux dépens du territoire de l'Empire. Le général Müller, après s'être renforcé par

des détachemens tirés des garnisons, n'avait pu rassembler au-delà de 20,000 hommes ; il n'avait fait qu'une diversion, et ne pouvait se soutenir devant l'Archiduc, qui s'approchait avec des forces supérieures. La marche de ce prince, et sa sortie de la Suisse avec la plus forte partie de l'armée autrichienne n'y avait pas produit l'effet auquel on s'attendait ; et Masséna n'avait pas pu pousser, aussi loin qu'on le croyait possible, le premier avantage des succès des généraux Chabran et Lecourbe contre le centre et la gauche de l'armée alliée : mais les démonstrations de l'Archiduc, qui porta d'abord son quartier-général à *Saint-Blaise*, et menaça de forcer un passage pour tourner la gauche de l'armée française entre *Brisach* et *Bâle*, tinrent en suspens le général Masséna. D'ailleurs, si l'on réfléchit à l'étendue de sa position, après qu'il eut occupé le canton de *Glaris*, et embrassé les lacs de *Zurich* et de *Wallenstadt*, on verra qu'il ne pouvait entreprendre d'attaquer, avec des forces suffisantes, les excellentes positions du général Hotze sur la

ligne des lacs, c'est-à-dire le flanc gauche et les derrières de l'armée austro-russe pour l'arracher de sa position de *Zurich*, sans risquer lui-même de se voir séparé d'avec son aile droite. Nous avons fait voir par quels efforts de valeur et de talent, par quelles applications du nouveau système de guerre, les avantages entre l'Archiduc et le général Masséna se balancèrent, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à partager, avec les rives de la *Reuss*, les plus fortes positions de la Suisse. Les deux généraux, n'ayant plus l'un sur l'autre une supériorité de forces assez considérable pour déborder entièrement leurs ailes, ne pouvaient alternativement remporter que des avantages peu marquans : il n'eût fallu rien moins qu'un choc violent et simultané des deux armées s'attaquant réciproquement pour engager entre leurs lignes une action générale et décisive.

Le général Masséna aurait pu faire un nouvel effort contre le centre et la droite de ce formidable camp retranché, au moment où le remplacement des Autrichiens par les

Russes, l'éloignement des généraux et des officiers d'état-major, qui avaient choisi les postes, calculé et éprouvé leur importance, semblaient le favoriser : mais il veillait, par sa gauche, sur les mouvemens de l'armée autrichienne dans le Brisgau.

L'Archiduc, dont le quartier-général était encore à *Saint-Blaise*, le 4 septembre, et qui semblait menacer *Bâle* et *Huningue*, faisait filer son armée par *Donaueschingen* sur *Louisbourg;* il y arriva avec le général Schmidt, le 13 septembre.

Le gros de l'armée autrichienne, qui avait campé entre *Echterdingen* et *Waldenbusch*, continua dans la même direction ses marches forcées; l'avant-garde du général Nauendorf et le corps du général Sztarray avaient déjà porté leurs troupes légères sur les avant-postes des Français. Ceux-ci avaient évacué *Bruchsal*, et, dans la nuit du 11 au 12 septembre, ils levèrent le siége de *Philisbourg*. Deux jours auparavant, le général français Laroche avait attaqué et emporté le retranchement du côté de *Rheinsheim;* le Rhein-

grave de Salm avait courageusement défendu cette place, qui n'était plus qu'un monceau de ruines. Ce second bombardement de *Philisbourg* dura cinq jours et cinq nuits, et, dans ce court espace de temps la ville fut presque réduite en cendres. C'est le bombardement le plus chaud qu'il y ait eu pendant la guerre de la révolution.

Le général français Müller se retira d'abord par *Waghœusel;* il évacua *Heidelberg* le 15, fit passer son artillerie et ses bagages au-delà du *Rhin*, et campa en avant de *Manheim* près de *Neckerau.*

La retraite des Français continuait à s'exécuter avec ordre par le pont de *Manheim*, et le corps de l'armée du Rhin se partageait en touchant à la rive gauche. 6,000 hommes furent dirigés sur *Mayence*, une autre partie sur *Spire* et *Germersheim.* Il restait encore dans les retranchemens de *Manheim* et dans les ouvrages de la place, presque tous ouverts ou imparfaitement rasés, une arrière-garde d'environ 5,000 hommes sous les ordres du général de division Laroche.

L'Archiduc avait fait une telle diligence, qu'ayant pu rassembler un corps de 25,000 hommes dans la plaine du *Necker*, le 16 septembre, il se trouva, le lendemain à 3 heures du matin, en mesure d'attaquer. Il se porta de sa personne au village de *Seckenheim*, et fit commencer l'attaque par les divisions aux ordres des généraux Sztarray et Kospoth. Ils furent d'abord repoussés; mais ayant livré un second assaut avec les bataillons de grenadiers, la redoute élevée sur la rive droite du *Necker*, et le reste des retranchemens du *Neckerau* furent emportés. Dès le commencement des attaques, l'artillerie impériale avait pris sur le bord du fleuve des positions avantageuses pour battre et couper le pont de bateaux; les portes de la ville furent forcées, et, malgré les dispositions du général Laroche pour assurer sa retraite au-delà du fleuve, elle ne put s'effectuer que difficilement, et son arrière-garde resta prisonnière.

Après ce succès, l'Archiduc se porta à *Schwetzingen*, l'un des points les plus fré-

quemment et alternativement occupé par les deux partis pendant cette guerre. Il fit occuper au-dessous de *Francfort* les deux rives du *Mein*. Le quartier-général du landsturm fut transféré de *Niederrad* à *Hœchst;* on pressa l'arrivée des pontons, et l'on parut vouloir porter au-delà du *Rhin* l'armée autrichienne et de l'Empire, que l'Archiduc s'occupa de rassembler et d'organiser, et dont la force, en y comprenant les corps de Sztarray et de Meerfeld, devait être portée à 60,000 hommes.

Les Français se hâtèrent de replier sur *Ehrenbreitstein* les détachemens qu'ils avaient poussés jusqu'à *Weilbourg* et *Wetzlar*. Incertain du point où l'Archiduc allait effectuer son passage, et ne pouvant encore pénétrer ses desseins, le genéral Müller se borna à couvrir *Mayence*, établit son quartier-général à *Dürkheim*, et interrompit toute communication avec la rive droite du *Rhin*.

Un nouveau cours d'événemens semblait devoir s'ouvrir : les armées de la coalition

remplissaient l'intervalle qu'elles avaient d'abord laissé entre elles et la ligne de démarcation garantie par le roi de Prusse, et le feu de la guerre menaçait de dévorer de nouveau les belles contrées de la rive gauche du *Rhin*.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

Sur la composition des armées.

L'ILLUSTRE auteur des *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des Nations* n'aurait pas cru avoir embrassé toutes les bases de l'économie nationale, s'il n'avait examiné l'importance des armées, soit sous le rapport de la défense du pays, soit sous celui des frais qu'elles nécessitent, et du plus ou moins de *travail productif* qui résulte de la composition de la force protectrice. Les Recherches de *Smith* sur cette question élémentaire sont dignes du génie qui a ouvert une nouvelle carrière, et établi des principes autrefois méconnus, et depuis généralement admis, sur l'art si difficile d'administrer les affaires d'un grand peuple.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de transcrire en entier le passage intéressant sur la composition des armées dans les différens âges de la société ; mais nous en présenterons les points princi-

paux, et nous y ajouterons quelques réflexions qui tiennent plus particulièrement aux circonstances de la guerre de la révolution.

Chez les peuples chasseurs, chaque homme est en même temps guerrier et chasseur. Il n'en coûte rien pour le préparer à la guerre, à laquelle il est très-propre par sa vie habituelle, ni pour l'entretenir lorsqu'il est en campagne. La position de ces peuplades, au milieu ou près des forêts, les met à même de pourvoir à leur subsistance en même temps qu'ils combattent leurs ennemis.

Parmi les nations de bergers qui constituent un état de société plus avancé, tels que les Tartares et les Arabes, chaque homme est de même guerrier; mais ces nations, ayant une population beaucoup plus considérable que les précédentes, parce qu'elles ont plus de moyens de subsistances, et étant plus réunies, parce que leurs occupations les fixent près de leurs troupeaux, sont aussi plus dangereuses à la guerre.

Au premier aperçu, on imaginerait que la vie simple et douce des peuples pasteurs devant influer sur leur caractère, ils devraient être moins redoutables que les chasseurs, portés par leurs habitudes à la férocité et à la barbarie. L'expérience cependant a démontré le contraire : *Rien n'est plus méprisable, dit* Smith, *qu'une guerre avec les Indiens dans l'Amérique*

septentrionale ; rien au contraire n'est plus terrible qu'une invasion de Tartares, telle qu'on en a vu souvent en Asie. La conquête de la *Chine*, et celles faites par *Mahomet* et ses successeurs, prouvent assez ce que peuvent exécuter les habitans des déserts réunis sous un chef habile.

Les peuples devenus agriculteurs marquèrent le troisième âge de la société ; c'est celui où, ne cultivant la terre que pour assurer sa subsistance, l'homme n'avait encore aucune idée des superfluités, qui devinrent des besoins chez les peuples plus avancés ; les hommes dans cet état ont beaucoup de temps disponible ; *semer* et *recueillir* sont deux grandes époques dans l'année ; les intervalles peuvent être employés à la défense du pays, ou souvent, sous ce prétexte, au gré des passions des hommes influens. Alors les campagnes militaires n'ont de durée que le temps qui ne rappelle pas nécessairement les agriculteurs à leurs travaux. C'est ainsi que les Grecs, jusqu'à la seconde guerre de Perse et celle du Péloponèse ; les Romains jusqu'au siége de Veïes, et les modernes pendant le régime féodal et jusqu'à l'établissement des *troupes réglées*, ne firent que des incursions, des invasions, et ne purent jamais concevoir ni réaliser des plans de campagne et des systèmes réguliers d'opérations.

Mais lorsqu'une nation arrive à un certain dégré de civilisation, les progrès des arts et des sciences

donnent un plus grand développement à l'agriculture et au commerce; les travaux de la campagne, les manufactures, toutes les branches d'industrie, les professions utiles, celles même d'agrément réclament et occupent un grand nombre d'hommes, qui ne pourraient, sans un dommage réel pour la prospérité nationale, être distraits et éloignés de leurs travaux : ainsi, quoique les améliorations qu'éprouvent les sociétés produisent un grand accroissement de population, il arrive cependant qu'une nation *avancée* compte, bien qu'étant plus nombreuse, moins d'individus qui puissent être habituellement employés au service militaire.

Aussi le calcul des hommes qu'on peut destiner à la profession des armes est-il très-différent relativement aux nations purement agricoles, et à celles qui sont de plus manufacturières et commerçantes. *Smith* évalue que, chez les premières, le quart ou le cinquième de tout le corps du peuple peut, à de certaines époques de l'année, être employé à la guerre; tandis qu'il a adopté le calcul de Montesquieu et de plusieurs autres écrivains politiques, qui ne pensent pas que, chez les nations industrieuses et commerçantes, on puisse prélever, sans nuire à la société, plus de la centième partie des habitans pour la consacrer à la profession des armes.

L'établissement des troupes réglées devait néces-

sairement être la suite du progrès des nations vers la civilisation, le commerce et l'opulence : ainsi, de même que chez les Grecs, les Romains et les Carthaginois, les troupes soldées avaient remplacé les levées par désignations, chez les peuples modernes, *les armées permanentes* furent substituées *à l'appel du ban et de l'arrière-ban.*

Cependant ce nouvel ordre de choses ne tira pas uniquement son origine des causes naturelles qui devaient l'amener; la politique des princes en hâta l'affermissement, parce qu'ils trouvèrent dans cette institution les moyens de comprimer des vassaux trop puissans, de contenir et de protéger leurs sujets, de défendre et d'étendre même leur domination. On peut voir, dans l'inimitable introduction au règne de Charles-Quint, les importantes conséquences que Robertson attribue à cet établissement, dont Charles VII est regardé comme le fondateur.

L'exemple donné par Charles VII, adopté avec plus d'étendue par Louis XI, fut bientôt suivi par toutes les puissances de l'Europe. Les grands avantages que présentèrent les troupes soldées, ne firent plus considérer que comme de faibles auxiliaires les levées tumultueuses et irrégulières des gentilshommes et de leurs vassaux. Les troupes permanentes furent peu à peu divisées pour le combat et l'administration en masses égales ; chaque portion fut commandée par

un colonel; des officiers spécialement occupés de la discipline et des exercices militaires recherchèrent avidement tous les moyens de les perfectionner. La cavalerie, qui jusque alors avait joué le premier rôle dans toutes les guerres, fut réduite à de justes proportions, et ne fut plus considérée que comme l'auxiliaire de l'infanterie. L'invention des armes à feu fit faire un pas immense à l'art de la guerre; Louis XIV arma le fusil de la baïonnette. Cette double innovation changea entièrement la tactique : l'usage de la pique obligeait à se former en bataillons carrés sur un grand nombre de rangs; le fusil conduisit à diminuer le nombre des rangs pour multiplier les feux; la découverte du pas égal apporta dans les mouvemens et les manœuvres une précision et une régularité qui accélérèrent les marches et simplifièrent le commandement. La guerre devint enfin un art dont Gustave Adolphe, Turenne et Frédéric le Grand semblaient avoir deviné toutes les savantes combinaisons.

Mais la lecture de l'histoire de ces célèbres généraux confirmera l'observation que nous faisions plus haut, sur les effets de l'accroissement de la population et des richesses qui, bien loin d'augmenter le nombre de soldats que chaque état entretient, conduisent plutôt à le borner et à le circonscrire : ainsi, tandis qu'on voit Charlemagne ou Philippe Auguste commander des armées de deux et trois cent mille hom-

mes ; on n'en trouve au contraire que trente ou quarante mille sous les ordres de Turenne et des généraux contemporains.

Il est vrai que depuis le règne de Louis XIV, et surtout depuis la guerre de la Succession, les troupes soldées ont été considérablement augmentées en Europe ; mais elles l'ont été dans un rapport tout-à-fait hors de proportion avec la population et le revenu des différens états. Cette rivalité des puissances, en diminuant leur prospérité, a particulièrement contribué à leur faire contracter l'immensité de dettes qui les accable toutes plus ou moins.

Au reste, quelque nombreuses qu'aient été les armées dans les guerres précédentes, elles n'offrent rien de comparable à celles qu'on a vu lever et agir dans la guerre de la révolution qui, en sept campagnes, avait déjà consumé beaucoup plus d'hommes et d'argent que toute la guerre de trente ans. Aussi, pour parvenir à les compléter, a-t-il fallu revenir aux moyens employés par les peuples qui ne connaissent qu'imparfaitement les arts, le commerce et l'opulence ; nous voulons dire aux levées en masse et à la conscription, mesure extrême que toutes les nations ont pourtant été forcées d'adopter lorsqu'il leur a fallu aussi faire la guerre d'invasion, pour éviter d'être subjuguées par les nouveaux conquérans de l'Europe.

Le temps est enfin arrivé où l'on sent vivement les funestes conséquences d'un système qui renverse toutes les idées d'économie politique. Les armées permanentes, outre l'avantage de la défense des frontières et du maintien de l'ordre public, ont encore celui de n'employer, en général, que les hommes sans profession, dont le travail serait le moins productif pour la société, et dont l'effervescence qui, sous le joug sévère de la discipline, tourne souvent au profit des vertus guerrières, pourrait, au milieu du tumulte des villes, être fatale au repos général.

Mais, au contraire, les levées forcées et arbitraires arrachent l'agriculteur à sa charrue, l'artisan à ses travaux, l'artiste à des occupations plus relevées et plus lucratives; elles dépeuplent les ateliers, les manufactures, les écoles même; arrêtent les progrès de l'industrie; tarissent les sources du revenu public en détruisant la fortune des particuliers; et, bien loin de favoriser le maintien de l'ordre et de la tranquillité, elles accoutument une portion considérable de la nation à la haine du travail, à l'oubli des liens de famille, et au mépris de la vie, qui souvent conduit au mépris des lois.

A Dieu ne plaise qu'en traçant les inconvéniens d'une institution qui tient plutôt à la barbarie qu'aux progrès de la civilisation, nous voulions condamner, ou même ralentir le généreux enthousiasme qui fait

qu'un peuple se lève tout entier pour la défense de son territoire et de son indépendance. Les Suisses, les Bataves, ou les Américains combattant pour conquérir leur liberté, et sachant l'assurer par de sages constitutions, offrent assurément un des plus intéressans spectacles que puissent présenter les annales de l'histoire.

Mais ces efforts extraordinaires ne peuvent être que momentanés ; et c'est un devoir, pour les chefs d'un gouvernement qui est obligé de recourir à des ressources aussi destructives, de profiter des premières circonstances qui permettent de rendre la paix à leur patrie, les enfans à leurs familles, les hommes de tous les états aux travaux qui constituent la société et en assurent la prospérité.

Nous espérons que nos lecteurs nous pardonneront l'étendue de cette note en faveur du sentiment qui l'a dictée. Mais lorsqu'on a entrepris la douloureuse tâche de peindre les scènes sanglantes que nous présentons à leurs yeux, l'âme a besoin de se reposer et de chercher des consolations dans l'espoir d'un meilleur avenir.

NOTE DEUXIÈME.

Sur l'Artillerie légère.

L'ARTILLERIE de réserve, qu'on voyait rarement autrefois, dans les ordres de marche, faire partie des divisions et des colonnes d'avant-garde, est devenue plus mobile et plus légère que ne l'était le train des pièces de position et de bataille attaché au grand parc.

Depuis la formation de l'artillerie à cheval, on a pu, sans entraver ni retarder les mouvemens des avant-gardes fortes en cavalerie, faire marcher et manœuvrer avec elles une plus nombreuse artillerie, et des réserves de pièces d'un calibre suffisant pour toutes les entreprises dont les corps d'avant-garde pourraient être chargés. Cette observation rappelle l'avantage et l'importance de l'artillerie à cheval, et nous engage à offrir à nos lecteurs quelques détails intéressans sur l'institution et le perfectionnement de cette arme.

On sait que les Prussiens furent les premiers à l'employer : le grand Frédéric l'avait inventée dans le temps où, pour résister à la ligue formée contre lui, son génie multipliait ses ressources ; où la même armée, transportée avec une célérité et une précision jusque-là inconnues, triomphait contre des forces

supérieures, et durant la même campagne, sur des frontières opposées à l'est et à l'ouest de ses états. Sans doute il essaya d'abord d'accélérer et de simplifier aussi les marches-routes des colonnes d'artillerie ; sans doute aussi il usa ensuite du même moyen pour les *marches-manœuvres*, et l'appliqua enfin aux mouvemens et aux combats des avant-gardes.

L'armée de Frédéric était devenue avec raison la grande école militaire de l'Europe, mais on pourrait s'étonner qu'on ait négligé si long-temps de profiter de ses meilleures leçons, d'imiter les institutions qui portaient plus particulièrement l'empreinte de son génie, pour s'attacher aux détails qui pouvaient le moins être imités, et qui n'étaient que les élémens qu'il avait perfectionnés sans doute autant qu'ils pouvaient l'être, mais par des procédés qui ne convenaient point à d'autres pays, à d'autres peuples, à d'autres circonstances : ainsi, tandis qu'on cherchait dans l'uniformité et le froid mécanisme de l'instruction des différentes armes, et principalement de son infanterie, le secret de la simplicité, de la précision de ses grandes manœuvres, et des applications des différens ordres de marche et de bataille aux divers terrains, on perdait de vue sa stratégie, sa grande tactique, ses plans de guerre, et tout ce qu'il avait imaginé, même dans la partie de l'administration, pour multiplier et rendre faciles tous les mouvemens de ses armées. Le plus

grand nombre de ceux qui prétendaient à l'honneur d'être considérés comme les élèves du grand Frédéric semblait se borner à admirer le poli des ressorts de cette vaste machine.

L'artillerie à cheval fut introduite dans les armées autrichiennes pendant le règne de Joseph II ; mais on n'en fit point un objet principal : elle resta dans un état d'imperfection qui ne permettait pas d'en saisir tous les avantages : on transportait les canonniers sur des caissons auxquels on avait donné la forme d'une ancienne voiture de chasse appelée *wurst-wagen :* ces caissons ne diffèrent des caissons ordinaires qu'en ce que leur couverture rembourrée permet d'y placer des canonniers dans l'attitude de l'homme à cheval.

En France, où les innovations les plus utiles étaient rarement accueillies dans les corps à talens, parce que les vieux officiers, toujours plus nombreux que dans les autres corps de l'armée, se concertaient pour opposer leur expérience et la routine de l'usage aux efforts des jeunes officiers dont la théorie était plus savante, on proposa vainement pendant longtemps de former une artillerie légère : on avait cependant fait avant la révolution quelques essais ; mais on n'avait adopté aucune base ; les officiers généraux qui se prêtèrent à ces essais proposaient de se servir du *wurst* à la manière des Autrichiens.

En 1791, M. Duportail, ministre de la guerre,

autorisa le général Mathieu Dumas, qui commandait à Metz, à former deux compagnies de canonniers à cheval. Le succès de cette épreuve, l'extrême intelligence des officiers et des canonniers d'élite qui y furent employés, et qui furent en quelques semaines en état de manœuvrer avec les troupes légères, dissipèrent tous les doutes, et firent voir combien les Français étaient propres à ce service.

En 1792, peu de temps avant la déclaration de la guerre, M. de Narbonne, qui avait succédé à M. Duportail, et formé près de lui un comité composé d'officiers très-éclairés, y appela les généraux des trois grandes divisions des armées, et les principaux chefs de l'artillerie et du génie, pour leur faire examiner et arrêter les moyens de perfectionner et d'étendre dans l'armée française l'usage de l'artillerie à cheval.

On ne saurait donner une idée plus juste de l'organisation de cette arme nouvelle qu'en rapportant ici le résultat de cette conférence.

Il y fut arrêté à l'unanimité, comme points fondamentaux :

1°. Qu'une nombreuse artillerie à cheval, bien servie, toujours maintenue au complet en canonniers et en chevaux, était le plus sûr moyen de protéger les évolutions d'une troupe médiocrement instruite, en soutenant son attaque à l'arme blanche, et en rendant presque nul, par des positions prises à propos et avec

célérité, l'avantage que des troupes mieux exercées doivent se promettre de leur supériorité dans les manœuvres.

2°. Que pour l'emploi de l'arme, et l'ordonnance de service, l'instruction, etc., l'artillerie à cheval ne devait différer de l'artillerie de campagne qu'en ce que le canon, mieux attelé, étant porté avec la plus grande vitesse partout où son service est d'un plus grand effet, les canonniers peuvent toujours suivre leurs pièces, et se mettre en action aussitôt qu'elles sont placées.

3°. Que, pour remplir cet objet, il vaut mieux que les canonniers soient tous à cheval, que s'ils étaient même seulement en partie montés sur des *wurts*, ou caissons rembourrés, parce que les accidens sont moins fréquens, les mouvemens plus faciles, les retraites plus sûres, les remplacemens de chevaux plus abondans.

4°. Que, sans exclure aucun calibre, il paraît plus avantageux de faire usage des pièces de 8 et de 12, et des obusiers.

5°. Qu'il est inutile de dresser le canonnier à cheval comme un cavalier sous le rapport des manœuvres de cavalerie; que ce serait l'éloigner sans utilité du but principal; qu'il suffit qu'il soit bien placé à cheval, exercé à monter et à descendre légèrement, à conduire son cheval franchement, sans l'obliger à aucun

ordre en suivant les pièces ; laissant d'ailleurs à son intelligence le soin d'apprendre à connaître et à exécuter, s'il en était besoin, les manœuvres de cavalerie dans lesquelles il pourrait se trouver.

6°. Que la manœuvre à la prolonge doit être employée toutes les fois que l'impossibilité d'en faire usage ne forcera pas d'y renoncer, puisque les chevaux restant attelés pendant que les pièces tirent, on gagne, pour profiter de la position qu'on occupe, tout le temps qu'il faudrait pour ôter ou remettre l'avant-train, et qu'on passe aussi de cette manière les fossés et les rivières avec la plus grande célérité.

7°. Que, pour former tout à la fois un assez grand nombre de compagnies d'artillerie à cheval, sans affaiblir les régimens d'artillerie, il suffit d'attacher d'abord à chaque pièce deux canonniers instruits, et de prendre le reste dans les autres armes, et de préférence dans les troupes légères.

C'est sur ces bases que fut organisée cette arme toute nouvelle pour les troupes françaises, et qui leur a procuré de si grands avantages, parce qu'aucune nation n'était plus propre à la perfectionner, par la vivacité du caractère et l'agilité du soldat français.

Le géneral Dumouriez fit connaître toute l'importance de cette arme pour la guerre d'invasion, à la fin de la campagne de 1792, dans la Belgique : que de nombreux exemples n'aurait-on pas à citer depuis cette

époque! A l'affaire de *Waterloo*, pendant que le général Pichegru commandait l'armée de Flandre, 4,000 hommes de cavalerie qui manœuvraient avec de l'artillerie à cheval soutinrent (et ce témoignage est rendu par des officiers de l'armée combinée) l'effort d'une armée de 30,000 hommes, appuyée par une artillerie au moins triple de celle des Français.

Bonaparte, à la bataille de *Castiglione*, après la levée du siége de *Mantoue*, ayant fait rassembler et placer à propos par le général Domartin plusieurs divisions d'artillerie légère, rompit, dit-on, la ligne des Autrichiens, et décida la victoire et le sort de l'Italie. L'artillerie à cheval ne contribua pas peu au gain de la bataille d'*Ettlingen*, où le général Moreau, très-inférieur en cavalerie, maintint son aile gauche contre toute la cavalerie de l'Archiduc. Une manœuvre semblable procura au général Hoche sur le Rhin, à la dernière affaire de *Neuvied*, un semblable succès; le général Debelle, qui commandait toute l'artillerie rapidement portée en avant, et tirant à découvert pour éteindre le feu d'une ligne retranchée et flanquée de fortes redoutes, était l'un des officiers qui formèrent à *Metz* les premières compagnies. Il a péri depuis dans la funeste expédition de Saint-Domingue.

L'Archiduc, profitant de ces expériences, a beaucoup augmenté et perfectionné cette arme dans l'armée autrichienne; il en avait attaché des divisions à différens

corps de troupes légères, et il en a retiré de grands avantages dans les rencontres et les engagemens d'avant-garde qui précédèrent la bataille décisive de *Stockach*.

Nous aurons, dans la suite de cet ouvrage, plus d'une occasion de faire remarquer les coups décisifs portés par l'artillerie légère.

Cette arme est devenue indispensable dans toutes les armées : elle peut suivre presque partout la cavalerie ; elle traverse les rivières, les marais, dont le passage est interdit à l'artillerie à pied : elle se porte rapidement en masse sur un point d'attaque imprévu, tourne un corps ennemi, le bat en flanc ou en queue, peut faire le service des avant-postes, celui de l'artillerie de position, celui de l'arrière-garde, et enfin celui du corps de réserve, d'où on la détache au besoin. Elle n'a point l'inconvénient qu'on a toujours reproché à l'artillerie à pied, de ralentir et de gêner les manœuvres des troupes ; aussi, les Français ont-ils déjà réduit l'usage de cette dernière arme presqu'au seul service des siéges, à l'exception des pièces de 4, qui restent attachées aux bataillons.

NOTE TROISIÈME.

Sur la Topographie.

Une des branches des sciences mathématiques dont le perfectionnement a le plus contribué aux progrès de l'art de la guerre, c'est la topographie, qui a beaucoup acquis à son tour par l'étude de l'art de la guerre. Elle était, avant notre siècle, bornée au résultat des opérations de trigonométrie et de géométrie rectiligne. On se contentait de produire par une suite de polygones adjacens, des figures semblables aux polygones indifféremment formés, ou plutôt imaginés sur le terrain par des lignes qui liaient les points les plus éminens ou les plus remarquables. Rarement même, en dressant les cartes les plus détaillées, multipliait-on assez les opérations pour fixer dans la figure correspondante les accidens du terrain, qui, pour être moins saillans, n'en sont pas moins précieux à recueillir ; on ne les figurait que d'une manière conventionnelle, comme dans les cartes géographiques. A mesure que l'art du dessin se répandit davantage, et que ses agrémens furent appréciés, la topographie s'enrichit des progrès du dessin du paysage : on commença à mieux exprimer le terrain ; on se rapprocha de l'imitation de la nature avec des signes et des effets de convention ; ce n'était pourtant qu'une faible ressemblance tou-

jours imparfaite à cause de son uniformité. On exigea peu à peu que les cartes topographiques fussent des images du terrain vues à vol d'oiseau, que les moindres plis fussent exprimés, que la différence des niveaux, le jeu des ombres et les reflets y fussent sentis et soignés comme dans les différens plans d'un paysage: ce fut alors que l'habitude de saisir les proportions et les formes pour les divers sites d'un tableau fut appliquée à la topographie; le travail géométrique ne fut plus que le cadre destiné à renfermer autant de dessins exacts, fidèles copies du terrain.

Les travaux topographiques, ayant perdu leur aridité, se multiplièrent de toutes parts, et surtout en France, où le Gouvernement les protégea, en les appliquant à toutes les parties du service public qui en étaient susceptibles. Le corps du génie, le plus savant de l'Europe, dont les études et les projets étaient circonscrits dans l'enceinte des places et le rayon des attaques, s'occupa de la topographie des terrains et des pays environnans; ces travaux s'étendirent et se lièrent d'une place à l'autre, et sur les différens fronts de frontière; les moyens d'attaque et de défense se perfectionnèrent, à mesure que la topographie apprit à mieux combiner l'occupation des postes sur les dehors des places, avec les positions intermédiaires et les diverses suppositions de la guerre défensive.

Le corps des ingénieurs des ponts et chaussées, dont

les études profondes et les travaux hardis ont, sous l'administration de M. de La Millière, rendu d'importans services à la France, au commerce et à l'agriculture, porta dans la confection et l'exécution des cartes particulières le soin et la correction, qui faisaient considérer avec raison comme autant de modèles tout ce qui sortait de cette excellente école.

Bientôt les gouvernemens rivalisèrent de luxe pour faire dresser des cartes de leur territoire. Louis XVI, qui fit de la géographie et de la topographie son étude favorite, et qui avait acquis sur ces deux parties de rares connaissances, fit exécuter de grands travaux sur les frontières : il fit aussi dresser sous la direction de Berthier, alors adjudant-général de l'armée, une carte de chasses, qui comprenait les environs de Paris et de Versailles, sur un diamètre d'environ 20 lieues. Cette belle carte ne fut pas seulement destinée à l'objet futile indiqué par le titre, mais bien plutôt à servir de modèle et de monument des derniers progrès de l'art du dessin et de la gravure des cartes, l'une des connaissances les plus utiles dans les diverses situations de la vie.

Comme l'accroissement du commerce a changé à beaucoup d'égards les mœurs, les relations et l'intérêt des peuples; qu'il a rendu pour ainsi dire usuelle, la connaissance des principales communications, sorte de géographie pratique; de même, les progrès de la topo-

graphie tendent et ne contribuent pas peu à développer les conséquences de cette association générale, malgré les révolutions et les dissentions qui en ont rendu si amers les premiers fruits. Toutes les branches de la civilisation ont profité, et profiteront chaque jour davantage, par la connaissance plus détaillée, plus sûre et plus répandue de toutes les parties du globe. Cette observation, sur laquelle on a pu fonder aussi des plans de désorganisation, comme on peut faire, des outils les plus utiles, des instrumens de dommage et de destruction, n'en est pas moins vraie; elle n'a peut-être jamais été faite sous ce point de vue; on n'a pas assez remarqué que la topographie a détruit l'idéal des limites et des barrières entre les contrées, comme l'astronomie et les découvertes ont détruit le monde géographique des anciens: il y avait encore avant cette guerre telles vallées des Alpes et des Pyrénées dont les habitans ne connaissaient pas plus la vallée limitrophe que la même source arrose en se divisant, qu'ils ne connaissaient leurs antipodes dans l'Océan pacifique.

La somme de bonheur des peuples est-elle augmentée par ces connaissances, par cette fréquentation qui efface leurs traits caractéristiques et leurs différences? C'est une question dans laquelle nous ne nous engagerons point; elle nous a trop éloignés de l'objet de cette note, qui n'était destinée qu'à mieux faire sentir l'influence du perfectionnement de la topogra-

phie sur celui de l'art de la guerre, et principalement sur le nouveau système.

L'institution du corps des ingénieurs géographes des camps et armées porta l'art de lever et de dessiner les cartes et plans au plus haut degré de perfection; multiplia et facilita les applications de la grande tactique aux divers terrains; forma des officiers d'état-major, et fit des reconnaissances militaires un art tout nouveau, une espèce de pilotage terrestre. Leurs travaux accrurent considérablement les richesses topographiques; il n'y eut presque plus de grande frontière, de théâtre de guerre en Europe qu'on ne transportât dans les cabinets des ministres et dans les tentes des généraux : ces tableaux exacts et ressemblans ne laissaient à désirer que des détails plus circonstanciés encore, et qui, s'ils devenaient nécessaires, étaient vivement saisis et figurés par des mains habiles. Ces officiers exercèrent leur coup-d'œil et leurs talens jusqu'à rapprocher les opérations à vue et sans instrument de l'exactitude trigonométrique, jusqu'à dessiner en courant à cheval, saisir les formes qu'ils apercevaient à peine, déterminer par analogie, deviner celles qui leur étaient dérobées par l'éloignement ou par la différence des niveaux.

On conçoit aisément, et l'on éprouve aujourd'hui plus que jamais de quel secours a été, dans les opérations de guerre les plus compliquées, cette perfection de la topographie.

NOTE QUATRIÈME.

Sur l'invasion de la Suisse.

L'INVASION de la Suisse par le gouvernement français est peut-être, de tous les événemens qui ont eu lieu depuis l'année 1789, un de ceux qui ont eu les conséquences les plus étendues.

Les principes proclamés par la première assemblée en France avaient produit un effet électrique : ils avaient été accueillis avec enthousiasme ; ni les fautes qu'avait commises cette assemblée, ni les malheurs qui les suivirent de près, ni les horreurs même qui vinrent ensuite n'avaient changé entièrement la direction de l'opinion générale de l'Europe. Les classes les plus nombreuses de la société croyaient apercevoir un meilleur avenir dans ce nouvel ordre de choses ; les esprits méditatifs y trouvaient en partie les vraies bases de l'organisation sociale ; et dans les divers cabinets, on aurait compté plusieurs ministres qui pensaient que le pouvoir pouvait gagner en solidité ce qu'il perdrait en étendue, et que la prudence commandait de chercher à légaliser plus ou moins l'autorité.

C'est une réflexion affligeante, mais qui n'en est pas moins d'une exacte vérité, que les scènes de la terreur n'avaient pas produit une horreur aussi générale qu'on aurait dû le supposer. Cette horreur

s'affaiblissait aux yeux de ceux qui n'apercevaient que de loin tous ces désastres ; ils les croyaient toujours exagérés ; c'étaient, disaient-ils, les intérêts privés qui luttaient contre l'intérêt général ; la trompeuse activité du commerce couvrait une multitude de spéculations particulières, favorisées par la spoliation des grands propriétaires, et par la chute rapide du numéraire factice, avec lequel on s'emparait de leurs dépouilles ; les formes judiciaires dont on entourait les massacres et les proscriptions faisaient croire à des conspirations toutes chimériques ; enfin, à la honte de l'humanité, toutes les actions criminelles trouvèrent des approbateurs.

Qu'on se rappelle combien Robespierre et ses complices eurent d'aveugles défenseurs (durant leur puissance), combien leurs successeurs eurent de partisans tant que durèrent les succès de leurs armes.

Les victoires de la République ; son existence reconnue par les principales puissances ; la paix de Campo-Formio ; un congrès composé de tous les députés des états de l'Europe, à l'exception de ceux que la volonté du Directoire en avait exclus ; le pouvoir qu'il venait de s'arroger en France, et celui qu'on lui supposait de régler les destinées du continent ; tous ces avantages avaient fait oublier les crimes, ou les avaient fait placer au rang de ces usurpations qu'on croit justifiées par leur grandeur.

C'est dans ces circonstances, c'est lorsque tout

fléchissait devant le directoire français, lorsque le plus célèbre de ses généraux, Bonaparte, recevait en traversant l'Helvétie, plus d'honneurs, et les recevait avec moins d'égards que n'eussent pu faire César ou Pompée dans les Espagnes, en Egypte ou dans les Gaules : c'est dans ce moment où le Directoire pouvait, comme ces illustres Romains, distribuer des royaumes et donner la paix au monde, que la passion particulière d'un de ses membres, et le désir de faire vivre aux dépens du pays étranger des armées dont on redoutait le repos et la communication avec les citoyens, firent résoudre l'invasion d'une terre hospitalière, le dernier asile des mœurs antiques, le séjour favori de la liberté ; et livrèrent à toutes les horreurs de la guerre un peuple dont la franchise, la bravoure et la loyauté avaient été justement célébrées dans tous les temps.

Nous n'examinerons pas si les vertus simples, les mœurs austères et l'amour de cette médiocrité, où se trouve le plus ordinairement le bonheur, s'étaient conservées intactes dans les Cantons suisses, et avaient résisté à la contagion qu'y portait sans cesse un grand nombre d'étrangers. Nous supprimerons également les observations qu'on pourrait faire sur la conduite quelquefois impolitique qu'on y tint à l'égard des hommes persécutés qui y cherchaient un réfuge, et particulièrement de ces braves Lyon-

nais, dont la constance s'éleva au niveau de leur infortune. Peut-être les Français rentrés dans leur patrie n'y portèrent pas tous des dispositions favorables, quoique nous en ayons connu qui firent de généreux efforts pour la conservation de cette intéressante contrée.

Quels que soient les reproches qu'on pût chercher à adresser aux habitans de la Suisse, ils ne pouraient être assez graves pour contenir l'indignation qu'éprouva toute l'Europe lorsque, sous les prétextes les plus dérisoires, au nom de la liberté dont on allait violer l'asile sous l'apparence d'une protection mensongère, le Directoire brisa les nœuds de l'alliance perpétuelle, renversa des gouvernemens vantés pour leur sagesse, qu'attestaient l'aisance et le bonheur de tous les citoyens ; lorsqu'on vit d'odieux proconsuls s'emparer des caisses publiques, envahir les propriétés particulières, porter le fer et l'incendie chez un peuple de pasteurs, et ensevelir sous des décombres l'égalité et la démocratie, avec les seuls hommes qui aient réellement professé la religion dont ces sycophantes se disaient les apôtres.

Toute l'Europe demanda : Où s'arrêtera donc la révolution française? Quel pays tenterait moins la cupidité que ces contrées agrestes, qui, malgré l'industrieuse activité de ses habitans, ne peuvent pourvoir à leur subsistance? Quel gouvernement pourrait trou-

ver grâce auprès du Directoire, s'il transformait en champ de bataille ce même champ où tous les habitans d'un canton venaient sous la voûte du ciel, comme les Athéniens ou les Spartiates, délibérer sur leurs communs intérêts? Quelle fidélité plus éprouvée que celle qui avait permis de laisser toute une frontière sans défense, ou plutôt qui la faisait considérer par l'inaltérable neutralité de ses loyaux alliés comme mieux défendue qu'elle n'eût pu l'être par une triple ligne de places fortes ?

C'est à cette époque, c'est le jour de l'invasion de la Suisse que le prestige des espérances qu'avait su propager le Directoire s'évanouit entièrement. Il accrut sa domination, mais il perdit cette influence qui lui avait facilité tant de conquêtes; la France n'avait alors qu'un point où elle pût être frappée, et le Directoire le présenta sans défense aux coups de ses ennemis.

NOTE CINQUIÈME.

Sur la prodigieuse consommation d'hommes.

Qui ne serait frappé du mélange des peuples divers, de mœurs, de langage et de religion qui se trouvait dans les armées qui combattirent en Italie pendant la campagne de 1799?

Allemands, Russes, Anglais, Turcs, Italiens, Français, Grecs, Polonais, inondèrent de leur sang les plaines si souvent arrosées de celui de leurs ancêtres barbares; et les combats fréquens qui furent livrés, et qui ne furent pourtant que le prélude à de plus terribles batailles, égalèrent ces grands carnages où périssaient des peuplades entières.

On a dit, il y a long-temps, que, si l'on relevait, à la fin d'une campagne, le nombre des morts que les relations de chaque parti supposent dans le parti contraire, on trouverait qu'il s'élève plus haut que la force effective de l'armée à laquelle ces pertes sont attribuées : cependant, comme le grand nombre de blessés laissés sur le champ de bataille est ordinairement compris dans celui des prisonniers, il est très-difficile, même aux personnes qui se trouvent sur les lieux, d'évaluer exactement les pertes de chaque parti.

Nous avons représenté la consommation d'hom-

mes pendant les guerres de la révolution comme beaucoup plus considérable qu'elle l'ait jamais été dans aucune guerre moderne. Voici les probabilités que nous avons recueillies, et dont le résultat nous a conduits à affirmer cette triste vérité.

Les armées françaises et alliées en Souabe, dans le Tyrol, dans la Suisse et l'Italie, formaient, au commencement de la campagne de 1799, d'après le tableau approximatif relevé des divers rapports, un total de 370,000 hommes.

On peut estimer les pertes en tués et en hommes grièvement blessés dans les actions principales, de la manière suivante; en observant, 1°. que l'on n'a pris pour certain que ce qui s'est trouvé confirmé par les rapports officiels des deux partis, et qu'on a presque toujours diminué les pertes ainsi avérées; 2°. que le nombre des blessés n'a jamais été relevé en entier, et qu'on a supposé que la moitié seulement du nombre admis comme certain avait péri dans les hôpitaux, ou était estropié et hors d'état de servir.

Lors des premières affaires entre le général Masséna et le général Auffenberg, dans les Grisons..... 4,000 h.

Aux trois premières attaques de *Feldkirch*, défendu par le général Hotze... 1,500

Dans les premiers combats d'avant-

garde entre les armées de l'Archiduc et du général Jourdan..... 2,000 h.

A l'attaque de *Feldkirch*, conduite par le général Masséna..... 3,000

A la bataille de *Stockach*..... 11,000

Aux premiers combats dans l'*Engadin*, jusqu'à l'expédition du général Lecourbe. 1,000

A l'affaire du *Val de Munster*, entre les généraux Desolles et Loison et le général Laudon..... 1,500

Combats et guerres de poste dans le *Haut* et *Bas-Engadin*, entre le général Lecourbe et le général Bellegarde, jusqu'à l'évacuation de l'*Engadin*..... 2,500

Aux deux batailles sur l'*Adige*, entre le général Scherer et le général Kray... 8,000

A la bataille de *Magnano*, et à la retraite sur le *Mincio*..... 10,000

Aux combats sous *Crémone* et *Pizzighitone*..... 1,000

Au passage de l'*Adda* et à la bataille de *Terzo* et de *Cassano*, entre le général Souwarow et le général Moreau..... 9,000

Dans toutes les affaires de poste dans la *Valteline* et dans les bailliages italiens. 3,000

Prise de *Tortone*, et engagemens d'arrière-garde du général Moreau..... 1,200

Combats sous *Alexandrie*, le premier à *Valence*, et le second à *Torre di Garafolo*..... 5,000 h.

A la prise de *Brescia*, aux siéges de *Peschiera*, du château de *Milan*, de *Pizzighitone*, de *Ferrare*, de la citadelle de *Turin*, de *Tortone*..... 1,200

A la prise de *Pontremoli* et aux affaires entre les généraux Ott, Klenau, Hohenzollern, avec les divisions françaises en Toscane et devant *Bologne*... 1,000

Aux deux combats devant *Modène*, entre le général Macdonald et les généraux Ott et Hohenzollern..... 2,000

A la triple bataille de *San-Giuliano*, devant *Plaisance*, entre le général Macdonald et les généraux Souwarow et Mélas. 18,000

Au débloquement de *Tortone* par le général Moreau..... 2,000

Aux divers combats pendant la dernière retraite de Macdonald..... 1,000

Aux siéges d'*Alexandrie*, de *Mantoue* et du fort *Urbain*. 5,000

A la première attaque de *Steig* par les généraux Hotze et Jellachich..... 2,000

A la seconde attaque et aux divers combats dans le pays des Grisons..... 4,000

Passage du *Rhin*, affaires de *Winterthur* et autres.....	1,500 h.
Rencontre de *Frauenfeld* pour la réunion de l'Archiduc, et affaires des jours suivans.....	2,000
Combats au *Saint-Gothard* et dans les vallées adjacentes, entre le corps du général Bellegarde et celui du général Lecourbe.....	2,000
Attaque et défense des retranchemens de *Zurich*.....	8,000
Diverses affaires de poste entre les corps des généraux Lecourbe et Jellachich...	1,000
Engagemens sur la rive droite du *Rhin*, prise et reprise d'*Offenbourg*, petite guerre sur le *Bas-Rhin*.....	2,000
Total.....	116,400 h.

Si l'on déduit ce nombre de morts ou estropiés de celui de 370,000 hommes, que nous croyons avoir été la force totale des armées mises en campagne en Allemagne et en Italie, il restera 254,000 hommes; et si l'on comptait les pertes par maladies ou autres causes, et les prisonniers non encore échangés, on verrait que les armées ont perdu en quatre mois plus de la moitié de leur effectif; du moins il paraît certain que, depuis l'ouverture de

la campagne jusqu'au 1er. août, lorsqu'à peine la moitié de la saison des opérations était écoulée, près d'un tiers des forces employées se trouva détruit ou mutilé par le feu. Puisse cette affligeante conclusion, puissent ces horribles tableaux que la politique a soin d'écarter, et que, de concert avec elle, les passions et la barbare légèreté des hommes effacent si promptement de leur souvenir, réveiller les sentimens d'humanité; que ces torrens de sang effraient la postérité, et qu'ils pèsent sur la mémoire des provocateurs de la guerre!

NOTE SIXIÈME.

Sur la formation des Gardes nationales.

Nous avons jeté un coup-d'œil rapide sur la composition des armées dans les différens âges de la société; pour compléter cet aperçu, il est nécessaire de faire quelques observations sur les élémens dont les armées se composent aujourd'hui chez les différentes nations de l'Europe.

La formation des armées est, de nos jours, à peu près la même chez tous les peuples de l'Europe. Le soldat a partout la même instruction et la même armure. La répartition des hommes en escouades, sections, compagnies, régimens, brigades, divisions, est la même dans toutes les armées, quoique les dénominations puissent être différentes. La proportion des diverses armes entre elles est observée et connue; les moyens géométriques de mouvoir des masses, de les replier ou de les étendre, par la ligne la plus courte et les procédés les plus simples, sont partout également enseignés. Enfin, l'application des manœuvres de l'infanterie, de l'artillerie, des troupes à cheval et de l'art fortifiant, aux différens terrains, n'est plus même un secret pour ceux qui se livrent à l'étude de l'art militaire, et veulent acquérir les connaissances également étendues et variées qu'il exige.

D'après cet exposé, on est peut-être tenté de demander, comment il arrive que des armées éprouvent alternativement de grands et continuels revers, et obtiennent ensuite d'immenses et constans avantages? En faisant abstraction du génie des chefs, qui est moins un résultat de l'éducation qu'un don de la nature ; de l'esprit d'une armée, qui peut tenir à des circonstances momentanées, mais plus ordinairement à l'esprit national ; enfin, en supposant les moyens également perfectionnés, et les talens égaux de part et d'autre, c'est le nombre qui doit l'emporter.

Cette assertion, dont la démonstration est devenue évidente par le récit des événemens des guerres qui nous occupent, (où, bien que toutes les indications de l'art aient été suivies, tous les efforts tentés, toutes les ressources mises en œuvre, le succès cependant est constamment demeuré à l'armée la plus nombreuse), eût été entièrement fausse, dans les temps antérieurs où l'on a vu souvent des généraux obtenir la victoire contre des armées doubles et triples de celles qu'ils commandaient.

Il ne suffit donc pas qu'un gouvernement porte son attention vers le perfectionnement de l'instruction et du matériel d'une armée : il est plus que jamais important qu'il s'occupe des moyens de la recruter, et de subvenir à l'immense consommation d'hommes qu'entraîne le nouveau genre de guerre.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour nos lecteurs d'examiner les moyens différens que les diverses puissances ont adoptés pour parvenir à ce but; moyens qui sont plus ou moins analogues à la forme des gouvernemens, et à la nature de l'autorité qui les dirige.

Dans les gouvernemens tempérés, les engagemens sont volontaires, et les magistrats veillent même à ce que la surprise ou la force ne puisse arracher un citoyen à sa famille. Mais comme l'on peut supposer la circonstance où la sûreté du pays serait compromise, l'établissement de milices formées par le sort donne le moyen de remplacer, dans les garnisons, ou dans l'intérieur, les troupes régulières qui se portent aux frontières, ou sur le territoire ennemi. — Ces corps auxiliaires étant moins instruits, et courant plus rarement le hasard des combats, jouissent ordinairement de moins de considération que l'armée de ligne.

Dans les gouvernemens militaires, l'usage des milices n'est pas connu. Tout sujet naît soldat; à l'exception des pères de familles, ou des fils uniques, tout homme requis doit rejoindre les drapeaux. Ces gouvernemens, n'ayant pas leur base dans les institutions politiques, doivent nécessairement avoir leur garantie dans la force; aussi les armées y sont-elles plus nombreuses que ne le comporte la population; et l'on ne néglige aucun moyen d'y attirer et d'y fixer les étrangers.

L'état militaire y jouit d'une prééminence qui blesse plus ou moins l'état civil; ce n'est pas seulement un esprit différent, mais un esprit opposé qui règne entre les soldats et les bourgeois, et le gouvernement ne cherche pas à éteindre cette espèce de dissention qui fortifie son pouvoir.

Dans les gouvernemens tempérés, ce n'est qu'avec précaution et dans les circonstances urgentes qu'on laisse accroître le nombre des soldats, qui ne peuvent, dans aucun cas, être engagés que volontairement, et le plus ordinairement pour un temps limité. L'armée de ligne, dans de telles constitutions, excite l'attention des citoyens, qui craignent que l'habitude nécessaire de l'obéissance ne la livre trop à la disposition de l'autorité exécutive, qui doit seule diriger tous ses mouvemens. C'est à cette inquiétude, et à la nécessité de pourvoir à la défense du pays dans les circonstances inopinées, qu'est dû l'établissement des milices.

Ici se trouve l'application de la remarque que nous avons faite au commencement de cette note, que la composition de la force publique est plus ou moins dépendante de la forme du gouvernement.

L'opinion, qui est soumise aussi à la même influence, distribue différemment la considération, et elle en accorde la plus grande part aux milices des pays libres, à celles des Suisses, des États-Unis, de

l'Angleterre, où les hommes les plus considérables s'honorent de remplir des emplois que leur confère le choix de leurs concitoyens.

Ces milices, qui ne sont point soldées, qui ne sont pas destinées à combattre hors du territoire, composées de propriétaires, qui veillent pour la liberté autant que pour l'indépendance du pays, sont véritablement des *gardes nationales*. En examinant les avantages et les inconvéniens qu'ont eus celles que la révolution a fait établir en France, nous trouverons peut-être, que cette institution, maintenue dans ses véritables bornes, est, de toutes, la plus avantageuse pour accroître sans danger, et recruter sans peine les armées d'une grande puissance.

L'organisation d'une garde nationale n'est essentiellement autre chose que le recensement des citoyens, et leur répartition dans des cadres où ils puissent se ranger avec promptitude et agir sans confusion. Placée naturellement entre l'autorité qui peut menacer la liberté publique, et la populace qui menace constamment la propriété, cette force est destinée à arrêter les entreprises de l'une, et à repousser les attaques de l'autre. Sans privilége, sans prérogative, sans solde, n'étant pas un corps militaire, mais le corps de la nation; composée d'individus de toutes les classes, et liée par conséquent à tous les intérêts, la garde nationale, bien constituée, ne peut

avoir pour but que le maintien des lois, de la tranquillité et de l'ordre public, bases fondamentales de la prospérité d'une nation.

Les hommes appelés par le vœu du monarque, et le choix de leurs concitoyens, à régulariser le gouvernement en France, eurent à résoudre ce grand problème de l'établissement d'une force publique, proportionnée à l'étendue du pays et au développement de ses frontières; à son immense population, composée en grande partie de non-propriétaires, et surtout au caractère inconsidéré et entreprenant de ses habitans. L'idée d'une garde nationale fut promptement saisie, comme la seule qui pût réunir toutes les conditions requises. Mais plusieurs circonstances nuisirent aux succès qu'on devait s'en promettre. L'esprit populaire étendit trop le cercle de l'admission; les grands propriétaires négligèrent trop aussi l'influence que la nature des choses et le consentement général s'accordaient à leur attribuer; le pouvoir, et le premier de tous, celui de la force, descendit ainsi au-dessous de son niveau naturel, et se trouva souvent placé dans les mains d'hommes qui n'étaient pas suffisamment intéressés à sa conservation. La garde nationale doit tirer des ressources de toutes les classes de la société: l'exclusion de ses rangs d'une classe quelconque est une attaque essentielle à sa véritable constitution, qui ne doit admettre ni choix ni préférence.

A ces inconvéniens majeurs s'en joignirent d'autres, qui eurent aussi des résultats nuisibles ; l'espèce d'honneur que l'on attachait au costume militaire, la grâce qu'il prête à l'élégance de la jeunesse, les marques distinctives des grades, les uniformes, les épaulettes, les plumets, échauffèrent les esprits, et portèrent au mouvement des hommes qui n'y sont déjà que trop enclins par leur caractère et leurs habitudes. La correspondance impolitique des grades dans la garde nationale et dans l'armée exalta l'amour-propre des citoyens qui, sans aucun service antérieur, se virent promus à des commandemens, et blessa justement les militaires qui n'avaient acquis de pareils titres qu'au prix de longues années de travaux et de leur sang versé dans les combats : enfin, l'on doit reconnaître que l'effervescence que fit naître l'établissement de la garde nationale n'a pas été sans inconvéniens ; car s'il est utile d'entretenir dans une nation le goût des armes, des exercices et des évolutions, il ne faut pas qu'il en devienne la passion, et qu'il l'éloigne des travaux productifs, dont le résultat constitue la richesse et le bonheur d'un État. Peut-être un jour l'Angleterre sentira-t-elle la vérité de cette observation, qui chaque jour lui devient plus applicable.

Mais, après avoir présenté les conséquences fâcheuses qu'a pu avoir, sous certains rapports, la formation de la garde nationale en France, il faut con-

venir aussi qu'elle en a eu souvent de très-utiles. Sans elle, la tranquillité des grandes villes eût sans cesse été troublée, et la sûreté des personnes compromise. Pendant les premières années de la révolution, et dans ces dernières circonstances, elle a été le plus ferme appui des lois ; et, ce qui doit servir à son éloge, c'est que sa suppression a toujours été un des premiers actes de la tyrannie.

Le point de vue sous lequel il est le plus important de considérer cette institution, est celui des immenses moyens qu'elle peut offrir pour une augmentation rapide des armées de ligne, et pour leur recrutement pendant la guerre.

Le contrôle de la garde nationale en France, dans l'année 1790, présentait une masse de plus de 3,000,000 d'hommes, tous exercés au maniement des armes, à la marche, à l'ordre du service, et presque tous, par conséquent, en état d'entrer sur-le-champ en campagne ; la levée d'un seul homme par compagnie donnait la faculté d'envoyer dans l'instant 60,000 hommes à l'armée de ligne. Qu'on juge de quelle force on pouvait disposer dans un moment de crise, et quelle ressource aurait eu un gouvernement investi de l'opinion et de l'estime publique.

NOTE SEPTIÈME.

Sur Mantoue.

Cette ancienne ville, capitale d'un duché de ce nom réuni aux états héréditaires de la maison d'Autriche, est rentrée sous sa domination en vertu du traité de Paris ; elle est bâtie entre le lac et les marais formés par les eaux du *Mincio ;* le pourtour est d'environ neuf lieues ; les ouvrages en ont été successivement augmentés ; la citadelle fut bâtie par les anciens duc de *Mantoue ;* le corps de place fut réparé par les Français pendant la guerre de la Succession, et les Autrichiens ont fortifié depuis les principales pièces de cette vaste enceinte, et construit au nord et au sud les deux ouvrages extérieurs de *Saint-Georges* et de *Pradella*, qui, ainsi que la citadelle, sont, à proprement parler, des têtes de pont.

Le plan de *Mantoue* que nous avons joint au petit atlas formé pour cet ouvrage, fait connaître suffisamment, et mieux que nous ne pourrions ici les décrire, tous ces ouvrages extérieurs, ces manœuvres d'eau, cette multiplicité de retranchemens auxquels les ingénieurs français travaillèrent beaucoup dans l'intervalle des deux siéges, sans pouvoir corriger les vices du système de défense. Le général Foissac-la-Tour jugea que cette forteresse, à laquelle son im-

mense inondation, et la difficulté des premiers accès donnent une apparence formidable, était bien loin de mériter sa réputation : il a démontré cette vérité en homme de l'art dans les Mémoires qu'il publia pour repousser l'accusation d'avoir capitulé trop tôt, et avant d'avoir soutenu et repoussé un assaut au corps de place. Après avoir analysé la force de *Mantoue*, celle qu'elle emprunte de ses lacs, et avoir comparé cette force avec celle d'une place fortifiée selon les principes de l'art, le général Foissac conclut « que l'enceinte de *Mantoue* n'a aucun des » ouvrages, aucune des dimensions, ni des pro- » priétés essentielles d'une place forte proprement » dite, et qu'elle n'en mérite pas le nom; que c'est » un lieu mal retranché sur quelques points, et cou- » vert par une nappe d'eau dormante et navigable ». Il nie que ces eaux des lacs puissent suppléer un *plus grand appui de l'art*; il examine leur effet défensif, et démontre que, dans l'hypothèse où l'assiégeant est maître de *Venise*, du cours du *Pô*, du *lac de Garda*, du *Haut* et *Bas-Mincio*, les eaux des lacs favorisent l'attaque, et contrarient la défense de l'enceinte de *Mantoue*. Cette partie des Mémoires renferme des détails descriptifs très-intéressans. Nous avons choisi le fragment suivant, comme le plus propre à donner à nos lecteurs une juste idée de la position de *Mantoue*.

« A l'époque de la capitulation, les eaux des trois » lacs flottaient de toute part au pied des murs, et » des pots-à-moineaux en terre qui composent cette » enceinte; ou, ce qui n'était pas moins dangereux, » ces eaux portaient dans d'autres parties le nageur » ou le navigateur sur des plages sèches et sans dé- » fense qui favorisaient le succès de l'attaque ; à cette » époque, la surface de ces lacs, qui, pendant deux » mois avaient *surnagé* les murs et les *parapets* » qu'elles ruinèrent sur différens points ; à cette épo- » que, dis-je, cette surface, qui pouvait naguère por- » ter l'ennemi au centre de la ville, n'était point » encore redescendue à son niveau ordinaire.....

» Les lacs de *Mantoue* ne participent de la na- » ture des marais qu'aux époques où, la fonte des » neiges ayant cessé, et l'abondance des pluies ne » grossissant plus les torrens qui gonflent et font re- » fluer le *Pô*, ils n'ont plus à recevoir d'autres eaux » que celles du *Mincio*, alors très-réduit lui-même » dans son volume ; c'est ordinairement en automne » ou pendant l'hiver ; mais dans cette dernière sai- » son, où *Mantoue* n'est plus environnée que du » cours de ce fleuve, les lasses marécageuses vien- » nent souvent à geler, et le passage du *Mincio* » n'offre plus, dans certaines parties sans défense, » surtout pendant la nuit, un grand obstacle à celui » qui en a préparé les mooyens d'avance, et qui sau-

» rait mépriser ces fortifications vicieuses. Telle est
» l'opinion qu'il convient de prendre des lacs de
» *Mantoue*, quant aux facilités qu'ils donnent aux
» attaquesde l'assiégeant : la forteresse d'Ocsakow fut
» prise d'assaut à la faveur de ses lacs. Ismaïlow fut
» prise d'escalade par Souwarow, malgré ses fossés
» pleins d'eau dormante, et malgré la défense la plus
» désespérée.

» Les lacs de *Mantoue* opposent au contraire de
» grandes difficultés à l'assiégé ; ils empestent l'air
» que respire la garnison ; est-elle faible, les murs
» restent sans défenseurs ; est-elle forte, elle ne peut
» faire de fréquentes sorties qu'en défilant par quatre
» issues à découvert sous le canon de l'ennemi qui
» en occupe les extrémités, et tient ainsi la garnison
« bloquée et l'empêche de se développer. Le général
» Wurmser avait, dans la place, 27,000 hommes, et
» fut bloqué par moins de dix mille. »

Telle est la célèbre *Mantoue*, dont la conquête marqua toujours et compléta celle de l'Italie supérieure.

En 1702, le prince Eugène forma le blocus de *Mantoue* et le tint pendant huit mois : la ville fut secourue par les Français, et le blocus levé le 1er août.

En 1707, après la bataille de Turin, les troupes des deux couronnes de France et d'Espagne éva-

cuèrent cette place par une suite de la capitulation générale signée le 13 mars, pour l'évacuation de toute la Lombardie, et la remirent aux Impériaux.

En 1735, le duc de Montemar fit le siége de *Mantoue*, et le pressa vivement; mais les troupes combinées de France, d'Espagne et de Sardaigne, le firent lever en vertu de la suspension d'armes, qui se fit la même année entre les puissances belligérantes.

En 1796, le général Bonaparte, après avoir poussé les Autrichiens jusques aux frontières du Tyrol, fit investir *Mantoue*, et pressé d'affermir ses conquêtes par la possession de cette forteresse, il commençà le siége dès qu'il eut pu former un équipage avec l'artillerie des places que ses premiers succès lui avait ouvertes; il chercha cependant à surprendre la place, et 800 volontaires embarqués sur des bateaux devaient, dans la nuit du 17 au 18 juillet, s'emparer d'une des portes, mais une forte pluie empêcha cette tentative.

Il fit attaquer les troupes campées sur les dehors et les força de rentrer dans la place; pendant que le feu des chaloupes canonnières attirait l'attention de la garnison, il fit ouvrir la tranchée à 80 toises des ouvrages, élever des batteries, et tirer à boulet rouge sur la ville.

Le 1er août, le général Wurmser ayant tourné et

forcé les postes et les corps d'observation des Français sur l'*Adige*, les obligea à lever le siége avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent leur grosse artillerie et une grande partie des munitions ; la place fut secourue le 2 août.

Bonaparte n'hésita point, et marcha sur les colonnes autrichiennes, qui avaient tourné le lac de *Garda* et menaçaient ses derrières ; il les surprit avant qu'elles eussent achevé leur mouvement, les mit entre deux feux, les défit, se porta ensuite sur le général Wurmser, qui avec 25,000 hommes avait pris une forte position á *Castiglione* : il l'attaqua le 5 août, le battit, et le même jour investit de nouveau *Mantoue*.

N'ayant plus assez de forces pour livrer une bataille décisive à Bonaparte et le forcer à lever le siége, le vieux général Wurmser, après le combat de *Ceria*, perça la ligne des Français avec un corps d'élite, et se jeta lui-même dans *Mantoue* le 13 septembre.

Du 4 au 17 novembre, le général Alvinzy, qui avait reçu des renforts et s'était remis en campagne, obtint quelques avantages ; mais après la perte de la bataille d'*Arcole*, ses divisions étant désunies, il fut obligé de se retirer dans les montagnes et de reprendre la position d'*Ala* sur le *Haut-Adige*.

Les Autrichiens firent un dernier effort pour dé-

livrer *Mantoue* au commencement de janvier 1797. Leurs attaques combinées sur le *Haut* et le *Bas-Adige* n'eurent pas plus de succès que les précédentes. Bonaparte, après avoir repoussé celle dirigée sur *Vérone*, remporta, dans sa principale position à *Rivoli*, une bataille décisive; et quoique la victoire lui fût long-temps disputée, il eut le temps de revenir sur le *Bas-Adige*, et d'envelopper le corps du général Provera à la vue du fort *Saint.-Georges*.

La garnison était de 27,000 hommes, dont 8,000 malades : les hôpitaux étaient dépourvus de médicamens, et depuis un mois la ration de pain était réduite au quart; tous les chevaux avaient été mangés. Le général Wurmser capitula, et rendit la place au général français Serrurier le 2 février 1797.

Le résumé que nous avons présenté des dernières opérations du général Kray et de la capitulation signée par le général français Foissac-Latour, le 28 juillet 1799, complète cette notice historique des siéges de *Mantoue* et des actions qui y ont eu rapport.

NOTE HUITIÈME.

Sur les Retraites, et particulièrement sur celle du général Macdonald.

Tous les militaires conviennent assez généralement de la difficulté des retraites, et reconnaissent que c'est dans la mauvaise fortune des armes qu'est la plus forte épreuve du caractère et des talens du général; mais il est rare qu'on ajoute à ce tribut d'éloges et d'admiration l'intérêt qui fait rechercher les détails d'une telle opération. Les instructions qu'on y pourrait puiser sont toujours trop négligées. On veut connaître les moindres circonstances des opérations offensives qui ont été couronnées par le succès : on suit avec la foule le char du vainqueur : on s'attache plus aux travaux et à la fortune d'Annibal, à son génie audacieux qu'aux manœuvres lentes, mais aussi très-habiles de Fabius. Dans tous les temps, les poètes, les orateurs, et les historiens célébrèrent de préférence les succès, dont l'éclat pouvait rejaillir sur leurs ouvrages. Il n'y a presque point de victoire, dans les guerres anciennes ou modernes, dont les détails n'aient été si bien conservés, qu'ils pourraient servir de texte à des commentaires, à des discussions polémiques : mais si l'on excepte l'immortel monument que nous a laissé Xénophon de sa

retraite, à la tête des 10,000 Grecs, par l'Arménie et la Paphlagonie, après la défaite et la mort de Cyrus à la bataille de *Cunaxa*, il ne reste presque aucun fragment d'histoire uniquement consacré à rappeler le souvenir de ce genre d'opérations de guerre. Nous n'avons, dans l'histoire moderne, aucune copie de ce beau modèle, et cependant il y a eu, même de nos jours, des retraites célèbres, dont les détails mériteraient d'être mieux connus. Il n'est point de leçon plus utile que l'examen et la discussion impartiale des retraites, soit heureuses, soit malheureuses. On lirait, par exemple, avec autant de fruit que d'intérêt, une relation détaillée de la retraite de l'armée française commandée par les maréchaux de Broglie et de Bellisle, qui, entourée et presque accablée dans le camp retranché de *Prague* à l'époque de la défection du roi de Prusse au mois de juin 1742, dut sortir de la Bohême par le défilé d'*Egra*, et parvint à se maintenir entière, et à se réunir sous cette dernière place, par les bonnes dispositions du maréchal de Broglie, les manœuvres et les combats que livra M. de Chevert, l'un des plus habiles généraux de ce temps-là, et qui commandait l'arrière-garde.

Si l'on voulait rapprocher de cet exemple celui d'un illustre revers, il faudrait rappeler l'événement qui, presque sur le même théâtre, fut si funeste au plus grand capitaine du 18me siècle, Frédéric second,

lorsque la retraite de son frère, après la perte de la bataille de *Kollin*, et la levée du siége de *Prague*, détruisit presque son armée. La tradition des malheurs de la guerre, tradition la plus profitable de toutes, se perd trop facilement. L'auteur de l'*Essai sur la vie et le règne de Frédéric II*, dit que les particularités de cette désastreuse retraite des Prussiens en 1757 sont peu connues, quoique quelques écrivains n'aient pas manqué de relever les fautes que fit le roi après la bataille. On assure qu'on n'osait même pas en parler devant lui, tant il avait été sensible à cet échec; il ne le pardonna jamais au prince de Prusse. S'il est vrai que les batailles perdues mûrissent l'expérience des généraux, et que les plus habiles, se soient de leur aveu, comme Turenne, ainsi perfectionnés, ceux qui prétendent à les égaler doivent étudier les grandes fautes, pour en tirer le même fruit.

La guerre dont nous essayons d'esquisser l'histoire offre plus qu'aucune des précédentes, de telles leçons; parce que l'issue différente des attaques générales des Français, combinées et exécutées à la même époque sur les divers théâtres, devait produire des événemens plus considérables, des succès inespérés et des revers plus inattendus. On a vu en effet des armées tantôt envahir rapidement des contrées, où il n'était pas vraisemblable qu'elles tentassent de péné-

trer ; et tantôt perdre tout à coup leurs appuis et la force qu'elles tiraient de la position générale, et se trouver isolées à de grandes distances.

Quoique les armées de la première coalition, à cause du système différent qui long-temps y a prévalu, à cause du genre de leurs opérations offensives, de la lenteur et de la régularité de leurs mouvemens, ne se soient pas trouvées dans des situations aussi dangereuses, leurs mouvemens rétrogrades en deçà et au-delà du Rhin, dans les campagnes de 1792 et 1794, peuvent donner lieu à des observations très-instructives. On pourrait, après avoir présenté le tableau de ces deux campagnes, comparer les retraites de l'armée autrichienne qui les terminèrent : la première, devant le général Dumourier, après sa victoire de *Jemmapes* ; et la seconde, devant les généraux Pichegru et Jourdan, après la journée de *Fleurus*. L'une et l'autre furent la suite de batailles perdues, dans un pays ouvert ; mais il y eut cette différence, que, dans la première retraite, la place de *Maestricht* ayant été conservée, les Autrichiens eurent le temps de se renforcer derrière la *Roer*, et de saisir l'occasion favorable de rentrer dans la Belgique : dans la seconde, au contraire, la séparation de l'armée anglaise et hollandaise d'avec l'armée impériale, l'abandon des places conquises et la reddition de *Mae-*

stricht, déterminèrent sans retour l'évacuation des Pays-Bas, entraînèrent celle de tout le pays compris entre la *Meuse* et le *Rhin*, et ouvrirent la Hollande aux Français.

Dans ces marches rétrogrades, les Impériaux ne cédèrent le terrain que pied à pied, combattant et manœuvrant toujours, sans que les fautes commises par quelques-uns de leurs généraux (fautes toujours connues et jugées par le soldat), sans que les mauvais succès et la rapidité des mouvemens apportassent ni dégoût, ni désordre dans ces excellentes troupes.

Les belles retraites du général Moreau, en 1796, des frontières d'Autriche et de Bavière, jusqu'aux bords du *Rhin*; et en 1799, des bords de l'*Adige* jusqu'au pays de *Génes*, firent beaucoup d'honneur aux armes françaises, et fondèrent la juste réputation de ce général plus solidement que ne l'eussent pu faire des succès plus brillans : on doit surtout remarquer dans la première de ces opérations le respect religieux que montra Moreau pour la neutralité de la Suisse, lorsque, pressé par des forces supérieures et rejeté sur les bords du *Rhin*, il préféra de se faire jour à travers les défilés de la Forêt-Noire, déjà occupée par les Impériaux, et s'abstint de violer le territoire des cantons de *Schaffhouse* et de *Bâle*. Exemple mémorable, et depuis si peu imité !

Mais la retraite du général Macdonald avec l'ar-

mée de Naples, rappelée trop tard de l'extrémité de l'Italie après la défaite de Scherer et l'évacuation de la Lombardie, est l'opération de ce genre la plus remarquable qui ait eu lieu dans le cours de la guerre de la révolution. En faisant connaître par une relation, que nous ne pouvions étendre davantage dans le texte de cet ouvrage, sans sortir du cadre où nous nous sommes prescrit de nous renfermer, les principaux faits qui rendent cette célèbre retraite digne d'être étudiée par les militaires éclairés, nous nous sommes réservé d'en développer les détails dans cette note, d'en expliquer les diverses circonstances, et de faire mieux apercevoir les difficultés vaincues, et le but glorieusement atteint en dépit du mauvais sort des armes.

Nous ne saurions rendre ces explications plus satisfaisantes pour nos lecteurs, qu'en mettant sous leurs yeux les extraits de la correspondance particulière des généraux en chef, dont les originaux nous ont été confiés.

Rappelons d'abord en peu de mots les événemens qui amenèrent l'occupation du royaume de Naples par les Français.

L'armée commandée par le général Championnet était à *Rome* et dans les environs, lorsque le général Mack, avec une armée de 80,000 hommes, marcha sur cette ville. Le général français, qui n'avait

que 10,000 hommes, pensa qu'il était convenable d'évacuer cette place, et de se retirer sur les hauteurs de *Viterbe*, *Terni* et *Otricoli*, en laissant garnison au fort *Saint-Ange*. Les Napolitains prirent *Rome* et poursuivirent les Français. La première rencontre eut lieu à *Otricoli*, où les Napolitains furent défaits et mis en fuite. Le général Kellermann se distingua en détruisant une colonne de 6,000 hommes avec 800 hommes seulement. Une seule colonne commandée par le comte Roger de Damas, français au service de Naples, combattit avec courage, se dégagea, et fit devant les Français une honorable retraite sur *Civita-Vecchia*. Tout le reste de l'armée napolitaine en déroute reprit le chemin de Naples. Deux divisions de la petite armée française poursuivirent le général Mack, qui se retira par les *Marais-Pontins*, et s'enferma dans *Capoue* avec 3,000 hommes. On fit le siége de cette place, et après les premières attaques, le général Mack proposa de capituler, à condition qu'il serait mis sous la sauvegarde du général français, et reconduit en Autriche. La troisième division française, commandée par le général Duhesme, qui avait été dirigée sur *Aquila* et *Pescara*, petites places fortes de l'*Abruzze*, fut chargée d'occuper Naples après la capitulation de *Capoue*.

Naples était alors dans la plus horrible anar-

chie, et livrée aux lazzaronis. Le roi s'était embarqué; il avait emmené avec lui les meilleurs vaisseaux, et fait brûler le reste de sa marine. Un parti de patriotes s'empara du fort *Saint-Elme*, et le livra aux Français; ceux-ci battirent les lazzaronis devant Naples, entrèrent dans la ville, et se rendirent maîtres de la place en prenant les trois forts.

La presque totalité des habitans, dans ces momens affreux, regarda les Français comme des libérateurs : on travailla à la formation d'un gouvernement républicain; mais aucune des provinces ne voulut imiter l'exemple de la capitale : la Pouille fut une de celles qui offrit le plus de résistance au nouvel ordre de choses; le général Duhesme y fut envoyé avec 5,000 hommes; plusieurs villes furent prises et saccagées.

Pendant les marches de *Rome* à *Naples*, le général Championnet, mécontent des opérations du commissaire du gouvernement français, lui avait donné l'ordre de cesser ses fonctions. Peu de temps après, Championnet fut lui-même destitué par le Directoire, et le général Macdonald vint prendre le commandement de l'armée : il fut subordonné au général Scherer, qui avait le commandement en chef des armées d'Italie et de Naples. Celui-ci ne tarda pas à exiger les prompts secours que la retraite de l'armée d'Italie lui rendait

nécessaires; dès le 8 avril, il écrivait au général Macdonald, du quartier-général de *Mantoue* :

« Le moment approche, mon cher général, où il » va devenir nécessaire de réunir tous nos moyens » pour résister à l'ennemi qui a rassemblé devant » l'armée d'Italie des forces tellement supérieures, » qu'il serait à craindre qu'il ne parvienne à couper » nos communications, ce qu'il faut prévenir.

» A cet effet, laissez dans les places principales » de votre commandement susceptibles d'une bonne » défense, des garnisons et des vivres pour six mois, » ou un an, s'il est possible. Disposez sur-le-champ » le reste de votre armée à se mettre en marche, » et venez avec rapidité, par la *Toscane*, occuper » les passages qui puissent assurer votre réunion » avec moi. Amenez le plus de chevaux que vous » pourrez, et que votre corps d'armée soit pourvu » de tout ce qui est nécessaire pour une campagne » très-active.

» Les chemins que vous pourrez prendre pour » venir à moi sont : 1°. celui par *Bologne;* 2°. celui » par *Fornone* et *Parme;* 3°. et enfin, si ces deux » passages étaient obstrués par des forces supérieures » lors de votre arrivée, vous prendriez le chemin » de la rivière de *Génes*.

» Ne perdez pas un instant pour vous mettre en » marche ».

Le 15 avril, du quartier-général de *Lodi* :

« Je vois, mon cher général, par votre lettre du » 9 de ce mois, que vous avez déjà dirigé sur cette » armée deux détachemens, chacun de quatre ba- » taillons et d'un régiment de cavalerie, qui s'ache- » minent vers la *Toscane;* et qu'après avoir garni » vos places fortes, vous vous préparez à venir, » avec le reste de vos troupes, appuyer la droite » de cette armée.

» Ce mouvement extraordinaire est nécessité par » l'affaiblissement de l'armée, causé par les com- » bats sanglans que j'ai soutenus contre l'ennemi » depuis l'ouverture de la campagne ».

Enfin, le 27 avril, du quartier-général de *Milan*, au moment où le général Scherer quittait l'armée, et laissait le commandement en chef au général Moreau, il écrivait de sa main cet ordre positif :

» Je vous invite, citoyen général, à hâter votre » marche sur la Toscane avec toute votre armée. Il » n'y a pas un instant à perdre pour opérer votre » jonction avec celle d'Italie. Au moment où je vous » écris, l'ennemi tente un passage sur l'*Adda :* s'il » venait à le forcer, il faudrait nous replier sur le » *Tesin.*

» Si vous ne pouvez opérer votre jonction par *Plai-* » *sance*, il faudra la faire par la rivière de *Gènes,* en » vous servant des embarcations que vous pourrez

» trouver à *Livourne* et à *la Spezia*, pour le matériel».

Le général Moreau, en confirmant ces ordres, écrivait au général Macdonald, du quartier-général de *Pavie* :

.... « Je mets sous vos ordres le général Gauthier, » et vous prie de me rejoindre le plus promptement » possible. Le Directoire, dans la dépêche où il me » fait part de ma nomination, me prévient qu'il a » donné ordre au général Scherer de laisser à *Naples*, » et dans d'autres points désignés, des garnisons qui, » soutenues par les troupes du pays, devront nous » assurer la possession de *Naples*; le Directoire tient » à cette mesure, à moins d'une grande extrémité : » Je crois, mon cher général, que nous sommes à cette » extrémité, et je ne vois pas à quoi pourraient nous » servir dans ce pays 5 ou 6,000 hommes, pour gar- » der des points que nous reprendrons quand nous » aurons eu des succès .... ».

Macdonald prépara sa retraite avec autant d'adresse que d'activité; il retira ses troupes de *Naples* et des environs, et se concentra au camp de *Caserta*; il rappela la division qui était dans la Pouille, et celle qui se trouvait sur les frontières de la Calabre : sa dépêche au général Gauthier renferme le sommaire de ses dispositions, et donne une juste idée de sa position, comme aussi de ses talens et de sa prévoyance. C'est par de telles pièces authentiques, lorsqu'elles ont été

heureusement conservées, que les historiens contemporains peuvent présenter avec confiance à la postérité les traits caractéristiques des hommes qui se sont rendus célèbres, et les mettre hors d'atteinte des traits de l'envie.

Le général en chef de l'armée de Naples au général Gauthier, comandant les troupes françaises en Toscane.

Caserta, le 5 mai 1799.

» Je reçois en même temps, mon cher général, vos » deux courriers et toutes les dépêches dont ils sont » porteurs ; quoique navré de douleur, et quoique ce » ne soit pas le moment de l'espérance, armons-nous » du zèle qu'inspire la patrie pour sa défense.

» Merlin et sa colonne doivent être à *Florence*, les » Polonais sont prêts d'y arriver. La 62e demi-bri- » gade, forte de plus de 4,000 hommes, se met en » route de *Rome*.

» Avec ces renforts, conservez les débouchés qui » assurent ma retraite. Dans le cas où vous seriez forcé » de vous replier, repliez-vous sur moi ; réunis, nous » pourrons à notre tour forcer l'ennemi, et nous » rendre maîtres des passages pour opérer notre jonc- » tion avec l'armée d'Italie ; tout autre mouvement » nous perdrait, et perdrait surtout l'armée de Na- » ples, déjà affaiblie par les garnisons que je jette au

» fort *Saint-Elme*, à *Capoue*, à *Gaëta*, au fort » *Saint-Ange*, à *Ancône*, et par 5,000 malades » ou blessés, dont la plus grande partie reste dans ces » places. Le plus difficile était de sortir de *Naples*, » mais l'approvisionnement de ces places n'est point » encore achevé; j'ai fixé jusqu'au 20 floréal (9 mai), » et sous peine de mort: pendant ce temps, mon ar- » mée file sur deux colonnes, mais dans quelle posi- » tion! A travers un désert, presque affamée, et en- » tourée d'insurgés. — Je vois les autorités napoli- » taines se dissoudre, les patriotes fuir de toutes » parts, les lazzaronis courir aux armes et les massa- » crer impitoyablement; tirons le voile sur ces hor- » reurs; le cœur saigne et l'âme se déchire; je fais mes » efforts pour faire rester en place les autorités ro- » maines. Y parviendrai-je?.....».

» Mes courriers consécutifs vous feront connaître » ma marche; elle est précipitée et forcée, sous quatre » jours j'aurai passé le *Volturno*, et le *Carigliano*; » je me rendrai à *Rome* pour tout organiser, et de » là à *Florence*, où je devancerai l'armée pour me con- » certer avec vous.

» Je vous conjure de nouveau, ainsi que le général » Montrichard, en cas d'événement, de vous replier » sur moi; si vous vous retiriez sur la rivière de » *Gênes*, tout serait perdu, et je vous répète qu'avec » mes forces réunies, nous périrons ou nous forcerons » le passage ».

Au général Moreau (en lui adressant une copie de cette dépêche).

« Je ne puis hâter davantage la marche de mon ar-
» mée ; personne mieux que vous ne connaît l'embar-
» ras d'une retraite lorsque l'armée n'est pas en cam-
» pagne, et qu'elle s'est fait des établissemens qu'il
» faut évacuer. Si depuis long-temps je n'avais
» prévu cette marche rétrograde, que les circonstances
» impérieuses rendent aujourd'hui nécessaire, j'au-
» rais été forcé d'abandonner nos magasins, nos ma-
» lades, nos établissemens ; mais, grâces au ciel, de
» tout ce qui a coopéré à cette expédition, il ne restera
» que les malades intransportables.

» J'ignore le sort de mes dernières dépêches au gé-
» néral Scherer, je n'ai pas assez de loisir pour vous
» envoyer des *duplicata*. Ci-joint copie d'une dépêche
» au général Gauthier, elle vous fera connaître mes
» projets, ma marche et mes dernières détermina-
» tions ».

Le général Macdonald, avant de quitter l'état romain, fut informé de la position de l'armée d'Italie, par les dépêches suivantes du général Moreau, de son quartier-général d'*Alexandrie*, et de son chef d'état-major le général Dessolles, qu'il avait envoyé à *Gênes*, et qui se trouvait séparé de lui par les derniers mouvemens de l'ennemi. On voit dans ces dépêches le con-

cert d'opérations s'établir entre les deux généraux français, et l'adhésion de Moreau au plan conçu par Macdonald.

Le général en chef Moreau au général Macdonald.

Alexandrie, le 27 floréal (16 mai).

« L'ennemi vous a quitté, mon cher général, pour » m'achever : je l'ai fait reconnaître ce matin par 7 à » 8,000 hommes ; je voulais savoir où il était, et l'ai » trouvé fort d'environ 40,000 hommes entre *Tortone* » et *Alexandrie*. Je voulais me jeter sur *Gênes*, mais » cela m'a été impossible. J'y envoie, par les mon- » tagnes, le général Victor avec dix excellens batail- » lons : huit y sont déjà sous les ordres du général Pé- » rignon ; c'est plus qu'il n'en faut pour défendre ce » pays. Je me retire avec le reste vers les frontières du » Piémont. Je me déferai promptement de mes gros » équipages, et ferai en sorte de vous rejoindre le » plus tôt possible par la rivière de *Gênes*. Avec le » corps de Naples, vous formerez une armée qui de- » vra être d'environ 40,000 hommes, et alors vos » succès seront assurés. L'ennemi sera obligé de dis- » perser ses forces devant *Gênes*, devant moi, de- » vant *Mantoue* et autres places ; vous serez à votre » aise et sûr de vaincre. Si vous pouvez déboucher par » *Modène* sur *Plaisance*, je crois que nous ne tar-

» derons pas à être maîtres de toute l'Italie. Tâchez
» de me donner de vos nouvelles par *Gênes ;* j'es-
» père rester toujours en communication avec cette
» ville ».

De son côté, le général Dessolles, chef de l'état-major général de l'armée d'Italie, écrivait au général Macdonald, de *Gênes*, le 1er prairial (20 mai).

« J'apprends votre arrivée à *Florence* avec l'armée
» que vous commandez. Les momens sont précieux,
» l'armée du général Moreau se trouve dans la position
» la plus critique. Le Piémont est en pleine insurrec-
» tion. Les communications de l'Italie avec la France
» sont entièrement coupées. La voie de la mer est la
» seule qui nous reste. Pour vous donner une dernière
» idée, envoyé à *Gênes* par le général en chef, pour
» reconnaître la droite de la ligne, et créer des res-
» sources aux besoins urgens qui nous pressaient, il
» m'a été impossible depuis dix jours de rejoindre le
» quartier-général ; les communications d'espionnage
» sont même interceptées. Un combat a eu lieu le 27
» (16 mai) ; nous n'en soupçonnons le succès en notre
» faveur, comme défensif, que par la tranquillité de
» l'ennemi, qui, depuis cette époque, n'a rien changé
» dans les positions qu'il occupait : je doute que jamais
» aucune armée ait présenté un spectacle aussi extra-
» ordinaire. Je pense donc, citoyen général, que vous
» ne pouvez mettre trop de célérité dans vos mouve-

» mens. Les retards sont ce qu'il faut le plus éviter.

» Éloigné du général en chef, et plein de confiance » dans vos talens, je dois me borner à vous faire con- » naître les circonstances et la situation où nous nous » trouvons, pour vous faire juger le parti que vous » devez prendre. Le général Moreau tient la ligne de » la *Bormida*, sur la gauche de cette rivière; l'ennemi » est sur la droite vis-à-vis de lui. *Tortone*, ou pour » mieux dire, la citadelle est bloquée, car la ville » n'était pas tenable. Les débouchés de *Gênes* sont » couverts par les forts de *Seravalle* et de *Gavi*, assez » bien approvisionnés. Le général Pérignon occupe le » territoire de la république de *Gênes* avec environ » 4,000 Français et autant de Liguriens. Ces troupes » disséminées, n'offrant aucun moyen de résistance, » le général Pérignon rassemble, ou tâche de rassem- » bler un corps de 4,000 hommes devant *Gênes* : » avec le reste, il s'efforcera de couvrir les débouchés » de *Parme* et de *Plaisance*, dans la rivière du *Le-* » *vant*, pour se lier avec les troupes du général Gau- » thier.

» Trouverez-vous un pont sur le *Pô*, où vous puis- » siez arriver avant le gros des forces de l'ennemi? » C'est ce que j'ignore. Le plus grand de nos malheurs » est d'avoir les paysans contre nous, et d'être ainsi » privés de tout moyen d'espionnage. La seule » Ligurie est calme; aucun de ses habitans ne

» nous a encore témoigné de la mauvaise volonté.

» Il ne reste que deux partis à prendre : l'un, de » vous appuyer au *Pô*, en débouchant dans les plai- » nes, de saisir un pont à l'ennemi, et d'exécuter ainsi » le projet que vous méditez ; l'autre, de vous appuyer » aux montagnes, en fournissant au général Péri- » gnon 2 ou 3,000 hommes de plus pour couvrir *Gê-* » *nes*, et côtoyer votre marche depuis *Sarzana* jus- » qu'à *Gênes* avec sûreté, afin d'assurer votre gauche. » Les circonstances et les renseignemens que vous au- » rez à *Florence* vous décideront. Veuillez seulement » me faire connaître le parti que vous aurez pris, » pour que j'en donne connaissance au général Mo- » reau aussitôt que je le pourrai.

» J'observe que *Gênes* est un point essentiel à con- » server ; il nous assure un port et une dernière res- » source en cas de grands revers.

» Dans ce moment, je reçois l'avis que notre flotte » est entrée à *Toulon*, avec 15,000 hommes de débar- » quement : on ignore sa destination. Je fais con- » naître à l'amiral qui la commande notre position en » Italie, afin de savoir si les ordres qu'il a reçus du » gouvernement sont tels, qu'il puisse mettre ses » forces à la disposition du général Moreau. Quel chan- » gement dans la face des affaires, si 15,000 hommes » tombaient des monts de la Ligurie au moment où » vous-même quitteriez les Apennins pour pénétrer

» dans les plaines de *Modène* et du Parmesan ! Peut-
» être l'Italie retomberait-elle en notre pouvoir en
» entier, et d'une manière irrévocable ».

On suit avec intérêt l'opération, en lisant la lettre ci-après du général Macdonald au général Dessolles, datée de *Rome*, le 26 floréal (15 mai).

« J'ai senti, comme vous, citoyen général, tous les
» inconvéniens de faire traverser à l'armée de *Naples*
» la chaîne de l'Apennin, depuis le golfe de la *Spezzia*
» jusqu'à *Gênes* ; car, outre les difficultés naturelles,
» cette partie de la rivière ne présente pas des res-
» sources suffisantes pour nourrir l'armée. D'ailleurs
» il me paraît plus que douteux qu'on puisse réunir à
» *Lerici* autant d'embarcations qu'il serait nécessaire
» au transport de l'artillerie ; et peut-on répondre de
» la mer, lorsque les Anglais et les Barbaresques croi-
» sent journellement sur les côtes ?

» Tous ces motifs réunis m'ont déterminé à ne pas
» suivre la route que me prescrit le général Moreau,
» à moins cependant d'un cas d'urgence ou désespéré.
» C'est à cet effet que j'ai mandé au général Gauthier
» de se replier sur moi, s'il était forcé dans les dé-
» bouchés de l'Apennin : unissant nos moyens et
» joignant nos efforts, nous parviendrons à balayer
» la rive droite du *Pô*, où le diable s'en mêlera : ma
» gauche s'appuyant alors à la *Trebia*, communiquera
» avec le corps que vous avez posté en avant de *Tor-*

» *tone* pour couvrir cette place et le grand débouché
» de *Gênes*, et notre jonction se trouvera opérée.

» J'ignore si l'ennemi a un pont ou un bac sur le
» *Pô;* à quelle hauteur il est placé, et le nombre de
» troupes qu'il tient sur la rive droite de ce fleuve.
» J'aurai, j'espère, tous ces renseignemens en arrivant
» à *Florence*, et s'ils sont aussi favorables que je le
» présume, vous sentez que, partant de ce point sur
» plusieurs colonnes, je tâcherai, chemin faisant,
» de m'emparer de son pont; car il est évident que je
» ne trouverai aucun autre moyen de passage, à
» moins de remonter le fleuve pour le traverser à
» *Voghera.*

» Si je suis assez heureux pour réussir dans ma pre-
» mière entreprise (de m'emparer du pont), je mé-
» dite un projet très-hardi, qui, en rendant à l'armée
» d'Italie ses premiers avantages, lui assurerait une
» suite non interrompue de succès.

» Ces idées, citoyen général, peuvent paraître,
» dans ce moment, au moins exagérées; aussi ne les
» développerai-je que lorsque je pourrai compter sur
» le succès.

» On s'impatientera peut-être à l'armée d'Italie de ne
» pas voir encore arriver celle que je commande; mais
» je vous prie de calmer cette impatience naturelle, en
» annonçant que celle-ci marche à grands pas, et
» brûle d'en venir aux mains avec l'ennemi. Qu'on

» examine la position dans laquelle je me suis trouvé,
» et l'on verra ce qu'il a fallu de zèle et d'activité pour
» opérer en aussi peu de temps la réunion de l'armée
» qui était étendue jusqu'à *Brindisi* près d'*Otrante*.
» J'ai dû calmer de nouvelles insurrections qui ga-
» gnaient la capitale; en évacuer 2,000 malades,
» ainsi que les magasins de toute espèce, l'artillerie,
» les munitions de guerre et de bouche; approvision-
» ner les forts et les places; envoyer des secours de
» grains à *Rome*; faire transporter les subsistances
» nécessaires aux passages; compléter la défense du
» golfe de *Naples*; remettre en vigueur toutes les au-
» torités; soutenir les différentes branches de l'état
» militaire : jugez combien ces dispositions renfer-
» maient de détails.

» Je compte suivre mon avant-garde, qui sera
» le 29 floréal (18 mai) à *Viterbe* ».

Avant d'y arriver, le général Macdonald vit s'accroître les difficultés de sa position; il apprit que le général Lahoz avait abandonné le poste important de *Faënza*, et que, d'un autre côté, les Autrichiens avaient coupé la principale communication de la Toscane avec le pays de Gênes, en s'emparant de *Pontremoli* : les habitans de *Cortone* et d'*Arezzo* s'étaient insurgés; on portait à 10,000 le nombre des paysans armés, prêts à se jeter sur les flancs de ses colonnes.... Mais il vaut mieux l'entendre lui-même rendre

compte de sa situation au général Moreau, et fixer ses projets.

De Montefiascone, le 30 floréal (19 mai).

« L'armée de Naples, mon cher général, arrivera » à Florence les 6, 7 et 8 prairial (25, 26 et 27 mai); » j'y serai rendu moi-même le 5 (24 mai); vous de- » vez penser que cette armée, après une marche si » longue et si pénible, ayant constamment combattu » jusqu'aux frontières napolitaines, pour s'ouvrir » un passage, est exténuée de fatigue; plus de la » moitié des troupes viennent de *Brindi* et d'*Otrante*, » sans séjour, faisant de 25 à 30 milles par jour : » la plupart des chevaux sont napolitains; peu ac- » coutumés à d'aussi grandes fatigues, et manquant » de fourrage, ils meurent en chemin, la route en » est jalonnée : j'ai été forcé de laisser à Rome, faute » de chevaux, un équipage de douze pontons que » nous avions formé à Naples, ainsi qu'un convoi » de caissons que j'ai fait rétrograder dès que j'ai su » que l'ennemi avait passé le *Pô*.

» L'armée aura besoin de cinq à six jours de re- » pos; il faut distribuer des souliers, réparer l'ar- » tillerie, raccommoder les harnais, et ferrer les » chevaux.

» Le général Gaultier m'a mandé l'occupation de » *Pontremoli* par les Autrichiens; j'ignore quelle est

» leur force sur ce point, s'ils ont fait de nouveaux » progrès, soit en Piémont, soit en Toscane, et s'il » vous est arrivé des renforts de France.

» Je touche au moment d'opérer ma jonction avec » vous ; mais je préférerais la faire par *Plaisance* et » *Voghera ;* je pourrais déboucher par *Modène* et » *Parme*, attaquant tout ce qui se trouverait devant » moi, et tâchant de culbuter l'ennemi dans le *Pô*, » ou de le forcer à repasser promptement ce fleuve : » vous pourriez ce me semble seconder cette opéra- » tion, en faisant déboucher une colonne de *Tortone* » à *Plaisance* par *Voghera ;* notre jonction par la » rivière de *Génes*, entraîne trop de difficultés : il est » d'ailleurs fort douteux que je trouve à *Lérici* et à » la *Spezzia*, les embarcations qui me sont néces- » saires, et le pays difficultueux offre peu de res- » sources en subsistances.

» Vous ferez de ce projet l'usage que vous jugerez » convenable ; me bornant à de simples observations, » j'exécuterai les ordres que vous jugerez à propos » de me donner ».

Le général Dessolles répondit à cette dépêche par la lettre suivante, qui porte l'empreinte du meilleur jugement et du tact militaire le plus sûr, et qui ne laissa plus au général Macdonald aucune incertitude sur la possibilité de l'exécution de son plan.

Gênes, le 4 prairial (23 mai).

Le Chef de l'état-major-général au général Macdonald, à Florence.

« J'ouvre votre dépêche du 30 floréal (19 mai) » au général Moreau, parce qu'il est impossible » de la lui faire parvenir sûrement : vous avez dû » en recevoir une de lui, depuis qu'il a quitté la » *Bormida*, en se repliant sur *Coni*. Vous avez été » informé et par lui, et par moi, de la marche du » général Victor sur *Gênes*. Il est effectivement ar- » rivé hier à *Gênes* avec sept mille hommes d'in- » fanterie et deux cents chevaux. Il occupera avec » ces forces la chaîne des monts *Liguriens*, et va » couvrir aussi cette partie de la *Ligurie*, depuis » *Gênes* jusqu'à *Sarzana* : ce sera lui qui opérera » votre première jonction avec l'armée d'Italie. » D'après ce qu'il m'a dit, le général Moreau lui- » même, après avoir mis son artillerie en sûreté, » compte, avec le reste de son armée, se porter par » la rivière de *Gênes* pour se réunir à vous.

» D'après ces nouveaux mouvemens, il vous sera » nécessaire sans doute de changer vos premières » déterminations. Sans connaître les dispositions du » général Moreau, il me semble qu'aujourd'hui c'est » à vous d'attendre, surtout si la réunion du général

» Victor ne suffisait pas pour vous assurer un succès » sur l'ennemi ; car si celui-ci fait manœuvrer, votre » position vous forcerait de présenter la bataille » avec des forces inférieures, tandis que très-supé- » rieur, il pourrait se mettre en position de la re- » cevoir, quand et où bon lui semblerait.

» Si les troupes de débarquement qui sont sur la » flotte entrée à *Toulon* venaient débarquer à la » *Spezzia*, ainsi que j'en fais pressentir la nécessité » à l'amiral Bruix, nos affaires en Italie prendraient » une tournure heureuse : si cet amiral balance à » prendre ce parti, je ne sais ce qu'il nous reste à » espérer ».

On a vu, dans le Précis historique, et nous rappelons seulement ici que, pendant que le général Macdonald rassemblait son armée entre *Lucques* et *Pistoïa*, et se préparait à franchir les Apennins, soit vers la rivière du *Levant*, soit vers la vallée du *Pô*, selon la dernière détermination du général Moreau, celui-ci achevait son habile contre-marche des frontières du Piémont sur *Gênes* : dès qu'il y fut parvenu, il fit connaître cette détermination et son adhésion au projet audacieux, mais non pas téméraire, du général de l'armée de Naples, par les lettres suivantes :

Au quartier-général de Gênes, le 19 prairial (7 juin).

« Je n'ai rien à ajouter, mon cher général, à » ce que je vous ai écrit par l'adjudant-général Bre- » mont, si ce n'est qu'étant avec moi en commu- » nications fréquentes, je ferai déboucher successi- » vement à votre gauche les troupes, dès qu'elles » sortiront des montagnes. Allez vite, et vous au- » rez des succès ; l'ennemi, qui n'avait presque rien » du côté de *Parme*, y envoie tout ce qu'il peut » réunir ; mais vous serez le premier.

» Ci-joint des ordres pour qu'une partie des » fonds de *Livourne* vous soient remis pour la » solde. Toutes les ressources doivent être com- » munes entre nous : soyez sûr que je n'aurai pas » d'esprit d'armée. Je ne veux pas dissoudre l'armée » de Naples ; je lui tracerai sa ligne d'opérations, » et j'ose assurer que nous tirerons un grand parti » de l'émulation qui doit naître dans les deux ar- » mées. Je ne veux pas retarder votre courrier, et » ne vous en dis pas davantage. J'attends le reste » de l'armée sous quatre ou cinq jours. La plus » grande partie de notre artillerie passera. Dès que » j'aurai reçu votre réponse à la lettre que vous a » portée l'adjudant-général Bremont, qui m'indi- » quera votre marche, j'irai vous rejoindre pro- » bablement par *Pontremoli*.

» Ci-joint les ordres du commissaire civil, relatifs » aux fonds qui vous sont nécessaires : s'ils étaient » partis pour *Gênes*, faites courir après.

» *P. S.* Vos succès sont assurés, mon cher général, » Souwarow est encore loin, vous n'aurez affaire qu'à » un détachement qu'on renforce en toute hâte avec » les troupes qui sont dispersées.

Du quartier-général de Gênes, le 20 prairial (8 juin).

« J'ai reçu, mon cher général, votre lettre du 18 » (6 juin); je ne puis qu'approuver toutes vos dispo- » sitions.

» Les obstacles qu'ont éprouvés les troupes qui ont » passé par les montagnes, ne me permettront pas de » les faire courir encore dans ces mêmes montagnes » pendant qne vous agirez; elles seraient inutiles à » tous. Je me bornerai à jeter ce que j'aurai de plus » voisin vers *Bobio*, et déboucherai avec le reste des » divisions Grenier et Laboissière par la *Bocchetta* et » *Novi;* de sorte que notre réunion se ferait sur *Tor-* » *tone*. Cependant, s'il m'est possible de partir de- » main au soir, je ferai en sorte d'aller par *Pontre-* » *moli* à *Parme*, mais cela est difficile, puisqu'il y a » cinq marches d'ici à *Pontremoli*, et environ quatre » de là à *Parme*.

» Je ne doute pas de vos succès, mon cher général, » toutes vos troupes sont braves et fraîches, et

» certes l'ennemi ne peut pas avoir sur vous de supé-
» riorité.

» Notre artillerie passera à peu près entière, mais
» avant qu'elle soit embarquée à *Loano*, et qu'elle ait
» fait le trajet de *Gênes*, il s'écoulera quelques jours.
» La flotte a appareillé ce matin de la rade de *Vado*
» pour aller au-devant de la flotte anglaise entrée
» dans la Méditerranée ».

Du quartier-général de Gênes, le 23 prairial (11 juin).

« Je ne sais, mon cher général, si cette lettre vous
» parviendra; j'espère cependant que le courrier,
» en suivant la même route que vous, pourra vous re-
» joindre.

» L'ennemi paraît rassembler des troupes aux en-
» virons de *Plaisance*, mais près des montagnes,
» pour vous disputer le passage vers *Tortone* : il pa-
» raît hâter les attaques de cette place; il y laisse un
» corps qu'on me rapporte fort d'environ 16,000 hom-
» mes; mais je crois ce rapport exagéré. Il a encore
» beaucoup de monde rassemblé dans le *Piémont*,
» aux environs de *Turin*, *Pignerolles*, *Savigliano*
» et *Mondovi*. Nous avons été suivis, mais il y avait
» plus de paysans que d'Autrichiens.

» La réparation de l'artillerie, et sa dissémination
» dans les montagnes, ne nous permettra pas d'être
» réunis entre *Gavi* et *Seravalle*, que les 28 et 29

» (16 et 17 juin). Nous marcherons aussitôt le long
» de la *Scrivia*, en nous tenant toujours appuyés aux
» montagnes, que nous ne devons quitter, ainsi que
» vous, qu'après un succès déterminé.

» L'ennemi travaille actuellement à des réparations
» de route, entre *Bobio* et *Bardi*, ce qui ferait croire
» à son projet de déborder votre flanc gauche ou notre
» droite.

» Le 26 (14 juin), le général Pérignon jettera un
» corps de Français et de Liguriens dans la vallée de
» la *Trebia*, qu'il espère être fort de 3 à 4,000 hom-
» mes; ce qui rendra l'ennemi circonspect sur la dé-
» fense de cette rivière, qui, au reste, est guéable par-
» tout.

» Je n'imagine pas que vous puissiez trouver des
» forces capables de vous arrêter, surtout quand la
» division Victor, forte de 7,000 hommes, vous aura
» rejoint : dans ce cas, en vous appuyant toujours aux
» montagnes, on ne peut vous empêcher de rentrer
» dans les Apennins. Alors nous tenterions fortement
» ailleurs.

» On m'annonce quelques troupes de France,
» mais les commandans de place m'en arrêtent beau-
» coup, et je ne puis y compter pour mon mouve-
» ment; de sorte que je ne pourrai guère réunir plus
» de 16 bataillons, environ 2,000 chevaux et 18 pièces
» de canon. Le reste de la division Pérignon suffira

» à peine pour couvrir nos deux flancs, et conserver » les communications par la rivière de *Gênes* ».

Nous terminons ici les extraits de cette intéressante correspondance, dont la suite nous entraînerait à répéter les détails que nous avons résumés dans le texte, tant sur la triple bataille de la *Trebia* que sur la seconde retraite du général Macdonald pour repasser les Apennins et rentrer en Toscane. Nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de les avoir ainsi mis à portée de juger par eux-mêmes de la manière dont cette opération très-difficile, et surtout remarquable par la singularité des positions respectives, fut conçue et concertée : ils reconnaîtront sans doute avec nous que, pour en assurer le succès, il fallait, de la part des deux généraux une égale précision; que la moindre hésitation du général Moreau sur le point de rencontre ne pouvait que rendre infructueux son mouvement et ses efforts tardifs pour attirer sur lui une partie des forces que Souwarow ramenait contre l'armée de Naples ; enfin, qu'indépendamment des hasards des combats, la combinaison stratégique la plus savante, le calcul des marches le plus exact, laisse toujours à la guerre une trop grande part à la fortune.

NOTE NEUVIÈME.

Sur l'Expédition contre la Hollande.

L'ENTREPRISE des Anglais sur la Hollande ne fut pas une opération purement militaire ; l'espoir du succès n'était pas moins fondé sur des combinaisons politiques que sur les forces et l'immense appareil de moyens matériels qui y étaient employés.

Les Hollandais n'avaient pas perdu, comme on le croyait en Angleterre, par une longue prospérité et l'accroissement de leurs richesses, cette énergie qui leur fit secouer le joug despotique de Philippe II, conquérir leur indépendance, et établir leur domination dans les deux Indes : le gouvernement britannique n'aurait pas osé tenter une expédition dispendieuse, s'il n'avait compté sur l'appui d'un parti qui, dans l'intérieur, favoriserait l'invasion, et se joindrait à une armée qu'il regarderait plutôt comme libératrice que comme ennemie.

Dans tous les plans de guerre, les dispositions des habitans du pays destiné à en être le théâtre doivent surtout fixer l'attention du gouvernement agresseur : Frédéric-le-Grand était tellement persuadé de leur importance, qu'il en a fait, dans sa célèbre instruction à ses généraux, un des objets qu'il recommande le plus spécialement à leurs soins.

Rien ne facilite davantage les moyens de subsistance et la connaissance des localités que l'opinion favorable des habitans du pays ; rien, au contraire, n'est plus redoutable, dans les revers, que leur opposition et leur malveillance.

Ces considérations s'appliquent à tous les temps et à toutes les guerres, mais principalement à celles qui naissent des révolutions, et agitent les pays qui doivent devenir l'objet d'une expédition militaire.

Dans toutes les révolutions, quelle que soit leur origine ou leur but, les intérêts se divisent, les partis se forment. Si les forces sont égales, c'est par la voie des armes, par la guerre civile, que se vide cette grande querelle d'une partie de la nation contre l'autre. Mais si, par la nature des principes ou des intérêts qui ont provoqué et entretenu cette révolution, ou seulement par cette propension qui détermine le commun des hommes à embrasser le parti le plus puissant, il s'établit une grande disproportion de forces; alors, et toujours au détriment des deux partis, le plus faible cherche un appui hors de la patrie qui l'abandonne injustement : il ne trouve que trop facilement de funestes secours dans les jalousies et les ressentimens qui ne cessent d'exister entre les peuples, et parvient ordinairement à associer à sa cause les gouvernemens rivaux, qui, dans tous les temps et dans toutes les circonstances, cherchèrent

à faire tourner à leur profit les dissentions intestines.

L'histoire ancienne est remplie d'exemples de ce genre : Athènes, surtout, et les gouvernemens démocratiques de la Grèce, présentent sans cesse le spectacle des partis vaincus et opprimés, invoquant l'étranger pour soutenir leurs droits. Peu d'hommes ont su attendre la justice tardive de leurs concitoyens, ou s'en remettre à celle de la postérité. Aristide, il est vrai, fort de la pureté de ses intentions et du désintéressement qu'il avait montré dans sa conduite publique, supporta l'ostracisme, sans tourner ses armes contre son pays; mais Thémistocle se retira à la cour du grand roi, et Alcibiade alla donner aux Lacédémoniens des conseils qui mirent sa patrie dans le plus grand danger.

Les mêmes événemens se reproduisent chez les Romains. Coriolan amène les Volsques aux portes de Rome; il est sourd à la voix de la patrie, mais ne peut résister à celle de la nature ; et, après avoir renvoyé les députés du sénat, il cède aux larmes de son épouse et de sa mère.

Jusqu'aux derniers temps de la république, on ne vit guère que des individus isolés, livrés à la persécution : mais lorsque des citoyens trop puissans se partagèrent l'empire, ou luttèrent pour l'obtenir, chacun d'eux chercha à fortifier son parti;

et l'on vit César et Pompée, Octave et Antoine, rallier sous les aigles des légions qui les suivaient tous les peuples qui, ne pouvant rester indifférens à la querelle des vainqueurs du monde, espéraient que leurs divisions pourraient les rendre un jour à la liberté et à l'indépendance.

L'histoire des bannis chez les anciens nous prouve qu'ils parvinrent souvent, tels que ceux de Thèbes sous Pélopidas, ou ceux de Syracuse sous Dion, à reconquérir l'autorité par la voie des armes; chez les modernes, ces exemples sont plus rares.

Sans remonter à des temps trop éloignés de nous, et sans rappeler l'histoire de la rivalité des Français et des Anglais, qui réciproquement offrirent sans cesse un asile aux mécontens des deux pays, sans pouvoir jamais parvenir à faire un établissement solide au-delà des bornes que la nature leur avait prescrites; nous voyons l'illustre connétable de Bourbon, victime des intrigues, envier la mort du chevalier Bayard qui perdait la vie pour son pays, et périr lui-même à la tête des troupes ennemies, qui, par sa défection, ne purent obtenir que des triomphes passagers.

Pendant la Ligue, le fanatisme et l'ambition d'une famille étrangère appellent les Espagnols au sein de la France; un roi faible tombe sous le poignard d'un assassin, mais un héros parvient à reconquérir

le trône et le cœur de ses sujets ; et, dès le jour de son entrée dans la capitale, il conseille aux envoyés de Philippe II *de n'y plus revenir.*

La Fronde qui, retrace d'une manière presque ridicule les troubles qui l'avaient précédée, fait renaître les espérances de l'Espagne; le grand Condé et le vertueux Turenne, qui successivement combattent sous ses drapeaux, sont trop heureux d'obtenir leur grâce, et l'étranger évacue de nouveau les provinces françaises.

Les *réfugiés*, que l'injuste et impolitique révocation de l'édit de Nantes avait forcés à chercher un asile hors de leur patrie, parvinrent à intéresser l'Europe à leurs malheurs ; leurs plaintes ne contribuèrent pas moins que l'orgueil de Louis XIV à former la ligue d'Augsbourg ; mais les succès variés de neuf campagnes, et la paix de Ryswick qui les termina, ne changèrent rien à leur sort.

On a vu constamment se vérifier cette maxime de Machiavel, « qu'il est imprudent de fonder une entreprise sur les récits et les expérances des exilés ».

Après la révolution d'Angleterre, les efforts de la France pour faire prévaloir les droits et la cause si juste de la maison de Stuart, furent trop faiblement secondés, et le parti contraire s'accrut et s'affermit par les sentimens de fierté et d'indépendance que blessait l'intervention de la puissance rivale.

On peut croire que les premières campagnes de la guerre civile de la Vendée, où le caractère français se montra dans toute son énergie, auraient eu des résultats plus heureux, si les secours toujours funestes des Anglais n'avaient fourni aux anarchistes usurpateurs des prétextes pour égarer de plus en plus l'opinion et envenimer les haines.

L'Irlande mécontente, inquiète, comme tous les êtres souffrans, semblait attendre les Français comme ses libérateurs : le Directoire républicain y avait pratiqué des intelligences, un acte d'union y avait été signé par un nombre considérable d'habitans; une constitution républicaine était préparée, et les individus déjà désignés pour remplir les premières magistratures ; des munitions de guerre y avaient été rassemblées dans une quantité à peine croyable, si elle n'avait été constatée par le rapport du *comité secret* du parlement d'Irlande. La différence de culte entre les indigènes et la nation anglaise, les propriétés envahies par d'anciennes confiscations, tout portait à croire qu'aussitôt qu'une flotte française serait signalée sur les côtes d'Irlande l'insurrection serait générale.

Cependant toutes les expéditions qu'on a tentées ont échoué de nos jours comme autrefois, parce que la masse d'une population peut bien être remuée par les passions et les intérêts divers, auxquels se

mêlent ceux de l'étranger ; mais elle n'est jamais entraînée hors de l'intérêt national, celui du territoire; c'est l'esprit de famille.

Au renouvellement des hostilités, à l'ouverture de la campagne de 1799, les alliés avaient droit de compter sur les secours efficaces de la nation helvétique, opprimée et mécontente. L'énergique résistance des petits Cantons, abandonnés à leurs seules ressources, c'est-à-dire à leur courage et à leur audace, avait dû faire penser que la présence d'une armée nombreuse, et l'emploi des moyens pécuniaires, dont l'effet auprès des Suisses était devenu un proverbe injurieux, détermineraient la nation entière en faveur de la cause commune de l'Europe. Cependant, malgré les brillans succès de l'archiduc Charles, la formation des corps suisses à la solde de l'Angleterre ne parvint à aucune consistance; et si ce prince réussit à tirer quelques avantages de la disposition des habitans du pays, il les dut à son propre caractère; encore ces avantages furent-ils balancés par ceux que le Directoire français obtint du nouveau gouvernement helvétique.

Les mêmes espérances furent également trompées en Hollande. En considérant les pertes immenses qu'avait éprouvées ce pays depuis le changement opéré dans son gouvernement, la destruction de son commerce, source principale de sa prospérité; la conquête de ses colonies, plus importantes que la métro-

pole ; l'anéantissement de sa marine militaire, qui protégeait une navigation si lucrative ; la dispendieuse alliance sous le nom de laquelle elle était soumise aux caprices et aux variations du gouvernement français, les dispositions de plusieurs provinces prononcées de tout temps en faveur du stathoudérat ; on annonçait hautement que l'armée anglaise n'aurait qu'à se présenter pour opérer une contre-révolution, que pressaient les vœux secrets de presque tous les habitans de la nouvelle république batave. L'armée anglaise, à laquelle se joignit un corps nombreux des meilleures troupes russes, campa pendant près d'un mois sur le territoire de la Hollande ; elle favorisa la prise de la flotte ; et cependant aucun symptôme d'insurrection, aucun mouvement en faveur des alliés ne se manifesta dans aucune partie de la république, qui, au moment de la descente des Anglais, était presque entièrement dégarnie des troupes françaises.

Le succès d'une invasion dont le but n'est pas seulement de conquérir un pays, mais d'y changer le mode de gouvernement, dépend de la sagesse du plan, de la vigueur et de la célérité de l'exécution ; mais il ne faut jamais y tenir compte des dispositions des habitans, et bien moins encore des relations exagérées par la prévention, l'intérêt, ou les promesses des mécontens, qui, rigoureusement surveillés par le parti qui domine, se voient souvent forcés, pour le

soin de leur propre conservation, de combattre sous les drapeaux de leurs ennemis, et de témoigner autant d'ardeur qu'ils ont montré d'éloignement et d'opposition au gouvernement établi. Les mêmes illusions ramènent les mêmes fautes, jusqu'au moment où les dépositaires du pouvoir légitime, abjurant les dangereux conseils des passions, sentent qu'il est plus sûr, plus juste, plus utile de rallier que de désunir; qu'on ne ramène la confiance que par la force de la modération; et que cette force, qu'on puise en soi-même, est la seule qui puisse mettre un terme aux discordes, aux troubles, aux malheurs publics, rasseoir les bases de l'organisation sociale, éteindre les haines, proscrire les idées de vengeance, concilier les intérêts, et ramener enfin le calme général par la sécurité individuelle.

TABLE RAISONNÉE

DES CHAPITRES ET DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

DE LA CAMPAGNE DE 1799.

CHAPITRE PREMIER.

Des diverses causes de guerre. — Combinaison des effets simultanés de la première coalition contre la France, et de la tyrannie démocratique. — Résultat pour le système et les événemens de la guerre. — Congrès de Rastadt. — *Rupture. — Situation des armées autrichiennes et françaises sur le* Haut-Rhin *et le* Haut-Danube. — *Le général Masséna dans les Grisons. — Prise de* Luciensteig. — *Mouvemens de l'Archiduc Charles. — Bataille de* Stockach. — *Retraite du général Jourdan.*

Pages 1re à 28.

Révolutions dans l'ordre social comme dans le monde physique. — Origine des guerres. — Guerre civile. — Guerre générale. — Révolution française,

— Longue durée des guerres de fanatisme religieux ou politique. — Cause des revers des puissances coalisées contre la France. — Système de guerre qui fait armer toute la nation française — et fait former de vastes plans.

Progrès de l'art de la guerre. — Résultats. — Préliminaires de *Léoben*. — Congrès de *Rastadt* inutile. — Efforts de l'Angleterre pour former une nouvelle coalition. — Partout on se prépare à la guerre. — Elle est décidée par les révolutions de Rome et de Suisse. — Vaines négociations. — Invasion du royaume de Naples. — Mouvemens des armées. — On temporise. — La trève est rompue.

Pages 28 à 57.

Pourquoi le Directoire prit l'offensive, son plan. — Mouvemens de l'armée de Bernadotte et de celle de Jourdan, du 1er au 3 mars. — Mouvemens de l'armée de l'Archiduc. — Les armées opposées avaient un intérêt égal à rendre leur ligne contiguë. — Distribution des différens corps de l'armée autrichienne. — État comparatif des armées française et impériale. — Mouvemens de Jourdan. — Les armées en présence. — Premières hostilités. — Marche de Masséna. — Il attaque les Autrichiens dans les Grisons, le 5 mars. — Prise de *Luciensteig*. — Le général Auffenberg et le corps qu'il commande forcés de se

rendre prisonniers. — Masséna attaque *Feldkirch* sans succès. — Il pousse une division dans le *Haut-Engadin.* — Nouveaux mouvemens de l'Archiduc et de Jourdan. — Raison de l'état d'observation des deux armées. — Seconde attaque infructueuse de *Feldkirch* le 11 mars. — L'Archiduc se porte en avant. — Jourdan se replie pour concentrer ses forces. — Conjectures sur la cause de ce mouvement. — Suite des mouvemens sur le *Rhin.* — Jourdan se porte à *Pfullendorf*, disposition de son armée. — Position de l'armée autrichienne. — Déclaration de la rupture de l'armistice. — Les Français attaquent. — L'Archiduc attaque à son tour. — Affaire de *Pfullendorf.* — Jourdan se replie sur *Stockach* et *Engen.* — Nouvelles attaques sur *Feldkirch* repoussées par les Impériaux. — Masséna se retire dans les Grisons. — Jourdan se décide à livrer bataille. — L'Archiduc se porte en avant de *Stockach.* — Dispositions de Jourdan. — Bataille de *Stockach* le 25 mars. — Détails de cette affaire. — Retraite de Jourdan. — Mouvemens des Français dans l'*Engadin.* — Position des Autrichiens sur les frontières du Tyrol. — Attaque faite par Lecourbe. — Succès complet obtenu par ce général. — Jourdan et Masséna prennent une redoutable ligne de défense.

CHAPITRE II.

Ouverture de la campagne en Italie. — Premières attaques des Français. — Mouvemens du général Kray. — Bataille de Magnano *ou de* Vérone. — *Ses conséquences en Italie et en Suisse. — Prise de* Schaffhouse. — *Investissement de* Mantoue. — *Arrivée de l'armée russe en Italie sous le général Souwarow. — Retraite du général Moreau. — Siége de* Peschiera. — *État d'observation respective des armées en Suisse.*

Pages 57 à 68.

L'armée française en Italie attaque le 26 mars. — Dispositions du général Schérer. — Position des Autrichiens. — L'attaque du côté de *Rivoli* réussit. — Celle sur *Vérone* n'a point de succès. — Celle sur *Porto-Legnago* échoue. — Nouvelles attaques inutiles. — Mouvement du général Kray. — Les troupes restent en présence. — Trève pour enterrer les morts. — Nouvelle attaque. — Mouvement du général Kray. — Il attaque les Français et les bat. — Schérer se retire. — Sa nouvelle position. — Les Autrichiens avancent. — Schérer se décide à attaquer de nouveau. — Il est prévenu par le général Kray. — Sanglante bataille de *Magnano* gagnée par l'armée impériale, le 5 avril. — Retraite de Schérer. — Investissement

de *Peschiera* et de *Mantoue*. — Avantage que donne aux Impériaux le gain de la bataille de *Magnano*.

Pages 68 à 81.

Position des armées en Suisse lors de l'arrivée des Russes. — Retraite de Lecourbe et Dessolles. — Motifs de cette retraite. — Position de l'armée de Jourdan. — Il quitte le commandement. — Le général Ernouf fait retirer l'armée par le pont de *Kehl*. — Masséna s'occupe de la défense du cours du *Rhin*. — Ses dispositions. — *Schouffhouse* pris par l'Archiduc. — Observations générales.

Continuation de la retraite de Schérer. — *Mantoue* resserrée et totalement investie. — *Peschiera* assiégée. — Le général Kray avance. — Souwarow arrive. — Les Français se retirent derrière l'*Adda*, et évacuent *Crémone*, le 16 avril. — Schérer quitte le commandement et le remet au général Moreau. — Les châteaux de *Ferrare* et de *Brescia* attaqués. — Cette dernière place est prise. — Affaire sous *Crémone* le 20 avril. — Moreau concentre ses forces ; ses motifs. — Ceux de Souwarow pour précipiter ses mouvemens. — Prise de *Bergame*. — Combat de *Cassano*.

Pages 81 à 85.

Mouvemens du général Bellegarde. — Masséna se porte à *Zurich*. — Mouvemens de l'Archiduc.

CHAPITRE III.

Brillante situation de l'Angleterre. — Développement de ses forces navales. — Derniers efforts de la marine française dans la Méditerranée *et sur l'*Océan. *— Situation des armées en Italie. — Passage de l'*Adda ; *prise de* Milan *par le général Souwarow. — Retraite du général Moreau. — Continuation de la campagne en Suisse. — Dispositions défensives du général Masséna. Évacuation de l'*Engadin *et des* Grisons. *— Progrès de l'Archiduc.*

Pages 85 à 102.

La politique de l'Angleterre devenue prépondérante. — Coup d'œil sur l'Angleterre et les vues de son gouvernement. — Supériorité décidée de la marine anglaise. — Vastes projets du gouvernement anglais. — Difficultés qu'ils éprouvent. — Expédition des Français en Égypte. — Conséquences funestes de la bataille navale d'*Aboukir*. — Situation de la marine anglaise au commencement du printemps. — Les longues croisières la fatiguent. — Les Français redoublent d'efforts et d'activité. — Ils arment une escadre à *Brest*. — L'amiral Bruix trompe la vigilance du ministère anglais. — Une escadre de 25 vaisseaux sort de Brest le 26 avril. — L'escadre anglaise infé-

rieure aux Français fait voile pour l'Irlande après s'être assurée de la sortie de la flotte de *Brest*. — Immenses ressources de la marine anglaise dans cette occasion. — État des escadres anglaises vers le 15 mai. — La jonction de la flotte française avec 5 vaisseaux espagnols ne peut s'effectuer.

Pages 102 à 113.

Réflexions sur le nouveau système de guerre. — Affaiblissement des armées françaises en Italie. Accroissement de celles des Impériaux. — Conduite de Moreau en cette occasion et ses motifs. — Position des Français à *Cassano*. — Marche de Souwarow sur l'*Adda*. — Ses dispositions le 25 avril. — Le poste de *Lecco* est emporté le 26. — Passage de l'*Adda* par les Impériaux. — Détails de cette affaire. — Les Français sont battus ; le général Serrurier et sa division faits prisonniers. — Retraite des Français. — Les Impériaux entrent à *Milan*.

Pages 113 à 133.

Influence des événemens d'Italie sur la position de Masséna. — Le général Hotze attaque les Français dans les Grisons le 1er mai, et n'a point de succès. — Le général Bellegarde attaque Lecourbe dans le *Bas-Engadin* également sans succès. — Les Autrichiens

attaquent *Luciensteig*. — Ils sont repoussés avec perte. — Dix mille habitans des petits cantons prennent les armes contre les Français. — Ils sont battus et dispersés. — Situation de l'armée française à cette époque. — Dispositions et mouvemens de Masséna. — L'Archiduc veut toujours attaquer les Grisons. — Ses dispositions. — Description de *Luciensteig*. — l'Archiduc est instruit qu'un nouveau corps de Russes est destiné à agir sur le *Rhin*. — Mouvemens de l'armée de l'Archiduc. — Masséna fait fortifier le petit *Bâle*. — Le général Hotze attaque avec succès *Luciensteig*; ses dispositions. — Détails de cette affaire. — Prise de *Luciensteig*. — Retraite des Français au-delà du *Rhin*. — Mouvemens simultanés du général Bellegarde. — Les Français évacuent les Grisons. — Hotze se porte sur *Wallenstadt*. — Masséna est forcé de concentrer ses forces. — Réflexions sur ces événemens et sur l'art de la guerre dans un pays de montagnes. — La connaissance perfectionnée de la topographie des montagnes produit un nouveau système de guerre. — Exemples. — Ce système a reçu son dernier développement dans la guerre de Suisse. — Observations et exemples.

CHAPITRE IV.

Plan de campagne du général Souwarow en Italie. — Seconde retraite du général Moreau sous Alexandrie. — *Manœuvres des Alliés. — Attaques de Souwarow repoussées. — Il s'empare de* Turin. — *Troisième retraite du général Moreau sous* Coni. — *Retraite du général Macdonald du royaume de Naples en Toscane. — Prise d'*Alexandrie, *de* Tortone, *de* Ferrare. — *Le siége de* Mantoue *interrompu. — Passage du* Rhin *par l'Archiduc Charles; — ses progrès en Suisse. — Première bataille de* Zurich. — *Le corps d'armée du général Bellegarde passe en Italie.*

Pages 133 à 149.

Mouvemens des Alliés en Italie après la prise de *Milan.* — Rapprochement entre la guerre en Italie, au commencement du siècle et de celle-ci. — Réflexions sur les suites de la bataille perdue par Schérer. — Exemple tiré de la campagne de 1705. — C'est dans ces rapprochemens qu'il faut étudier les progrès de l'art. — Retraite de Moreau. — Mouvement de son armée. — Son quartier-général à *Alexandrie.* — Marche de Souwarow. — Mouvemens des Impériaux. — *Mantoue* resserrée. — La garnison fait des sorties. — Siége du château de *Milan.* — Prise de

Pizzighitone le 5 mai. — Souwarow veut déposter Moreau de la forte position qu'il occupe. — La ville de *Tortone* prise. — Les Français se retirent dans le château. — Mouvemens des Impériaux. — Insurrection contre les Français. — Moreau repousse une attaque contre sa gauche. — Nouvelle attaque des Russes. — Ils sont repoussés avec perte. — Souwarow marche sur *Turin*. — Nouvelle attaque. — Moreau conserve sa position et repousse les Alliés. — *Casale* emporté. — Moreau forcé d'évacuer *Valence* et *Alexandrie*, laisse garnison dans la citadelle de cette dernière place. — Il se retire sur *Coni*, le 22 mai.

Suite des affaires d'Italie pendant la retraite du général Macdonald, pages 149 à 162.

Les Français pourvoient à la défense de l'état de Gênes. — Les Alliés occupent *Alexandrie* et bloquent la citadelle. — Mouvemens des alliés. — *Turin* est attaqué le 27 mai ; la ville est prise. — Les Français se retirent dans la citadelle. — Rapprochemens entre cette campagne et celle de 1706. — Retraite du général Macdonald du royaume de Naples. — Conduite de Souwarow dans cette circonstance. — Le siége du château de *Milan* converti en blocus. — Marche rapide du général Hohenzollern. — Il attaque les Français sur *Agno* et les repousse sur *Belinzona*. — Siége

du château de *Milan*. — Il capitule. — Prise de la citadelle de *Ferrare* et de *Ravenne*. — *Ancône* est bombardée. — Le siége de *Mantoue* converti en blocus. — Le général Kray forme un corps d'armée. — Son plan. — Importance du poste de *Pontremoli*. — Il est pris par les Alliés et repris par les Français.

Attaque et défense de la Suisse, pages 162 à 174.

Retraite des Français du pays des Grisons : l'armée de l'Archiduc passe le *Rhin*. — Les Impériaux occupent *Saint-Gall*. — Leur marche est le plan de l'Archiduc. — Masséna attaque les Impériaux entre *Frauenfeld* et *Winthertur*. — Ce combat très-meurtrier est à l'avantage des Français. — L'Archiduc reprend tous ses postes et marche sur *Winthertur*. — Il attaque les Français et emporte une position long-temps disputée. — Réunion de l'Archiduc avec le général Hotze. — Le général Bellegarde s'assure du *Saint-Gothard*, et occupe *Glaris*. — Position du général Lecourbe. — Nouvelle position de Masséna. — Ils se retirent dans un camp retranché en avant de *Zurich*. — Mouvement de l'Archiduc. — Position de son armée. — Combat très-vif à la droite de l'armée française où l'avantage reste à Lecourbe. — Le quartier-général de l'Archiduc à *Klotten*. — Attaque des retranchemens des Français. — Nouvelle

attaque indécise. — Masséna évacue *Zurich*. — Sa nouvelle position. — Quartier-général de l'Archiduc à *Zurich*. — Réflexions sur l'art de la guerre, tirées de la deuxième époque de cette campagne.

Du plan de Souwarow et de la conduite du général Moreau, pages 174 à 181.

But principal du plan concerté entre l'Archiduc et Souwarow. — Motifs de la conduite du général Moreau. — La conduite de Souwarow sert les vues de Moreau. — Dispositions de Moreau dans cette circonstance. — Mouvemens de Souwarow. — Il marche contre Moreau. — Les forces des Alliés trop disséminées. — L'Archiduc envoie en Italie le général Bellegarde avec un corps de troupes considérable.

CHAPITRE V.

Le général Macdonald achève sa retraite; — sa situation en Toscane. — Celle des armées alliées et de l'armée de Moreau. — Plan d'opérations proposé par Macdonald; — concerté avec Moreau. — Leurs mouvemens. — Affaire de Modène. — — *Marche de Souwarow. — Bataille de la* Trebia; — *ses suites. — Réunion et retraite des Français dans l'état de Gênes. — Siége et prise de* Mantoue.

Pages 181 à 207.

Marche de Macdonald. — Il arrive à *Florence* le 24 mai. — Force de son armée. — *Pontremoli* occupé par les Alliés. — Position de l'armée du général Kray. — Progrès des Impériaux dans le Bolonais. — Le général Macdonald propose au général Moreau de franchir les Apennins pour le dégager. — Ses dispositions. — Il fait attaquer et reprendre *Pontremoli*. — Moreau quitte sa position du *Col de Tende*. — Dérobe sa marche de flanc. — Arrive à *Gênes*. — Reçoit des renforts. — Il est retardé et ne peut plus exécuter l'opération concertée. — Macdonald propose un second plan de réunion par *Pontremoli*, et au lieu de se retirer sur *Gênes*, il prend l'offensive. — Il marche sur *Modène*. — Affaire entre les Français et les Impé-

riaux près *Modène* le 10 juin. — *Modène* est pris par les Français. — Retraite des Impériaux sur la Mirandole. — Dispositions du général Kray. — Macdonald marche sur *Parme*. — Il y entre le 14 juin et à *Plaisance* le 16. — Il attaque la citadelle. — Mouvemens des Alliés. — Macdonald attend vainement de voir déboucher l'armée de Moreau entre *Parme* et *Plaisance*. — Il porte une avant-garde commandée par le général Salm, jusques à *Castel-San-Giovani*. — Elle s'engage le 17 juin avec le corps du général Mélas. — Première bataille pendant laquelle Souwarow arrive avec une forte avant-garde russe. — Celle de Macdonald ramenée sur la *Trebia*. — Il la recueille et repousse les Alliés après un combat sanglant dans le lit de la *Trebia*. — Le 18 juin seconde bataille sur la rive gauche de la *Trebia*. — Manœuvres, attaques du général Souwarow avec toutes ses forces réunies. — Les Français conservent leur position. — Macdonald, comptant sur la coopération convenue avec Moreau, s'obstine à combattre. — Ses motifs. — Le 19 juin, troisième bataille ; le général Macdonald passe la *Trebia*, surprend et attaque le général Souwarow. — Il est repoussé. — Il repasse la *Trebia*. — Les deux armées sont en présence sur les deux rives. — Les Français évacuent *Plaisance*, et se retirent sur *Parme* et *Modène*. — Le général Moreau débouche par le col de la *Bocchetta*. — Il attaque et rejette au-delà de

la *Bormida* le corps du général Bellegarde. — Contre-marche du général Souwarow, qui abandonne la poursuite de l'armée de Macdonald, marche en force contre Moreau, et l'oblige à rentrer dans le pays de *Gênes*. — Prise de la citadelle de *Turin*.

Pages 207 à 216.

Les efforts des armées françaises ne servent qu'à retarder leur retraite. — Examen des causes d'une agression hasardée par le Directoire avec des moyens insuffisans. — Progrès de l'art de la guerre. — Après les premiers succès des Impériaux, tous les avantages topographiques furent de leur côté. — L'occupation de la Suisse n'est d'aucune utilité à la France dans une guerre défensive. — Pourquoi l'on doit regretter l'inviolabilité des cantons suisses. — Comparaison des frontières du nord de la France avec celles de l'est. — Importance de celles-ci. — Insuffisance du plan du Directoire pour la défensive. — Grande témérité. — La défense des frontières orientales de la France ne peut être concentrée.—Elle exige une très-forte armée. — Qu'est-ce qu'un bon système de guerre défensive sur la frontière entre le *Rhône* et le *Rhin*? — On est privé du plus grand avantage de la guerre défensive; — cet avantage tourne au profit de l'ennemi. — Preuves de cette assertion.

Pages 216 à 221.

Les derniers événemens coïncident avec une nouvelle révolution dans le gouvernement de la république française, causée par les revers des armées. — Mesures prises pour réparer les fâcheuses conséquences d'un système de défense insuffisant. — Formation de nouvelles armées françaises.

Sorte de trève de près de six semaines, en Suisse et en Italie. — Les deux partis réparent leurs pertes. — Aucun n'avait pu prévoir une consommation aussi inouïe d'hommes, de chevaux et de munitions. — Détails sur cette consommation.

Causes qui ont empêché les Alliés de tirer avantage de la commotion dans le gouvernement de la république.

Pages 221 à 227.

Forces des Alliés en Italie; — du corps d'armée du général Souwarow, réuni à celui du général Bellegarde; — du corps d'armée du général Vukassowich; — de celui de Haddick; — de ceux des généraux Ott, Klénau et Hohenzollern; — du nouveau corps auxiliaire russe; — du corps du général Kray — Résumé des forces des Alliés, commandées par le général Souwarow.

L'Archiduc fait passer un tiers de son armée de

Suisse en Italie. — Évaluation des forces qui restent à l'Archiduc, sans y comprendre le corps d'observation du général Sztarray. — Il attend un nouveau renfort de 26,000 Russes. — On cherche à grossir les corps suisses à la solde de l'Angleterre. — Corps de réserve russe en Bohême ; — sa force. — Résumé général des forces de la coalition.

Les Alliés méditent une puissante diversion vers le nord de la France. — Expédition concertée entre l'Angleterre et la Russie. — L'Angleterre a dans la Méditerranée des flottes égales à celles de France et d'Espagne réunies. — Force de l'armée de terre destinée à menacer la Hollande et les côtes de la Manche.

Pages 227 à 243.

Dangers qui menacent la république. — Force qu'acquiert le parti des hommes violens. — Leur conduite. — Reproche qu'ils font au Directoire renversé. — Changemens dans le ministère de la guerre en France ; nouvelle répartition des armées. — Changemens dans le plan de défense. — Armée de Moreau réunie à celle de Macdonald. — Joubert en prend le commandement. — Force des corps de troupes en Dauphiné et en Savoie. — Force de l'armée de Masséna. — Corps de troupes placés le long du *Rhin* jusqu'à *Dusseldorf*. — Armée de

Brune en Hollande. — Troupes employées à la défense des côtes de la Manche. — Résumé général des forces de la république à cette époque.

Levée de toutes les classes de la conscription. — Ce mode de recrutement réussit dans les situations extrêmes. — Réflexions sur la politique ordinaire du parti qui s'empare du pouvoir. — Dans quelle vue furent d'abord formées les gardes nationales. — En 1791, la possibilité d'une guerre occasionne une levée de bataillons de volontaires nationaux. — En 1793, institution des réquisitions d'hommes par contingens et levées successives. — Établissement de la conscription. — Formation des bataillons dans les départemens. — Évaluation des forces de la république au mois d'octobre 1793. — Nouvelle formation de la garde nationale pour le service intérieur et les garnisons des places. — L'armée d'Italie se trouve à peu près dans la même situation que celle de Bonaparte avant de franchir les Apennins. — Joubert commande en Italie, et Moreau sur le *Rhin*. — Motif de ces mutations. — Le général Championnet prend le commandement d'une armée des Alpes. — Destination et force de cette armée.

Pages 243 à 253.

Observations sur le projet de réunion des deux armées françaises entre le *Pô* et les *Apennins*. — Mo-

reau pouvait-il sortir plus tôt de l'état de Gênes ? — Conséquences de la faute commise par les Alliés en dispersant leurs forces. — Raisons qui font penser que Souwarow, après le passage de l'*Adda*, devait poursuivre Moreau avec toutes ses forces. — Exemple tiré de la campagne du prince Eugène en 1706. — Le sort de l'Italie a souvent été décidé sous les murs de *Plaisance*. — Détails sur la bataille de *Plaisance* en 1746.

Macdonald continue et assure sa retraite. — Il rentre en Toscane, reprend ses anciennes positions à *Lucques* et à *Pistoïa* le 28 juin. — Deux divisions françaises occupent les défilés des Apennins, et assurent la communication avec la rivière du Levant. — Les Autrichiens pressent vivement les arrière-gardes qu'avait laissées Macdonald, et prennent *Modène* et *Bologne*. — Le fort *Urbin* leur est rendu le 9 juillet. — Macdonald, affaibli par ses pertes, se décide à évacuer la Toscane. — Il envoie son artillerie et ses bagages à *Livourne*. — Il quitte *Florence* le 8 juillet. — Son armée, réduite à 14,000 hommes, défile par *Sarzana*, et n'arrive qu'à la fin de juillet dans les environs de *Gênes*. — Les garnisons françaises de *Livourne* et *Porto-Ferrajo* forment la dernière arrière-garde. — Ces deux places sont évacuées par capitulation le 17 juillet. — Macdonald achève sa retraite sans qu'aucun corps de son armée ait été forcé de mettre bas les armes.

Pages 253 à 274.

Moreau, après avoir évacué *Novi*, et être rentré par la *Bocchetta* dans l'état de Gênes, s'y met en état de défense, et attend l'arrivée de l'armée de Macdonald. — Le gros de l'armée des Alliés campe sur la rivière d'*Orba*, pour couvrir les attaques des citadelles de *Tortone* et d'*Alexandrie*. — On presse le siége de cette dernière place. — La première parallèle est achevée le 13 juillet. — Le commandant refuse de se rendre. — Les travaux du siége se continuent. — Les Français capitulent le 22 juillet. — Réunion et position des deux armées françaises dites d'Italie et de Naples, dans le pays de Gênes. — Macdonald quitte l'armée. — Moreau, remplacé par le général Joubert reste à *Gênes*. — Souwarow fait investir *Coni* et attaquer *Fenestrelles*. — Il envoie le général Haddick; avec 12,000 hommes, pour tâcher de pénétrer dans le Valais. — La colonne aux ordres du prince de Rohan continue à faire la petite guerre dans les vallées supérieures.

L'armée du général Kray pousse avec activité le siége de *Mantoue*. — On y destine un train d'artillerie immense. — On porte l'armée du siége à 40.000 hommes. — Force de la garnison commandée par le général Foissac-Latour. — Le général Kray attaque la place du côté du sud. — La tranchée est ouverte

la nuit du 13 au 14 juillet. — Les batteries sont achevées et armées le 19 juillet. — L'ouvrage à corne de la porte *Pradella* est presque détruit. — La tour de *Cérèse* est enlevée de vive force. — Les digues sont coupées. — Les Français évacuent le fort *Saint-Georges* le 26 juillet, et l'ouvrage à corne de la porte *Pradella* le 27. — Les Alliés se logent dans cet ouvrage, et battent le corps de la place. — La porte *Pradella* est ruinée. — Dernière sommation du général Kray. — Il offre une capitulation et prépare l'assaut. — Le général Foissac-Latour forme un conseil de 45 officiers, et, sur leur avis, se détermine à capituler. — Conditions discutées. — La garnison, prisonnière de guerre, rentre en France. — Observations sur l'importance de la prise de *Mantoue*.

CHAPITRE VI.

Positions et mouvemens des armées en Suisse et sur le Rhin. — *Le général Masséna reprend l'offensive.* — *Belles manœuvres du général Lecourbe.* — *Opérations maritimes.* — *Réunion des escadres française et espagnole.* — *Arrivée de l'armée russe sous les ordres du général Korsakow en Suisse.* — *Mouvemens de l'Archiduc sur le* Haut-Rhin. — *Suite de la campagne en Italie.* — *Bataille de* Novi. — *Débarquement des Anglais en Hollande sous les ordres du duc d'Yorck et du général Abercrombie.* — *Défense de la Hollande par le général Brune.*

Pages 274 à 282.

La position respective des armées françaises et autrichiennes reste la même en Suisse. — Quelques affaires de poste n'ébranlent point les deux armées sur les deux rives de la Limath. — Motifs de leur immobilité. — Force des positions respectives. — L'Archiduc attaque sans succès la position du *Mont-Albis*, le 8 juin. — Masséna attaque également sans succès la position des Autrichiens en avant de *Zurich*, le 15 juin. — L'Archiduc fait raser les anciens retranchemens des Français. — Son quartier-général à *Klotten*. — Celui de Masséna à *Lentzbourg*. — Le géné-

ral Sztarray inquiète les postes des Français sur le *Bas-Rhin* à la fin de juin. — Les Français sont chassés d'*Offenbourg*. — Leurs postes en avant du *Vieux-Brisach* sont forcés de se replier. — Masséna renforce sa gauche, et achève de mettre *Bâle* en état de défense. — Les Français attaquent *Renchen* et *Appenweyer*. — Ils reprennent *Offenbourg*. — Ils en sont chassés de nouveau. — Mouvemens de Masséna.

Le général Lecourbe marche sur *Brunnen*. — Les avant-postes du général Jellachich sont forcés. — Les Français sont repoussés. — Autre attaque sans succès. — Masséna fait un mouvement sur la rive droite du *Rhin*. — Le général Hotze commande la gauche de l'armée de l'Archiduc, et reçoit des renforts. — Il attaque le général Lecourbe sans succès. — Le général Thureau inquiété par les habitans du Valais.

Pages 282 à 286.

Événemens de la guerre maritime. — Une flotte combinée espagnole et française paraît dans l'Océan. — Activité des Anglais. — Côtes de l'Océan dégarnies de forces navales. — L'Angleterre, ne craignant plus rien pour l'Irlande, projette une expédition contre la Hollande. — Forces qu'on y destine. — Mouvemens de la flotte française. — Elle paraît sur les côtes d'Italie, et rejoint la flotte espagnole à

Carthagène. — Les deux escadres réunies mouillent à *Cadix*, et en partent le 21 juillet, fortes de 47 vaisseaux.

Pages 286 à 316.

Les principaux efforts des Alliés sont dirigés sur l'Italie. — La cour de Vienne trop empressée de recouvrer la place de *Mantoue* et la Lombardie. — Le plan de la coalition ne pouvait s'exécuter qu'à la fin du mois d'août. — Le gouvernement français reprend l'offensive. — Les généraux Joubert et Masséna reçoivent l'ordre d'attaquer. — L'aîle gauche de l'armée autrichienne en Suisse est dépostée. — Malgré les ordres du Directoire, Masséna diffère une nouvelle attaque en Suisse. — Il commence son mouvement du 11 au 12 août, et renforce le général Lecourbe sans que l'Archiduc puisse s'en apercevoir. — Engagemens les 12, 13 et 14. — Les Suisses des deux partis se rencontrent et se chargent avec fureur. — Le général Chabran détruit, presqu'en entier, un corps autrichien assez considérable.

Le 14 août, les généraux Boivin et Lecourbe attaquent les Alliés. — Le 15, le général Lecourbe établit sa communication avec le général Loison. — Le 16, le général Lecourbe se trouve maître du *Saint-Gothard* et de tout le cours de la *Reuss*. — Pendant ce temps, l'Archiduc ne quitte pas sa position de

Klotten. — Il feint de forcer le passage de l'*Aar.* — La première division russe, conduite par le général Hotze, marche pour arrêter les progrès des Français. — Avantages de ceux-ci dans la guerre de montagne. — Talent du général Lecourbe pour ce genre de guerre.

Pages 316 à 332.

Le général Souwarow fait presser le siége de *Tortone* et resserrer *Coni.* — Bataille de *Novi.*

Le général Joubert et le général Moreau font un effort pour porter leur armée dans la plaine, et forcer le général Souwarow à lever le siége de *Tortone.* — Le 13 août, le général Bellegarde est attaqué par le général Joubert. — Le 14, les armées française et impériale s'observent et achèvent leurs dispositions. — Le 15, le général Souwarow se décide à attaquer l'armée française. — Le général Joubert est tué au commencement de l'action. — Le général Moreau reprend le commandement après la mort du général Joubert. — Prodiges de valeur de part et d'autre. — Une manœuvre du général Mélas décide la victoire. — Plusieurs généraux français sont faits prisonniers. — La bataille de *Novi,* après celle de *Malplaquet,* et celle de *Francfort-sur-l'Oder,* est une des plus meurtrières du siècle. — On évalue à 25,000 hommes la perte des deux armées.

Suite de la bataille de Novi, *pages* 332 à 348.

Le général Moreau se retire dans les Apennins. — Il presse le général Championnet de venir prendre le commandement de l'armée auquel il avait été nommé. — Les Alliés pressent vivement *Tortone*.

Le général Souwarow marche avec le centre de son armée pour empêcher la réunion des troupes du général Championnet à l'armée de Joubert.

La citadelle de *Tortone* capitule sous condition.

Le général Klénau est repoussé dans les environs de *Génes*.

Attaques du général Championnet sur toute la frontière des Alpes, du Piémont, simultanées avec celles de Suisse. — Quinze jours après, le général Müller attaque sur le Rhin.

Sur la nouvelle des mouvemens des Français vers la Souabe, l'Archiduc fait partir des renforts. — Levée en masse des paysans de l'électorat de *Mayence* et de l'*Odenwald*, au nombre de 20,000 hommes. — Neutralité du landgrave de Darmstadt. — Le général Müller investit *Philipsbourg*.

Les Russes remplacent les Autrichiens à *Zurich*. — L'Archiduc marche du côté du *Brisgaw* avec un gros corps de troupes autrichiennes. — Motifs des mouvemens de l'Archiduc.

Opérations maritimes, et attaque de la Hollande par l'armée anglo-russe, pages 348 à 395.

Plan des Anglais. — Le général Abercrombie désigné pour commandant de l'expédition. — Le duc d'Yorck est ensuite nommé commandant-général. — Le colonel Popham dirige l'embarquement des troupes. — Au moment où la première division allait partir, on apprend que les escadres française et espagnole sont arrivées à *Brest*. — Cette nouvelle tranquillise le gouvernement sur le sort de l'Irlande, et décide le départ de la première division. — Les deux divisions de troupes anglaises, jointes à celles des Russes, devaient former une armée de 45,000 hommes. — Les forces de terre de la Hollande évaluées à 20,000 hommes. — Celles de mer, dans le *Texel*, de 9 vaisseaux de ligne et quelques frégates. — Le nombre des troupes françaises en Hollande évalué à 8 ou 10,000 hommes. — Le général Brune y commande en chef. — Situation des esprits en Hollande à l'époque du débarquement. — Le gouvernement batave met plus de nerf dans ses apprêts de défense qu'on ne l'avait cru. — L'amiral Mitchell, parti le 13 des dunes avec la première division, est contrarié par les vents ; le 19, son escadre est signalée sur les côtes de la Nord-Hollande. — L'amiral Duncan, auquel s'était joint l'amiral Mitchell, somme le lendemain

l'amiral batave Story de reconnaître le prince d'Orange. — L'amiral Story s'y refuse. — Le général Abercrombie somme aussi vainement le commandant du poste du *Helder*. — Les Anglais, à cause des vents contraires ne peuvent débarquer que le 27. — Le général Daendels les attaque ; mais le débarquement s'effectue. —Le général Brune arrive à *Alkmaer* le 2 septembre. — Révolte à bord du vaisseau amiral *le Washington*. — La flotte anglaise entre dans la rade du *Texel*. — L'amiral Story propose une suspension d'armes. — Elle est refusée, et la révolte générale des équipages l'oblige à se rendre avec toute la flotte. — Il ne reste plus aux Bataves que quelques vaisseaux dispersés. — Réflexions sur la situation de la Hollande. — Négociations infructueuses du général Abercrombie auprès du gouvernement batave. — Dispositions de défense du général Brune. — Le général Abercrombie attend des renforts. — Il se retranche derrière le *Zyp* avec 16 ou 17,000 hommes. — Le général Brune, fort de 24 à 25,000 hommes, l'attaque le 10 septembre. — Il est repoussé avec perte sur tous les points. — Fausse attaque du prince héréditaire d'Orange sur la frontière de l'*Over-Yssel*.— La flotte hollandaise est conduite en Angleterre. — Préparatifs de défense de la rade d'*Amsterdam*. — Affaire de poste du 14 au 15 septembre. — Arrivée du duc d'Yorck au *Texel*. — Arrivée des Russes. — L'armée

des Alliés forte de 35,000 hommes. — Le duc d'Yorck se dispose à attaquer. — L'attaque a lieu le 19. — Une colonne russe est enveloppée, et le général Hermann fait prisonnier. — L'armée des Alliés rentre dans ses retranchemens du *Zyp*. — Les deux armées reçoivent des renforts. — Réflexions sur les dispositions de cette première attaque des Anglais et des Russes.

Suite des opérations sur le Rhin *et en Suisse, pages* 395 à 403.

L'invasion en Hollande empêche le Directoire français de rendre l'armée du général Müller assez forte pour se soutenir contre l'Archiduc. — Réflexions sur la position des Alliés et des Français en Suisse. — L'Archiduc s'avance à marches forcées au secours de *Philipsbourg*. — Les Français lèvent le siége de *Philipsbourg*. — Cette ville est presque réduite en cendres par le bombardement. — Le général Müller se retire. — Son arrière-garde est atteinte et battue par l'Archiduc.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME 1er.

TABLE RAISONNÉE

DES MATIÈRES DES NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

Sur la composition des Armées, page 403.

SMITH a examiné cette question. — Des armées chez les peuples chasseurs. — Des armées chez les peuples bergers. — Les peuples pasteurs sont plus redoutables que les peuples chasseurs. — Des armées chez les peuples agriculteurs. — Leurs guerres ont moins de durée. — Une nation commerçante a moins de soldats qu'une nation purement agricole. — Calculs de Smith à cet égard. — Établissement des troupes réglées et ses conséquences. — Les armées du temps de Turenne peu nombreuses en comparaison de celles de Charlemagne et de Philippe-Auguste. — Époque de l'augmentation des troupes soldées ; — ses conséquences. — Les armées, dans la guerre actuelle, plus fortes qu'elles ne l'ont jamais été. — Rétablissement de la conscription ; — effets de ce système. — Les armées permanentes sont plus avantageuses à la société. — Conséquences de la conscription. — Cette institu-

tion est devenue nécessaire pour maintenir l'indépendance des nations entre elles.

NOTE DEUXIÈME.

Sur l'Artillerie légère, page 412.

Avantages de l'artillerie à cheval : — elle a été inventée par le grand Frédéric; — introduite dans les armées autrichiennes, mais sans se perfectionner. — En France on n'en a fait aucun usage avant la révolution. — Premières tentatives pour l'établir en 1791 ; — leur succès. — Conférence des généraux français en 1792 pour la formation de l'artillerie à cheval. — Résultat de cette conférence. — L'artillerie à cheval nécessaire pour les grandes évolutions. — Il est préférable que les canonniers soient à cheval que sur des wursts. — Les pièces de huit et de douze doivent être préférées. — La fin de la campagne de 1792 a prouvé tous les avantages de l'artillerie à cheval — Autres exemples tirés des campagnes suivantes. — L'archiduc Charles a perfectionné cette arme dans les armées autrichiennes. — Elle est devenue indispensable. — Autres détails de ses avantages.

NOTE TROISIÈME.

Sur la Topographie, page 420.

Le perfectionnement de la topographie a contribué aux progrès de l'art de la guerre. — Combien elle était imparfaite avant ce siècle. — Son perfectionnement. — Progrès de cet art en France. — Excellentes cartes des ingénieurs des ponts et chaussées. — Louis XVI contribue au progrès de la topographie. — L'établissement du corps des ingénieurs-géographes des armées l'a porté au plus haut degré de perfection.

NOTE QUATRIÈME.

Sur l'invasion de la Suisse, page 425.

L'invasion de la Suisse par les Français est l'événement le plus important de la guerre de la révolution. — Les principes proclamés par la première assemblée nationale de France, accueillis par la masse de la population européenne. — Égarement de l'opinion générale pendant l'anarchie. — Le système de la terreur trouve des approbateurs. — Les victoires couvrent les crimes. — Le Directoire républicain attaque la Suisse. — La violation de l'asile de la vraie liberté réveille l'Europe. — Indignation générale. — Forfaits des proconsuls du Directoire.

— Conséquences du redressement de l'opinion sur les effets de la révolution française.

NOTE CINQUIÈME.

Sur la prodigieuse consommation d'hommes, page 430.

Difficulté qu'on trouve à évaluer les pertes de chaque parti. — La consommation d'hommes plus considérable dans cette campagne qu'elle ne l'a jamais été. — Détails approximatifs des tués et blessés dans les actions principales. — Les armées ont perdu, en quatre mois, plus de la moitié de leur effectif.

NOTE SIXIÈME.

Sur la formation des Gardes nationales, page 436.

La formation des armées et la tactique sont à peu près les mêmes dans toute l'Europe. — Importance du recrutement des armées. — Moyens employés par les différens gouvernemens. — Engagemens volontaires, engagemens pour la vie. — Prééminence militaire. — Dans les pays libres, peu de troupes de ligne, et beaucoup de milices. — Principes sur l'organisation des gardes nationales.

NOTE SEPTIÈME.

Sur Mantoue, page 444.

Situation de cette ville. — Détails sur ses fortifications; — ses ouvrages extérieurs. — Importance de *Mantoue.* — Explication du plan. — Citations du Mémoire du général Foissac-Latour. — Divers siéges de *Mantoue*, en 1702, en 1707, en 1735. — Du siége de *Mantoue* par Bonaparte en 1796; — il essaie de surprendre la place; — il ouvre la tranchée. — L'arrivée du général Wurmser le force à lever le siége le 1er août. — *Mantoue* est secourue le lendemain. — Bonaparte défait les Autrichiens qui menaçaient ses derrières; — marche ensuite sur Wurmser, qu'il bat le 5 août, et investit *Mantoue.* — Wurmser perce la ligne, et se jette dans *Mantoue.* — Alvinzy tente de secourir la place. — La bataille d'*Arcole* le force à se retirer. — Efforts des Autrichiens, en janvier 1797, pour délivrer *Mantoue*; — ils sont repoussés. — Bataille de *Rivoli,* après laquelle Bonaparte enveloppe et prend le corps du général Provera, à la vue du fort *Saint-Georges.* — La place capitule le 2 février 1797; — elle reste au pouvoir des Français jusqu'au 28 juillet 1799, qu'elle se rend au général Kray.

NOTE HUITIÈME.

Sur les Retraites, et particulièrement sur celle du géneral Macdonald, *page* 451.

Difficulté des retraites. — Épreuve du général. — Leçons utiles qu'on peut puiser chez les anciens et chez les modernes. — Retraite des Dix mille. — Retraites de *Prague*. — Retraites de l'armée autrichienne dans les Pays-Bas. — Retraites du général Moreau en 1796 et 1799. — Exemple remarquable de respect pour la neutralité du territoire helvétique. — Célèbre retraite du général Macdonald en 1799. — Événemens qui la précédèrent. — Rappel tardif de l'armée de Naples par Schérer. — Correspondance des généraux en chef des armées d'Italie et de Naples. — Dépêches du général Schérer au général Macdonald. — Lettre du général Moreau confirmant les premiers ordres donnés par Schérer. — Position critique du général Macdonald. — Ses dispositions pour sa retraite. — Ses lettres au général Gauthier et au général Moreau. — Dépêches du général Dessoles sur la situation de l'armée d'Italie. — Lettre du général Macdonald au général Dessoles et au général Moreau. — Réponse du général Dessoles. — Trois lettres du général Moreau avant la bataille de la *Trebia*. — Observations sur cette correspondance.

NOTE NEUVIÈME.

Sur l'expédition contre la Hollande, page 481.

Motifs de cette entreprise. — Le gouvernement anglais espère d'opérer une contre-révolution en Hollande. — Ses intelligences dans ce pays. — Quelle confiance on doit accorder aux bannis et aux réfugiés des divers partis dans les révolutions. — Exemples tirés de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne. — Derniers et vains efforts du Directoire de la république française pour soulever l'Irlande. — Tentatives infructueuses des Alliés pour faire insurger les cantons suisses. — Mêmes causes, mêmes effets en Hollande. — Conclusion.

FIN DE LA TABLE DES NOTES ET DU TOME 1er.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LOS ANGELES
LIBRARY

3 1158 01118 1715

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

A 000 189 154 8